Colecția

MENTALITĂȚI, ISTORIE INTELECTUALĂ, ISTORIE CONCEPTUALĂ

3

Coordinateur de série : Laurenţiu Vlad

Simona Necula, chercheure scientifique III au Centre Régional Francophone de Recherches Avancées en Sciences Sociales (CEREFREA) de l'Université de Bucarest, responsable du Centre de réussite universitaire (CRU) de la même institution. Doctorante en philologie à l'Université de Bucarest et en histoire et civilisations à l'EHESS Paris (2009 – 2012). Boursière POSDRU, Programme opérationnel sectoriel développement des ressources humaines (2007 – 2013). Boursière AUF (Agence universitaire de la Francophonie) 2010-2011. Publications : « Représentations de la femme de 1949 à 1956. Réactions à la parution du *Deuxième Sexe* » dans *Études littéraires et culturelles*, (2012), « Problèmes de la réception en traduction du *Deuxième Sexe* de Simone de Beauvoir » dans *Études littéraires et culturelles* (2012), « Autour du *Deuxième Sexe* de Simone de Beauvoir » dans *Romanian literary and cultural studies* (2011).

Simona Necula, *Controverses autour du* Deuxième sexe *de Simone de Beauvoir*

© 2013 Institutul European Iaşi

INSTITUTUL EUROPEAN
Iaşi, str. Grigore Ghica Vodă nr. 13, 700469, OP 1 CP 161
euroedit@hotmail.com; www.euroinst.ro

Descrierea CIP a Bibliotecii Naţionale a României
NECULA, SIMONA
Controverses autour du *Deuxième sexe* de Simone de Beauvoir /
Simona Necula; pref.: Christophe Prochasson. - Iaşi: Institutul European, 2013
Bibliogr.
Index
ISBN 978-606-24-0032-3

I. Prochasson, Cristophe (pref.)

821.133.1.09 Beauvoir, S. de

Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de la Maison d'Edition, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par la Loi n° 8/1996.

Printed in ROMANIA

SIMONA NECULA

Controverses autour du *Deuxième Sexe* de Simone de Beauvoir

Préface de Christophe PROCHASSON

INSTITUTUL EUROPEAN
2013

Table des matières

Préface / 11
Dédicace et remerciements / 13
Introduction / 15
1. *Le Deuxième Sexe* en France et ailleurs / 15
1.1. Les thèses de Beauvoir / 15
1.2. Etudes beauvoiriennes autour du *Deuxième Sexe*. État d'avancement de la science / 17
1.3. Choix du sujet / 20
1.4. Questions de recherche et hypothèses à démontrer. Quatre études de cas / 22
1.5. Chapitres / 22
1.5.1. 1949. Le scandale de la parution du *Deuxième Sexe* / 22
1.5.2. 1956. Les Mouvements féministes en France et la mise à l'Index du *Deuxième Sexe* / 23
1.5.3. Le '68 des femmes / 23
1.5.4. Le cinquantenaire du *Deuxième Sexe* / 24
1.5.5. D'autres moments / 24
1.6. Choix des quatre controverses / 25
2. Questions de méthode / 25
2.1. L'histoire des intellectuels / 26
2.2. L'analyse des controverses / 28
2.2.1. Introduction / 28
2.2.2. Options dans l'étude d'une controverse. Définition / 29
2.2.3. Début, évolution et fin d'une controverse. Étapes à suivre pour faire une étude de cas / 31
2.2.3.1. Les adversaires et le public des pairs / 31
2.2.3.2. D'autres protagonistes / 32
2.2.3.3. Les dimensions de la controverse. Question de méthode / 32
2.3. Méthodologie de recherche / 37
3. Le féminisme en France / 37

I. 1949. Le scandale de la parution du *Deuxième Sexe* / 41
Introduction / 41
1. Contexte historique / 42
1.1. Contexte économique, social, politique / 42
1.2. Contexte féministe / 44
1.3. Contexte culturel / 48
1.3.1. Espace de la controverse : la scène médiatique française / 48

1.3.2. Autour des *Temps modernes*. Partisans et détracteurs / 51
2. L'enquête de François Mauriac / 53
2.1. Question de méthode / 53
2.2. La mise en scène de la controverse. Le sujet et les acteurs impliqués : les adversaires et le *public des pairs* / 55
2.2.1. Le sujet principal. Les principaux thèmes abordés / 56
2.2.2. Les accusations faites par l'enquêteur. L'adversaire mis en scène par l'accusation / 57
2.2.3. Les juges de l'enquête – classification. L'autre *public des pairs* rencontré / 59
2.2.4. D'autres protagonistes importants dans le déroulement de l'action / 62
2.3. Problèmes disputés et solutions envisagées / 62
2.3.1. L'intellectuel de droite pris à témoin. Danger et solution / 63
2.3.2. Les chrétiens outrés, mais optimistes. Questions, danger, adversaires, solutions, discours / 64
2.3.3. Les surréalistes tranchants / 70
2.3.4. La gauche novatrice. Danger, adversaires, solutions, discours / 71
2.3.5. Les autres. Le monde littéraire et philosophique. Les spécialistes. Les indifférents (et les) inconnus / 75
2.3.5.1. Les littéraires et les philosophes. Adversaires, solutions / 75
2.3.5.2. Les spécialistes / 76
2.3.5.3. Les indifférents (et les) inconnus / 77
2.4. Le résultat de l'enquête annoncé par Mauriac / 78
3. Echos à l'enquête de Mauriac / 81
4. Réception du *Deuxième Sexe* en dehors du *Figaro littéraire*. Les générations de Sartre et de Mauriac / 85
4.1. Les revues de gauche et les intellectuels / 86
4.2. Les revues de droite et les intellectuels / 91
4.3. Les revues (et les) catholiques / 93
4.4. Les protestants / 94
4.5. Les revues non liées à une idéologie / 96
4.6. Les féministes et leur manque de réaction à la parution du *Deuxième Sexe* / 100
5. Explication de l'action des controverses. Présent, passé et futur / 101
5.1. L'attitude des acteurs jouant un rôle dans la réception du livre. Question de méthode / 101
5.2. Contexte historique / 102
5.3. La gauche politique et/ou féministe / 102
5.4. La droite / 108
5.5. Beauvoir, Mauriac, les intellectuels et *Le Deuxième Sexe* / 108
5.6. Sartre, Mauriac et les intellectuels/ 113
5.7. Les fractures / 125

6. Changements apportés par les controverses qui ont eu lieu autour du *Deuxième Sexe*. Représentations de la femme de 1949 à 1955 / 127
6.1. Le rapport au mâle / 129
6.1.1. L'enquête de François Mauriac / 129
6.1.2. Les autres revues / 130
6.2. Le rapport à son propre corps / 136
6.3. Le rapport aux institutions / 138
6.3.1. Les féministes / 138
6.3.2. A gauche comme à droite - les intellectuels contre Beauvoir / 139
Conclusion / 142

II. 1956. La mise à l'Index du *Deuxième Sexe* et les mouvements féministes français / 143
Introduction / 143
1. Contexte historique – politique, religieux, culturel, féministe de la France / 144
2. Explication de l'action / 147
2.1. Mise à l'Index. Le décret du Saint-Office / 147
2.2. Possibles hypothèses pour la mise à l'Index des livres de Beauvoir par le Vatican / 151
2.2.1. Les intellectuels français et le Vatican en 1952-1953 / 152
2.2.2. Une condamnation qui en attire une nouvelle ? / 154
2.2.3. La citation de Beauvoir dans un livre interdit attire sa condamnation ?/ 155
2.2.4. Les manifestations et la mise à l'Index dans les autres pays / 156
2.2.5. Le prix Goncourt et la reconnaissance de Beauvoir / 157
2.2.6. Les controverses françaises sur le droit à la contraception et à l'avortement / 158
2.2.6.1. La maternité – accouchement, avortement, contraception / 160
2.2.6.1.1. *Des enfants malgré nous* et quelques revues / 162
2.2.6.1.1.1. Les objections de l'Église catholique romaine / 163
2.2.6.1.1.2. Objections à caractère médical / 165
2.2.6.1.1.3. Objections d'ordre démographique / 166
2.2.6.1.2. L'années 1956 – communistes, catholiques, féministes / 168
2.2.6.1.3. Les années 1960 – communistes, catholiques, féministes / 173
2.2.6.1.4. Vers la victoire / 175
2.2.6.2. Le mariage – réforme du régime matrimonial / 177
2.2.6.3. L'émancipation de la femme - égalité en droits des femmes et des hommes, représentation politique, devenir sujet / 178
2.2.6.4. Le travail / 181
3. Changements apportés par les controverses étudiées. Représentations de la femme entre 1956-1970 / 183
Conclusion / 186

III. 1970. Les Mouvements de libération des femmes et le militantisme de Simone de Beauvoir / 189
Introduction / 189
1. 1968 ou 1970 ? Acte de naissance du MLF / 191
1.1. A la base du MLF. Rôle du FMA et d'autres groupes au sein du MLF / 196
1.2. « Les chemins du féminisme entre la France et les États-Unis » / 201
1.2.1. Voyage de Beauvoir aux États-Unis. Naissance du *Deuxième Sexe* / 201
1.2.2. L'influence du *Deuxième Sexe* en France et aux Etats-Unis / 201
1.2.3. Les sources intellectuelles du MLF. *Le Women's Lib* américain / 210
1.2.4. Les Américaines et le *French Feminism* / 211
1.2.5. La théorie du *gender* / 213
1.2.6. Démarcation. Théories opposées au *Deuxième Sexe*. Champs féministes / 216
2. L'engagement de Beauvoir dans la lutte pour les droits des femmes / 218
3. Changements apportés par les controverses étudiées. Représentations de la femme entre 1970 et 1999 / 223
Conclusion / 225

IV. 1999. Cinquantenaire du *Deuxième Sexe*. Les représentations de Simone de Beauvoir / 227
1. La dépendance et l'indépendance de la philosophie beauvoirienne / 228
1.1. La notoriété de Simone de Beauvoir / 229
1.2. La dépendance de Simone de Beauvoir par rapport à Jean-Paul Sartre / 230
1.3. Pour une philosophie en dialogue / 233
1.4. L'indépendance de Beauvoir / 235
1.5. Sartre, imitateur de Beauvoir / 236
2. Problèmes de la réception en traduction du *Deuxième Sexe* de Simone de Beauvoir / 237
2.1. Réception des traductions. Création d'un nouveau produit / 237
2.2. Les contraintes économiques aux Etats-Unis / 239
2.3. Les contraintes religieuses en Espagne / 246
2.4. La liberté culturelle au Japon / 248
2.5. Soutien des mouvements féministes en Grèce / 249
2.6. Les contraintes politiques en Roumanie / 251
3. Les nouvelles représentations de Simone de Beauvoir / 255
Conclusion / 259
Liste des sigles / 267
Bibliographie / 269
Index / 287
Abstract / 297
Zusammenfassung / 299

© Pascal Monod, 2013

Préface

Depuis son année de publication, en 1949, combien d'ouvrages, d'articles et d'études universitaires ont-ils pu être consacrés au livre retentissant de Simone de Beauvoir, *Le Deuxième Sexe* ! En faire l'inventaire complet relèverait de la gageure que seule… une nouvelle étude serait en mesure de relever. Ce livre copieux, qui fut en son temps comme une petite révolution intellectuelle à lui seul, suscita et suscite toujours des commentaires aussi vifs que contradictoires.

Que l'on soit favorable aux thèses de Simone de Beauvoir ou résolument hostiles, ces dernières occupent toujours depuis plus de soixante ans une place capitale dans les débats féministes. Les plus récentes « études de genre », désormais installées au cœur des controverses, n'ont en rien démodé *Le Deuxième Sexe*. Il est rare qu'un ouvrage à teneur aussi polémique conserve sa puissance de feu presque intacte tant d'années après son surgissement. Le livre de Simone de Beauvoir est parvenu à s'émanciper de son contexte de naissance.

C'est cette énigme que le livre de Simona Necula s'efforce de dissiper. Inspirée par une histoire intellectuelle renouvelée, ayant cessé d'opposer artificieusement histoire sociale et histoire des idées, l'auteure emprunte efficacement les voies de l'histoire des controverses. Cette dernière est née sur les rivages de l'histoire des sciences et de la sociologie pragmatiste. Depuis quelques années, comme le rappelle Simona Necula dans les premières pages de son ouvrage, cette approche a fait merveille en bien d'autres espaces de la vie intellectuelle. L'histoire de la philosophie mais aussi celles des sciences humaines, de la littérature ou des arts ont eu recours à l'analyse de controverses qui se présente sous le jour d'une nouvelle méthode.

La controverse constitue une dynamique capitale dans la réception des œuvres. Elle configure les interprétations antagonistes et les assignent à des camps qu'elle institue. Elle scelle des orthodoxies ou des hétérodoxies, rouvre des débats que l'on croyait illusoirement clos. En un mot, la controverse est créatrice. Elle est productrice de sens. Voici pourquoi, Simona Necula a préféré observer ces laboratoires successifs auxquels donnent naissance disputes et litiges plutôt que d'offrir une énième interprétation de l'ouvrage de Simone de Beauvoir.

De façon astucieuse, Simona Necula a pris le parti d'étudier quatre moments durant lesquels *Le Deuxième Sexe* a été au centre des plus vives

controverses : 1949, à la parution de l'ouvrage, 1956, lors de sa mise à l'Index par le Saint Office, 1970 durant la naissance du second féminisme français, 1999, date du cinquantième anniversaire de la première édition du livre. Ces quatre moments, méticuleusement analysés, sont bien choisis. Simona Necula y trouve matière à dégager les différentes lectures auxquelles chacun a donné lieu et les transformations qui ont affecté le livre à chacune de ces séquences. Les affrontements dont les thèses de Beauvoir furent l'objet leur confèrent en effet de nouveaux aspects, les épurent, les durcissent ou les émoussent. Une controverse, Simona Necula y insiste beaucoup, a pour première conséquence de transformer l'objet qui est en son centre.

Comme l'on s'en rendra vite compte, la leçon de méthode administrée par le livre de Simona Necula est efficace. Sa démarche récuse à la fois l'essentialisme d'une histoire des idées désincarnée, attribuant au livre et à son auteur l'enviable statut de « fondateurs », mais aussi toute espèce de déterminisme qui enracinerait *Le Deuxième Sexe* dans le seul terreau sociologique. La méthode de Necula montre, au contraire, qu'un ouvrage est en mesure de devenir un acteur social doté d'une autonomie en butte à des lectures contrastées gouvernées par des ressorts politiques et culturels beaucoup plus que sociologiques.

L'un des aspects les plus intéressants de l'histoire des réceptions controversées du livre réside dans les problèmes de traduction que ce dernier a pu soulever. L'histoire des traductions a longtemps été négligée par l'histoire intellectuelle, sauf à être réduite à une approche quantitative. Tout se passait comme si un texte et un auteur demeuraient indemnes de leur passage en une autre langue. La traductologie nous a depuis longtemps alertés sur cette erreur fondamentale de perspectives. Or la traduction d'un texte agit souvent comme un révélateur et alimente parfois des controverses informant sur sa nouvelle destinée sociale. Simona Necula est également sensible à cette problématique neuve, aujourd'hui prise en charge par la meilleure histoire intellectuelle. Il faut lui savoir gré de s'être donc installée dans le sillage des avancées les plus novatrices. Au-delà du cas qu'elle étudie avec savoir, Simona Necula nous convainc sans mal que sa méthode est la bonne.

Christophe Prochasson
Directeur d'études
EHESS-CESPRA-TEPSIS

Dédicace et remerciements

Au professeur Radu Toma
qui m'a appris que la préparation d'un doctorat est une longue fête de l'esprit.

Tout d'abord je tiens à remercier mes deux directeurs de thèse, Radu Toma et Christophe Prochasson, sans qui cette thèse n'aurait pas existé.

Je remercie les pré-rapporteurs (Laurence Bertrand Dorléac et Adrian Cioroianu) et la commission de soutenance de ma thèse (Horia Lazăr, Perrine Simon-Nahum, Liviu Franga, et de nouveau les mêmes Radu Toma, Christophe Prochasson et Adrian Cioroianu), qui m'ont donné des conseils importants, dont j'ai tenu compte au moment où j'ai repris, pour les expliciter, certains passages de ma thèse.

Mille mercis également aux chercheures qui ont bien voulu répondre à toute occasion aux questions que je leurs ai posées (Ingrid Galster spécialement et aussi Sylvie Chaperon), aux collègues et amis qui, dans les différentes étapes de ma recherche, m'ont aidée à clarifier mes pensées, exposer mes arguments ou tout simplement ont accepté mes absences prolongées et m'ont soutenue inconditionnellement. Grands remerciements à Pascal, pour sa lecture critique et ses questions, qui ont fait surgir des réponses que je n'aurais pas envisagées sans cela. Je remercie le professeur Dolores Toma, pour les conseils donnés pendant les conférences nationales de Bucarest et qui m'ont aidée à structurer les sous-chapitres sur les représentations de la femme.

Sans la consciencieuse relecture de la thèse faite par Luc Verly, ma thèse ne serait pas telle qu'elle se présente aujourd'hui. Je lui en suis très reconnaissante.

Enfin, et tout particulièrement, je remercie mon compagnon Costin, à mes côtés dans toutes les circonstances, pour toute la confiance et le soutien qu'il m'a accordés depuis seize ans.

Introduction

1. *Le Deuxième Sexe* en France et ailleurs

Le Deuxième Sexe, publié en 1949, est le livre de Simone de Beauvoir qui a suscité le plus de réactions chez les intellectuels du monde entier. Féministes, historiens, sociologues, gens de lettres et philosophes ont réagi depuis sa parution, dans des débats plus ou moins notoires sur les thèses de Beauvoir ainsi que sur la réception de son livre. Vendu à 22 000 exemplaires en une semaine (pour le premier tome), le tirage du livre précurseur de la deuxième vague du mouvement féministe a atteint un million après un demi-siècle, pour la France seulement. Des colloques sur le livre, sur sa réception et sa traduction se sont tenus dans le monde entier et ont donné naissance à plusieurs recueils d'articles. D'autres études autonomes beauvoiriennes ont montré l'étendue et la richesse de la littérature suscitée par la publication du *Deuxième Sexe*. De plus, le livre a été traduit en 33 langues[1], et a été retraduit dernièrement en anglais et surtout, mais pas seulement, en d'autres langues, en se basant sur la variante anglaise.

1.1. Les thèses de Beauvoir

Parmi les thèses de Beauvoir, la plus citée dans la littérature féministe est énoncée de la manière suivante : « On ne naît pas femme, on le devient. Aucun destin biologique, psychique, économique ne définit la figure que revêt au sein de la société la femelle humaine[2] », thèse qui dérive principalement de la pensée de Hegel : « *être* c'est être devenu, c'est avoir été fait tel qu'on se manifeste[3]. » Brièvement, Simone de Beauvoir traite en deux tomes plusieurs problèmes. Dans le premier tome, elle analyse les mythes concernant les femmes que l'on trouve, au fil du temps, dans l'œuvre

---

[1] Albanais, allemand, anglais, bengali, bulgare, catalan, chinois, coréen, danois, espagnol, estonien, finnois, galicien, grec, hébreu, hindi, hongrois, italien, japonais, lituanien, néerlandais, norvégien, polonais, portugais, roumain, russe, serbo-croate, slovaque, suédois, tamoul, tchèque, ukrainien et vietnamien.

[2] Beauvoir Simone de, *Le Deuxième Sexe*, [1949], Paris, Éditions Gallimard, coll. « Folio/Essais », 1976, republié en 2009, tome 2, p. 13.

[3] *Ibidem*, tome 1, p. 27.

de plusieurs écrivains (elle réclame d'ailleurs la destruction de ces mythes) ; dans le deuxième, elle expose la situation réelle vécue par les femmes en démystifiant la situation que la société patriarcale a créée et exposée comme naturelle. Beauvoir proclame la responsabilité et la liberté de chaque être humain, qui doit être en mesure de choisir sa situation et de la changer. Elle contredit ainsi toutes les valeurs mises en avant par l'Eglise et le Parti communiste en se déclarant en faveur de l'avortement et de la contraception libre (alors qu'ils encouragent fortement le natalisme, elle défend le néomalthusianisme[1]), pour la libre orientation sexuelle (l'homosexualité n'est pas une maladie pour Beauvoir, mais un simple choix sexuel) et en s'élevant contre toute explication de la situation de la femme par la biologie et ne se basant pas sur la construction sociale. Elle nie l'existence d'un instinct maternel et paraît dévaloriser la fonction maternelle de la femme. Pour démontrer ses thèses, l'auteure réfute, dans le premier tome de son livre, l'idéologie naturaliste, le biologisme, mais aussi la psychanalyse et le déterminisme historique. Beauvoir s'appuie sur la morale existentialiste pour parler de la transcendance, mais contredit, pour ainsi dire, la théorie sartrienne de *L'Être et le Néant* en argumentant que la femme est bloquée dans ses tentatives de dépassement de soi en étant contrainte de rester dans l'immanence, à la différence de l'être humain de Jean-Paul Sartre, qui est totalement libre de se transcender. Pour elle, comme pour Marx, la femme est, avant d'être femme, un être humain, égal à l'autre être humain qu'est l'homme. Selon certaines chercheures, l'auteure du *Deuxième Sexe* analyse la relation homme-femme à travers les conditions qui lui donnent naissance, à travers ses caractéristiques séculaires en termes antinomiques : l'homme-sujet – la femme-objet, transcendance – immanence, dépendance – indépendance, actif – passif, positif – négatif, culture – nature, etc. Parmi les solutions trouvées par Beauvoir pour libérer la femme, rappelons le travail rémunéré des femmes dans un monde socialisant et le contrôle des naissances.

Beaucoup de chercheurs et de chercheures ont analysé le livre de Beauvoir. Parmi les comptes rendus les plus détaillés, rappelons ceux de Sylvie Chaperon[2] et d'Ingrid Galster[3]. Le plus concis est celui de Michel Winock dont nous citons un extrait d'analyse révélatrice :

> La « féminité » ne résulte pas de la nature, mais de la culture – d'une culture masculine dominatrice. En raison de sa fonction maternelle, la femme a été éliminée par l'homme de la Cité. Sa vocation a été consignée

---

[1] *Le Petit Robert de langue française 2012 :* « Par ext. Doctrine qui préconise les pratiques anticonceptionnelles. »

[2] Chaperon, Sylvie, *Les Années Beauvoir (1945 – 1970)*, Paris, Éditions Fayard, 2000.

[3] Galster, Ingrid, *Beauvoir dans tous ses états*, Paris, Éditions Tallandier, 2007.

> dans le foyer [à] un rôle subalterne […], « l'éternel féminin » […], tout la destine à une finalité obligatoire : plaire au mâle […]. Le mariage et la maternité achèvent de la soumettre au pouvoir des hommes. […] Affrontant les tabous, Beauvoir en vient à nier l'instinct maternel […], pose en termes clairs la maternité comme choix personnel […]. Beauvoir professe l'égalité des éducations féminine et masculine […], prône aussi l'égalité sexuelle […], la liberté de disposer de son corps, le droit à l'amour libre, la dissociation entre sexualité et procréation : libre dépassement et non soumission. […] Le postulat fondamental, la thèse centrale de ce livre didactique est qu'on ne naît pas femme, mais qu'on le devient. Que la société des mâles fabrique la femme, la féminité, pour mieux l'asservir aux travaux domestiques et à la fonction maternelle[1].

Nous détaillerons dans notre recherche toutes ces thèses ainsi que les méthodes d'analyse qui ont déclenché des controverses et des malentendus.

1.2. Etudes beauvoiriennes autour du *Deuxième Sexe*. État d'avancement de la science

Avant l'année 2000, existait l'idée que *Le Deuxième Sexe* a été peu discuté en France[2] et que c'étaient plutôt les études américaines qui avaient rendu compte de l'importance du livre de Beauvoir. Avec *Les Années Beauvoir (1945 – 1970)* de Sylvie Chaperon et plusieurs autres études de la même auteure[3], nous apprenons que la « bible » du féminisme avait suscité des réactions dès les années 1950, dans des études qui évoquaient *Le Deuxième Sexe* et la situation de la femme (voir I. 6.3.2.). Il en a été de

---

[1] Winock, Michel, *Le Siècle des intellectuels*, [1997], Paris, Éditions du Seuil, 1999, pp. 553-554.

[2] Toril Moi et Catherine Rodgers affirment que la première étude féministe sur *Le Deuxième Sexe* est parue en 1958.

[3] Chaperon Sylvie, *Les Années Beauvoir (1945 – 1970), op. cit.*, éd. citée ; « 1949-1999 : cinquante ans de lecture et de débats français ». Dans Chaperon, Sylvie ; Delphy, Christine (sous dir.), *Cinquantenaire du Deuxième Sexe : Colloque international Simone de Beauvoir*, Paris, Éditions Syllepse, coll. « Nouvelles Questions féministes », 2002, pp. 357-362 ; « "Le Deuxième Sexe" en héritage », *Le Monde diplomatique*, janvier 1999, disponible sur : http://www.monde-diplomatique.fr/ 1999/01/ chaperon/11516. Consulté le 28 avril 2012 ; « Une génération d'intellectuelles dans le sillage de Simone de Beauvoir », *Clio*, n° 13/2001, disponible sur : http://clio.revues.org/index135.html. Consulté le 5 février 2011 ; « Les études beauvoiriennes aujourd'hui ». Dans Kristeva, Julia ; Fautrier, Pascale ; Fort, Pierre-Louis ; Strasser, Anne (sous dir.), *(Re)découvrir l'œuvre de Simone de Beauvoir : Du* Deuxième Sexe *à* La Cérémonie des adieux, Bordeaux, Éditions Le Bord de l'eau, coll. « Documents et es », 2008, pp. 467-470, etc.

même dans les années 1960 (voir II. 2.2.6.) mais un peu moins dans les années 1970, celles du militantisme féministe (voir III. 1.2.2.). À la fin des années 1980 et dans les années 1990 (voir IV. 3), on a assisté, selon l'expression de Chaperon, à un « *backlash* », c'est-à-dire un retour de manivelle à l'encontre du *Deuxième Sexe* et de son auteure[1] suite à la publication posthume des *Lettres à Sartre*[2] et du *Journal de guerre*[3]. Puis on passe du « *backlash* au *revival*, du rejet, à la renaissance[4] », avec la publication d'autres correspondances : *Lettres à Nelson Algren. Un amour transatlantique. 1947-1964*[5] et *Correspondance croisée : 1937-1940. Simone de Beauvoir, Jacques-Laurent Bost*[6].

« Aucun universitaire français majeur ne travaille sur Beauvoir[7] », déclarait Ruth Evans en 1998. Sylvie Chaperon l'approuva dans son intervention au troisième colloque important sur *Le Deuxième Sexe* qui fut organisé en 1999. Ces trois colloques, qui ont donné naissance à trois recueils composés d'articles de grande importance[8/9/10] et auxquels nous

---

[1] Voir, à la recommandation de Sylvie Chaperon, Ozouf, Mona, « La plume de ma tante », *Le Nouvel Observateur*, 22 février 1990 ; Galster, Ingrid, « La fin d'une époque ? Simone de Beauvoir dans la presse française », *Lendemain*, n° 43-44, 1986, pp. 171-177 ; *Idem*, « "Une femme machiste et mesquine". La réception des écrits posthumes de Simone de Beauvoir dans la presse parisienne », *Lendemain*, n° 61, 1991, pp. 53-62.

[2] Beauvoir, Simone de, *Lettres à Sartre, tome I : 1930-1939 ; tome II, 1940-1963*, Paris, Éditions Gallimard, coll. « Blanche », 1990.

[3] *Idem*, *Journal de guerre. Septembre 1939 – janvier 1941*, Paris, Éditions Gallimard, coll. « Blanche », 1990.

[4] Chaperon, Sylvie, « Les études beauvoiriennes aujourd'hui ». Dans Kristeva, Julia ; Fautrier, Pascale ; Fort, Pierre-Louis ; Strasser, Anne (sous dir.), *(Re)découvrir l'œuvre de Simone de Beauvoir : Du* Deuxième Sexe *à* La Cérémonie des adieux, *op. cit.*, éd. citée, p. 467.

[5] Beauvoir, Simone de, *Lettres à Nelson Algren*, traduit de l'anglais par Sylvie Le Bon de Beauvoir, Paris, Éditions Gallimard, coll. « Blanche », 1997.

[6] *Idem*, *Correspondance croisée avec Jacques-Laurent Bost*, Paris, Éditions Gallimard, coll. « Blanche », 2004.

[7] Evans, Ruth (sous dir.), *Simone de Beauvoir's The Second Sex. New interdisciplinary essays*, Manchester et New York, Manchester University Press, 1998.

[8] Chaperon, Sylvie ; Delphy, Christine (sous dir.), *Cinquantenaire du Deuxième Sexe : Colloque international Simone de Beauvoir*, *op. cit.*, éd. citée. Pour chacun des articles cités du recueil dirigé par Chaperon et Delphy nous avons choisi l'abréviation « Dans Chaperon, Delphy, p... ».

[9] Galster, Ingrid (sous dir.), *Simone de Beauvoir :* Le Deuxième Sexe. *Le livre fondateur du féminisme moderne en situation*, Paris, Honoré Champion Éditeur, coll. « Colloques, congrès et conférences. Époque moderne et contemporaine », 2004.

[10] Kristeva, Julia ; Fautrier, Pascale ; Fort, Pierre-Louis ; Strasser, Anne (sous dir.), *(Re)découvrir l'œuvre de Simone de Beauvoir*, *op. cit.*, éd. citée.

pourrions ajouter plusieurs autres volumes sur Beauvoir[1], réunirent des travaux littéraires, philosophiques, sociologiques, historiques et des études de traductologie qui faisaient le point sur le travail déjà fourni, débroussaillaient une grande partie des malentendus tournant autour du *Deuxième Sexe* datant d'avant 1999 et décrivaient le scandale du livre *maudit*.

Parmi les biographies de Beauvoir les plus importantes, rappelons celles de Toril Moi[2], Deirdre Bair[3] et Danièle Sallenave[4]. Les études les plus enrichissantes (en y incluant les recueils susmentionnés) sur la philosophie beauvoirienne, qu'elle soit supposée dépendante ou indépendante de la philosophie de Sartre, ou en dialogue avec celle du père de l'existentialisme, se révèlent être celles de Michèle Le Dœuff[5], Margaret A. Simons[6], Eva Gothlin[7], Kate et Edward Fullbrook[8]. Les travaux qui nous intéressent le plus, pour analyser l'influence de Beauvoir sur le féminisme français et américain, et sur les mouvements MLF (Mouvement de Libération des Femmes), sont ceux des féministes des années 1970 (Jacqueline Feldman[9], Antoinette Fouque[10], Christine

---

[1] Dont nous citerons : Simon-Nahum, Perrine (sous dir.), *Simone de Beauvoir, la passion de la liberté*, *Magazine littéraire*, n° 471, 2008, pp. 28-66 ; *Femmes - Critique communiste*, n° 154, 1999, pp. 7-56, etc.

[2] Moi, Toril, *Simone de Beauvoir, The making of an intellectual woman*, Oxford UK & Cambridge USA, Blackwell Publishers, 1994, traduit en français par Guillemette Belleteste, sous le titre *Simone de Beauvoir. Conflits d'une intellectuelle*, Paris, Diderot Éditeur, Arts et sciences, 1995.

[3] Bair, Deirdre, *Simone de Beauvoir. A biography*, New York, Summit Books, 1990.

[4] Sallenave, Danièle, *Castor de guerre*, Paris, Éditions Gallimard, coll. « Blanche », 2008.

[5] Le Dœuff, Michèle, *L'Étude et le Rouet*, Paris, Éditions du Seuil, 1989.

[6] Simons, Margaret A., *Beauvoir and The Second Sex. Feminism, Race, and the Origins of Existentialism*, Lanham, Rowman & Littlefield, 1999.

[7] Gothlin, Eva, *Kön och existens. Studier I Simone de Beauvoir's Le Deuxième Sexe*, Göteborg : Daidalos, 1991, traduit en français par Michel Kail et Marie Ploux, sous le titre *Sexe et Existence. La philosophie de Simone de Beauvoir*, Paris, Éditions Michalon, 2001.

[8] Fullbrook, Kate et Edward, *Simone de Beauvoir and Jean-Paul Sartre: The Remaking of a Twentieth-Century Legend*, New York, Basic Books, 1994.

[9] Feldman, Jacqueline, « De FMA au MLF », *CLIO. Histoire, femmes et sociétés*, 29/2009. Disponible sur : http://clio.revues.org/9326. Consulté le 20 septembre 2011 et autres.

[10] Fouque, Antoinette, *Il y a 2 sexes*, [1995], Paris, Éditions Gallimard, coll. « Le Débat », 2004.

Delphy[1], Françoise Picq[2], Anne Zelensky) et des chercheures (Christine Bard[3], Sylvie Chaperon[4], Ingrid Galster[5], Catherine Rodgers[6], Élisabeth Badinter) qui se sont penchées sur l'histoire du MLF. Concernant la traduction du *Deuxième Sexe*, les recueils parus sous la direction de Sylvie Chaperon et Christine Delphy (*op. cit.*) et celui sous la direction de Julia Kristeva (*op. cit.*) s'avèrent les plus enrichissants pour notre analyse. De nouveaux colloques ont eu lieu ces trois dernières années autour de la nouvelle traduction américaine[7] du livre de Beauvoir. D'autres études sur la réception du livre de Beauvoir, auxquelles nous ajoutons le recueil d'articles et de témoignages autour du *Deuxième Sexe* paru sous la direction d'Ingrid Galster[8], seront rappelées en leur lieu et place dans chaque chapitre.

1.3. Choix du sujet

Plusieurs chercheurs et chercheures (Sylvie Chaperon, Ingrid Galster, Toril Moi, etc.) ont déjà analysé le scandale de la parution du livre, scandale qui dura de 1949 à 1951 et que nous traitons dans le premier chapitre, mais leurs études sont limitées soit dans leur objet, soit dans le temps ou dans les méthodes utilisées. Les chercheures les plus connues rappellent bien (sans s'y arrêter) d'autres débats qui ont eu lieu autour du livre de Beauvoir que nous décrivons nous-même, mais la méthode que nous envisageons d'utiliser est celle de l'analyse socio-historique des controverses. Aucun des travaux réalisés précédemment ne traite de ce seul sujet, les controverses autour du *Deuxième Sexe* occupant un article, un chapitre ou un sous-chapitre de livre, une partie d'une étude plus complexe sur le féminisme, sur la philosophie beauvoirienne, sur l'œuvre ou dans le cadre

---

[1] Delphy, Christine, « Les origines du Mouvement de libération des femmes en France », *Nouvelles Questions Féministes* (16-17-18), 1991, pp. 137-148.

[2] Picq, Françoise, *Libération des femmes, les années-Mouvement*, Paris, Éditions du Seuil, 1993.

[3] Bard, Christine, « Eté 1970 : la révolution MLF », *L'Histoire*, n° 352, avril 2010, pp. 8-16 et autres.

[4] Chaperon, Sylvie, « 1970, le 68 des femmes ». Dans Chaperon, Sylvie, *Les Années Beauvoir (1945 – 1970), op. cit.*, éd. citée, pp. 341-375 et autres.

[5] Galster, Ingrid, *Beauvoir dans tous ses états*, *op. cit.*, éd. citée et autres.

[6] Rodgers, Catherine, *Le Deuxième Sexe de Simone de Beauvoir. Un héritage admiré et contesté*, Paris, Éditions L'Harmattan, 1998.

[7] Beauvoir, Simone de, *The Second Sex*, traduit par Constance Barde et Sheila Malovany-Chevallier, London, Jonathan Cape, 2009.

[8] Galster, Ingrid (sous dir.), *Le Deuxième Sexe de Simone de Beauvoir*, Paris, Presses de l'Université Paris-Sorbonne, 2004.

d'une biographie de Beauvoir, etc. Qui plus est, les trois chercheures susmentionnées et d'autres que nous rappellerons en leur temps, entrent elles-mêmes dans des disputes d'idées que nous décrirons dans notre recherche. Elles deviennent elles-mêmes des actrices essentielles dans la *transformation* des représentations de Beauvoir. En général, les analyses qui existent portent sur la réception et le scandale provoqué par la publication du *Deuxième Sexe* et non pas sur les changements apportés par les controverses déclenchées autour du livre de Beauvoir. Notre recherche constituera un point nodal entre l'impact sur le monde social des controverses tournant autour du livre, l'histoire du *Deuxième Sexe* et sa réception au fil du temps (à la parution, à travers sa traduction, le transfert culturel, l'interprétation, l'adaptation, etc.).

Pour le premier chapitre, le corpus de notre recherche a déjà été constitué (sauf un article de Sartre que nous tenons pour essentiel) sous la direction d'Ingrid Galster qui fait, dans une préface de onze pages, une courte présentation du recueil réalisé et une analyse concise des articles à étudier. Sylvie Chaperon, dans *Les Années Beauvoir (1945 – 1970)*, analyse sur environ trente pages, une partie des articles que nous étudions nous-même, mais de manière éparse. En ce qui nous concerne, nous avons divisé notre analyse de quatre-vingts pages en cinq sous-chapitres qui traitent séparément : l'enquête de François Mauriac proposée dans le supplément culturel *Le Figaro littéraire*, les échos à l'enquête, la réception du *Deuxième Sexe* en dehors du *Figaro littéraire*, l'explication des controverses et les changements apportés, division que nous considérons comme nécessaire pour la bonne compréhension des controverses tournant autour du *Deuxième Sexe*.

Concernant les trois autres chapitres, le corpus d'analyse est plus pauvre. Pour le deuxième chapitre, nous ne détenons que trois articles de presse et une lettre au sujet de la mise à l'Index, car le Vatican ne donne pas accès au dossier Beauvoir. Pour ce qui est des controverses sur le droit à la contraception et à l'avortement, *Les Années Beauvoir (1945 – 1970)* de Chaperon, *Les Experts de l'intime et les femmes, médecins et démographes en France de 1945 à 1975* de Frédérique Liotard-Schneider et *Des enfants malgré nous. Le drame intime des couples* de Jacques Derogy sont nos références principales[1]. Nous analysons plusieurs livres et articles que Chaperon et Galster rappellent sans détailler et en ajoutons d'autres qui nous paraissent révélateurs. Nous n'avons, ni pour le troisième ni pour le dernier chapitre, un corpus de textes à disposition, mais nous analyserons des travaux existants qui se répondent, se complètent ou se contredisent parfois.

[1] Chaperon ne constitue pas un corpus de textes à étudier.

1.4. Questions de recherche et hypothèses à démontrer. Quatre études de cas

Notre objectif, à travers la présente recherche, est de répondre à la question suivante : Que disent les controverses autour du *Deuxième Sexe* sur le monde social, politique et religieux dans lequel elles se développent, que disent-elles sur les représentations de la femme, comment les transforment-elles ? Pour en arriver à cette question, nous sommes passée d'abord par d'autres questions éclairantes : quels sont les moments-clés qui ont fait se perpétuer jusqu'à nos jours les controverses autour du *Deuxième Sexe* ? S'agit-il toujours des mêmes thèses ou problèmes qui font scandale ? Sont-ce toujours les mêmes principaux adversaires qui entrent en conflit (les communistes, les catholiques ou les féministes) ? S'agit-il du même *public des pairs*, des mêmes mécanismes de mise en scène des controverses ? Quelle est la « finalité » de ces controverses ? D'autres questions secondaires, qui diffèrent d'un chapitre à l'autre, seront posées afin d'apporter une réponse à la question principale.

Pour répondre à la question centrale, nous envisageons de faire quatre études de cas sur des controverses ayant éclaté autour du *Deuxième Sexe* de Simone de Beauvoir. Ce sont celles que nous jugeons comme étant les plus importantes, controverses qui en disent beaucoup sur le monde social, culturel, politique, religieux, féministe qui les ont vu naître et qui expliquent le mieux les représentations de la femme de 1949 jusqu'à nos jours, les représentations de Beauvoir elle-même, qui changent d'une période controversée à l'autre, et enfin les débats qui se sont développés autour du livre depuis sa publication. Les représentations de la femme, analysées à la fin de chaque chapitre, sont pour la plupart des représentations que les intellectuels et les féministes du temps se font de la femme. Nous ajoutons celles des historiens et des chercheurs en général, qui ont discuté ce sujet au fil du temps. Le changement des représentations de la femme apparaît aussi dans les statistiques périodiques sur le taux de natalité, de nuptialité, de divorce, d'activité féminine, sur le nombre de filles reçues au baccalauréat, etc.

1.5. Chapitres

1.5.1. 1949. Le scandale de la parution du Deuxième Sexe

Le premier moment sélectionné est l'année 1949, avec l'enquête proposée par François Mauriac dans *Le Figaro littéraire*, enquête qui fut menée auprès de la jeunesse intellectuelle contre la littérature qui soi-disant avait recouru « aux forces instinctives et à la démence ». Les réactions des jeunes intellectuels, les échos à l'enquête et la réception du livre de Beauvoir

entre 1949 et 1951 par les intellectuels communistes, les catholiques, les féministes et d'autres intellectuels du temps, dans plusieurs types de revues, se montrent extrêmement révélatrices pour notre étude de cas. L'analyse du présent, du passé et du futur, des contextes économiques, politiques, religieux, féministes, des acteurs impliqués dans les controverses intellectuelles (revues, maisons d'éditions, etc.) clarifie les conflits générationnels déclenchés. Nous terminerons ce chapitre par les changements apportés par les controverses tournant autour du *Deuxième Sexe* et par les représentations de la femme de 1949 à 1956[1]. Le premier chapitre est le plus dense. Nous y aborderons tous les thèmes qui seront également traités dans les trois autres chapitres. Certaines thèses de Beauvoir (sur la contraception, l'avortement, les constructions sociales, etc.), déjà objets de disputes à la parution du livre, déclenchèrent, tout au long des trois autres périodes analysées, de nouvelles controverses.

1.5.2. 1956. Les Mouvements féministes en France et la mise à l'Index du Deuxième Sexe

L'année 1956 a vu l'avènement d'une deuxième période, avec la montée de mouvements militants qui décidèrent d'affronter la scène publique et de lutter pour les droits des femmes. De plus, l'année 1956 a été choisie en raison de la mise à l'Index par le Saint-Office de Rome du livre de Beauvoir, sept ans après sa parution. Pour vérifier si, entre les deux mouvements qui se développent dans deux espaces différents (pourtant identiques en matière de croyances religieuses), il existe un lien logique, nous analyserons les thèmes incriminés par le Vatican en parallèle avec les thèmes critiqués par la société de 1956. Nous observerons que ce sont les mêmes thèmes qui déclenchent la révolte de l'Église, des communistes, des libéraux et d'une petite partie des féministes. Dans ce chapitre nous retracerons l'histoire du féminisme français d'avant 1970 et les changements concernant les représentations de la femme engendrés par les nouvelles controverses ainsi que les nouveaux évènements. Le moment le plus important en est l'obtention du droit à la contraception.

1.5.3. Le '68 des femmes

L'année 1970 (*le '68 des femmes*) est une autre année décisive, il s'agit en effet de l'année de création du MLF (Mouvement de Libération des

[1] Voir aussi Necula, Simona, « Représentations de la femme de 1949 à 1956. Réactions à la parution du *Deuxième Sexe* ». Dans *Études littéraires et culturelles*, Iaşi, Institutul European, 2012, pp. 150-184.

Femmes), celle au cours de laquelle Simone de Beauvoir prendra la décision de militer pour les droits des femmes. Trois camps se circonscrivent : les revendications des féministes réformistes de l'immédiat après-guerre, qui mettent l'accent sur les droits juridiques des femmes, se distinguent de celles des féministes de la deuxième vague, égalitaristes (celle à laquelle Simone de Beauvoir va se rattacher) ou différencialistes (Antoinette Fouque). Les nouvelles féministes représentent la deuxième vague des mouvements féministes. Chaque camp crée ses associations et ses revues. Des clivages, et implicitement des controverses, se créent au sein de la nouvelle génération. Les années 1970 sont celles qui apportent le plus de changements en termes de représentations de la femme et dans l'obtention de droits civiques en leur faveur. Le plus important d'entre eux est l'obtention du droit à l'avortement. Nous rendons compte des débats concernant l'origine des mouvements Français de 1970, d'aucuns affirmant qu'ils sont la conséquence de la philosophie de Beauvoir, d'autres qu'ils sont liés aux mouvements féministes américains.

1.5.4. Le cinquantenaire du Deuxième Sexe

Le dernier moment choisi est celui du cinquantenaire du *Deuxième Sexe*, l'année 1999, qui témoigne des réactions des intellectuels et des féministes (déception, désillusion, démythisation, appréciation, etc.) lors de la parution des publications *Lettres à Sartre, Journal de guerre* et *Lettres à Nelson Algren*. Un autre problème débattu en 1999 est celui des mauvaises traductions ou de celles qui ont été interdites. Nous avons retenu les cas controversés des États-Unis, de l'Espagne, du Japon et de la Grèce, tout en ajoutant des informations sur la Roumanie. Nous avons fait ce choix en nous intéressant aux contraintes économiques, politiques, religieuses, culturelles qui pèsent sur les traductions du livre, sans oublier bien entendu le contexte historique dans lequel elles ont été réalisées. La dépendance et l'indépendance de la philosophie beauvoirienne par rapport à la sartrienne sont également disputées en 1999, de nouvelles pistes apparaissant dans les réponses qui ont été formulées. Nous finissons notre recherche avec les représentations de la femme Beauvoir, telles qu'elles ressortent des derniers problèmes discutés.

1.5.5. D'autres moments

Nous avons choisi les quatre dates citées plus haut car elles nous ont parues les plus significatives, au moins dans le contexte français, mais nous sommes bien consciente qu'il a existé d'autres dates-clés, notamment au plan international. Parmi d'autres moments importants qui ont déclenché des

controverses autour du *Deuxième Sexe* ou qui sont problématiques, mais que nous avons décidé de ne pas traiter dans la présente recherche, nous pouvons citer : l'année 1950 au Québec et dans l'Espagne franquiste, où le livre est interdit et répertorié comme dangereux ; en 1955, après la traduction d'extraits du *Deuxième Sexe*, un *meeting* de protestation a lieu en Angleterre ; en 1956 ont lieu d'autres mouvements de protestation, le livre de Beauvoir étant interdit au Portugal, en URSS et dans les démocraties populaires ; en 1964 une enquête au sujet de l'influence de la pensée de Beauvoir sur l'évolution des femmes est organisée au Québec ; le livre est interdit, avant la chute du communisme, dans la majorité des pays de l'Europe de l'Est tels que la Russie, la Bulgarie, la Roumanie, etc. D'autres acteurs entrent dans ces débats, mais leur analyse nous aurait éloigné de nos choix de départ.

1.6. Choix des quatre controverses

Nous avons choisi ces quatre controverses en raison des problèmes sociaux qu'elles traitent et, plus précisément, des problèmes féministes débattus. Ce sont des moments où les représentations de la femme, *Le Deuxième Sexe*, les idées de Beauvoir, sa personnalité, ses actions sont fortement mis en question. Les mêmes sujets sont débattus, le même type d'acteurs est impliqué. Les thèses de Beauvoir créent plusieurs controverses en France[1] et ensuite ailleurs[2], et ce sont les enjeux économiques, sociaux, politiques, religieux, culturels, féministes qui les amplifient. Nous détaillerons, au début de chaque chapitre centré sur une certaine période, le contexte historique nourrissant les controverses tournant autour du *Deuxième Sexe.*

2. Questions de méthode

Pour étudier notre sujet de recherche, nous avons utilisé la méthode de l'analyse sociologique des controverses, que les historiens des *sciences studies* ont intégrée au domaine de l'histoire des intellectuels. Nous l'avons liée, dans le dernier chapitre, à d'autres méthodes de connaissance complémentaires, celles du transfert culturel et de la réception d'une œuvre

---

[1] Voir aussi Necula, Simona, « Autour du *Deuxième Sexe* de Simone de Beauvoir ». Dans *Romanian literary and cultural studies*, Iaşi, Editura Pim, 2011, pp. 125-144.

[2] *Idem*, « Problèmes de la réception en traduction du *Deuxième Sexe* de Simone de Beauvoir ». Dans *Études littéraires et culturelles*, Iaşi, Institutul European, 2012, pp. 121-149.

(réception par traduction, transmission, etc.), introduites par plusieurs chercheurs dans l'histoire culturelle.

2.1. L'histoire des intellectuels

De toutes les études lues concernant l'histoire des intellectuels, nous n'en avons retenu que trois, qui nous paraissent complémentaires et qui mettent en avant des problèmes auxquels nous nous attaquons dans notre recherche. Il s'agit d'une étude de Vincent Duclert sur les intellectuels et l'histoire culturelle[1], du livre de François Dosse sur l'histoire des intellectuels[2] et du bilan de François Chaubet sur l'état d'avancement des études dans ce domaine[3].

Qui sont ces intellectuels dont il est question dans cette histoire ? Il ne s'agit pas de l'intellectuel seul, tel Voltaire, il est question d'un groupe social. Les intellectuels sont ceux qui, avec Zola, interviennent dans l'affaire Dreyfus[4], ceux qui prennent position publiquement sur certains problèmes de la Cité, qui s'engagent publiquement. L'intellectuel est, pour citer Sartre, quelqu'un qui « se mêle de ce qui ne le regarde pas[5] ». Il a, en général, une profession intellectuelle, une position institutionnelle, mais il a, en plus, une vocation supplémentaire, celle de l'engagement, de l'esprit critique[6]. Les intellectuels ont été accusés au cours du temps d'avoir trahi les valeurs

---

[1] Duclert, Vincent, « Les intellectuels, un problème pour l'histoire culturelle », *Les Cahiers du Centre de Recherches Historiques*, 31 / 2003. Disponible sur : http://ccrh.revues.org/293. Consulté le 10 février 2012.

[2] Dosse, François, *La marche des idées. Histoire des intellectuels, histoire intellectuelle*, Paris, Éditions La Découverte, 2003.

[3] Chaubet, François, « Enjeu – Histoire des intellectuels, histoire intellectuelle. Bilan provisoire et perspectives », *Vingtième Siècle. Revue d'histoire*, 2009/1, n° 101, pp. 179-190. Disponible sur : http://www.cairn.info/revue-vingtieme-siecle-revue-d-histoire-2009-1-page-179.htm. Consulté le 10 février 2012.

[4] En 1894 a lieu la condamnation d'Alfred Dreyfus, officier juif, soupçonné d'avoir trahi la France en livrant des documents à l'Ambassade d'Allemagne. On découvre son innocence en 1896. Émile Zola publie dans le journal *Aurore* un article, « J'accuse », dans lequel il prend la défense de Dreyfus. D'autres intellectuels appuient la démarche de Zola : André Gide, Marcel Proust, Anatole France. En fin de compte, il se trouve innocenté.

[5] Sartre, Jean-Paul, *Plaidoyer pour les intellectuels*, Paris, Éditions Gallimard, coll. « Idées », 1972, p. 12.

[6] Voir les ouvrages sur les intellectuels : Leclerc, Gérard, *Sociologie des intellectuels*, Paris, Presses Universitaires de France, 2003 ; Ory, Pascal ; Sirinelli, Jean-François, *Les intellectuels en France. De l'affaire Dreyfus à nos jours*, Paris, Éditions Armand Colin, 1992, etc.

cléricales en devenant des citoyens[1]. De plus, ils ont technicisé les savoirs, ils sont devenus des spécialistes du savoir pratique. Plus tard, on les a même déclarés comme disparus[2].

On commence à travailler sur l'histoire des intellectuels dans les années 1960-1970 et à développer fortement le domaine jusqu'à la fin des années 1980 au moment où se constitue, en France, l'histoire culturelle, histoire à laquelle les historiens des intellectuels contribuent amplement. Pour Vincent Duclert, les historiens qui traitent de l'histoire intellectuelle défendent une « approche politique, sociale, culturelle, voire clairement sociologique[3] ». L'histoire intellectuelle dont parle François Dosse « s'est développée dans un entrelacs entre l'histoire classique des idées, l'histoire de la philosophie, l'histoire des mentalités et l'histoire culturelle[4] ». Quant à Chaubet, il cumule plusieurs opinions et perspectives en proposant un positionnement de l'histoire intellectuelle au « carrefour entre histoire politique, sociologie, littérature et histoire des idées[5] ».

Les historiens des intellectuels rendent compte des œuvres et des parcours (itinéraires) de certains auteurs, en les plaçant dans le temps et dans leur contexte de production et d'activité. Citant Carl Schorske, Dosse donne une définition complexe de l'histoire intellectuelle :

> L'historien cherche à situer et à interpréter l'œuvre dans le temps et à l'inscrire à la croisée de deux lignes de force : l'une verticale, diachronique, par laquelle il relie un texte ou un système de pensée à tout ce qui les a précédés dans une même branche d'activité culturelle […] ; l'autre, horizontale, synchronique, par laquelle l'historien établit une relation entre le contenu de l'objet intellectuel et ce qui se fait dans d'autres domaines à la même époque[6].

Étudier ensemble les deux dimensions devient l'objet de l'histoire intellectuelle.

L'histoire intellectuelle n'est pas une histoire des philosophes, des littérateurs ou des historiens, elle est l'histoire de leur action et de leur

---

[1] Voir Benda, Julien, *La Trahison des clercs*, [1927], Paris, Éditions Grasset, 2009.

[2] Voir Lyotard, Jean-François, *Tombeau de l'intellectuel et autres papiers*, Paris, Éditions Galilée, 1984.

[3] Duclert, Vincent, « Les intellectuels, un problème pour l'histoire culturelle », art. cit., rev. cit.

[4] Dosse, François, *La marche des idées. Histoire des intellectuels, histoire intellectuelle, op. cit.*, éd. citée, p. 11.

[5] Chaubet, François, « Enjeu – Histoire des intellectuels, histoire intellectuelle. Bilan provisoire et perspectives », art. cit., rev. cit., p. 180.

[6] Schorske, Carl, *Vienne, fin de siècle*, Paris, Éditions du Seuil, 1980, p. 13.

influence sur différentes couches de la société. Selon Duclert, elle est l'histoire du savoir (sans être réduite à une histoire des idées), plus que celle des engagements intellectuels : « L'enjeu est supérieur. Il ne s'agit pas d'étudier les savoirs en tant que tels, mais de comprendre leur histoire sociale et politique, de mettre au jour des usages dont les intellectuels sont les produits autant que les acteurs[1] », difficulté dont Dosse parle lui-même dans une autre étude sur l'histoire des intellectuels publiée en 2003. Il s'agit, comme le dit Christophe Prochasson, de comprendre « les mécanismes de la vie sociale, intellectuelle[2] », de saisir « les spécificités d'une époque » selon Chaubet. C'est cela que nous cherchons à comprendre dans notre recherche, les mécanismes de la vie sociale et intellectuelle qui mènent aux controverses et ceux qui, par les controverses, *transforment* le monde social, intellectuel, politique, féministe, les représentations de la femme. Nous le faisons en nous appuyant sur la méthode de l'analyse socio-historique des controverses.

2.2. L'analyse des controverses

2.2.1. Introduction

En 2007, la revue d'histoire intellectuelle *Mil neuf cent* publie un recueil d'articles intitulé *Comment on se dispute. Les formes de la controverse. De Renan à Barthes*. Il ne s'agit pas d'un intérêt nouveau pour la méthode de l'analyse des controverses (« dans les années '80, elle a été théorisée comme un outil permettant de montrer "la science telle qu'elle se fait"[3] » nous explique Antoine Lilti), mais d'un renouvellement de celle-ci

---

[1] Duclert, Vincent, *op. cit.*, éd. citée. Dans la note en bas de page, Vincent Duclert rappelle la démarche de François Dosse : « Cette difficulté est illustrée par la contribution de François Dosse, "De l'histoire des idées à l'histoire intellectuelle", dans *L'Histoire des intellectuels aujourd'hui*, *op. cit.*, pp. 161-182. »

[2] Réflexion développée par Christophe Prochasson dans le cadre du séminaire donné en Roumanie au mois d'avril 2010 à Bucarest à l'École doctorale francophone en sciences sociales.

[3] Lilti, Antoine, « Querelles et controverses. Les formes du désaccord intellectuel à l'époque moderne », *Mil neuf cent*, 2007/1, n° 25, pp. 13-28. Disponible sur : http://www.cairn.info/article.php?ID_REVUE=MNC&ID_NUMPUBLIE=MNC_025&ID_ARTICLE=MNC_025_0013. Consulté le 15 mai 2010. Voir aussi Fabiani, Jean-Louis, « Controverses scientifiques, controverses philosophiques », Enquête : Débats et controverses, 5/1997. Disponible sur : http://enquete.revues.org/document1033.html. Consulté le 10 février 2012 ; Latour, Bruno ; Callon, Michel (sous dir.), *La Science telle qu'elle se fait. Anthologie de la sociologie des sciences de langue anglaise*, Paris, Éditions La Découverte, 1991.

dans la perspective de l'histoire sociale des sciences, reprise ensuite par la sociologie des épreuves. Deux articles, l'un, introductif, qui témoigne de l'usage de la dispute au cours du temps (Prochasson C. et Rasmussen A., *Du bon usage de la dispute. Introduction*) et l'autre, conclusif, qui tire son essence des douze articles du recueil (Lemieux C, *À quoi sert l'analyse des controverses ?*), rendent compte des options, classiques et nouvelles, des démarches théoriques et pratiques qui sont suivies dans l'étude des controverses. Les articles publiés témoignent de préoccupations très variées (controverses dans le cadre de l'étude des sciences, dans les mondes intellectuels, littéraires, philosophiques et religieux, etc.) des chercheurs qui y participent et qui relèvent de plusieurs disciplines : l'histoire (Christophe Prochasson, Anne Rasmussen, Antoine Lilti, Dominique Pestre, Perrine Simon-Nahum, Willy Gianinazzi, Jacques Revel, Matthieu Bernier, Soraya Boudia), la sociologie (Jean-Louis Fabiani, Cyril Lemieux), les sciences politiques (Yves Palau). Nous avons également étudié d'autres recueils d'articles et d'autres ouvrages sur d'autres formes de controverses sans pour autant nous en inspirer dans notre démarche méthodologique[1].

2.2.2. Options dans l'étude d'une controverse. Définition

Les deux options, dans l'étude d'un processus de dispute, énumérées par Cyril Lemieux, sont l'approche classique et l'approche des *sciences studies* reprises par la sociologie des épreuves.

Dans l'approche classique, le processus conflictuel est perçu comme « un moyen d'accès à la réalité socio-historique », comme un « révélateur de rapports de force, de positions institutionnelles ou de réseaux sociaux[2] ». Nous pouvons facilement reconnaître ici les dominants et les dominés de Bourdieu (intellectuels, institutions, champs, etc.)[3]. La tâche du chercheur est de rendre explicables et prévisibles le déroulement et la fin d'un processus conflictuel, par la « reconstitution des évolutions sociales et institutionnelles qui ont mené à la dispute » et par « l'analyse des trajectoires des acteurs qui

---

[1] *Querelles d'écrivains (XIX^e^-XXI^e^ siècles) : de la dispute à la polémique. Médias, discours et enjeux*, *Contextes*, n° 10 / avril 2012. Disponible sur : http://contextes.revues.org/4903. Consulté le 1er mai 2012 ; Boltanski, Luc (sous dir.) ; Claverie, Elisabeth ; Van Damme, Stéphane, *Affaires, scandales et grandes causes : De Socrate à Pinochet*, Paris, Éditions Stock, 2007, etc.

[2] Lemieux, Cyril, « À quoi sert l'analyse des controverses ? », *Mil neuf cent*, 2007/1, n° 25, p. 192. Disponible sur : http://www.cairn.info/article.php?ID_REVUE=MNC&ID_NUMPUBLIE=MNC_025&ID_ARTICLE=MNC_025_0191. Consulté le 15 mai 2010.

[3] Voir *Les Règles de l'art*, *La Distinction*, etc.

s'y sont impliqués ». Il remonte au passé pour chercher la cause du déclenchement du processus conflictuel. Cette approche à structure dyadique « nous incline à prendre l'effet pour la cause[1] ». C'est un de ses points faibles.

Par contre, les *sciences studies* adoptent une perspective plus complexe qui

> consiste à voir dans les processus de dispute des phénomènes *sui generis* et, plus précisément, des *actions collectives* conduisant à la *transformation* du monde social […], des occasions pour les acteurs sociaux de remettre en question certains rapports de force et certaines croyances jusqu'alors institués, de redistribuer entre eux « grandeurs » et positions de pouvoir, et d'inventer de nouveaux dispositifs organisationnels et techniques appelés à contraindre différemment leurs futures relations[2].

Le chercheur qui préfère cette perspective souligne la dimension performative (Austin) ou *instituante* du processus de dispute et se propose de répondre à la question suivante : « que fait le processus conflictuel aux acteurs et aux institutions qui s'y impliquent ? Que fait-il à l'ordre social ou sociotechnique lui-même ? Comment les change-t-il ?[3] » Comme nous l'avons déjà vu, c'est la question que nous posons et qui est adaptée au sujet de recherche : Que disent les controverses autour du *Deuxième Sexe* sur le monde social, politique et religieux dans lequel elles se développent, que disent-elles sur les représentations de la femme, comment les transforment-elles ?

Quoique l'approche des *sciences studies* soit privilégiée, une grande partie des analyses des controverses du volume de 2007 suggèrent qu'il ne faut pas renoncer à l'approche classique. Le poids du passé mérite d'être reconnu dans *l'explication* de l'action, mais c'est « toujours de l'action présente, c'est-à-dire ici du processus de la dispute conçu en son actualité et son incertitude constitutive, que doit partir l'analyse[4] ». Expliquer l'action devient une tache seconde, mais pas secondaire. Les deux perspectives se complètent :

> C'est en gardant à l'esprit cette perspective d'une articulation possible, et souhaitable, entre une approche de la controverse en tant qu'épreuve […] et l'approche classique […] que nous voudrions ici tenter de synthétiser ce qui

---

[1] Lemieux, Cyril, « À quoi sert l'analyse des controverses ? », art. cit., rev. cit., pp. 191, 193.
[2] *Ibidem*, p. 192.
[3] *Idem.*
[4] *Ibidem*, p. 194.

nous apparaît constituer les principaux apports des contributions réunies dans ce recueil[1].

2.2.3. Début, évolution et fin d'une controverse. Étapes à suivre pour faire une étude de cas

On appelle processus de dispute les formes suivantes : l'affaire, le scandale, la polémique, la controverse, la querelle, le duel, la bagarre. Ce qui nous intéresse ici, c'est la controverse.

Selon Lemieux, les controverses ont une structure triadique et « renvoient à des situations où un différend entre deux parties est mis en scène devant un public, tiers placé dès lors en position de juge[2] ». Ainsi, la controverse (ou récidive de controverse, pseudo controverse, etc.) jaillit dans un contexte historique et dans un *espace public*[3] concrets et est provoquée par un acteur qui devient l'un des deux adversaires. Le public est celui sous le regard duquel se déploient les disputes et se présente l'arsenal de problèmes à régler.

2.2.3.1. Les adversaires et *le public des pairs*

Les deux adversaires (ou/et quelquefois deux camps en lutte) ont un droit égal de faire valoir leurs arguments auprès du *public des pairs*, c'est-à-dire du public spécialisé, et de lui montrer des preuves. Le public d'un débat naît au moment où l'un des deux adversaires crée les conditions dans lesquelles il pourra le « prendre à témoin[4] », au moment où il l'appelle. L'adversaire appelle, dans un premier temps, *le public des pairs*, mais celui-ci peut s'élargir ou changer selon la volonté de l'autre adversaire ou du *public des pairs* qui, en rendant publique, en publicisant, la controverse, la transfère dans un autre espace, vers un public profane ou non-spécialiste. « Ce public

---

[1] *Ibidem*, p. 194.

[2] *Ibidem*, p. 195.

[3] Dans l'acception de Habermas. Voir Habermas, Jürgen, *Strukturwandel der Öffentlichkeit*, Neuwied, Hermann Luchterand Verlag, 1962, traduit en français par Marc B. de Launay, sous le titre *L'Espace public. Archéologie de la publicité comme dimension constitutive de la société bourgeoise*, Paris, Éditions Payot, 1978.

[4] Fabiani, Jean-Louis, « Disputes, polémiques et controverses dans les mondes intellectuels. Vers une sociologie historique des formes de débat agonistique », *Mil neuf cent*, 2007/1, n° 25, p. 50. Disponible sur : http://www.cairn.info/article.php?ID_REVUE=MNC&ID_NUMPUBLIE=MNC_025&ID_ARTICLE=MNC_025_0045. Consulté le 15 mai 2010.

peut être virtuel, ou bien représenter la postérité ou l'universalité[1]. » Il est, selon la complexité de la controverse, « simple témoin, juge ou bien partie[2] ».

2.2.3.2. D'autres protagonistes

Au moment du déclenchement d'une controverse il y a, outre les deux adversaires principaux et *le public des pairs*, d'autres acteurs qui aident à la mise en place des controverses : les éditeurs (« les alliances et les identités éditoriales ») et les académiciens (« les appartenances académiques[3] »). *La Nouvelle Revue française* en est un bon exemple.

2.2.3.3. Les dimensions de la controverse. Question de méthode

Les adversaires impliqués dans une controverse ont un droit égal à faire valoir devant le public leurs arguments et leurs preuves. Nous pouvons observer une tension entre *l'agir stratégique* et *l'agir communicationnel*[4], d'où deux tendances analytiques pour les théoriciens de l'analyse des controverses, tendances appelées *le paradigme de la conflictualité* et *le paradigme du dialogisme* chez Antoine Lilti ou la *dimension socialisatrice* (d'intégration et de régulation) et *la dimension discursive* (qui prend les controverses pour des objets du langage et de la rhétorique à *visée argumentative* (Ruth Amossy, Chaïm Perelman) chez Christophe Prochasson. L'objectif du chercheur serait de prendre en compte les deux dimensions complémentaires.

Selon Lemieux, deux directions sont à envisager : une démarche qui privilégie une conception *feuilletée* de la controverse et une autre qui analyse ce qui *empêche* une controverse de se déployer pleinement au niveau argumentatif et de n'être réglée que par des contraintes argumentatives publiques. La première propose d'« accéder à des scènes du conflit de degrés

---

[1] *Ibidem*, p. 50.

[2] Prochasson, Christophe ; Rasmussen, Anne, « Du bon usage de la dispute. Introduction », *Mil neuf cent*, 2007/1, n° 25, p. 10. Disponible sur : http://www.cairn.info/article.php?ID_REVUE=MNC&ID_NUMPUBLIE=MNC_025&ID_ARTICLE=MNC_025_0005. Consulté le 15 mai 2010.

[3] *Idem*, « Les espaces de la controverse. Roland Barthes contre Raymond Picard : un prélude à Mai 68 », *Mil neuf cent*, 2007/1, n° 25, p. 141. Disponible sur : http://www.cairn.info/article.php?ID_REVUE=MNC&ID_NUMPUBLIE=MNC_025&ID_ARTICLE=MNC_025_0141. Consulté le 15 mai 2010.

[4] Dans l'acception de Habermas. Voir Habermas, Jürgen, *Theorie des Kommunikativen Handelns*, Frankfurt am Main, Suhrkamp, 1981, traduit en français par Jean-Marc Ferry et Jean-Louis Schlegel, sous le titre *Théorie de l'agir communicationnel*, Paris, Éditions Fayard, 1987.

de publicité différents et où, par conséquent, les contraintes argumentatives ne pèsent pas avec la même intensité sur l'action collective[1] ». L'attitude de l'adversaire peut différer dans les coulisses et sur la scène. Nous pouvons découvrir, dans la correspondance privée de l'adversaire, un tout autre discours et une toute autre attitude vis-à-vis du problème débattu. Une double analyse du discours (public et privé) serait envisageable. La deuxième démarche propose « d'analyser les degrés et les mécanismes de la "déformation" (selon l'expression de Habermas) des différents espaces publics où se déploie la controverse que l'on étudie[2] ». Certains rapports de force limitent la possibilité des acteurs d'exposer leur raisonnement sur un sujet quelconque dans un milieu social ou dans une institution donnée. L'analyse du *degré de civilisation*[3] des adversaires et de *socialisation*[4] des participants à la dispute est porteuse de savoir supplémentaire pour le chercheur.

La *publicisation* de la dispute a un rôle essentiel. Sans publicisation nous ne pouvons pas parler de controverse. Sans affiches publicitaires, sans annonces publicitaires, nous n'avons pas de spectacle. Rendue publique, la controverse devient ce que Christophe Prochasson appelle un *spectacle intellectuel* (un *théâtre de discussion* chez Fabiani). Ce spectacle intellectuel ne peut pas être comparé à un spectacle classique de théâtre, mais à un spectacle interactif dans lequel les acteurs, de même que les spectateurs (le public), participent et dirigent, ensemble, l'action jusqu'à la tombée du rideau. La tombée du rideau n'indique pas la disparition des acteurs et la clôture de l'interaction entre acteurs et spectateurs. Les acteurs rentrent sur scène et reçoivent le verdict des spectateurs qui confirment ou non leur vocation d'acteurs. Les critiques de théâtre témoigneront eux-aussi de leur prestation. Le spectacle ne finit jamais, il sera joué peut-être sur la même scène, dans le même théâtre, peu de temps après la première représentation ou dans un autre théâtre, sur une autre scène, dans un autre temps. On ne sait jamais quand un autre metteur en scène, avec une toute autre vision de la

---

[1] Lemieux, Cyril, « À quoi sert l'analyse des controverses ? », art. cit. , rev. cit., p. 202

[2] *Ibidem*, p. 203.

[3] Dans l'acception de Norbert Elias. Voir Elias, Norbert, *Über den Prozeß der Zivilisation. Soziogenetische und psychogenetische Untersuchungen*, Basel: Verlag Haus zum Falken, 1939, traduit en français en deux tomes par Pierre Kamnitzer, le premier, de 1973, sous le titre *La Civilisation des mœurs* et le deuxième sous le titre *La Dynamique de l'Occident*, Paris, Éditions Calmann-Lévy, 1975.

[4] Dans l'acception de Simmel. Voir Simmel, Georg, *Der Konflikt der modernen Kultur*, Munchen, Duncker & Humblot, 1918, traduit en français par Sybille Muller, sous le titre *Le Conflit*, Belval, Éditions Circé, 1992.

pièce, donnera naissance à un nouveau spectacle qui amènera d'autres acteurs, d'autres spectateurs, d'autres critiques de théâtre, d'autres décors. C'est comme cela que nous envisageons la controverse et les acteurs qui s'y impliquent.

Que doit donc faire le chercheur qui, à son tour, étudie une controverse ? Les théoriciens de l'analyse des controverses nous conseillent de partir de l'espace où la controverse est née (espace institutionnel, etc.) plutôt que de la scène médiatique où elle a été rendue visible, de « ne pas céder au médiacentrisme de l'analyse des conflits médiatisés ». Puis de « privilégier une approche continuiste allant des controverses les plus contenues […] à celles qui sont les plus exposées ». De prendre en compte la dimension stratégique/socialisatrice/conflictuelle et celle communicationnelle/argumentative/dialogique de la controverse. De faire appel aussi bien au *public des pairs* qu'aux profanes pour traiter équitablement tous les points de vue. D'appliquer « le principe de symétrie » de David Bloor :

> traitons symétriquement les deux parties ou les deux points de vue qui se sont opposés. Appliquons-leur une clause d'égalité formelle et cela, d'autant plus que l'asymétrie entre eux nous fera l'impression d'avoir été grande ! […] pour adopter plutôt le point de vue du public des pairs qui ignore encore, au moment où débute la controverse, qui en sortira vainqueur et qui aura raison[1].

Nous pouvons ajouter, grâce à Shapin et Schaffer, que le chercheur doit « se mettre dans la position de l'étranger, sans l'être pour autant, jouer l'étranger pour se libérer de l'évidence, du piège de l'évidence[2] ».

A la fin de son analyse, le chercheur peut conclure que les controverses ne finissent jamais (« [elles] ont donc bien quelque chose d'interminable. Ou plutôt, c'est le *retour* de la controverse qui apparaît "éternel"[3] ») et peut prendre connaissance des *transformations* qu'elles opèrent à un certain moment, moment qui paraît être la fin de la controverse, mais qui n'est en réalité qu'une étape dans son développement : « La controverse en elle-même organise des camps, rassemble des acteurs, leur

---

[1] Lemieux, Cyril, « À quoi sert l'analyse des controverses ? », art. cit. , rev. cit., pp. 211-212.

[2] Shapin, Steven ; Schaffer, Simon, *Leviathan and the Air-Pump: Hobbes, Boyle, and the Experimental Life*, Princeton, Princeton University Press, 1985, traduit en français par Thierry Piélat avec la collaboration de Sylvie Barjansky, sous le titre *Léviathan et la pompe à air. Hobbes et Boyle entre science et politique*, Paris, Éditions La Découverte, 1993, p. 13.

[3] Lemieux, Cyril, « À quoi sert l'analyse des controverses ? », art. cit. , rev. cit., p. 207.

attribue une qualité, définit des notions, reconfigure le passé. Elle est une étape dans la construction d'un espace social et culturel, toujours instable. Elle n'est pas une fin[1]. » Et par ailleurs il peut prendre connaissance de la redistribution des positions de pouvoir et des nouveaux dispositifs organisationnels issus de la controverse.

Il nous semble important de révéler, dans l'analyse des controverses, les bonnes, mais aussi, et plus encore, les mauvaises réceptions des œuvres et perceptions des évènements qui créent des controverses. Nous les rapprochons des textes philosophiques et de l'histoire intellectuelle dont parle Fabiani :

> les textes de philosophie supposent des appropriations différentes dans l'espace et le temps, de doctes et de mauvaises lectures, et n'existent que par les pactes de réception successifs qui les constituent comme objets valorisés dans la culture. A ce titre, les mauvaises lectures sont aussi importantes que celles que les institutions autorisent et protègent. Les concepts ont une vie sociale, comme d'autres objets culturels […], l'histoire intellectuelle est aussi faite de rencontres inédites et de malentendus féconds qui le transforment dans un jeu indéfini de transgressions et de réappropriations[2].

Pour mieux comprendre les controverses analysées, là où nous avons accès à des articles de presse ou à des commentaires dans des ouvrages sur *Le Deuxième Sexe*, sur *Les Temps modernes*, sur Sartre, la femme Beauvoir, la féministe Beauvoir, etc., nous tentons de faire une courte analyse du discours des acteurs qui accusent/défendent une écriture ou un pair en apportant des arguments révélateurs. Les acteurs impliqués dans la controverse suggèrent en général, implicitement, une clé pour le déchiffrement des messages qui circulent. Le *public des pairs* est celui qui déchiffre le code transmis par les adversaires et qui simplifie notre compréhension. Les textes que les acteurs modifient doivent être lus en tant que lecture politique et vus comme des actions, comme des coups.

Comme nous l'avons déjà vu, il faut prendre en compte la dimension fondamentalement discursive des controverses, « objets de langage et de rhétorique à *visée argumentative* qui tendent à persuader, convaincre, démontrer, provoquer l'adhésion, affirmer l'autorité, créer un sentiment

---

[1] Prochasson, Christophe, « Les espaces de la controverse. Roland Barthes contre Raymond Picard : un prélude à Mai 68 », art. cit., rev. cit., p. 142.

[2] Fabiani, Jean-Louis, *Qu'est-ce qu'un philosophe français ? La vie sociale des concepts (1880-1980)*, coll. « Cas de figure », Paris, Éditions EHESS, 2010, pp. 17, 18.

d'évidence, établir des relations avec des interlocuteurs[1] ». Il s'agit d'une « tentative de faire adhérer non seulement à une thèse, mais aussi à des façons de penser, de voir, de sentir[2] ». Nous devons faire la distinction entre la *visée argumentative* et *la dimension argumentative*, mais prendre en compte les deux, le discours officiel qui a comme but de faire adhérer à une thèse (persuasion programmée) et celui qui rend compte d'une façon de penser (articles scientifiques, récits fictionnels, correspondances privées, etc.). Nous prenons acte de plusieurs phénomènes : l'ironie, la présupposition, la négation, le discours polémique, etc.

Si, dans le premier chapitre de notre recherche, nous parlons des controverses déclenchées par *Le Deuxième Sexe* en faisant, entre autres, état de sa réception à sa parution en 1949 en France, dans le dernier chapitre nous parlons de sa réception par transfert culturel (traduction, interprétation, adaptation du livre dans d'autres espaces et contextes historiques que l'environnement français). Dans le processus de transfert culturel hors de France, la réception positive, négative, correcte ou erronée du livre de Beauvoir dérive de plusieurs facteurs culturels, économiques et politiques, facteurs qui s'amplifient par le changement des coordonnées spatio-temporelles et des acteurs qui influencent la traduction, la réception par traduction et l'interprétation du *Deuxième Sexe*. Ainsi, le passage du livre d'une culture à une autre, et à d'autres coordonnées spatio-temporelles, donne naissance, dans certains pays, à un nouveau produit, autre que le livre créé par Beauvoir.

Les acteurs impliqués, depuis la première publication du livre jusqu'à la création d'un produit dérivé nouveau, qui influencent une certaine réception des idées de Beauvoir, sont : les lecteurs spécialisés, les maisons d'édition, les institutions de l'État qui ont le droit de censurer ou d'accepter la traduction du livre ou les autorités religieuses qui mettent le livre à l'Index, les traducteurs, les chercheures féministes qui interprètent le livre et qui entreprennent elles-mêmes des études similaires changeant parfois le sens de la philosophie beauvoirienne, les féministes qui rejettent ou acceptent les idées de Beauvoir, qui attirent quelquefois l'attention sur la traduction-réception défectueuse du livre, les anciens mais aussi les nouveaux traducteurs (en majorité des femmes) qui retraduisent le livre, etc. Les problèmes de la traduction du livre sont très importants car ils expliquent les controverses déclenchées ailleurs, les représentations de la

---

[1] Prochasson, Christophe, « Du bon usage de la dispute. Introduction », art. cit., rev. cit., p. 9.

[2] Amossy, Ruth, « Argumentation et Analyse du discours : perspectives théoriques et découpages disciplinaires », *Argumentation et Analyse du Discours*, n° 1 / 2008, p. 3. Disponible sur : http://aad.revues.org/200. Consulté le 3 mars 2011.

femme française et de Beauvoir dans l'acception des féministes étrangères, les disputes d'idées entre ces chercheures.

2.3. Méthodologie de recherche

Concernant la méthodologie de recherche, nous suivons la démarche hypothético-déductive, qui nous permet de suivre avec rigueur plusieurs étapes de connaissance utiles à l'analyse des controverses. Parmi ces étapes, les plus importantes à souligner sont : le choix du sujet de recherche (l'exploration du sujet, l'état d'avancement de la science, la formulation d'une question de départ), les conjonctures théoriques (le choix de la méthode de l'analyse socio-historique des controverses, la réévaluation de la question de recherche), les tests empiriques (analyse et interprétation des données, des controverses, à l'aide de la méthode de l'analyse des controverses), la rédaction du texte et la présentation des résultats[1]. Nous suivons toutes ces étapes sans pour autant construire notre thèse selon le schéma proposé par Dépelteau. Un autre auteur dont nous avons suivi les conseils est Howard Saul Becker, qui propose, lui, une « méthode » qui offre plus de libertés[2], donnant plutôt des conseils que des directives aux chercheurs qui font de la recherche en sciences sociales. Notre domaine de recherche est l'histoire des intellectuels et les disciplines à partir desquelles nous étudions le sujet proposé sont l'histoire, la sociologie et la linguistique.

3. Le féminisme en France

Nous nous demandons souvent si nous pouvons parler ou non, dans certains contextes historiques, de féminisme, féministes, actions féministes. C'est le cas de la période de l'après-guerre en France. De fait, une partie des femmes luttant pour leurs droits n'aiment pas cet appellatif et ne se revendiquent pas « féministes » en tant que telles, car la notion est souvent associée à l'idée de radicalisme.

Le terme « féminisme » a été utilisé pour la première fois par Alexandre Dumas fils en 1872 et diffusé par la suite par la suffragiste

---

[1] Voir Dépelteau, François, *La Démarche d'une recherche en sciences humaines. De la question de départ à la communication des résultats*, Laval, Éditions De Boeck, 2010.

[2] Becker, Howard Saul, *Writing for social Scientists*, Chicago, The University of Chicago Press, 1986, traduit en français par Patricia Fogarty et Alain Guillermin, sous le titre *Écrire les sciences sociales. Commencer et terminer son article*, Paris, Éditions Economica, 2004.

Hubertine Auclert en 1882. Celle-ci l'emploie pour désigner les contestations des XIX^e^ et XX^e^ siècles. Nous pouvons cependant utiliser le terme rétroactivement et dire que l'un des premiers féministes est François Poulain de la Barre, philosophe cartésien féministe. Simone de Beauvoir le cite dans l'épigraphe du *Deuxième Sexe* et, de cette manière, « le sort des limbes des auteurs obscurs, quand le XIX^e^ siècle l'avait totalement oublié[1] ».

Marie-Frédérique Pellegrin le considère comme un auteur très important dans l'histoire du cartésianisme ainsi que dans celle du féminisme, « parce qu'il est le seul cartésien explicitement et structurellement féministe, ensuite parce que ses trois traités marquent une rupture dans l'histoire de la littérature féministe[2] ». Le premier traité de Poulain, *De l'Égalité des deux sexes*, publié en 1676, expose ses vues sur l'identité et la différence entre les deux sexes (« la philosophie cartésienne lui sert à établir l'égalité des sexes[3] »), mais aussi sur les rapports entre nature et culture, sujets analysés en profondeur par Simone de Beauvoir en 1949. Les deux ont le même discours égalitaire.

Pendant la Révolution française (1789-1799), les féministes réclament l'égalité des hommes et des femmes en termes de droits et d'accès à la citoyenneté (elles revendiquent le droit de vote et le port des armes). En parlant de cette période, Florence Rochefort nous plonge dans l'histoire de ce courant intellectuel et politique dans « La République des féministes » en mettant en évidence le fait que l'égalité des sexes est le concept clé qui stigmatise l'exclusion des femmes hors des champs du savoir et du pouvoir. Quelle est la spécificité du projet féministe ? Florence Rochefort nous donne la réponse :

> Le projet féministe a cela de spécifique qu'il n'ambitionne pas une prise de pouvoir (ni des femmes ni des féministes) mais affirme une volonté d'inclusion, d'intégration et de gestion commune de la cité à plus ou moins long terme. Sans la résoudre de façon univoque, il soulève aussi fondamentalement la question des identités de genre et du rapport social entre les sexes, en lien avec les autres modèles de contestation, d'émancipation ou de libération, le socialisme notamment[4].

———

[1] Pellegrin, Marie-Frédérique, « Poulain de la Barre : un féminisme philosophique ». Dans Poulain de la Barre, *De l'égalité des deux sexes, De l'éduction des dames, De l'excellence des hommes*, Paris, Librairie Philosophique J. Vrin, coll. « Bibliothèque des textes philosophiques », 2011, p. 13.

[2] *Ibidem*, p. 14.

[3] *Ibidem*, p. 33.

[4] Rochefort, Florence, « La République des féministes ». Dans Duclert, Vincent ; Prochasson, Christophe, *Dictionnaire critique de la République*, Paris, Éditions Flammarion, 2002, p. 333.

Le premier homme politique (également, entre autres, philosophe et mathématicien) qui plaide pour « l'égalité des droits entre hommes et femmes », en 1787, est Nicolas de Condorcet[1]. Il demande en 1790 « l'admission des femmes au droit de cité ». En 1791, dans sa *Déclaration des droits de la femme et de la citoyenne*, Olympe de Gouges (femme de lettres et femme politique) demande pour les femmes tous les droits obtenus par les citoyens. Cette revendication est critiquée avec véhémence par les Conventionnels de 1793, qui se réfèrent « aux fonctions naturelles et privées des femmes : procréation, soins des enfants et du ménage – indispensables à l'ordre social[2] ». De plus, « les arguments sur l'incapacité féminine à la chose publique viennent appuyer la démonstration que les femmes font les mœurs et que sans les mœurs point de République[3] ». Nous verrons par la suite que plusieurs générations de féministes lutteront contre ces préjugés.

Des mobilisations pour l'émancipation des femmes ont été enregistrées en 1830 et 1848. Les féministes de cette première vague glorifient la supériorité des femmes et réclament l'égalité politique au moment où s'instaure le suffrage universel masculin dans le cadre de la deuxième République française, mais sans succès. Ensuite, « la répression de Napoléon III met un terme à leur mouvement, mais la critique par le roman […], par l'essai […] et par la presse se prolonge. La pensée féministe s'approfondit et prend elle aussi le tournant rationaliste et anticlérical des années 1860[4] ». Au début de la Troisième République, en 1876, commencent, avec Hubertine Auclert, les luttes pour le droit de vote des femmes. Elle fonde en 1881 le journal *La Citoyenne*, instrument de lutte contre le Code Napoléon et pour les droits des femmes.

Un autre moment important, dans la prise de position des féministes, est l'affaire Dreyfus : le quotidien féministe *La Fronde* (paru en 1897) plaide pour l'innocence du capitaine. La « guerre des deux France » rend possible la division entre féministes chrétiennes et laïques. A la fin de la Deuxième Guerre mondiale, les radicaux s'opposent à l'octroi du droit de vote aux femmes, par contre les socialistes soutiennent ce droit. Ces derniers s'opposent, quant à eux, au « féminisme bourgeois ». Dans l'entre-deux-guerres, les mouvements féministes connaissent un grand essor, les organisations féministes luttent pour les droits des femmes, qui obtiennent finalement le droit de vote le 21 avril 1944.

---

[1] Voir aussi Perrot, Michelle, « La République des femmes ». Dans Duclert, Vincent ; Prochasson, Christophe, *Dictionnaire critique de la République*, *op. cit.*, éd. citée, pp. 340-347.

[2] Rochefort, Florence, « La République des féministes », art. cit., éd. citée, p. 334

[3] *Ibidem*, p. 334.

[4] *Ibidem*, p. 335.

> L'égalité des sexes est inscrite dans la Constitution[1] mais les droits civils toujours incomplets et l'idéologie familialiste, qui touche même le Parti communiste français (opposé à la contraception), enferme les femmes dans leur rôle de mère et d'épouse […]. Simone de Beauvoir […] y analyse subtilement les fondements de cette domination masculine et aborde pour la première fois dans cette perspective l'intimité et la sexualité. Son ouvrage, publié en 1949, marque très profondément les générations de lectrices et de lecteurs. Il est une des références majeures de la renaissance du mouvement dans les années 1960-1970 dans tous les pays occidentaux[2].

A partir de la deuxième moitié des années cinquante, les efforts des femmes payent enfin. En 1956 est fondée l'association Maternité heureuse, qui devient le Mouvement français pour le planning familial. En 1965, une nouvelle loi du régime matrimonial est votée, ainsi que, deux ans plus tard, en 1967, la loi sur la libre contraception. La loi Veil de 1975 autorise et médicalise l'avortement. D'autres droits sont obtenus par et pour les femmes. Nous détaillerons dans chaque chapitre de notre recherche, en fonction de la période étudiée, l'histoire du féminisme (évènements, mouvements, décisions, lois, créations d'organisations, obtention de droits, etc.), en nous appuyant principalement, pour la période correspondante, sur le livre de Sylvie Chaperon, *Les Années Beauvoir (1945 – 1970)*. Pour le reste, les travaux de Catherine Rodgers, Ingrid Galster, Christine Bard et autres chercheures nous sont très utiles.

---

[1] La Charte des Nations Unies de 1945 affirme qu'il n'y a pas de distinction de race, de sexe, de langue ou de religion. La Déclaration de 1948 impose le principe de l'égalité entre les sexes et la Déclaration de 1967 décide l'élimination de toutes les formes de discrimination à l'égard des femmes.

[2] Rochefort, Florence, « La République des féministes », art. cit., éd. citée, p. 337.

I. 1949. Le scandale de la parution du *Deuxième Sexe*

L'écrivain original, tant qu'il n'est pas mort,
est toujours scandaleux.
(Simone de Beauvoir, *Le Deuxième Sexe*, 1949)

Introduction

Ingrid Galster a comme projet, dans l'un des volumes qu'elle dirige[1], de « reconstruire les questions » (Gadamer) auxquelles *Le Deuxième Sexe* devait répondre. Notre objectif à nous, pour la première partie de ce chapitre, est de reconstruire le contexte politique, économique et social, féministe, culturel et religieux[2] dans lequel paraît le livre de Simone de Beauvoir. Cette reconstruction nous amènera à comprendre pourquoi de tels sujets ont été abordés par Beauvoir et pourquoi un tel scandale a vu le jour autour du *Deuxième Sexe*. Rien n'est bizarre, tout s'explique, mais tout ne se classifie pas. Nous avons vu plus haut, dans l'évocation que nous avons faite de la tradition de l'analyse socio-historique des controverses, comment les disputes ne finissent jamais, mais apportent de nouvelles connaissances et questions impensées jusque-là. Pour cette introduction de chapitre, nous nous appuyons sur plusieurs ouvrages essentiels selon nous. Pour l'histoire du féminisme, le livre de Sylvie Chaperon, *Les Années Beauvoir (1945 – 1970)*, nous paraît le plus approprié à consulter ; pour l'histoire des intellectuels, nous interrogeons principalement le livre de Michel Winock, *Le Siècle des intellectuels,* ainsi que deux dictionnaires, l'un dirigé par Michel Winock et Jacques Julliard, *Dictionnaire des intellectuels français*, et l'autre par Vincent Duclert et Christophe Prochasson, *Dictionnaire critique de la République*. Le livre d'Anna Boschetti, *Sartre et Les Temps modernes*, est une bonne source pour le contexte culturel de l'époque, ainsi que ceux d'Éric Duhamel, *L'Histoire politique de la IV^e^ République*, et de Jean-Pierre Rioux, *La France de la Quatrième République. L'ardeur et la nécessité, 1944-1952* et *L'Expansion et l'impuissance, 1952-1958*, pour le contexte politique.

———

[1] Galster, Ingrid (sous dir.), *Simone de Beauvoir :* Le Deuxième Sexe. *Le livre fondateur du féminisme moderne en situation*, Paris, Honoré Champion Éditeur, coll. « Colloques, congrès et conférences. Époque moderne et contemporaine », 2004.

[2] Le contexte religieux sera décrit dans les parties concernant le contexte féministe et culturel.

1. Contexte historique

> *Mais la période que nous traversons est une période de transition ; ce monde qui a toujours appartenu aux hommes est encore entre leurs mains […]*
>
> (Simone de Beauvoir, *Le Deuxième Sexe*, 1949)

1.1. Contexte économique, social, politique

La Seconde Guerre mondiale a eu un effet dévastateur sur beaucoup de pays, dont la France. Parmi les conséquences les plus importantes, nous constatons la mort de 600 000 Français civils et militaires, auxquels on peut ajouter environ un demi-million de français décédés suite à la pénurie d'aliments et de médicaments. Le déficit des naissances est d'environ un million. Les voies de communication, le parc immobilier, les exploitations agricoles, la marine marchande, les ports sont détruits, les ressources de charbon ne suffisent plus. De plus, « la guerre de 1939-1945 a entrainé la disparition d'un régime – la III^e^ République –, opposé patriotes et collaborateurs, provoqué la désunion d'une nation, ébranlé ses fondements moraux […][1] ». Le Général de Gaulle prend une « décision symbolique » pour unifier le pays, celle de monopoliser les radios, la seule station autorisée étant celle de l'État.

À la fin de la guerre, la Quatrième République française est confrontée à une multitude de difficultés : « reconstruction, guerre froide, décolonisation, construction européenne[2] ». La crise économique qui suit, qui se traduit par de grandes difficultés matérielles, est le problème majeur de l'Etat et des citoyens. Plusieurs réformes politiques (refonder la République), économiques (moderniser l'économie) et sociales se succèdent. Les élections du 21 octobre 1945 donnent pour la première fois l'occasion aux femmes de participer aux élections nationales[3]. Ces élections changent le paysage politique. Le PCF devient le premier parti de France, suivi par la SFIO et le MRP. Ce sont ces trois formations qui dominent l'Assemblée (au début de la première législature de novembre 1946 – juin 1951). De Gaulle donne sa démission de la présidence du Gouvernement provisoire de la République française en janvier 1946 et les trois partis susmentionnés signent « la charte du tripartisme ». Vincent Auriol, député socialiste, est élu

---

[1] Duhamel, Éric, *L'Histoire politique de la IV^e^ République*, Paris, Éditions La Découverte & Syros, 2000, p. 8.

[2] *Ibidem*, p. 4.

[3] Le droit de vote des femmes est conféré par l'ordonnance du 21 avril 1944 du gouvernement de la France Libre installé à Alger, les femmes votant la première fois le 29 avril 1945, à l'occasion des élections municipales.

Président de la République au début de l'année 1947. Pendant la Guerre froide et les années suivantes, s'ajoutent aux problèmes de reconstruction du pays ceux de la décolonisation. Après guerres et combats, l'indépendance de plusieurs pays est proclamée : en 1954, Pierre Mendès-France signe les accords de Genève qui proclament l'indépendance du Laos, du Cambodge et du Viêt Nam ; le Maroc et la Tunisie deviennent respectivement indépendants en 1955 et 1956 ; l'Algérie devient elle aussi indépendante en 1962 après l'application des accords d'Evian. C'est principalement la guerre d'Algérie qui mine, selon plusieurs historiens, dont Duhamel, la Quatrième République.

Entre temps, le plan Monnet (1947-1953) est mis en pratique, ainsi que le plan Marshall (proposé le 5 juin 1947), qui contribue à la réalisation du premier et assure le financement de beaucoup d'investissements. Le 4 avril 1949 est adopté le Pacte atlantique qui assure, par l'intermédiaire de l'OTAN, la sécurité de l'Europe. Au sein du PCF, l'OTAN est vue comme une menace pour l'URSS. De plus, le plan Marshall « vise donc à combattre le communisme par l'arme économique […] et sert les intérêts de l'économie américaine[1] ». La Quatrième République a apporté le redressement démographique et économique de la France (dans les années 1950, on passe d'une société en crise à une société de consommation construite sur le modèle économique américain). On commence à lancer des projets de modernisation urbaine, en s'appuyant notamment sur les idées de Le Corbusier.

Au début de la deuxième législature (juin 1951 - décembre 1955), la SFIO et le MRP perdent une partie de leur électorat, le paysage politique penche de plus en plus à droite :

> La double opposition gaulliste et communiste, donne à la « Troisième force », formule politique qui se substitue au tripartisme, son ciment. De la SFIO à la droite, les formations qui y participent sont rarement d'accord si ce n'est sur la nécessité de gouverner ensemble pour sauver la Quatrième République[2].

René Coty, classé au centre-droit, est élu président de la République. Le gouvernement d'Edgar Faure étant renversé le 29 novembre 1955, l'Assemblée étant dissoute le 2 décembre (« pour la première fois depuis 1877[3] »), de nouvelles élections ont lieu le 2 janvier 1956. La dernière législature de la Quatrième République ne durera en fait que deux ans (janvier 1956 – mai 1958) et nous l'étudierons dans notre deuxième chapitre.

---

[1] Duhamel, Éric, *L'Histoire politique de la IV^e^ République, op. cit.*, éd. citée, p. 49.
[2] *Ibidem*, p. 41.
[3] Rioux, Jean-Pierre, *La France de la Quatrième République. L'expansion et l'impuissance, 1952-1958*, [1983], Paris, Éditions du Seuil, 2006, p. 84.

1.2. Contexte féministe

« La France, à la différence des pays protestants du nord-ouest de l'Europe, n'est pas une terre favorable aux féministes. Elle est, comme le sud de l'Europe, une terre d'affrontements entre catholiques et communistes, qui ont chacun une vision différente des femmes[1]. » C'est dans cette atmosphère que les féministes et les associations de femmes se mobilisent pour changer les lois, lutter pour les droits des femmes et transformer les représentations des femmes. Quelle est la représentation de la femme la plus répandue depuis au moins les années trente et qui persiste dans les années cinquante ? Il s'agit de celle de la mère au foyer :

> Depuis les années trente, une politique familiale et maternaliste d'une ampleur jamais égalée se construit patiemment en France. Les allocations familiales, et surtout l'allocation de salaire unique dont le poids financier est considérable, tentent d'encourager la natalité et aussi le retour des femmes au foyer (Martin, 1998). Le baby-boom, exceptionnellement vigoureux dans notre pays, n'apaise pas toutes les craintes et renforce encore l'idéal de la mère au foyer, éducatrice née d'une famille qu'on espère nombreuse (Knibiehler, 1997). De la gauche communiste jusqu'à la droite, natalisme et maternalisme règnent en maître[2].

Les deux camps, gauche et droite, ont les mêmes revendications, mais chacun laisse entendre que « l'adversaire obéit aux noirs desseins de l'étranger, soviétique ou américain[3] ». Ils sont « ennemis complémentaires et partenaires antagonistes[4] ».

Des droits accordés aux femmes sont difficilement obtenus et passent presque inaperçus dans les médias, car d'autres problèmes considérés comme plus graves occupent la une des journaux : la guerre, le procès de Pétain, le retour de milliers de prisonniers ou de travailleurs du STO (Service du Travail Obligatoire), le rapatriement des déportés, etc. C'est notamment le cas du droit de vote que les Françaises obtiennent après une vingtaine d'autres pays, le 21 avril 1944. L'égalité des sexes est encore une illusion. La condition juridique des femmes ne change vraiment que dans les années 1960. Avant cela, les femmes sont soumises aux hommes, légalement

---

[1] Chaperon, Sylvie, *Les Années Beauvoir (1945 – 1970)*, *op. cit.*, éd. citée, p. IX.

[2] *Idem*, « 1949-1999 : cinquante ans de lecture et de débats français ». Dans Chaperon, Sylvie ; Delphy, Christine (sous dir.), *Cinquantenaire du Deuxième Sexe : Colloque international Simone de Beauvoir*, Paris, Éditions Syllepse, coll. « Nouvelles Questions féministes », 2002, p. 358.

[3] *Idem*, *Les Années Beauvoir (1945 – 1970)*, *op. cit.*, éd. citée, p. 113.

[4] *Ibidem*, p. 113.

chefs de famille. Ce sont eux qui détiennent l'autorité parentale sur les enfants, gèrent les biens de la famille, peuvent empêcher la femme d'exercer un métier, ce n'est qu'avec leur accord qu'elles peuvent ouvrir un compte bancaire, etc.[1]

L'avortement et la contraception sont interdits. Cette situation dure depuis longtemps et durera encore de nombreuses années (la loi autorisant la contraception est votée en 1967, celle autorisant l'avortement en 1975), les communistes et l'Église militant pour ces interdictions :

> En 1934, le code de la famille soviétique pénalise lourdement le divorce et interdit l'avortement. L'année suivante, la section féminine du Komintern est dissoute et le parti communiste français devient à son tour le défenseur de la famille. Lors de ce grand virage, Maurice Thorez tend la main aux catholiques. Sa stratégie ne changera plus. L'Église, elle, profite de la crise économique pour inciter les femmes à rentrer au foyer. Ce mot d'ordre restera toujours d'actualité vingt ans plus tard[2].

Au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, les anciennes associations, comme par exemple la Ligue française pour le droit des femmes et l'Union française pour le suffrage des femmes, représentées par des femmes symbolisant la première vague du féminisme, reprennent leurs projets. Pourtant, elles ne s'intéressent qu'aux droits légaux des femmes tels que les droits matrimoniaux, parentaux, les droits des femmes-mères au foyer (revendication d'une augmentation du nombre de crèches et de jardins d'enfants) et encouragent les femmes à s'engager dans la politique, à être candidates. Les revendications des féministes des nouvelles associations catholiques et communistes feront encore plus de bruit. Mais, en fin de compte, groupements féminins connaissent beaucoup d'échecs dans leurs campagnes d'avant 1956.

Les catholiques luttent pour le maintien des femmes au foyer en suivant, selon Sylvie Chaperon, des conceptions familiales identiques à celles glorifiées par le régime de Pétain :

> L'UFCS (l'Union féminine civique et sociale) et la LFACF (Ligue féminine d'action catholique française) sont très proches des conceptions familiales prônées par le régime de Pétain : natalisme, restauration de la famille traditionnelle, revalorisation de l'éducation catholique, moralisation

---

[1] *Idem*, « Une génération d'intellectuelles dans le sillage de Simone de Beauvoir », *Clio*, n° 13/2001. Disponible sur : http://clio.revues.org/index135.html. Consulté le 17 juin 2011.

[2] *Idem*, *Les Années Beauvoir (1945 – 1970)*, *op. cit.*, éd. citée, p. X.

de la France, culture de l'« éternel féminin » et du sacrifice, glorification de la maternité[1].

Les communistes qui luttaient, avant de devenir parti de gouvernement, pour la liberté sexuelle et le droit à l'avortement, changent d'avis ultérieurement pour protéger eux aussi les mères de famille. Néanmoins, ils n'oublient pas l'égalité des sexes (vendant une illusion), le droit de vote des femmes, l'égalité des salaires, etc. Dans les assemblées législatives de la Quatrième République, l'on compte 23 députées communistes, 9 MRP et 3 socialistes. « Les femmes dirigeantes [du PCF], responsables, assez peu nombreuses, étaient souvent choisies parce que leur compagnon ou leur famille garantissait leur fidélité à la ligne[2]. » Les femmes sont vues par les historiens et d'autres chercheurs comme des objets manipulés par les politiciens[3].

Les communistes ainsi que les catholiques sont soutenues par d'autres associations. Nous distinguons deux camps : d'une part celui de l'Union des femmes françaises (UFF), d'ailleurs la seule des organisations de la Résistance qui subsistera, soutenue par le Parti communiste, la Confédération générale du travail (CGT) et les organisations familiales satellites, et, d'autre part, celui de l'Union féminine civique et sociale (UFCS), qui a comme alliés le MRP, le PRL, la Confédération française des travailleurs chrétiens (CFTC), le Mouvement familial catholique (MFC), l'Union nationale de femmes (UNF) et le Comité de liaison des associations féminines (CLAF). Ces deux mouvements prendront leur distance vis-à-vis du féminisme revendicatif lorsqu'ils seront confrontés au problème du plaisir sexuel réclamé par la nouvelle génération militante. Ils exigent des femmes à peu près les mêmes valeurs : l'UFF valorise la femme-« mère de famille honnête, travailleuse de qualité, citoyenne consciente[4] », donc elle promeut le droit au travail des femmes, l'UFCS valorise principalement la mère au foyer. Les valeurs communes sont : la morale, la nation, la famille et la

---

[1] *Ibidem*, pp. 57-58. Pour plus de détails, voir, selon Chaperon, Muel-Dreyfus, Francine, *Vichy et l'éternel féminin*, Paris, Éditions du Seuil, 1996.

[2] Desanti, Dominique, « *Le Deuxième Sexe* et le Parti communiste français : souvenirs ». Dans Chaperon, Delphy, p. 374.

[3] Voir aussi Verdès-Leroux, Jeannine, *Au service du Parti. Le parti communiste, les intellectuels et la culture (1944-1956)*, Paris, Éditions Fayard / Éditions de Minuit, 1983 et Hubac, Sabrina, « Des femmes aux élections législatives en France de 1945 à 1968 : veuves d'hommes politiques célèbres et femmes d'inéligibles », *Parlement[s], Revue d'histoire politique*, 2005/1, n° 3, pp. 94-113.

[4] Chaperon, Sylvie, *Les Années Beauvoir (1945 – 1970), op. cit.*, éd. citée, p. 71. Valeurs énumérées dans le rapport de l'UFF de 1945, soutenu par Claudine Michaut.

maternité. Les deux luttent contre l'individualisme et, de manière explicite, contre l'existentialisme. Outre le fait qu'elles aient des valeurs très semblables, chacune voit dans l'autre, comme nous l'avons déjà rappelé, un ennemi du peuple, surtout les catholiques qui accusent les communistes d'avoir un plan pour annuler la fonction maternelle des femmes, de détruire les valeurs de la famille et de collectiviser l'éducation des enfants. « Les mères sacrifice » (catholiques) et « les mères courages » (communistes)[1] tiennent à se différencier. Les catholiques (l'UFCS inclus), revivifient leur philosophie antimoderniste, les communistes revendiquent ce projet apparemment commencé par eux-mêmes quelques temps auparavant.

La nouvelle génération crée de nouvelles associations féministes qui apparaissent après la guerre. Une partie d'entre elles rejoint l'Union des femmes françaises créée en 1944 (devenue après quelques années un instrument du Parti communiste) : Dominique Aury, Françoise Dolto, Françoise d'Eaubonne, Marguerite Grépon, Edith Thomas. Celles-ci abandonneront les projets les plus hardis en faveur du discours nataliste et maternaliste. Évelyne Sullerot, Marie-Andrée Lagroua Weill-Hallé et Clara Malraux, qui fonderont La Maternité heureuse, se battront pour la libéralisation de la contraception. Simone de Beauvoir fera partie de son comité d'honneur. Le Mouvement jeunes femmes, créé en 1946, visible sur la scène politique à partir de 1955, est représentatif de la nouvelle génération. La Maternité heureuse de 1956, qui deviendra Le Mouvement français pour le planning familial en 1960, est un autre mouvement qui connaîtra une grande réussite dans les années cinquante. C'est cette nouvelle génération qui est précurseur de la deuxième vague du féminisme.

Les résultats obtenus grâce aux revendications et actions des mouvements féminins et féministes d'avant 1956 ne sont pas négligeables : le droit de vote des femmes de 1944, l'annulation du salaire féminin (travail égal, salaire égal) de 1946, la non-discrimination sexuelle dans la *Déclaration universelle des droits de l'homme* de 1948. Et ne parlons pas des lois qui encouragent le familialisme, l'augmentation de la natalité et le retrait des femmes dans leur foyer : la création du quotient familial en 1945,

---

[1] Classification faite par Chaperon, qui a attiré l'attention d'un des recenseurs de son livre: « Le propos a parfois tendance à schématiser : les "mères sacrifice" catholiques opposées aux "mères courage" communistes. » Dans Dubesset, Mathilde, « Sylvie Chaperon, *Les Années Beauvoir (1945 – 1970)*, Paris, Éditions Fayard, 2000, 430 p. », *Festins de femmes, Clio*, n° 14/2001. Disponible sur : http://clio.revues.org/index126.html. Consulté le 17 juin 2011. A notre avis, cette classification est correcte dans la mesure où les communistes ainsi que les catholiques utilisent elles-mêmes ces formules. Voir plusieurs explications dans Verdès-Leroux, Jeannine, *Au service du Parti. Le parti communiste, les intellectuels et la culture (1944 – 1956)*, *op. cit.*, éd. citée.

l'indexation sur les salaires des allocations familiales en 1946, deux nouvelles allocations (une remplaçant la prime à la première naissance, l'autre parentale).

1.3. Contexte culturel

Selon l'analyse de Marc Lazar, Louis Aragon[1], dans la lignée d'Andrei Jdanov, impose le « réalisme socialiste » ; Laurent Casanova lance un appel à la mobilisation des intellectuels. Le Parti communiste français contrôle des publications culturelles liées à la Résistance (*Les Lettres françaises*, *Arts de France*) et lance, en 1948, *La Nouvelle Critique* dirigée par Jean Kanapa. Dans la filiation des soviétiques, les communistes, intellectuels ou non, luttent contre l'impérialisme américain, pour « la paix », pour défendre l'URSS et le camp socialiste. Les intellectuels communistes réagissent contre l'« américanisation » de la culture française, la diffusion d'ouvrages américains, de films hollywoodiens ou même du Coca-Cola[2]. On discute en termes péjoratifs de la « décadence » de la culture bourgeoise, « expression de l'agonie du capitalisme, qui sombre dans l'immoralisme ou la pornographie, avec des auteurs honnis comme Camus, Gide, Koestler, Malraux, Miller ou Sartre et les peintres abstraits […][3] ». La mort de Staline, le fameux rapport secret de Khrouchtchev au XX^{e} congrès du PCUS en 1956, l'insurrection de Budapest secouent le monde communiste. Beaucoup d'intellectuels s'éloignent alors du Parti.

1.3.1. Espace de la controverse : la scène médiatique française

Depuis la Libération de Paris, avant que Jean-Paul Sartre ne crée sa revue, dans la presse quotidienne se distinguent principalement *Le Figaro* de François Mauriac et *Combat* d'Albert Camus. C'est le moment où les intellectuels se penchent sur la question du pardon ou de la condamnation

---

[1] « A la Libération, auréolé de son prestige de poète national, il occupe des fonctions lui permettant d'assurer l'hégémonie communiste sur les organisations issues de la Résistance : Union nationale des intellectuels (UNI), Comité national des écrivains (CNE) […] ». Dans Racine, Nicole, « Aragon (Louis). 1897-1982 ». Dans Julliard, Jacques ; Winock, Michel (sous dir.), *Dictionnaire des intellectuels français*, [1996], Paris, Éditions du Seuil, octobre 2002, janvier 2009, p. 85.

[2] Voir aussi le sous chapitre « Les communistes contre la IV^{e} République ». Dans Duhamel, Éric, *L'Histoire politique de la IV^{e} République*, *op. cit.*, éd. citée, pp. 41-43.

[3] Lazar, Marc, « Guerre froide (combats communistes). 1947-1956 ». Dans Julliard, Jacques ; Winock, Michel (sous dir.), *Dictionnaire des intellectuels français*, *op. cit.*, éd. citée, pp. 681-684.

pour collaboration. Mauriac est pour le pardon au nom d'une politique de réconciliation nationale, Sartre est contre. Tous les deux ont mené des actions de résistance significatives quoique Sartre ait été accusé d'avoir collaboré de manière passive. Mauriac avait participé en 1942 au premier numéro des *Lettres françaises* clandestines et publié en 1943, toujours clandestinement, sous le pseudonyme de Forez, *Le Cahier noir*. Rentré d'un camp de prisonniers de guerre en Allemagne[1], Sartre a cherché avec Simone de Beauvoir des groupes manifestant contre l'Occupation et ils ont créé, avec un de ces groupes dont faisaient partie Merleau-Ponty, Jean Desanti et Dominique Desanti, un périodique, *Socialisme et Liberté*, qui circula clandestinement plusieurs mois puis disparut. Sartre avait entre-temps rendu visite à Gide et à Malraux qui ne consentirent pas à participer à ce mouvement. En 1943, Sartre, aux côtés de Mauriac, participa aux réunions du Comité national des écrivains. De plus, de mai 1948 à octobre 1949, il participa activement au Rassemblement démocratique révolutionnaire, devenant de ce fait la cible de la droite ainsi que de la gauche.

Depuis la publication du récit *Retour de l'U.R.S.S.* (1936), Gide a perdu une partie importante de ses lecteurs et de sa légitimité intellectuelle. Mauriac n'est plus, lui non plus, l'intellectuel le plus suivi à partir du moment où Sartre accapare l'attention avec sa revue, cependant sa parole pèse encore lourd sur une partie des intellectuels, notamment en raison de ses actions de résistance. Sartre fonde *Les Temps modernes* en octobre 1945, revue qui renforce sa position dans le milieu intellectuel, sa légitimité intellectuelle devenant ainsi une évidence. Le comité directeur compte Sartre, Beauvoir, Michel Leiris, Maurice Merleau-Ponty, Albert Ollivier, Jean Paulhan et Raymond Aron, une partie d'entre eux s'éloignant rapidement de la revue et de l'engagement intellectuel promu par Sartre. Michel Winock (1997) fait l'inventaire des instruments de réussite de Sartre :

> La renommée et le succès de Sartre sont extraordinaires ; son capital intellectuel et médiatique est immense ; sa légitimité universitaire, incontestable : normalien, agrégé en philosophie, il a publié *L'Être et le Néant*, que peu de gens ont lu, mais qui le distingue comme penseur. Il a déjà acquis la célébrité littéraire : à son roman et à ses nouvelles d'avant la guerre, s'ajoutent bientôt *Les Chemins de la liberté*, dont les deux premiers volumes […] paraissent en 1945. Déjà auteur de deux pièces jouées, il multiplie aussi les scénarios de cinéma. Il s'est fait, depuis la fin des années trente, l'annonciateur de la nouvelle littérature, celle des Camus, des Blanchot, des Parain, des Ponge. Il rédige des articles politiques. Il n'en

[1] Pour des raisons de santé selon Dominique Desanti, sur un faux certificat médical selon Michel Winock. Ingrid Galster nous révèle le fait que le prêtre Marius Perrin lui a fabriqué un faux certificat grâce auquel Sartre a été libéré.

> finit pas d'éblouir. Lui seul peut se vanter de réunir tant de dons en une seule personne, de pratiquer tant d'activités[1].

Pour Anna Boschetti (1986), les conditions du succès de Sartre sont à peu près les mêmes : les origines (il est issu d'une famille d'intellectuels bourgeois parisiens), la trajectoire intellectuelle (normalien, agrégé de philosophie, excellent professeur[2], qui cumule en même temps une légitimité philosophique et littéraire, essayiste, écrivain, dramaturge, critique littéraire, etc.), la reconnaissance parmi les instances légitimes (le circuit des producteurs, les critiques, les éditeurs, les revues), la création de sa propre revue qui le consacre définitivement, sa mondanité (Sartre est un personnage engagé dans la vie de la société, il participe à des manifestations, se mêle au peuple, est associé à l'effervescence de Saint-Germain-des-Prés[3] et aux zazous[4]), etc. Si l'on ajoute, selon Boschetti, la conjoncture historique, nous trouvons la clé du succès de Sartre et de sa revue :

> La revue ne suffirait certes pas à expliquer la durée de la domination de Sartre sans l'heureux accord qui persiste entre la conjoncture et les pratiques sartriennes : les difficultés de la reconstruction, la guerre froide, les événements dramatiques de la décolonisation en Indochine d'abord, en Algérie ensuite, contribuent à maintenir la demande sociale de prophétisme[5].

---

[1] Winock, Michel, *Le Siècle des intellectuels*, *op. cit.*, éd. citée, p. 498.

[2] Sartre est professeur au lycée du Havre (1931-1932, 1934-1936), à l'Institut Français de Berlin (1933-1934), au lycée de Laon, en Picardie (1936-1937), au lycée Pasteur à Neuilly (1937-1939) et au lycée Condorcet (1941-1944).

[3] « On l'attaque ou on le loue, aussi bien pour les propriétés techniques de sa production qu'en tant que prophète de l'engagement ou comme maître d'une nouvelle morale, pour les uns héroïque, pour les autres dépravée, inspiratrice directe des coutumes nocturnes des Saint-Germain-des-Prés, des crimes et des suicides "existentialistes". » Dans Boschetti, Anna, *Sartre et « Les Temps modernes »*, Paris, Éditions de Minuit, 1985, p. 21.

[4] « On a fait Saint-Germain en y important le jazz. Comme il y avait des gens très intelligents qui fréquentaient le café de Flore, les Deux-Magots et Lipp, c'était un carrefour formidable. Boris et moi y allions pour retrouver l'équipe des "Temps Modernes", Sartre et les autres. […] Voilà les zazous. On était Anglais, on était contre Pétain, on ne voulait pas aller à la guerre. On n'a connu les Américains que plus tard, même si on connaissait leur jazz. » Dans Vian, Michèle, « Ma vie avec Boris Vian », *Le Nouvel observateur*, 26 octobre 2011. Disponible sur : http://bibliobs.nouvelobs.com/documents/20111026.OBS3314/ma-vie-avec-boris-vian-par-michelle-vian.html. Consulté le 7 janvier 2012.

[5] Boschetti, Anna, *Sartre et « Les Temps modernes »*, *op. cit.*, éd. citée., p. 181.

En fait, Anna Boschetti, à travers l'analyse des conditions de réussite de Sartre, souhaite éclairer le fonctionnement et l'histoire du champ intellectuel et montrer la manière dont Sartre, en s'imposant comme « intellectuel total » (Bourdieu), redéfinit l'intellectuel et oblige presque les autres intellectuels à se redéfinir par rapport à lui. Sartre incarne alors la définition de l'intellectuel.

1.3.2. Autour des Temps modernes. *Partisans et détracteurs*

Pour mieux comprendre les controverses autour du *Deuxième Sexe* étudiées dans le présent chapitre, nous nous appuyons sur l'analyse faite par Anna Boschetti dans son livre sur l'autonomie de la revue *Les Temps modernes* et sur la légitimité intellectuelle de Sartre, en donnant l'exemple de la position de quatre revues (dont *Les Temps modernes*) et des rapports qui se sont construits entre elles en 1949, année de la parution du *Deuxième Sexe*. Les trois principales revues dont parle Boschetti (pages 190-195) accordent une place importante aux *Temps modernes*, l'une d'entre elles attaquant assidûment Sartre et Beauvoir. Les existentialistes (parmi lesquels Simone de Beauvoir) deviennent une cible unique. Sartre devient synonyme de l'existentialisme et l'existentialisme devient synonyme de Sartre, de Beauvoir et des intellectuels groupés autour de la revue *Les Temps modernes*.

Les intellectuels de la revue *Critique* sont très intéressés par l'activité des existentialistes, ils leur consacrent d'ailleurs deux comptes rendus en 1949, le premier concernant l'œuvre de G. Varet intitulée « Ontologie de Sartre », le second sur celui de Merleau-Ponty, « Sens et non-sens ». La revue *Esprit* publie, elle aussi, deux comptes rendus favorables au sujet des œuvres de Sartre et de Simone de Beauvoir. Le premier s'intitule « Théâtre philosophique ? Sartre », l'autre « Le Deuxième Sexe » écrit par J.-M. Domenach. En revanche, la revue *La Nouvelle Critique* attaque quatre fois la revue des existentialistes : en mai, elle attaque l'attitude de Sartre dans l'affaire Kravchenko, en juin « la théorie de la négritude » sartrienne, en juillet-août la publication de fragments du *Deuxième Sexe* (dans un article révélateur intitulé par Jean Kanapa « Les communistes ont un plan »), en novembre les *Entretiens sur la politique* de Sartre, Rousset et Rosenthal. Pour ainsi dire, *Les Temps modernes* sont dans le viseur des revues reconnues sur le marché médiatique français de l'époque. Boschetti tire la conclusion suivante : « Bref, si *Critique* apparaît comme isolée, *La Nouvelle Critique* manifeste son illégitimité par ses attaques en général ignorées par les autres groupes, et *Esprit* trahit une certaine faiblesse dans l'attention constante envers les existentialistes et les communistes[1]. »

---

[1] *Ibidem*, p. 194.

A l'époque de l'existentialisme, il y avait deux revues politiquement militantes, *Esprit*, comme porte-parole du catholicisme engagé, et *Lettres françaises*, contrôlée par le Parti communiste. Le noyau central d'*Esprit*, comparé à celui des *Temps modernes* (qui est composé en majorité de parisiens, provenant de familles de la bourgeoisie intellectuelle (Sartre, Aron), de normaliens (excepté Simone de Beauvoir) et d'agrégés), provient de la petite et moyenne bourgeoisie de province (Mounier, Lacroix, Fraisse, Domenach, Beigbeder, Touchard, Madaule, Marrou) et compte des chrétiens militants ayant fini leurs études en province. Ils n'ont pas le même capital de reconnaissance dans la vie culturelle française que les existentialistes et c'est pour cela qu'ils admirent et suivent leurs projets de très près. Ils n'abordent pas les thèmes de la sexualité ou de la femme (sauf Domenach au sujet du *Deuxième Sexe*) et ne comptent pas de collaboratrices en leur noyau central. De nouveau Boschetti schématise en parallèle le profil des deux périodiques : « l'un [*Les Temps modernes*] privilégiant l'authenticité, la liberté, la rupture des règles, des rôles, des "situations" ; l'autre faisant du sérieux, de la discipline, de l'ascèse et de la fraternité ses valeurs[1] ».

Critique, fondée par Georges Bataille en 1946, est une revue difficilement classable[2], mais qui, tout comme *Les Temps modernes*, s'oppose au modèle traditionnel de revue. Nous rencontrons parmi ses collaborateurs des personnalités comme Maurice Blanchot, Alexandre Koyré, Alexandre Kojève, Eric Weil, Jean Piel, Emmanuel Levinas, Pierre Klossowski, etc. La revue réunit des provinciaux d'origine modeste, ainsi que des intellectuels appartenant à la grande bourgeoisie. Elle ne publie pas de littérature, de textes de fiction ou de morale. Si nous ajoutons qu'il s'agit d'une revue non engagée, nous pouvons facilement comprendre pourquoi elle reste dans l'ombre par rapport à la revue *Les Temps modernes*. *Critique* apparaît en défaut, selon Boschetti, « par rapport à l'image d'avant-poste dans les batailles de l'actualité conquise par *les T.M.* avec leurs prises de position fracassantes sur les problèmes du moment, leurs dossiers, leurs reportages, leurs témoignages[3] ».

La Nouvelle Critique, quant à elle, est « née comme fer de lance de l'offensive que le PCF, retourné depuis 1947 à son isolement politique, brandit contre la culture "bourgeoise"[4] ». A celle-ci manquent les personnalités consacrées et, de ce fait, la légitimité intellectuelle des existentialistes.

---

[1] *Ibidem*, p. 204.

[2] Dans le noyau central de la revue nous rencontrons des philosophes étrangers, connaisseurs du marxisme. On publie beaucoup d'études théoriques.

[3] Boschetti, Anna, *Sartre et « Les Temps modernes »*, *op. cit.*, éd. citée, p. 215.

[4] *Ibidem*. p. 215.

Le « contre-chant communiste à la revue des existentialistes[1] » est assuré par les journalistes Annie Kriegel (historienne) et Pierre Daix (écrivain) et par les philosophes Jean Kanapa, Jean-Toussaint Desanti, Henri Lefebvre. Comme les existentialistes, les communistes se considèrent comme le guide de la génération d'après-guerre, guide culturel, politique et moral. A ce moment-là, le Parti communiste français demande aux intellectuels d'adhérer au Parti et, comme Sartre et Beauvoir refusent, ils deviennent la cible privilégiée des communistes. Les revues reconnues ainsi que celles moins appréciées font tomber une pluie d'injures ou de reproches sur la revue *Les Temps modernes*, rendant la situation difficile pour les intellectuels qui y écrivent. Mais en même temps cela confirme, comme Anna Boschetti l'explique, que cette revue est bien au sommet de la hiérarchie dans le champ des revues françaises. Selon Michel Winock, la revue *Les Temps modernes* assure complètement la demande du marché médiatique.

2. L'enquête de François Mauriac

> *C'est l'absence de Dieu, c'est la mort de Dieu, proclamée par Zarathoustra et entérinée en quelque sorte au milieu de nous par des manuels d'athéisme, qui a rendu inévitable le glissement de toute une littérature vers le marécage, son enlisement dans une profonde boue.*
>
> (François Mauriac, *Le Sens d'un mot*, 1949)

2.1. Question de méthode

François Mauriac est celui qui accorde en 1949 le plus de temps à Sartre et aux intellectuels groupés autour de la revue *Les Temps modernes*. Il propose même une enquête. Les controverses déclenchées par cette enquête, ainsi que le contexte dont nous avons parlé précédemment, offrent des explications, selon nous, sur la réception de l'œuvre de Beauvoir, les malentendus concernant *Le Deuxième Sexe*, les représentations de Simone de Beauvoir et de la femme entre 1949 et 1956, éléments que nous étudierons en détail dans notre travail. Bien que nous ne considérions pas l'intellectuelle Simone de Beauvoir comme un *double* de Sartre et vu que Mauriac et la majorité des intellectuels de l'époque la placent dans le même *panier* que lui, nous analyseront ensemble Sartre, Beauvoir, l'existentialisme et *Les Temps modernes*. Dans cette affaire, et c'est l'opinion commune, ils font un et ils sont guidés par le même courant de pensée, l'existentialisme.

---

[1] *Ibidem*, p. 188.

Nous nous proposons, en vue d'étudier l'enquête de Mauriac, d'adopter, dans les premières parties du chapitre, le point de vue du *public des pairs*, sans intervenir et sans analyser les actions et les raisonnements des intellectuels qui réagissent à cette enquête. Ce n'est que dans la cinquième partie que nous laisserons tous les acteurs s'expliquer, que nous verrons le passé dévoiler les décisions des acteurs de réagir contre l'existentialisme et *Le Deuxième Sexe*, que le futur clarifiera les controverses autour du livre de Beauvoir. Dans cette avant-dernière partie du chapitre nous analyserons le présent, en nous tournant vers le passé et chercherons ensuite dans le futur les transformations apportées par les disputes étudiées. Nous laisserons les critiques et les chercheurs interpréter et justifier l'effet de « bombe » du *Deuxième Sexe*. Le présent conjugué au passé et au futur apporte un plus de lumière à l'histoire de la réception du livre et des controverses déclenchées.

Adopter la position du *public des pairs* (approche propre aux *science studies* et à la sociologie des épreuves) pourrait être suffisant pour donner une idée juste du scandale du *Deuxième Sexe*. Les controverses, les disputes d'idées entre les intellectuels (de gauche, de droite, les indépendants, etc.) pourraient dévoiler par elles-mêmes le but qu'avait Mauriac quand il lança son enquête. Les réactions des camps adverses et/ou des alliés (la gauche qui s'allie parfois avec la droite contre l'existentialisme) à la parution du livre incriminé révèleront des conflits puissants entre les intellectuels, mettant au jour le raisonnement qui justifie leurs réactions, leurs *vérités* essentielles.

En étudiant la réalité socio-historique, nous découvrirons que les controverses déclenchées dans le contexte de la parution du livre de Beauvoir ne sont pas des exceptions, mais des évènements habituels, les thèmes de débats fréquemment disputés. Les réactions contre Beauvoir ne sont pas moins violentes que celles réservées à Sartre ou à d'autres intellectuels qui sortent de la norme de l'époque.

Avant la parution du *Deuxième Sexe*, Simone de Beauvoir publie plusieurs fragments de son livre. Entre mai et juillet 1948, elle publie dans la revue *Les Temps modernes* trois textes intitulés « Les Femmes et les Mythes », extraits d'un « ouvrage à paraître sur la situation de la femme ». En février 1949, la même revue publie le texte « Le Mythe de la femme et les écrivains : Stendhal ou le romanesque du vrai ». Trois autres fragments suivent entre mai et juillet 1949, le dernier publié deux fois : « L'Initiation sexuelle de la femme » (mai 1949), « La Lesbienne », « La Maternité » (juin, juillet 1949). Ces trois derniers fragments feront partie du deuxième chapitre du livre. *Le Deuxième Sexe* est publié la même année chez Gallimard, le premier chapitre en mai, le deuxième en octobre 1949[1].

[1] Selon plusieurs chercheures, l'année 1949 est l'année de la mise à l'Index de l'œuvre intégrale de Sartre et de la parution du livre de Beauvoir.

Il y a plusieurs ouvrages qui font état du scandale du *Deuxième Sexe* et des controverses déclenchées par sa publication, nous nous appuierons principalement sur trois d'entre eux, ceux que nous considérons comme les plus importants : le volume dirigé par Ingrid Galster, *Le Deuxième Sexe de Simone de Beauvoir*, celui dirigé par Christine Delphy et Sylvie Chaperon, *Cinquantenaire du Deuxième Sexe* et, enfin, *Les Années Beauvoir (1945 – 1970)* de Sylvie Chaperon. Le volume publié sous la direction d'Ingrid Galster[1], paru en 2004, réédite les quarante lettres reçues et publiées par François Mauriac dans *Le Figaro littéraire* en 1949, les échos à son enquête (six articles), trente-cinq articles relatifs à la réception du livre de Beauvoir publiés dans d'autres revues entre 1949 et 1951, ainsi que quelques souvenirs, témoignages et réactions diverses concernant *Le Deuxième Sexe*. Sans ce travail, notre analyse n'aurait pu être que difficilement envisageable.

2.2. La mise en scène de la controverse. Le sujet et les acteurs impliqués : les adversaires et le *public des pairs*

Il y a plusieurs questions qui nous viennent à l'esprit en suivant l'enquête de Mauriac. Les premières tiennent des sujets et des acteurs impliqués d'une manière ou d'une autre dans la controverse : quel est le sujet principal de l'enquête ? Quels sont les principaux thèmes abordés ? A qui s'adressent les accusations faites par l'enquêteur ? Qui est l'adversaire mis en scène par l'accusation ? Qui sont les juges de l'enquête et comment pouvons-nous les classer ? Existe-t-il d'autres acteurs, d'autres protagonistes importants dans le déroulement de l'action ? Que se passe-t-il en dehors de l'enquête de Mauriac ?

En s'appuyant sur les confessions de Jean Cocteau rentré d'Égypte et sur une lettre envoyée par Pierre Néraud de Boisdeffre[2], François Mauriac propose, dans le supplément culturel du *Figaro littéraire*, une enquête[3] et publie une partie des réponses des intellectuels à cette enquête entre juin et août 1949. Les réactions, dans et hors du *Figaro littéraire*, s'avèrent diverses et surprenantes, du moins à première vue. Nous distinguerons l'opinion différente de deux générations, celle interrogée par Mauriac (la génération

---

[1] Galster, Ingrid (sous dir.), *Le Deuxième Sexe de Simone de Beauvoir*, Paris, Presses de l'Université Paris-Sorbonne, 2004. Pour chacun des articles cités nous avons choisi l'abréviation « Dans Galster ».

[2] Licencié en droit, homme de droite et barrésien.

[3] En 1949, les enquêtes littéraires sont déjà une vieille tradition. Celui qui crée ce genre en 1891 est le journaliste français Jules Huret. Dans son *Enquête sur l'évolution littéraire*, il questionne 64 écrivains sur l'état de la littérature française de l'époque.

des moins de trente ans) et celle qui réagit dans d'autres publications que *Le Figaro littéraire* (les générations de Sartre et de Mauriac). De plus, en analysant l'opinion de la nouvelle génération sur le processus même de délimitation de sa pensée, nous trouverons parfois des opinions opposées au sein d'une même catégorie. Les opinions des jeunes intellectuels en pleine formation, des chrétiens, des partisans du Parti communiste divergent, celles des intellectuels non liés à une idéologie également. En revanche, l'opinion de la génération de Sartre est orientée en fonction de l'idéologie à laquelle chaque intellectuel, chaque classe adhère. Elle échappe malgré tout aux critères quand il s'agit des amis du couple Sartre-Beauvoir, des collaborateurs de la revue *Les Temps modernes* ou des intellectuels qui écrivent dans des revues non liées à une idéologie politique ou religieuse.

2.2.1. Le sujet principal. Les principaux thèmes abordés

La question posée par François Mauriac et qui expose le sujet principal de son enquête est énoncée de la manière suivante :

> Croyez-vous que le recours systématique, dans les Lettres, aux forces instinctives et à la démence, et l'exploitation de l'érotisme qu'il a favorisée constituent un danger pour l'individu, pour la nation, pour la littérature elle-même, et que certains hommes, certaines doctrines en portent la responsabilité[1] ?

Notre objectif premier n'est pas d'interpréter le message transmis par Mauriac ni de faire appel à la critique qui a analysé le sujet, mais seulement de noter des informations qu'il a lui-même offertes. Dans la cinquième partie du chapitre, nous tenterons d'esquisser une analyse. Grâce à cette citation, nous apprenons que le sujet principal de l'enquête concerne un type d'écriture dangereux pour « la littérature elle-même », pour l'individu et pour la nation. Ce type d'écriture se nourrit de pratiques malsaines en exploitant l'érotisme. Il sera confronté, durant l'enquête, à la littérature dite pure et saine.

Dans les trois articles programme (« Demande d'enquête[2] », « La Question posée[3] », « Le Sens d'un mot[4] »), Mauriac délimite progressivement

---

[1] Mauriac, François, « La Question posée », *Le Figaro littéraire*, 6 juin 1949. Dans Galster, p. 26.

[2] *Idem*, « Demande d'enquête », *Le Figaro littéraire*, 30 mai 1949. Dans Galster, pp. 21-23.

[3] *Idem*, « La Question posée », art. cit., rev. cit. Dans Galster, pp. 25-26.

[4] *Idem*, « Le Sens d'un mot », *Le Figaro littéraire*, 13 juin 1949. Dans Galster, pp. 27-28.

les normes de l'enquête et expose les thèmes à aborder pour répondre à la question principale. De cette façon, nous en apprenons beaucoup dès le premier article : le phénomène « Saint-Germain-des-Prés », les limites de l'abject dans la littérature, le besoin d'identifier les responsables, le mal, la perte du Paradis par la jeunesse du monde, l'érotisme destructeur dans la vie et dans la littérature, « l'initiation sexuelle de la femme » traitée par Simone de Beauvoir. Dans le deuxième, comme suite, probablement, à une révision du premier article ou à des conseils/lettres reçus, l'enquêteur renonce au phénomène Saint-Germain-des-Prés pour orienter la discussion vers deux problèmes essentiels : « le recours au surréalisme » et « le snobisme de l'amoral et de l'anormal dont une littérature foisonnante est aujourd'hui l'expression[1] ». Dans le troisième article programme, dû à une réaction parue dans *Combat*, Mauriac répond en clarifiant de nouveau les sujets à discuter et donne sa définition du mot « érotique » qui, sous sa plume, a une signification toute autre que celle de la littérature qui « atteint les limites de l'abject[2] ». Selon lui, l'érotisme naît du déchirement, du « drame de l'homme divisé contre lui-même jusqu'à ce qu'il ait compris pour quel amour il a été créé[3] », un amour en présence de Dieu.

2.2.2. Les accusations faites par l'enquêteur. L'adversaire mis en scène par l'accusation

Dans le premier article, en s'appuyant, ou plutôt en se servant des déclarations de Cocteau et de la lettre de Boisdeffre, Mauriac met en scène et en accusation, ceux qui deviennent ainsi ses adversaires. Ils occupent un espace d'où ils transmettent leur message : c'est Saint-Germain-des-Prés. Les gens qui le fréquentent ont perdu « le Paradis » : « Cette sciure des cafés de la rive gauche a vu éclore entre les guéridons et parmi les mégots, des générations spontanées, autrefois des poètes, naguère des peintres, aujourd'hui des philosophes[4]. » Mauriac nous apprend qu'il s'agit des philosophes qui passent leur temps dans les cafés de Saint-Germain-des-Prés. Il ne donne qu'un exemple explicite, celui de Simone de Beauvoir. Celle-ci écrit dans une « grave revue philosophique et littéraire » sur « l'initiation sexuelle de la femme ». Son texte fait partie, selon Mauriac, d'un plan préconçu « des directeurs de la conscience moderne ».

Comme son premier article levait « beaucoup trop de lièvres », Mauriac change son fusil d'épaule dans le deuxième :

---

[1] *Idem*, « La Question posée », art. cit., rev. cit. Dans Galster, p. 25.
[2] *Idem*, « Demande d'enquête », art. cit., rev. cit. Dans Galster, p. 22.
[3] *Idem*, « Le Sens d'un mot », art. cit., rev. cit. Dans Galster, p. 28.
[4] *Idem*, « Demande d'enquête », art. cit., rev. cit. Dans Galster, p. 21.

> Une première erreur serait de mettre l'accent sur un prétendu esprit, sur un prétendu message de Saint-Germain-des-Prés, étiquette qui peut recouvrir le meilleur et le pire et qui, par le décor, par le style et le rythme qu'elle évoque d'une certaine vie de café et de bar, nous détournerait de l'essentiel[1].

Il renonce à l'espace Saint-Germain-des-Prés et se concentre sur les surréalistes, la génération littéraire de plus de trente ans, les partisans de la « conception sartrienne de l'homme et de son destin ». Toutefois, il recommande aux lecteurs « de ne pas s'hypnotiser sur Breton ni sur Sartre et de ne pas perdre de vue d'abord André Gide […][2] ». D'autres adversaires (ou peut-être les mêmes) sont les disciples de Freud, ceux de Sade et ses « émules », ainsi que la critique moderne. Cette dernière a pour vocation « de reconstruire la cathédrale littéraire autour de quelques gargouilles ». Dans le troisième article, il dénie la présupposition de la revue *Combat* qui voit dans son enquête une action contre Jean-Paul Sartre :

> *Combat* croit voir […] une conjuration contre M. Sartre qui serait pour nous "l'homme à abattre". […] chaque fois que nous l'avons trouvé bon, nous nous sommes adressé à lui sans détour et à visage découvert. Je ne suis pas homme, quant à moi, à essayer d'atteindre les gens par la bande[3].

Mauriac ne finit pas ses articles programme sans parler de Dieu et de la mort de celui-ci « proclamée par Zarathoustra », des manuels d'athéisme qu'il identifie, de la littérature qui glisse « vers le marécage ». Nous pouvons donc en déduire qu'il y aurait à l'origine des écrits des « directeurs de la conscience moderne », des auteurs comme Sade, Freud ou Nietzsche, ainsi que quelques concepts suivis : « la conception sartrienne de l'homme et de son destin » et « certaines doctrines ». Dans ces trois articles, Mauriac paraît emprunter la voix du jeune Boisdeffre ou manier tous les concepts et le décor dont ce dernier se sert pour exprimer sa vision de la génération de ses aînés, son opinion sur les clivages intergénérationnels tels qu'il les énumère dans sa lettre à Mauriac. Pour Boisdeffre, il existe un espace de production de l'écriture en 1949, c'est Saint-Germain-des-Prés. Les productions de cet espace s'éloignent de tout ce que la « littérature » signifie pour lui : « Le recours au surréalisme, le culte de Breton, les déclamations pacifistes ou révolutionnaires, le snobisme de l'amoral et de l'anormal, tout cela nous semble d'une naïveté étrange[4]. » Ni l'évasion par le rêve, ni l'engagement

---

[1] *Idem*, « La question posée », art. cit., rev. cit. Dans Galster, p. 25.
[2] *Ibidem*, p. 26.
[3] *Idem*, « Le Sens d'un mot », art. cit., rev. cit. Dans Galster, p. 27.
[4] *Idem*, « Demande d'enquête », art. cit., rev. cit. Dans Galster, p. 22.

dans la vie politique ne sont un idéal. C'est pour cela que Boisdeffre ne souhaite nullement s'identifier à la génération de Sartre et de Mounier, la génération des quadragénaires, des intellectuels « déviés par la politique ». Pourtant, Mauriac ne s'accorde pas en tout avec le jeune intellectuel, il renonce à plusieurs de ses revendications comme nous l'avons déjà vu. En revanche, *Le Figaro littéraire,* qui s'occupe de la publicisation de l'enquête, reprend ses revendications le 4 et le 25 juin, ainsi que la question principale de l'enquête le 11 juin et le 2 juillet 1949.

2.2.3. Les juges de l'enquête – classification. L'autre public des pairs *rencontré*

Nous pouvons distinguer, dans les articles du recueil d'Ingrid Galster, plusieurs types de *public des pairs* : les intellectuels sélectionnés par Mauriac, ceux récusés par celui-ci, les intellectuels qui réagissent dans d'autres revues à l'enquête de Mauriac ou à la parution du livre de Beauvoir, ceux qui reviennent après des années soit pour en témoigner, soit pour réévaluer leur position vis-à-vis du scandale du *Deuxième Sexe*.

Les premiers sont les quarante intellectuels sélectionnés par Mauriac (plus un, cité pour tirer la conclusion). François Mauriac élargit, au long des trois articles programme, la sphère du *public des pairs*, qu'il convoque en fonction de plusieurs critères établis progressivement. Les auteurs des lettres doivent finalement avoir moins de trente ans. Au début on convoque les « chrétiens de vingt ans », puis « la jeunesse intellectuelle » et, enfin, on publie des jeunes « de moins de trente ans ». Certes, il reste cent quarante-six personnes récusées[1] (trois personnes sont citées deux ou trois fois), mais

[1] Personnes récusées : Aheb docteur (Bruxelles) / Aller Guy (Meudon) / Alloo Gustave (Bruxelles) / Anoma K (Paris) / Audinet Pierre (Aiguillon, Lot-et-Garonne) / Audoin Ph. (Paris) / Auger Pierre (Paris) / Badé O. (Cannes) / Badiou Pierre (Saint-Cernin, Cantal) / Baron-Gouri M. / Baruchet André (Paris) / Belen Max (Istanbul, Turquie) / Benedetti M. (Vincennes) / Ber Jacques (Paris) / Bernier Philippe (Paris) / Béziat Robert – cité 2 fois / Bienvenu L.-G. (Neuilly) / Blasquez Jean (Paris) / Bourges Henri-Edouard de (Neuilly) / Brion Jacques (Paris) / Burlion J. (Bruxelles) / Calvet Henry / Canon J.-J. (Paris) / Canvert Yvonne (Paris) / Chauvin J. (Cholet) / Colin-Simard (Paris) / Comnène Georges prince (Le Vésinet) / Dax Adrien (Toulouse) / Dejoux Charles (Izeure, Allier) / Delvaille Bernard (Caudéran) / Demarne Pierre (Orsay) – cité trois fois / Deroide Emile (Eaubonne)/ Deschamps Jean (Paris) / Deux M. (Péone, Alpes-Maritimes) / Domenach B. (Lyon) / Dupont Jules (Alger) / Durand Guy (Paris) / Edelmann Claude (Paris) / Edouard, (M.) (Fontenay-le-Brus, S.-et-O.) / Espieux Henri (Paris) / Faillant Pierre (Paris) / Fontaine Henri (Paris) / Fournier Suzanne (Paris) / François André (Paris) / François Bernard (Paris) / Francoys Claude / Froment-Meurice Henri (Paris) / Gallois Joseph (Varzy, Nièvre) / Garrigue Pierre (Paris) / Gaulier Gabriel-Georges (Saint-Jean-

nous nous demanderons jusqu'à la fin de l'analyse s'il n'y a pas eu un nombre plus important d'intellectuels non publiés. En tout cas, les noms des auteurs sont cités à la fin de quelques numéros du supplément *Le Figaro littéraire*. Une de ces cent quarante-six personnes sera publiée après avoir été récusée, peut-être en raison de l'âge de l'auteur (vingt-trois ans) ou de ses idées (« Ce dégoût que les jeunes artistes et écrivains professent aujourd'hui n'est pas tant dégoût de la société que dégoût de l'homme[1] ») qui apparaissent à Mauriac comme significatives, sinon il s'agit tout

---

Cap-Ferrat) / Gausson L. (Paris) / Giusiano Jean (Marseille) / Godard Michel (Deuil) / Goulven J.-D. (Paris) / Graire André (Courbevoie) / Graves Lucien-Georges (Paris) / Grenaud Pierre (Alger) / Guéritte Jean (Paris) / Guerret Marcel (Montauban) / Guillard Pierre (Neuilly) / Hasson Gilbert / Hemmer J.-F. (Villeneuve-sur-Lot, Lot-et-Garonne) / Hovald P.-G. (Mulhouse) / Huck Paul (Melzeral, Haut-Rhin) / Jacquelin Dominique (Paris) / Jouravleff N. (Bessèges, Gard) / Jullien-Courting R. (Bois-Colombes) / Laface D. (Cussay, Eure-et-Loir) / Lavaur Bertrand de / Lavoine D. (Saint-Mandé) / Le Louet Jean (Madrid) / Léonardi V. (Figeac) / Lepage-Berthet A (Mme, Vaucresson) / Lhoste Guy-Michel (Cahors) / Libert J.-G (Nogent-le-Roi, Eure et Loire) / Llasera Jean (Londres) / Lucas B.-M. (Garches) / Lütgen Odette (Paris) / Macaire P.-R. (Nancy) / Marczewski H. / Martin J.-B. (Bruxelles) / Matter Anne-Marie (Montreux, Suisse) / Matter Jean (Sonzier-sur-Montreux, Suisse) / Mayer Charles (Paris) / Mélier J.-M. de (Bourboule) / Mérange Dominique (Mont-de-Marsan) / Meunier Marie-Claude (Paris) / Meuris Jacques (Fraipont, Belgique) / Michel J.-C. (Bois-Colombes) / Mignon Jean-Charles (Bruxelles) / Moiso Franco (Vincennes) / Monestier Louis (Castelnaudary) / Monthoux Lucie (Francheville-le-Haut, Rhône) / Morawski M. (Neuilly) / Moret Jean (Lyon) / Nomen Jean (Nîmes) / Oddos Marcel (Ambarès) / Olivière Jacques (Limoges) / Olmer Ph. (Neuilly) – cité deux fois / Oth M. (Gerouville, Belgique) / Ouzilleau Michel (Paris) / Pastoureau Henri (Paris) / Pauquinot Jean (Vincennes) / Paviot J.-P. (Bayonne) / Pellegrin R. (Avignon) / Périnet Claude / Perrel Jean (Le Perthuis, Haute-Loire) / Perrière Jean (Lyon) / Perrière Jean (Meys, Rhône) / Perrin Jean-Michel (Paris) / Pontoizeau Michel (Paris) / Prévinquières Luc de (Paris) / Provins H. (Paris) / Puel Gaston (Paris) / Pugnaud Paul (Lézignan, Aude) / Raoult F. (Valenton, S.-et-O.) / Resten René docteur (Brézé) / Rey H.-F. (Paris) / Rey Pierre (Rabat) / Saint-Jean P. (Versailles) / Sala M. (Alès) / Salasc G. (Tours) / Sarkissian Robert (Marseille) / Sarton Alain / Sauzet Louis (Lyon) / Schimonoglou A. (Paris) / Schwed J.-J. (Colmar) / Sémenoff Marc (Paris) / Sénéchal R. (Paris) / Sentou Jacques (Agen) / Sése Bernard (Paris) / Sten Olivier / Suchet Jacques (Montfleurs, Isère) / Sumer Paul (Marseille) / Suquet Jean (Paris) / Tell Van (Limoges) / Thierry N. (Argenteuil) / Vague Jean Dr. (Marseille) / Venel vicomte de (Puy-Guillaume, Puy-de-Dôme) / Verdaine Georges (Usson, Puy-de-Dôme) / Vernantes Charles / Viel G. (Saint-Etienne) / Vignon André / Wuhomann H. Dr. (Rueil-Malmaison) / Youri J.-C. – publié après avoir été récusé / Zerrouki Mohamed (Alger).

[1] Youri, J.-C., « Des écrivains de "moins de trente ans" répondent à François Mauriac », *Le Figaro littéraire*, 23 juillet 1949. Dans Galster, p. 77.

simplement d'une autre lettre envoyée par un même auteur. De toute façon, l'une des décisions prises par Mauriac ou par les représentants du *Figaro littéraire* est de ne retenir que les lettres les plus significatives : « Nous ne pouvions publier toutes les lettres ; du moins avons-nous retenu les plus significatives[1]. » Ce qui est intéressant c'est qu'ils ne publient pas les lettres dans leur intégralité. A cause de cela, deux auteurs ne reconnaissent pas leurs articles : « Pierre Vidal-Naquet, dont la réponse n'a pu être publiée que partiellement, nous écrit qu'en conséquence il ne la reconnaît pas pour sienne. Dont acte[2]. » « Parce que nous n'avons pu publier qu'un fragment de sa réponse, M. François Nourissier ne la reconnaît pas pour sienne[3]. » Une raison est peut-être à trouver dans le manque d'espace. *Le Figaro littéraire* paraît sur six ou huit pages (en fonction du numéro) et n'attribue qu'exceptionnellement deux pages aux réponses des intellectuels.

A ces lettres devrait s'ajouter, à en croire Simone de Beauvoir dans *La Force des choses*, deux lettres envoyées respectivement par Jean Pouillon (trente-trois ans), collaborateur de la revue *Les Temps modernes*, et par Jean Cau (vingt-quatre ans), secrétaire de Sartre. Jean Cau a cependant l'âge exigé par Mauriac. Nous ne trouvons aucun de ces noms sur la liste des personnes récusées.

Il est probable que Mauriac a reçu, après avoir déclaré l'enquête finie (dans l'avant-dernier numéro sur l'enquête), d'autres lettres qui auraient valu la peine d'être retrouvées et analysées. Les lettres récusées n'ont pas moins d'importance que celles publiées, au contraire, il serait intéressant de faire une étude pour nous rendre compte des critères qui ont dicté les choix de Mauriac. Il ne faut pas oublier que les lettres publiées forment (de ce que nous savons) moins d'un tiers des lettres reçues : « Nous en terminons par un dernier choix dans l'énorme courrier […]. Ce n'est pas sans regret, assurément, que nous nous résignons à laisser dans nos dossiers tant de pages de nos correspondants, fortes, parfois mordantes et toujours révélatrices[4]. » Par ailleurs, il est possible que Mauriac ait répondu à une partie de ces lettres reçues : « Je prie mes lecteurs d'adresser directement au *Figaro littéraire* leurs lettres qui ont trait à l'enquête. Je m'excuse de ne pouvoir répondre à toutes celles que je reçois[5]. »

---

[1] Mauriac, François, « Notre enquête près de la jeunesse intellectuelle. Conclusions », *Le Figaro littéraire*, 6 août 1949. Dans Galster, p. 87.

[2] Note dans l'article « Notre enquête près de la jeunesse intellectuelle. Jeunes chrétiens et jeunes communistes expliquent leur position… », *Le Figaro littéraire*, 16 juillet 1949. Dans Galster, p. 72.

[3] Note dans l'article « Notre enquête près de la jeunesse intellectuelle se termine aujourd'hui…par les six points de vue les plus significatifs de la consultation », *Le Figaro littéraire*, 30 juillet 1949. Dans Galster, p. 85.

[4] *Ibidem*, p. 79.

[5] Mauriac, François, « Le Sens d'un mot », art. cit., rev. cit. Dans Galster, p. 28.

Un autre public est celui des intellectuels qui publient dans d'autres revues des échos à l'enquête de Mauriac ou à la parution du livre de Beauvoir. Ce public a une opinion plus nette et plus cohérente sur le sujet. Nous pouvons y ajouter les réactions orales (celles de Mauriac, Camus, racontées par Beauvoir ou des émissions de radio) et les témoignages enregistrés dans des mémoires. Françoise d'Eaubonne, Beauvoir, etc. prennent acte du scandale du *Deuxième Sexe*.

Une partie du *public des pairs* présenté ci-dessus témoigne de nouveau du scandale au moment du cinquantenaire du *Deuxième Sexe* et dévoile des détails très enrichissants pour notre analyse, clarifiant certaines réactions inadéquates ou le manque total de réaction. Nous nous référons principalement aux témoignages de Françoise d'Eaubonne, Jeannette Prenant Colombel et Dominique Desanti.

Comme nous l'avons déjà énoncé dans l'introduction de la thèse, le public peut être spécialisé ou non, « simple témoin, juge ou bien partie[1] ». Dans l'enquête de 1949, c'est Jean-Marie Domenach qui déclenche le plus de colère parmi les catholiques représentés par Mauriac et les libéraux représentés par Boisdeffre. La lettre de Françoise d'Eaubonne suscitera elle aussi l'indignation de Mauriac. Tous deux sont pris à partie.

2.2.4. D'autres protagonistes importants dans le déroulement de l'action

Existe-t-il d'autres acteurs, d'autres protagonistes importants pour le déroulement de l'action ? On peut citer la *NRF* et Gallimard, qui offrent aux existentialistes la possibilité de publier leurs productions et les soutiennent dans les controverses. Nous expliquerons l'importance de la *NRF* dans le développement de l'enquête de Mauriac dans la cinquième partie du chapitre.

2.3. Problèmes disputés et solutions envisagées

Après avoir présenté les acteurs de la controverse à analyser et le sujet de l'enquête de Mauriac, nous envisagerons de découvrir, par l'intermédiaire du *public des pairs*, les responsables de la littérature incriminée par ce dernier. Nous chercherons les thèmes, les problèmes discutés et les solutions envisagées par les intellectuels qui répondent à l'enquête, en gardant l'essentiel (en effectuant un tri) qui nous paraîtra révélateur pour notre analyse. Nous mettrons en évidence le discours abordé

[1] Prochasson, Christophe, « Du bon usage de la dispute. Introduction », art. cit., rev. cit., p. 10.

par chaque catégorie impliquée, la manière dont Mauriac tire des conclusions et présente le résultat de sa démarche. Dans un deuxième temps, nous présenterons les réactions à la parution du *Deuxième Sexe* et à l'enquête de Mauriac exposées dans d'autres revues que *Le Figaro littéraire*, le changement de discours de la génération de Sartre ou de Mauriac. Nous adopterons, dans la tradition de l'analyse socio-historique des controverses, le point de vue du *public des pairs* pour traiter équitablement des problèmes et des solutions à envisager.

Les jeunes qui répondent à l'enquête de Mauriac sont : l'intellectuel de droite pris à témoin (Pierre Néraud de Boisdeffre), les chrétiens auxquels Mauriac s'adresse dans le premier article programme (Jean-Marie Domenach, François Nourissier, Cl.-A. Chenu, Guy de Bosschère, Olivier de Magny, J. Castaing, Michel Sinniger), les représentants des incriminés – les surréalistes (Jean Schuster, Jean-Louis Bédouin, Jean Bergstrasser), les intellectuels de gauche – communistes et marxistes (R. Marchoix, Georges Gaudu, Jacques Doucet, Françoise d'Eaubonne, Cyprien Serwy), les gens de lettres (huit intellectuels), les spécialistes (quatre intellectuels) et d'autres intellectuels qui ne déclarent ni leur profession ni leur éventuelle appartenance à une idéologie. Par exemple, nous ne trouvons pas d'existentialistes déclarés. Ils sont peut-être exclus en raison de leur âge ou, tout simplement, ne participent pas à l'enquête. Nous trouvons les classifications que nous utilisons dans le supplément culturel, *Le Figaro littéraire*.

2.3.1. L'intellectuel de droite pris à témoin. Danger et solution

Parmi les trois intellectuels cités dans l'enquête de Mauriac (Cocteau – soixante ans, Gilbert Sigaux – trente et un ans et Boisdeffre – vingt-trois ans), le seul qui envoie une lettre à la rédaction du *Figaro littéraire* est Boisdeffre. Celui-ci, cité par Mauriac, intervient pour indiquer que le danger n'est pas, pour lui, « le recours aux forces instinctives et l'exploitation de l'érotisme », que le vrai péril ne provient pas de cette « tradition littéraire déjà ancienne » (Racine, Rousseau, Saint-Simon, Choderlos de Laclos), des romans de Sartre et de Beauvoir, qui « prolongent une perspective philosophique et littéraire qui fut éclatante », mais qu'il réside dans le fait que la littérature incriminée démissionne « en face des problèmes esthétiques et éthiques », qu'elle perd de vue « le problème de la forme » (gardé par Montherlant, Malraux, Mauriac), qu'elle oublie l'accent personnel (tant appliqué par Pascal, Chateaubriand, Gide, Proust). Si l'on ajoute « l'engagement scabreux », il ne nous reste, selon lui, rien.

Boisdeffre paraît préférer la littérature moderne à la traditionnelle. En fait, il donne une définition de la littérature dans laquelle nous retrouvons des réminiscences de l'opinion de Sartre sur l'art du roman :

> L'expérience a montré que l'art se plie mal aux règles morales, et qu'une œuvre romanesque, pour être valable, doit respecter la liberté de l'homme et de l'artiste. Et mieux vaut, peut-être, le recours aux forces instinctives qu'un certain pharisaïsme moral ou social, l'érotisme de Miller que celui de M. Marcel Prevost[1].

Cependant, pour Boisdeffre, ce qui est dangereux dans la nouvelle littérature c'est l'excès, le dépassement « des limites normales de l'exploration psychologique » et la « prédominance du "scatologique" », l'amoral et l'anormal, qui ne sont plus des exceptions, mais des règles. L'exploitation de l'érotisme en dehors de l'ordre moral (telles les productions de Boris Vian ou d'Isidore Isou, que plusieurs intellectuels citent comme contre-exemples) est un affront à « la littérature ». Boisdeffre préfère, à cause de tous les dangers énumérés, la littérature communiste : « je crains que l'influence sartrienne, en dépit de ses préoccupations "morales", ne soit surtout négative. De ce point de vue, je me sens plus près des communistes qui se refusent à livrer l'homme à ses moins avouables instincts[2]. »

La solution que propose Boisdeffre à tous ces problèmes soulevés est la construction de quelque chose de nouveau, d'« *une littérature du salut public* », la rupture avec la tradition car la nouvelle génération ne trouve pas parmi les aînés « ni exemples ni maîtres », « peut-être souffre-t-elle d'un nouveau "mal du siècle" ». Cette nouvelle littérature est une *littérature du salut* (à la Mauriac ?), mais d'un *salut public* (à la Sartre ?), ayant pour but de sauver la nation. Nous pourrions dire qu'il s'agit d'une littérature toute neuve, qui ne garde du passé et du présent que les parties les plus pures. De plus, « la génération désemparée » préfère « les conquérants aux démoralisateurs, André Malraux à M. Jean Genet ». Nous verrons qu'une grande partie de ces thèmes sera discutée par la majorité des intellectuels qui donne cours à la demande de Mauriac.

2.3.2. Les chrétiens outrés, mais optimistes. Questions, danger, adversaires, solutions, discours

Au début de son enquête, Mauriac s'adresse aux jeunes chrétiens. Nous ne tiendrons compte que de sept chrétiens sur les huit sélectionnés par *Le Figaro littéraire*. La huitième lettre sera publiée à la fin de l'enquête,

---

[1] Boisdeffre, Pierre Néraud de, « *Le Figaro littéraire* interroge la jeunesse intellectuelle », *Le Figaro littéraire*, 25 juin 1949. Dans Galster, p. 38.
[2] *Ibidem*, p. 39.

dans le but de renforcer les conclusions de Mauriac, elle fera donc partie de la démarche de l'enquêteur et nous l'analyserons comme telle.

La question de Mauriac est, pour une partie des chrétiens, une question désuète, « une paternelle interrogation de l'ancien » (Jean-Marie Domenach), « une question de mère de famille prude » (François Nourissier). Les réponses à cette question différent, les responsables changent d'une lettre à l'autre, le danger évoqué n'est que rarement celui que l'enquêteur avait imaginé ou alors ce dernier n'est que l'un des périls entrevus. Pour Domenach, il n'est pas honnête de la part de Mauriac de parler du danger d'une littérature sexuelle et de donner comme exemple l'article de Simone de Beauvoir, de transformer en anomalie une littérature qui fait déjà partie, en 1949, de l'ordre du normal :

> Quand le rapport Kinsey nous force à réviser plus avant que Freud ne l'avait fait la conception classique de l'anormal, il n'est pas honnête de se prévaloir, contre la « perversion » et la « monstruosité » de certains auteurs d'aujourd'hui, de la « santé » campagnarde ou non, d'une littérature arrivée, et de faire en outre du courageux article de Mme de Beauvoir le symbole de cette anomalie, alors qu'il est précisément un cours de sexualité normale. Je crois que les chrétiens qui, sous prétexte d'érotisme et d'obscénité, attaquent S. de Beauvoir et la tentative qu'elle représente, se trompent tout au tout[1].

En fait, pour lui, le danger vient de la « sexualité de type hollywoodien », qui n'est pas un facteur d'éducation sexuelle identique à la littérature et à la philosophie incriminées. Nous trouvons la même opinion chez Cl.-A. Chenu, qui considère que l'érotisme a un effet heureux dans « les Lettres véritables », mais malheureux dans les productions de magazines comme *Paris Hollywood*, *V*, *Sexual Digest*, ou dans la littérature pornographique dont Mauriac parle, dangereuse pour « la littérature », la nation, les jeunes garçons. Concernant le recours à la démence dans les Lettres, il est très dangereux car, « n'ayant pas la valeur instructive d'une étude clinique, il *engage* toujours la participation du lecteur[2] ».

Comme Domenach, Guy de Bosschère considère qu'on ne peut pas déclarer que le danger, pour la littérature de 1949, soit représenté par certaines personnes ou certaines doctrines alors qu'il existe un autre péril. Selon lui, le danger vient de la « situation de transition », situation qui a engendré la catégorie d'hommes et de doctrines actuelle. Beauvoir elle-

---

[1] Domenach, Jean-Marie, « *Le Figaro littéraire* interroge la jeunesse intellectuelle », 25 juin 1949. Dans Galster, p. 33.

[2] Chenu, Cl.-A., « *Le Figaro littéraire* interroge la jeunesse intellectuelle », art. cit., rev. cit. Dans Galster, p. 36.

même parle, au début du *Deuxième Sexe*, de la période de transition que sa génération traverse, mais en la liant à son sujet, l'inégalité des sexes :

> Mais la période que nous traversons est une période de transition ; ce monde qui a toujours appartenu aux hommes est encore entre leurs mains ; les institutions et les valeurs de la civilisation patriarcale en grande partie se survivent. Les droits abstraits sont bien loin d'être partout intégralement reconnus aux femmes […]. Et les droits abstraits […] n'ont jamais suffi à assurer à la femme une prise concrète sur le monde : entre les deux sexes, il n'y a pas aujourd'hui encore de véritable égalité[1].

Michel Sinniger trouve, tout comme Mauriac au début de l'enquête, que « le drame » est la littérature produite à Saint-Germain-des-Prés, mais le vrai danger vient, pour lui, du for intérieur de chaque homme. Le problème n'est pas d'ordre esthétique, mais d'ordre éthique. Olivier de Magny présente la même théorie, il parle d'une « adhésion profonde de chacun à ces principes[2] ».

Pour François Nourissier, le danger, s'il existait, aurait été aidé dans l'expression d'une « littérature de la culpabilité », d'une « littérature de la faute », créée par Mauriac, Gide, Claudel. Celle-ci a été confondue avec une « expression littéraire morale, saine, vivante[3] ». « Les petits maîtres du scandale contemporain » ne représentent pas, de son point de vue, un danger pour la jeune génération qui, encore chrétienne, n'a pas peur des « mauvais livres ».

J. Castaing, élève à Notre Dame de Valencienne, est le seul qui donne une réponse positive à la question de Mauriac dans son ensemble et qui voit même une urgence dans l'annihilation du mal (le surréalisme) qui est en train de perdre la nation et même le monde entier : « Le danger est pressant. […] cette littérature qui s'élève vers nous d'un monde inintelligent […][4] ».

L'étude des réactions des intellectuels nous apprend que le danger est représenté soit par une production littéraire, artistique (la production d'importation américaine, la littérature pornographique, le surréalisme), soit

---

[1] Beauvoir, Simone de, *Le Deuxième Sexe*, *op. cit.*, éd. citée, tome 1, pp. 228-229.

[2] Magny, Olivier de, « Notre enquête près de la jeunesse intellectuelle. Jeunes chrétiens et jeunes communistes expliquent leur position… », art. cit., rev. cit. Dans Galster, p. 67.

[3] Nourissier, François, « Notre enquête près de la jeunesse intellectuelle. Jeunes chrétiens et jeunes communistes expliquent leur position… », art. cit., rev. cit. Dans Galster, p. 65.

[4] Castaing, J., « Notre enquête près de la jeunesse intellectuelle. Jeunes chrétiens et jeunes communistes expliquent leur position… », art. cit., rev. cit. Dans Galster, p. 71.

par des principes éthiques ou par le contexte historique. Quant aux antagonistes, tels qu'ils sont identifiés par les destinataires des lettres, nous remarquons plusieurs catégories : l'ancienne génération (Mauriac, Claudel, Gide), la génération de Sartre (les existentialistes et les surréalistes, confondus la plupart du temps), la nouvelle génération (les jeunes chrétiens).

Ainsi, nous identifions, dans la critique de Domenach, trois adversaires. L'un est « le questionneur », « l'ancien », « le maître », « le moraliste chrétien », l'Église ; un autre, Kinsey, Freud, « certains auteurs d'aujourd'hui », Beauvoir, les philosophes et les hommes de Lettres, Isou[1] ; le dernier, les producteurs de la « sexualité de type hollywoodien ». Il découvre deux camps, celui de « l'imposteur », de l'écrivain qui « croit les principes menacés quand le sont certains secrets de son œuvre » et celui de l'intellectuel qui pratique « la recherche de la vérité dans toute sa franchise ». Les productions peuvent être « des caveaux malfamés » ou une « explosion de littérature sexuelle[2] ». Chenu distingue lui aussi trois camps, l'un étant celui des intellectuels écrivant une « littérature véritable », qui cultive les « jeunes garçons », un autre celui des producteurs de magazines d'importation américaine et le dernier celui des intellectuels écrivant d'après les œuvres de Freud, Jung, Adler, celui des littérateurs pornographes. Il s'agit en fait des mêmes adversaires, mais désignés sous un nom différent.

Selon Bosschère, il existe deux voies à suivre : l'une est le matérialisme « sous ses deux aspects actuels : le capitalisme (matérialisme du riche) et le socialisme scientifique de Marx (matérialisme du pauvre) », l'autre est l'Evangile, « la doctrine politique et sociale que propose l'Evangile[3] ». Donc toujours trois adversaires, mais cette fois-ci classifiés politiquement : socialistes, capitalistes, l'Église avec sa doctrine politique et sociale. Nourissier, quant à lui, trouve comme adversaires trois générations : celle de Mauriac, Claudel, Gide, celle des « petits maîtres » (nous comprenons la génération de Sartre, Simone de Beauvoir) et la nouvelle génération (nous comprenons les jeunes chrétiens).

---

[1] Galster, Ingrid (sous dir.), *Le Deuxième Sexe de Simone de Beauvoir*, *op. cit.*, éd. citée, note p. 34: « Isidore Isou (pseudonyme de Jean Isidore Goldstein), d'origine roumaine, fondateur du mouvement lettriste. Domenach se réfère, comme d'autres, à son ouvrage *La Mécanique des femmes*, ce qui ressort de son journal où il compare longuement l'article prépublié sur l'initiation sexuelle de la femme et le livre d'Isou (*Beaucoup de gueule et peu d'or. Journal d'un réfractaire {1944-1977}*), Éditions du Seuil, 2001, pp. 56-59). »

[2] Domenach, Jean-Marie, « *Le Figaro littéraire* interroge la jeunesse intellectuelle », art. cit., rev. cit. Dans Galster, p. 33.

[3] Bosschère, Guy de, « Notre enquête près de la jeunesse intellectuelle. Jeunes chrétiens et jeunes communistes expliquent leur position… », art. cit., rev. cit. Dans Galster, p. 64.

Magny et Sinniger simplifient les choses. Le premier parle, d'une part, des surréalistes de Saint-Germain-des-Prés, des « dandies à chemise écossaise » et, de l'autre, des hommes « qui croient à une "déclaration des droits de l'âme"[1] ». Pour Sinniger il s'agit premièrement des intellectuels de Saint-Germain-des-Prés, « certains maîtres d'art », « les apprentis sorciers de l'époque révolue », « le règne des immoralistes », « littérateurs morbides », « hommes faibles ». Ils ont leur public à eux, « l'infâme société », « une société bourgeoise », la « pourriture citadine ». Au pôle opposé se trouvent « les autres hommes de bonne volonté[2] ». Sartre n'est mis en discussion par les chrétiens que voilé, en revanche la philosophie et la littérature de Simone de Beauvoir font l'objet des lettres de Domenach et de Nourissier.

Les seuls responsables des créations dangereuses du temps sont, selon Castaing, les athées, tel le surréaliste Jean Schuster : « Le sinistre farceur, c'est l'athée, c'est M. Jean Schuster[3]. »

Une chose est sûre : la majorité des chrétiens sont optimistes, leur génération luttera pour que la foi et l'amour véritable ne se perdent pas. Parmi les solutions qu'ils trouvent, rappelons la restauration de la pureté de l'âme, de la vraie signification de l'amour, le retour à la croyance chrétienne. D'autres solutions rappelées sont la nécessité d'une science psychanalytique chrétienne, l'éducation sexuelle de la jeune génération ou l'abolition du mal. Domenach, qui suscitera, avec son idée, l'indignation de plusieurs intellectuels (dont Mauriac, Boisdeffre, Kanapa), promeut l'écriture de Beauvoir comme instrument d'éducation sexuelle :

> L'érotisme de J. Romains, André Berry, Raymond Guérin […] nous n'en attendons pas de révélation. Mais, la part faite au scandale, le chrétien devrait prendre au sérieux le mouvement qui pousse aujourd'hui certaine philosophie et certaine littérature à l'étude direct des problèmes sexuels. Isou […] nous avertit que […] notre monde cherche à substituer une sexualité voulue à une sexualité subie, et S. de Beauvoir, arrachant les totems qui limitent en cette matière le domaine de l'esclavage féminin. Le rire ni la condamnation ne conviennent ; mais une écoute attentive […], il dépend beaucoup de nous et de notre Église que cette inquiétude et cette recherche […] soient assumés et non perverties[4].

---

[1] Magny, Olivier de, « Notre enquête près de la jeunesse intellectuelle. Jeunes chrétiens et jeunes communistes expliquent leur position… », art. cit., rev. cit. Dans Galster, p. 66.

[2] Sinniger, Michel, « La jeunesse intellectuelle répond à notre enquête sur la littérature d'aujourd'hui », art. cit., rev. cit., 2 juillet 1949. Dans Galster, p. 44.

[3] Castaing, J., « Notre enquête près de la jeunesse intellectuelle. Jeunes chrétiens et jeunes communistes expliquent leur position… », art. cit., rev. cit. Dans Galster, p. 71.

[4] Domenach, Jean-Marie, « *Le Figaro littéraire* interroge la jeunesse intellectuelle », art. cit., rev. cit. Dans Galster, p. 34.

Le but de la littérature de 1949, selon Domenach qui cite Barrès, est de rechercher « la vérité dans toute sa franchise ». Chenu trouve que la fonction de la littérature est « d'amener l'homme à la glorification de son créateur[1] ». Le problème c'est, selon Chenu, que les intellectuels qui écrivent dans les pas de Freud, Jung et Adler perdent l'aspect de la charité. La solution qu'il repère est « une science psychanalytique chrétienne qui est d'ailleurs fortement sentie par beaucoup[2] » et qui garantirait l'éducation des garçons chrétiens. Il se rapproche, de ce point de vue, de Domenach.

Pour Castaing, ce qui manque aux « fumistes », c'est-à-dire aux surréalistes et aux écrivains qui vivent dans l'érotisme, la démence, c'est « l'amour des autres et l'amour de soi », la lucidité et l'intelligence.

Les autres intellectuels chrétiens demandent le retour à la croyance : « restituer la forte couleur des âmes », selon Sinniger ; retourner « à "l'esprit" et aux sources d'inspiration du christianisme » qui restituera « le visage authentique de l'amour et même de "l'érotisme" que l'on simule depuis si longtemps de confondre avec la pornographie », selon Bosschère ; croire « à une "déclaration des droits de l'âme" » et se battre « pour ces droits, pour le triomphe de l'homme sur l'animal », selon Magny. Selon Nourissier, les catholiques peuvent rester tranquilles, la jeune génération n'a pas peur de la mauvaise littérature et du danger qu'elle représente :

> Il existe toute une génération qui se croit assez solide pour se payer le luxe de la "littérature noire" et pour la juger équitablement ; une génération qui construira joyeusement une vie que Freud et Simone de Beauvoir auront parfois éclairée sans parvenir à la salir, une génération que sa morale ne conduira pas à la pruderie, et de qui l'intelligence ne s'exténuera pas en cris d'alarme. Une génération qui n'aura pas, François Mauriac, la peur des mauvais livres, ni la mauvaise conscience de sa foi ou de ses respects[3].

Quoi qu'il en soit, le bilan n'est pas celui attendu par Mauriac. Le recours aux forces instinctives en littérature ne représente pas un danger pour la majorité des chrétiens retenus. En général ces derniers sont en phase avec le discours chrétien. Ils font allusion au fait que celui-ci utilise des euphémismes pour parler de sexe : le mot « érotisme » est, pour Domenach, « une esquive trop commode » ; Chenu le traduit à la place de l'enquêteur par « intérêt pour les choses du sexe ».

---

[1] Chenu, Cl.-A., « *Le Figaro littéraire* interroge la jeunesse intellectuelle », art. cit., rev. cit. Dans Galster, p. 35.

[2] *Ibidem*, p. 36.

[3] Nourissier, François, « Notre enquête près de la jeunesse intellectuelle. Jeunes chrétiens et jeunes communistes expliquent leur position… », art. cit., rev. cit. Dans Galster, p. 65.

Dans les réponses publiées, les invectives sont la règle. Les intellectuels fréquentant les caves de Saint-Germain-des-Prés sont, selon Sinniger, des « pourris sur pied », des « apprentis sorciers », des riens (« le règne des immoralistes, c'est l'avènement des rabougris, des mous, des vidés »), des « vomis par la société[1] ». Selon Magny, les surréalistes sont des « possédés ». D'après Castaing, le surréaliste Schuster est un « fou », « un naïf imbécile », les autres sont des « fumistes », des « ridicules histrions ».

2.3.3. Les surréalistes tranchants

Comme nous l'avons déjà constaté, les surréalistes sont les seules cibles de Mauriac qui expliquent leur position dans *Le Figaro littéraire*. Les trois surréalistes sélectionnés ont tous la même réaction. Premièrement, la réponse à la question de Mauriac est négative, ils ne considèrent pas le recours aux « forces instinctives » (l'érotisme, le plaisir, l'amour) comme un danger, au contraire, elles se présentent comme révélatrices de la liberté humaine. Deuxièmement, ils souhaitent clarifier quelques problèmes. Ils interviennent dans l'enquête pour demander à l'enquêteur de ne pas confondre leur philosophie avec les concepts sartriens et gidiens. Ils ont d'autres valeurs que les existentialistes, les chrétiens, etc. Ils ne se sentent pas concernés par les sujets proposés par Mauriac ou par la société de l'époque : la nation, la religion, la morale, la dignité, l'honneur, la patrie, etc. C'est seulement du rejet du mal du monde que naissent leurs créations :

> Le plaisir, tout ce qui rend la vie un peu moins cadavérique que les visages des politiciens, des prêtres et des généraux, profilés, bien entendu, sur le panorama habituel des camps de concentration et des champs de bataille, ceux d'Indochine entre autres, vous continuez à nous les promettre dans l'autre monde[2].

Le but de Mauriac ne les intéresse pas, ni les confrontations, ni un éventuel « esprit nouveau », un « jeune esprit » dans les lettres. Pour eux, il ne s'agit que d'un « style de vie ». Les solutions qu'ils trouvent sont l'érotisme, la liberté, l'athéisme, l'évasion par le rêve, le tout confondu. Ils se déclarent admirateurs de Sade. Concernant l'érotisme :

> Nous revendiquons pour l'homme toutes ses possibilités érotiques […]. L'érotisme et l'amour sont inséparables en nous, comme nous voulons

---

[1] Sinniger, Michel, « La jeunesse intellectuelle répond à notre enquête sur la littérature d'aujourd'hui », art. cit., rev. cit. Dans Galster, p. 44.

[2] Bédouin, Jean-Louis, « La jeunesse intellectuelle répond à notre enquête sur la littérature d'aujourd'hui », art. cit., rev. cit. Dans Galster, p. 52.

> qu'ils le soient dans la réalité, afin d'assurer "la puissance explosive de l'acte sexuel" dont vous reconnaissez qu'elle a dû être "traitée" par les religions et les lois. On ne pouvait mieux designer la falsification et le détournement des sentiments les plus puissants et les plus naturels, les plus nobles autrement dit, qui rejoignent l'homme et la femme dans leur splendide et désirable unité[1].

Troisièmement, ils repèrent les antagonistes mis en avant par Mauriac : d'une part, les existentialistes et les surréalistes, et, d'autre part, les chrétiens. Schuster blâme la partie adverse qui est pour lui un « univers de soutanes », de « sinistres farceurs » et qui essaie d'imposer ses propres valeurs. Les surréalistes parlent, sans hésiter, du « sexe » que Mauriac n'ose pas nommer et des valeurs promues (« nous nous foutons de la morale »). Ni Sartre, ni Beauvoir n'entrent dans leur discussion.

2.3.4. La gauche novatrice. Danger, adversaires, solutions, discours

Nous distinguons, dans les lettres reçues par Mauriac, trois intellectuels de gauche (les communistes R. Marchoix et Georges Gaudu et le marxiste non-stalinien Jacques Doucet), qui se montrent ouverts à la « lutte » contre le mal le plus grand – « l'abject dans la littérature » dont parle Mauriac – et pour la réintroduction, la rénovation de « l'amour » dans l'art et la vie. Seule Françoise d'Eaubonne, féministe de l'Union des femmes françaises et aussi, pendant un temps, membre du Parti communiste français (1945-1957), défend l'état d'esprit de 1949. Elle est enregistrée par *Le Figaro littéraire* comme écrivaine, donc, pour ce périodique, elle entre dans une autre classe, celle des littérateurs. Celui qui se montre opposé à tous les explorateurs de l'érotisme (qu'il traite de capitalistes) est le marxiste Cyprien Serwy.

Parmi les principaux dangers que les trois premiers intellectuels de gauche remarquent, deux sont omniprésents : le vrai amour perdu et le monde ouvert à l'abjection. Pour Jacques Doucet, l'amour n'a plus la force libératrice et salvatrice de l'amour chevaleresque perpétué par les surréalistes comme Breton, Eluard, Aragon : « Le danger est que, déspiritualisé, caricaturé, limité à la "mécanique des femmes", l'amour n'est plus capable d'assumer sa plus haute mission qui est libératrice et salvatrice. En vérité, on assiste à la faillite déclarée de la conception chevaleresque de l'amour[2]. » Un

---

[1] Bergstrasser, Jean, « Y-a-t-il un danger pour la littérature ?...La suite de notre enquête près de la jeunesse intellectuelle », *Le Figaro littéraire,* 9 juillet 1949. Dans Galster, pp. 56-57.

[2] Doucet, Jacques, « La jeunesse intellectuelle répond à notre enquête sur la littérature d'aujourd'hui », art. cit., rev. cit. Dans Galster, p. 49.

autre danger provient, selon R. Marchoix, du fait que la littérature s'est transformée en un commerce, le but des écrivains étant seulement de gagner de l'argent. Selon Georges Gaudu, le monde qui accueille les créations des surréalistes et des existentialistes est un « monde à fleurs de méninges, sans âme, sans estomac, sans c….[1] », une civilisation en danger.

La littérature décadente est, pour ces trois intellectuels, la production littéraire d'importation américaine, la littérature qui s'en inspire, l'existentialisme et le surréalisme. Parmi les responsables de la production de ce genre de littérature et qui sont rappelés par les intellectuels de gauche, nous rencontrons le public, les lecteurs qui encouragent ce genre de production. Pour Doucet, il existe un lecteur aux « goûts morbides », qui a rendu possible une confusion entre « la plus basse pornographie » et « l'érotisme littéraire traditionnel ». Outre cela, il existe des acteurs qui rendent possible la distribution de cette pornographie (« les hebdomadaires, les revues à sensations fortes et les *digests* ») et de « toute la presse et la littérature d'importation américaine ». Dans ce contexte, les existentialistes viennent ajouter leurs « supplément d'eau sale au moulin ». Pourtant, Sartre et *Les Temps modernes* ne doivent pas être accusés, la philosophie est fondamentalement importante, ce sont les perspectives qui sont désolantes : « Déplorons-le, mais n'accusons pas pour autant Sartre et l'équipe des *Temps modernes* de s'y complaire. Ces rencontres, pour fâcheuses ou inopportunes qu'elles puissent être, ne sauraient condamner les recherches des existentialistes et l'importance de leur philosophie[2] ».

Marchoix est du même avis. Les responsables de la production culturelle de 1949 sont des « commerçants » et non pas des « littérateurs » ; ils sont des « écrivains volontairement pornographiques » provenant « du milieu décadent constitué par la classe bourgeoise » et qui ont des lecteurs provenant « des milieux bourgeois et oisifs[3] ». Ils rejoignent la production d'importation américaine. Concernant la responsabilité de Freud énoncée par Mauriac, Marchoix la contredit. Quant à la philosophie sartrienne, une « philosophie du désespoir », elle est l'expression d'un monde qui meurt ; le surréalisme est mort lui aussi. Selon lui, la littérature française, représentée par les courants susmentionnés, bientôt n'existera plus.

---

[1] Gaudu, Georges, Note dans l'article « Notre enquête près de la jeunesse intellectuelle. Jeunes chrétiens et jeunes communistes expliquent leur position… », art. cit., rev. cit. Dans Galster, p. 68.

[2] Doucet, Jacques, « La jeunesse intellectuelle répond à notre enquête sur la littérature d'aujourd'hui », art. cit., rev. cit. Dans Galster, p. 50.

[3] Marchoix, R., « Notre enquête près de la jeunesse intellectuelle. Jeunes chrétiens et jeunes communistes expliquent leur position… », art. cit., rev. cit. Dans Galster, pp. 67-68.

Nous pouvons observer que les chrétiens, ainsi que les intellectuels de gauche, ont le même espoir et la même conviction au sujet de la disparition de la littérature « décadente ». Gaudu émet la même opinion, l'existentialisme et le surréalisme produisent la nausée : « Les surréalistes nous ont fait déguster de la cervelle, Jean-Paul Sartre nous a fait bouffer des tripes[1]. »

Serwy et Eaubonne trouvent d'autres responsables. Pour le premier, le monde n'est pas en danger du fait des « tendances éthiques de certains écrivains », mais à cause d'un milieu social, de la société capitaliste bourgeoise, des États-Unis et d'une partie du monde qui fabrique des bombes atomiques. Eaubonne voit elle aussi le mal hors du monde littéraire : « Le problème est loin de là […]. Et je trouve saugrenu à l'heure ou la fumée des fours crématoires s'éteint à peine, de nous obnubiler sur des histoires de pénis. Ce n'est pas Sade qui a fait les charniers de Treblinka, de Dachau et d'Auschwitz[2]. » Au moment où le monde est déchiré par les horreurs de la guerre, Mauriac rejoint, selon Eaubonne, « le naïf slogan pétainiste : c'est l'esprit de jouissance qui a perdu la France[3] ». Non, le responsable n'est pas la littérature érotique, ou alors elle est tout autant responsable que l'Église qui ne construit plus de cathédrales : « Avant de songer à mesurer des maillots de bain, l'Église bâtissait des cathédrales. Qui songe aujourd'hui à bâtir la nouvelle cathédrale ?[4] »

Les solutions ne sont pas faciles à trouver. Une partie des intellectuels de gauche ont les mêmes solutions que les chrétiens libéraux, mais adaptées à leur idéologie. Par exemple, Marchoix emprunte les idées de Boisdeffre, en les transformant :

> Comme le dit si bien M. Pierre Néraud de Boisdeffre, nous avons soif de construire un monde nouveau. Nous voulons une littérature saine, qui chante la grandeur de l'homme, de son travail, la beauté de l'amour humain. Sur cette route où se dirige une génération pleine d'espoir, qu'il nous soit permis, guides par guides, de préférer la Jeune Garde et les Communistes aux conquérants et aux démoralisateurs, Fadéev et Aragon à Malraux et Jean Genet[5].

---

[1] Gaudu, Georges, « Notre enquête près de la jeunesse intellectuelle. Jeunes chrétiens et jeunes communistes expliquent leur position… », art. cit., rev. cit. Dans Galster, p. 69.

[2] Eaubonne, Françoise d', « Des écrivains de "moins de trente ans" répondent à François Mauriac », art. cit., rev. cit. Dans Galster, p. 74.

[3] *Ibidem*, 73.

[4] *Ibidem*, 74.

[5] Marchoix, R., « Notre enquête près de la jeunesse intellectuelle. Jeunes chrétiens et jeunes communistes expliquent leur position… », art. cit., rev. cit. Dans Galster, pp. 67-68.

Boisdeffre préfère Malraux à Genet, Marchoix préfère Fadéev et Aragon (c'est-à-dire les communistes) à Malraux (gaulliste qui rompt avec le communisme en 1947) et Genet (considéré comme existentialiste). Gaudu, quant à lui, pense trouver la solution dans l'amour ennobli par la génération des jeunes gens ouvriers, frères des chrétiens, fils des existentialistes et des surréalistes :

> Dans notre monde […] il faut réintroduire l'amour, l'amour tout court, l'amour du monde, l'amour de Dieu. Pour cela, il faut marcher avec les ouvriers qui sont les témoins de l'homme de demain, qui est le frère de l'homme d'hier, celui des monastères et des cathédrales, qui est le fils de l'homme d'aujourd'hui, pauvre engendreur débile, effrayé de sa progéniture[1].

Doucet ne parle pas de solutions, Serwy non plus. Eaubonne donne plutôt un conseil. Elle propose aux intellectuels de se diriger vers d'autres projets plus importants que le combat des sexes : le réapprentissage de la fraternité, la non-résignation à l'univers concentrationnaire.

Dans le discours de la gauche nous constatons des implications politiques plus importantes que chez les chrétiens. Dans la plupart des articles, il s'agit de l'influence néfaste américaine, de la classe bourgeoise, des aristocrates, du « conformisme chrétien-capitaliste », de l'URSS, « des masses laborieuses », des ouvriers, du « stade économique de la révolution socialiste », de la classe dominante, des classes dominées, des rapports de force, etc. La gauche s'en prend aussi à l'Église et aux catholiques. Les communistes, ainsi que les chrétiens, sont contre la littérature d'importation américaine et pour la construction d'un monde nouveau qui redéfinisse l'amour, l'érotisme. Là encore, la réponse à la question de Mauriac est majoritairement négative.

L'ironie et les invectives sont aussi présentes à gauche : les intellectuels incriminés, qui sont l'objet de l'enquête de Mauriac, sont catalogués par les communistes comme des nuls (des « faiseurs » et des « margoulins », des « produits aberrants », des « scatophages »), des aliénés (« malades relevant du psychiatre ») ; leur création, comme pornographique (« livres cochons »), comme des horreurs (« les abjections de M. Isou »), des farces (« les pantalonnades de M. B. Vian »). Le discours le plus dérangeant pour le catholique conservateur Mauriac est celui d'Eaubonne ; elle pose des questions rhétoriques révélatrices : « Pourquoi diable l'érotisme est-il le loup-garou de

---

[1] Gaudu, Georges, Note dans l'article « Notre enquête près de la jeunesse intellectuelle. Jeunes chrétiens et jeunes communistes expliquent leur position… », art. cit., rev. cit. Dans Galster, p. 69.

l'intelligence catholique ? […] Comment des gens intelligents ne peuvent-ils pas comprendre que le temps de la terreur théologique de la chair est dépassé depuis Mathusalem. Et que « le problème » est ailleurs […] ?[1] »

2.3.5. Les autres. Le monde littéraire et philosophique. Les spécialistes. Les indifférents (et les) inconnus

2.3.5.1. Les littéraires et les philosophes. Adversaires, solutions

Aucun des huit intellectuels du monde littéraire et philosophique ne trouve un responsable unique à la littérature de 1949, aucun d'entre eux ne voit un danger pour la nation, l'individu, la littérature dans l'œuvre d'un écrivain ou dans une certaine doctrine. Les responsables sont plutôt le monde, la guerre, la société, l'air du temps ou l'attitude de plusieurs camps mélangés : existentialistes, catholiques, etc.

Le professeur normalien Dominique R. Fernandez considère l'érotisme comme « la seule forme d'art et d'expression possible des mouvements de pensée contemporains[2] », la philosophie existentialiste riche, mais la littérature sortie de cette philosophie manquant de conviction et de « flamme ». Il a la même vision que le marxiste non-stalinien Doucet. Pour Pierre Vidal-Naquet, étudiant en lettres, qui apprécie l'œuvre de Sartre et *Les Temps modernes*, le problème sexuel est un sujet important en 1949 et cela est normal, selon lui, car les intellectuels en ont pris conscience, « la libération de tous les tabous est, après tout, caractéristique de la société moderne[3] ». Il trouve, comme seul responsable de la littérature actuelle, l'air du temps. Il laisse voir, bien entendu, les responsables visés par Mauriac :

> […] il n'est pas malin de voir qui vous visez. Si je répondais que le responsable, c'est l'air du temps, je crois que je serais plus près de la vérité que si je vous disais : c'est Sartre, c'est Miller ou c'est le matérialisme historique. Et, par air du temps, j'entends le développement de la science, le fait que nous vivions au vingtième siècle…[4]

Le jeune écrivain Lambrichs trouve plusieurs explications à « l'écriture scandaleuse » qu'il ne recommande pas : la confusion des Lettres vient

---

[1] Eaubonne, Françoise d', « Des écrivains de "moins de trente ans" répondent à François Mauriac », art. cit., rev. cit. Dans Galster, p. 73.

[2] Fernandez, Dominique R., « La jeunesse intellectuelle répond à notre enquête sur la littérature d'aujourd'hui », art. cit., rev. cit. Dans Galster, p. 47.

[3] Vidal-Naquet, Pierre, « La jeunesse intellectuelle répond à notre enquête sur la littérature d'aujourd'hui », art. cit., rev. cit. Dans Galster, p. 52.

[4] *Ibidem*, p. 53.

« de la crise du christianisme » et « de l'effritement des institutions modernes de l'État[1] ». Parmi les responsables, il distingue les guerres, l'idéalisme, la morale du siècle. Les romans, par contre, n'ont, selon lui, jamais tué personne. C'est le monde que l'agrégé des lettres C. Saint-Girons recommande que l'on change et pas la littérature. A. Devyver, éducateur, suggère que la littérature reflète la société, « elle n'a qu'un rôle secondaire à jouer[2] » et ce n'est que l'« homme neuf » qui peut apporter les vrais changements dans la littérature ainsi que dans la société. Le seul qui trouve tous les écrivains responsables des messages qu'ils transmettent est l'étudiant de khâgne Alain Gouhier. Celui-ci conclut toutefois qu'il n'y a pas qu'un seul responsable des dangers de l'érotisme, mais que la plus grande partie de la responsabilité revient aux chrétiens et à la « rareté des littératures qui sont littératures du vrai amour ![3] » Pour ainsi dire, le pouvoir de l'exemple manque.

Quatre intellectuels ne cherchent pas de solutions. L'un d'entre eux parle d'un manque d'attitude vis-à-vis du « dégoût universel des jeunes artistes et écrivains » (J.-C. Youri), un autre du manque de pertinence de la question de Mauriac (Marcel Bisiaux), un troisième de la nécessité d'une littérature plus accessible au public et remplaçant la philosophie complexe de Sartre (Robert Soria) et le dernier du fait que les hommes n'ont plus besoin de lire (G.-M. Peinturault).

Nous pourrions dire que les littéraires donnent une réponse négative à la question de Mauriac et mettent en évidence d'autres dangers parmi lesquels le manque d'implication chrétienne.

2.3.5.2. Les spécialistes

Les quatre spécialistes sélectionnés sont un médecin, un vice-amiral, un étudiant en droit et un polytechnicien. L'étudiant en droit Claude Échavidre, comme plusieurs intellectuels, déclare sa conviction suivant laquelle la littérature existentialiste n'affecte que 0,1 % des individus. Elle n'affecte pas la nation : « La démence n'a pas touché les électeurs, comme inversement les courbes de la natalité n'ont pas attendu l'article de Mlle de

---

[1] Lambrichs, Georges, « La jeunesse intellectuelle répond à notre enquête sur la littérature d'aujourd'hui », art. cit., rev. cit., 2 juillet 1949. Dans Galster, p. 54.

[2] Devyver, A., « Y-a-t-il un danger pour la littérature ?...La suite de notre enquête près de la jeunesse intellectuelle », art. cit., rev. cit. Dans Galster, p. 58.

[3] Gouhier, Alain, « Notre enquête près de la jeunesse intellectuelle. Jeunes chrétiens et jeunes communistes expliquent leur position… », art. cit., rev. cit. Dans Galster, p. 58.

Beauvoir sur la maternité pour traduire une augmentation des naissances[1]. » Les évènements ne sont pas influencés par une certaine littérature. Et, de plus, comme le dit le polytechnicien Hallerais, les tentations font partie des risques de la vie, nous ne pouvons pas les éliminer toutes. Le vice-amiral J.-P. Missoffe est du même avis sur la question. Par ailleurs, il soutient, tout comme le marxiste Doucet et le professeur Fernandez, que Sartre et Freud ne sont pas directement responsables des productions littéraires des jeunes écrivains : « Freud et Sartre ont cherché à atteindre l'être et ne se sont pas contentés d'en observer plus ou moins vaguement certaines apparences. L'on ne peut pas reprocher aux maîtres les pseudo-disciples qui les trahissent[2]. »

Le médecin Torris prend acte de tous ces changements dans la conception de l'intellectuel, des productions littéraires et des migrations vers les sciences humaines. Il fait aussi la distinction entre deux générations et ses maîtres :

> Vous dites que les maîtres des jeunes intellectuels sont encore Gide, Valéry, Proust ; c'est sans doute vrai pour la génération qui nous précède immédiatement et qui a maintenant de trente-cinq à quarante ans – celle de vos fils, si je ne me trompe – mais nos maîtres à nous s'appellent Bergson, Freud, Jung, de Broglie, Lavelle, Lévy-Bruhl, Minkowsky, Piéron, Marx, Hegel, Sartre (en tant que philosophe), Merleau-Ponty, Lucien Febvre, Jaspers, Huxley. Ce sont des spécialistes[3].

De nouveau, les réponses à la question de Mauriac sont majoritairement négatives.

2.3.5.3. Les indifférents (et les) inconnus

Il reste plusieurs intellectuels que ni Ingrid Galster et son équipe ni nous-même n'avons réussi à classifier selon leur profession ou à introduire dans les catégories susmentionnées. Nous les classifierons selon leurs convictions. Peu d'entre eux se déclarent contre l'existentialisme (Henri Hersco), contre la poésie issue de la « chose répugnante » (Pierre Carrigue) ou se montrent indifférents devant la mort de la « littérature » (Pierre Blanchet). Un intellectuel, qui parle pour toute sa génération, souhaite rester

---

[1] Échavidre, Claude, « Notre enquête près de la jeunesse intellectuelle se termine aujourd'hui…par les six points de vue les plus significatifs de la consultation », art. cit., rev. cit. Dans Galster, p. 83.

[2] Missoffe, J.-P., « *Le Figaro littéraire* interroge la jeunesse intellectuelle », art. cit., rev. cit. Dans Galster, p. 42.

[3] Torris, G., « *Le Figaro littéraire* interroge la jeunesse intellectuelle », art. cit., rev. cit. Dans Galster, p. 41.

partisan de l'indifférence (Pierre Duchateau) et de la sexualité promue par Sade car « Sade a fait ses preuves dans le domaine de la souffrance et dans la région très pure de la sincérité[1] ». Il n'est pas intéressé par les thèmes proposés par Mauriac et la société de l'époque : le mal, la pureté, les problèmes sociaux, etc. Là encore le contexte historique est cité parmi les responsables. Dans une époque de chaos, naissent des « âmes de chaos » (Maurice Dubouis).

Parmi les acteurs responsables, sont cités les existentialistes (ils promeuvent l'abject dans la littérature) et les académiciens (ils sont coupables de ne pas représenter un modèle pour la nouvelle génération). Selon Henri Hersco, l'existentialisme est une réaction normale de l'homme, mais elle ne justifie pas la production littéraire de 1949. Alors quel est le modèle à encourager ? Aucun, selon Nicolas :

> Or, donc, messieurs les académiciens, vous êtes là […] pour y pourvoir. Qu'attendez-vous pour nous débarrasser de ces pestilences de l'instinct, vous qui disposez de toutes les ressources de l'esprit, de tout l'arsenal des connaissances humaines, de l'expérience enfin, de la renommée ? […] Si le Mal triomphe, n'est-ce pas parce que le Bien est en retard de quelques mesures d'organisation […][2].

L'idée serait de rompre avec le passé.

Pouvons-nous donc conclure, en jetant un regard sur toutes les lettres publiées par *Le Figaro littéraire*, que la réponse à la question de Mauriac est plutôt positive ? Non. Pouvons-nous conclure que cette enquête contre l'abject dans la littérature est perçue comme une enquête contre la philosophie de l'existentialisme ou du surréalisme ? Pas totalement, car les jeunes écrivains s'en prennent beaucoup plus à la création des « pseudo-disciples », aux créations dérivées de ces philosophies qu'aux philosophies mêmes.

2.4. Le résultat de l'enquête annoncé par Mauriac

Nous savons que Mauriac ne regrette pas l'enquête proposée et considère avoir prouvé le fait qu'il n'a jamais eu l'intention de mettre à mort aucun intellectuel ou de faire un choix parmi les réponses reçues, bien qu'il n'en ait gardé que « les plus significatives ». Le bilan qu'il tire peut être

---

[1] Duchateau, Pierre, « *Le Figaro littéraire* interroge la jeunesse intellectuelle », art. cit., rev. cit. Dans Galster, p. 34.

[2] Nicolas, L.-H., « Y-a-t-il un danger pour la littérature ?... La suite de notre enquête près de la jeunesse intellectuelle », art. cit., rev. cit. Dans Galster, p. 57.

divisé en quatre points qui convergent vers une seule et même idée. Premièrement, les sujets présentés par « les ouvrages érotiques » ne sont pas encore des sujets tabous, le vocabulaire associé non plus. La sexualité est devenue un « objet d'étude », « un problème » à résoudre et à discuter. Mauriac donne l'exemple d'Eaubonne : « Je ne vois plus que Mlle Françoise d'Eaubonne pour écrire des "gros mots" avec un plaisir tout neuf de petite fille émancipée. » La deuxième conclusion, qui justifie la première, est, à son avis, que « cette génération a surgi dans un monde non seulement dévasté mais avili », elle n'a pas eu accès aux « vieilles chansons », à la pureté, mais au contraire à une littérature qui tire sa sève des « forces instinctives et de la démence » vivant avec le souvenir des camps de concentration et de la guerre. Troisièmement, la jeunesse intellectuelle ne croit plus à la littérature et les coupables présomptifs sont « les philosophes et les techniques », les « quelques spécialistes » (parmi lesquels Artaud, Ponge, Genet). La dernière conclusion, qui s'annonçait être la plus triste (« Mais l'absence de contre-poids chrétien, voilà le malheur, le scandale et la honte »), se transforme, par un vrai coup de théâtre, au dernier moment (hélas, tout n'est pas perdu, Dieu est omnipotent !), dans l'idée avec laquelle Mauriac a commencé son enquête. Une dernière lettre reçue dévoile la présence d'un « courant souterrain de grâce », d'un « bonheur caché, de cette joie dont une jeunesse sanctifiée garde au milieu de nous le secret[1] ». Cécile Gariel, étudiante d'Arras (grand centre religieux), écrit une lettre dans laquelle elle affirme que la jeunesse de 1949 n'est pas intéressée par la littérature érotique et que la seule solution vient de Dieu qui lui apprend « à être amour en sa collaboration, lumière en sa reproduction ». La pureté et la perfection triompheront :

> La littérature érotique nous intéresse peu. Dieu nous apprend à être amour en sa collaboration, lumière en sa reproduction. […] *Notre génération* […] se lève, brillante de vérité, brûlante de charité, parée de la seule conscience de sa misère devant la Toute-Puissance divine.
> "*Pour le Christ j'ai voulu tout perdre !*" Dieu merci, cet idéal existe pour notre génération, dans la jeunesse de 1949, comme aux jours de Saint-Paul. Cette génération ne se glorifiera en rien, sinon dans la croix de Jésus-Christ, la Lumière du Verbe. Elle lit et chante l'amour de Dieu à travers toute la création. C'est Dieu seul, et Notre-Dame, à qui elle prête une oreille attentive et aimante, c'est Lui seul qu'elle lit en son âme et dans le monde. C'est sa seule Parole qu'elle devient et qu'elle exprime, Parole qui guérit,

[1] Mauriac, François, « Notre enquête près de la jeunesse intellectuelle. Conclusion », art. cit., rev. cit. Dans Galster, pp. 87-92.

> Parole qui ouvre le Paradis du Cœur de Dieu. Elle tombe à genoux comme l'Enfant prodigue et balbutie : "Notre Père !"[1]

En fait, en caractérisant sa génération, Cécile Gariel invoque un réenchantement du monde[2] oublié par la génération ancienne (à comprendre la génération de Sartre[3]), désenchantée[4] par la perte des valeurs morales. La morale bourgeoise, la modernité capitaliste semblent être pour les chrétiens le plus grand danger à éliminer. Heureusement, la nouvelle génération récupère les valeurs perdues.

Dans son discours révélateur, Mauriac prend à témoins Cocteau, Sigaux, Boisdeffre (dans le premier article programme) et Gariel (dans la conclusion) pour illustrer ses idées et suggérer des réponses. Il pose des questions rhétoriques et donne des pistes pour les répliques éventuelles des intellectuels. Dans *La Question posée*, il exprime deux questions essentielles : « La conception sartrienne de l'homme et de son destin […], les méthodes surréalistes de recours à l'inconscient et d'évasion par le rêve, cette rencontre ne crée-t-elle pas […] un précipité à quoi se ramènerait l'esprit nouveau que nous essayons de définir[5] ? » La question, qui est rhétorique, contient implicitement la réponse. La deuxième question en est la continuation : « Croyez-vous que le recours systématique, dans les Lettres, aux forces instinctives […] constituent un danger pour l'individu, pour la nation, pour la littérature elle-même, et que certains hommes, certaines doctrines en portent la responsabilité[6] ? » Ces deux questions rhétoriques posent devant nos yeux les responsables et le danger, le sujet principal de l'enquête. Toutefois, en essayant d'influencer les jeunes dans leurs perceptions sur la littérature du temps, Mauriac se montre très subjectif : la littérature dont il parle peut « faire vomir », « provoquer le dégoût ». « Freud est responsable » et « l'érotisme est un chemin mort ». Il annonce aux jeunes

---

[1] *Ibidem*, p. 91.

[2] Voir Maffesoli, Michel, *Le Réenchantement du monde. Une éthique pour notre monde*, Éditions La Table ronde, 2006.

[3] Voir Debout, Simone, « Sartre et Camus, témoins de la liberté », *MLN*, Vol. 112, n° 4, French Issue, (Sep., 1997), pp. 600-607. Disponible sur : http://www.jstor.org/stable/3251330. Consulté le 9 décembre 2010 : « Pour Sartre […] "La paix n'est pas la paix, la paix est un commencement. Nous vivons une agonie." […] "la guerre en mourant laisse l'homme nu, sans illusion, abandonné à ses propres forces... C'est la seule bonne nouvelle". »

[4] Voir aussi Gauchet, Marcel, *Le Désenchantement du monde. Une histoire politique de la religion*, Paris, Éditions Gallimard, 1985.

[5] Mauriac, François, « La Question posée », *Le Figaro*, 6 juin 1949, p. 1 (éditorial). Dans Galster, p. 25.

[6] *Ibidem*, p. 26.

qu'ils sont des « victimes » pour qui le problème invoqué existe « qu'ils le veuillent ou non ». Il n'y a aucun choix. Les constructions verbales employées par l'enquêteur donnent plutôt l'idée de persuasion, de provocation, de démonstration que de questionnement : « il y aurait intérêt à cerner le sujet », « une première erreur serait de mettre l'accent sur [une] étiquette qui nous détournerait de l'essentiel », « ce qui me paraît important à première vue pour orienter notre enquête », « il importe surtout de ne pas s'hypnotiser sur Breton ni sur Sartre et de ne pas perdre de vue d'abord André Gide […] et après lui le docteur Freud ». Dans la conclusion nous n'avons plus affaire aux mêmes constructions verbales. Une dernière lettre appuie la conclusion de Mauriac et, probablement, pour lui, annule toutes les autres, qu'elle contredit : « Cécile Gariel nous atteste la présence de ce courant souterrain de grâce. »

3. Echos à l'enquête de Mauriac

> *Sur son instigation, le* Figaro littéraire *propose une enquête qui risque de tourner à l'inquisition. L'interrogation se transformera-t-elle en interrogatoire ? La question est posée de telle façon qu'elle désigne trop visiblement à l'avance le coupable du doigt.*
> (François Erval, *A propos d'une enquête*, 1949)

En ce qui concerne les échos à l'enquête de Mauriac, le recueil de Galster enregistre plusieurs revues qui rendent compte de son déroulement et de son résultat : deux revues de gauche (*Combat*, non-communiste, et *La Nouvelle Critique*, communiste), deux de droite (*Epoque*, « plutôt pétainiste que gaulliste[1] », et *Liberté de l'esprit*, gaulliste), un « journal de concierges[2] » (*Le Parisien libéré*) et une revue sur les publications françaises (*Paru*).

La gauche est représentée par François Erval et Jean Kanapa. Le premier écrit pour *Combat*, collabore aux *Temps modernes* et publie Simone de Beauvoir en appuyant ses démarches de publication ; le second est rédacteur en chef de *La Nouvelle Critique*, ancien élève de Sartre, anti-Sartrien et opposé à la philosophie de Beauvoir. Kanapa critique tous ses adversaires sauf Boisdeffre, qui déclare préférer la littérature communiste à la littérature décadente. En fait, Kanapa juge la lettre de Boisdeffre plus importante que l'enquête de Mauriac, Boisdeffre élargissant l'espace des esprits pervertis au-delà de Saint-Germain-des-Prés et de la littérature « érotique » faisant appel aux « forces instinctives et à la démence ». Hormis

[1] Selon Roger Stéphane. Note dans Galster, p. 326.
[2] Note dans Galster, p. 340.

la lettre de Boisdeffre, les autres, selon lui, offrent des réponses incertaines, peu représentatives, qui témoignent « d'une grande désorientation, d'une sérieuse lassitude de jeunes intellectuels bourgeois déçus par leurs maîtres[1] ». Il s'en prend à Domenach qui « fait preuve d'un ridicule achevé » en encourageant l'article de Beauvoir sur l'initiation sexuelle de la femme. Kanapa, comme Mauriac d'ailleurs, réduit l'écriture des incriminés aux détails qu'il considère comme les plus scabreux (les menstrues, etc.).

Erval, de son coté, est plus objectif. Il fait un résumé des échos à l'enquête de Mauriac, du but de celui-ci dans la proposition d'enquête et des idées des intellectuels qui écrivent sur le même sujet, des reproches véhiculés vis-à-vis de la littérature et des intellectuels honnis par l'enquêteur. Ainsi, nous apprenons que Mauriac n'est pas le seul à s'en prendre aux tendances de la littérature de 1949. Armand Pierhal (dans *Les Nouvelles Littéraires*), Morvan Lebesque (dans *Carrefour*), Henry Magnan (*Le Monde*) et Mauriac

> se mettent en effet à tirer à boulets rouges sur Sartre et son école. Raymond Dumay, dans la *Gazette des Lettres* et, de nouveau, M. Mauriac, tentent d'élargir le débat en trainant sur le banc d'infamie non seulement l'existentialisme, mais également la psychanalyse, le surréalisme et toute la Nouvelle Revue Française.
> Il est toutefois certain que l'ennemi public numéro 1, l'homme à abattre, reste Jean-Paul Sartre[2].

Par conséquent, selon Erval, l'initiative de Mauriac fait partie d'une campagne soutenue par plusieurs revues contre la « littérature décadente ». Selon plusieurs intellectuels, le coupable principal est la philosophie, qui éloigne le public de la littérature parce qu'elle s'adresse seulement aux mandarins, aux intellectuels. Erval démonte cette idée en donnant l'exemple des milliers de lecteurs qui lisent Proust, Gide, Sartre, etc. Tout comme plusieurs intellectuels, il se pose la question : quelle est l'alternative à la littérature incriminée, admirée par la critique et le public ? La réponse vient vite : aucune. Concernant les prédictions concernant la revue des existentialistes, il rassure : non, *Les Temps modernes* n'est pas une revue littéraire sur le déclin, il n'existe aucune revue française ou étrangère qui lui soit supérieure. L'enquête de Mauriac, conclut Erval, « risque de tourner à l'inquisition », l'interrogation se transforme en interrogatoire, la question désigne le coupable du doigt. Tout n'est qu'un plan.

---

[1] Kanapa, Jean, article sans titre, *La Nouvelle Critique*, n° 8, juillet-août 1949. Dans Galster, p. 102.
[2] Erval, François, « À propos d'une enquête », *Combat*, 9 juin 1949. Dans Galster, p. 93.

Les trois intellectuels qui écrivent dans les revues de droite, traitant des échos à l'enquête de Mauriac, sont Pierre de Boisdeffre, Roger Nimier (pseudonyme de Roger de la Perrière, adversaire de la littérature engagée) et Claude Delmas (journaliste et historien). Boisdeffre reprend les réflexions qu'il avait faites dans la lettre qu'il avait envoyée au *Figaro littéraire*, en rajoutant toutefois des commentaires sur les points de vue de plusieurs intellectuels qui défendent le « message de Saint-Germain-des-Prés » ou expérimentent leur dégoût pour la littérature de 1949, souhaitant le retour « aux vieilles lunes ». Le résultat de l'enquête ne peut pas être pertinent selon lui, car elle ne s'adresse pas au vaste public. A la question posée par Mauriac il entrevoit des réponses négatives ou affirmatives, et des espoirs. Il divise les intellectuels en deux camps : ceux qui défendent l'esprit de Saint-Germain-des-Prés et ceux qui souhaitent un nouvel avenir pour la littérature. Les premiers sont les surréalistes, des « snobinards », des « faux esthètes », les seconds sont les communistes et les chrétiens qui désirent une « littérature du salut public ». L'enquête de Mauriac, bien qu'elle ne traite pas des sujets d'importance majeure pour Boisdeffre, souligne plusieurs autres points essentiels : la nouvelle génération n'est pas représentée par la génération de Sartre, Genet, Breton ou Mounier et cherche à « retrouver une littérature fondée sur la grandeur humaine[1] ». La deuxième partie de l'article est écrite par Nimier[2], qui remarque la confusion faite par les jeunes écrivains entre Sartre et Breton.

Claude Delmas parle de l'article de Beauvoir sur l'initiation sexuelle de la femme comme d'une stratégie pour assurer l'augmentation du tirage des *Temps modernes*. En fait, toutes les créations des existentialistes et toute la publicité autour de ces créations font partie du but mercantile de ceux-ci, du but de Simone de Beauvoir et de Sartre de « gagner leur vie ». C'est pour cela qu'ils se complaisent « dans l'abjection », simulant les « prophètes d'une nouvelle morale ». Concernant l'érotisme dont parle Mauriac, celui-ci n'est pas menacé, c'est une mode qui va passer (en cela Delmas n'est pas très bon prophète !). Le vocabulaire de Delmas comprend un nombre important d'invectives : Sartre et Beauvoir font des « articles de bazar » qui sont suivis par les « snobs », les « faibles », les « benêts », qui n'ont pas une vie normale. En plus, « le pape de l'existentialiste » est un « fumiste » et un

---

[1] Boisdeffre, Pierre de, « Témoignages en marge d'une enquête », *Liberté de l'esprit*, n° 6, été 1949. Dans Galster, p. 106.

[2] Nimier fait, en 1947, l'affirmation suivante: « On ne fait pas de bonne littérature avec les poumons de Camus et les yeux de Sartre ». Dans Galster, p. 338.

« charlatan », et les « filles adeptes de la "nausée"[1] » sont des personnes qui ne doivent pas être prises au sérieux. C'est ce que Mauriac fait en parlant de la lettre d'Eaubonne. Il s'en prend au vocabulaire et non pas à la substance des idées transmises par celle-ci.

Jacques Carat, dans un article réunissant plusieurs fragments de lettres reçues par Mauriac, attire l'attention sur deux points importants. Dans le numéro où Mauriac dénonce l'article de Beauvoir sur l'initiation sexuelle de la femme, *Le Figaro littéraire* publie un article sur l'insémination artificielle « dont la précision du vocabulaire et des images semblait se moquer allègrement des préoccupations de l'enquêteur ». Nous pouvons ajouter ici notre constat : le supplément culturel consacre, tout au long de l'enquête, des espaces publicitaires aux livres de Beauvoir (*Le Deuxième Sexe. La femme cette inconnue*) et de Sartre (*Situations I, II, III*), promus sous le sigle NRF. Une autre remarque (opposée à celle de Boisdeffre) est que le résultat de l'enquête de Mauriac est un « kaléidoscope d'opinions verbeuses et superficielles […] dont peu font […] écho aux craintes de Mauriac[2] ».

Jean Diwo, dans un discours agressif, rappelle, dans un canular, le « match » Sartre-Mauriac, qui se traduit en invectives, le fils de François Mauriac, Claude Mauriac, traitant Beauvoir de « rosière » pendant une fête, pour venger son père nommé apparemment par Sartre « l'eau bénite qui fait psscht[3] ! »

Les intellectuels qui donnent leur opinion sur le résultat de l'enquête de Mauriac, se méfient des conclusions de l'enquêteur. Soit l'enquête de Mauriac n'est pas significative pour l'avenir de la littérature et ne révèle pas les projets de la nouvelle génération, soit l'article de Simone de Beauvoir n'est pour Mauriac qu'un prétexte pour un essai de mise à mort, de dénigrement de Sartre et de l'existentialisme.

---

[1] Delmas, Claude, « Une enquête de Claude Delmas. La jeunesse française en face de la vie. III – Autour de Saint-Germain-des-Prés », *L'Epoque*, 9 juillet 1949. Dans Galster, pp. 99-100.

[2] Carat, Jacques, « L'Exploitation de l'érotisme en littérature », *Paru*, août-septembre 1949. Dans Galster, pp. 108-112.

[3] Diwo, Jean, « A la nuit de la luxure dans la cave du *Tabou* Miss Vice a été élue en privé », *Le Parisien libéré*, 11-12 juin 1949. Dans Galster, pp. 96-97.

4. Réception du *Deuxième Sexe* en dehors du *Figaro littéraire*. Les générations de Sartre et de Mauriac

> *Simone de Beauvoir, lieutenante de Jean-Paul Sartre et experte en existentialisme, est sans doute la première femme philosophe apparue dans l'histoire des hommes. Il lui revenait de dégager de la grande aventure humaine une philosophie de son sexe.*
>
> (*Paris-Match*, 1949)

Tous les articles que nous avons décrits traitent soit de la littérature de 1949, soit de l'enquête de Mauriac. Un nombre infime d'entre eux traitent de l'initiation sexuelle de la femme, de la maternité, de la lesbienne ou du *Deuxième Sexe*. Les trente-cinq articles qui suivent dans le recueil de Galster font état de la réception de la « bombe » lancée par Simone de Beauvoir et de son appartenance à une philosophie que l'on soutient ou que l'on incrimine. En essayant de faire une classification selon des critères politiques et religieux[1], nous distinguons des revues de gauche, de droite, puis une revue catholique et quelques-unes protestantes pour et contre Beauvoir, la littérature existentialiste ou *Les Temps modernes*. Enfin, nous prenons connaissance, dans plusieurs articles publiés dans des revues non liées à un parti politique, d'opinions pour, contre ou quasi neutres face à la philosophie beauvoirienne. La seule publication pour les femmes qui réagit aux thèmes débattus par Beauvoir est un bulletin protestant. La balance penche vers la condamnation du *Deuxième Sexe*, la plus grande partie des intellectuels déclarant son désaccord vis-à-vis des thèses de Beauvoir, thèses tirant leur origine, selon la majorité d'entre eux, de la philosophie existentialiste, sartrienne. La gauche publie six articles contre Beauvoir, trois pour. La droite cinq articles contre et un seul favorable. Les trois catholiques ne sont pas totalement contre Beauvoir, en revanche trois des protestantes (sauf Albert-Marie Schmidt qui donne un avis plutôt positif) donnent une opinion négative sur la philosophie beauvoirienne. La situation s'inverse dans le cas des revues non liées à un parti politique : nous trouvons six articles positifs contre quatre articles négatifs. Les intellectuels qui écrivent ces articles ont plus de trente ans (à deux exceptions près), ils n'auraient donc pas pu répondre à l'enquête de Mauriac.

[1] Une classification selon les thèmes est compliquée vu la multitude des sujets débattus. Ceux liés aux représentations des femmes seront discutés dans la dernière partie du chapitre.

4.1. Les revues de gauche et les intellectuels

De ce que nous avons vu, dans les revues de gauche apparaissent six articles qui s'opposent aux idées du *Deuxième Sexe*. Les féministes les plus vindicatives sont celles du Parti communiste français. Marie-Louise Barron attaque, dans la revue *Les Lettres françaises*[1], porte-parole du Parti, toutes les créations et les valeurs qui ne sont pas promues par son parti. Elle est contre les littérateurs honnis par le parti (Genet, Vian, Sachs, Jouhandeau), contre toute la littérature et la philosophie existentialiste, bourgeoise et décadente, contre la psychanalyse de Freud, contre la littérature et les recherches d'importation américaine (le rapport Kinsey, les revues américaines à « langage intestinal », modèle des *Amour Digest, Sexual Digest*). Elle oppose littérature en « putréfaction » et littérature saine, jeunesse bourgeoise et jeunesse travailleuse, le public de Beauvoir – « la clientèle du défunt Frou-Frou » – et celui dont elle ne pourrait provoquer que le rire, c'est-à-dire les travailleuses d'un atelier de Billancourt. Le problème majeur qu'elle décèle est que, selon elle, Beauvoir, en voulant émanciper, libérer la femme, la mutile en s'arrêtant à « la connaissance – déformée – de ses organes génitaux ». La sexualité (« hantise de l'érotisme, apologie de l'anormal ») est à cacher, le sexe comme sujet d'analyse est une injure, une littérature destinée aux « petites bourgeoises mal émancipées ». De plus, en parlant de la sexualité, Beauvoir ne fait que cacher les vrais problèmes de la vie : « Pendant qu'on nous parle d'amour, on ne parle ni de paix, ni de salaires. » Concernant l'enquête de Mauriac, elle vient trop tard « réclamer [d']introduire un peu de morale dans la littérature bourgeoise. Autant vouloir injecter des vitamines à un cadavre[2] ». Comme la majorité des communistes (et comme une partie de la droite), Barron observe le succès en librairie des articles de Beauvoir sur l'initiation sexuelle et la lesbienne. Tout son article est parsemé d'ironie, du même que celui de Jeannette Prenant.

Cette dernière publie, dans la revue communiste *La Nouvelle Critique*[3], un article similaire. Son titre est une formule allemande définissant le rôle traditionnel de la femme (l'église, la cuisine, les enfants), rôle qu'apparemment Simone de Beauvoir tourne en dérision. Prenant voit dans la philosophie de Beauvoir les mêmes problèmes que Barron : le

---

[1] Barron, Marie-Louise, « De Simone de Beauvoir à Amour Digest. Les croisés de l'émancipation par le sexe », *Les Lettres françaises*, 23 juin 1949. Dans Galster, pp. 126-130.

[2] *Ibidem*, p. 129.

[3] Prenant, Jeannette, « "Kirche, küche, kinder". Les trois "K" de la démocratie occidentale. A propos de S. de Beauvoir et de quelques autres », *La Nouvelle Critique*, avril 1951. Dans Galster, pp. 272-284.

modèle américain dans la littérature et la philosophie, le public qu'est la petite bourgeoisie, la liberté recherchée dans la sexualité, l'érotisme transformé en caractère anormal, dépravation, instinct, animalité, de l'ordre du caprice, etc. Selon elle, « les "suffragettes de la sexualité" désaxées par la recherche d'aventures passagères, y useront leur "liberté" ». Comme Barron, Prenant trouve que le projet de Beauvoir est une diversion ; elle a comme tâche « de détourner les femmes de leur lutte commune » en proposant une réussite individuelle, une « fausse libération » qui mutile les femmes. Prenant s'appuie sur des citations de Lénine et de Vermeersch pour critiquer la philosophie de Beauvoir, rappelle les principes marxistes que cette dernière « commence par déformer pour mieux pouvoir "dépasser" ». Pour Beauvoir, l'exploitation de la femme en régime capitaliste, c'est l'exploitation domestique et l'oppression du mâle, alors que, pour les socialistes (pour la classe ouvrière, le parti), l'exploitation est la conséquence de la propriété privée. L'alternative à la « propagande » de Beauvoir est « une politique de paix, un gouvernement d'union démocratique » et une « véritable libération de la femme qui n'est possible qu'en régime socialiste[1] ».

Aimé Patri, philosophe socialiste fondateur de la revue *Paru*, critique les idées de Beauvoir sur la fonction maternelle de la femme et sur la différence entre homme et femme[2]. La fonction maternelle n'est pas seulement une fonction biologique et passive, selon Patri, mais le fait est que les femmes contribuent à « élever » leurs enfants. Cela explique aussi la préférence des femmes pour les idées incarnées : « De la vient […] que les femmes aient […] moins de goût que les hommes pour les "idées désincarnées". » Patri rappelle à cette occasion une querelle « assez vaine agrémentée d'injures entre l'auteur du *Deuxième Sexe* et Claude Mauriac aux fins de savoir si les femmes ont ou non des idées par elles-mêmes[3] ».

Julien Benda écrit lui aussi, dans la revue de centre-gauche *La Nef*, un article[4] sur la place des questions sexuelles dans la littérature et le destin de la femme crayonné par son anatomie. Cette littérature est écrite par les disciples de Freud dont Mauriac parle, par les Anglo-Saxons et dans les chroniques scandaleuses « de certains journaux américains intitulées sexy ».

---

[1] *Ibidem*, p 284.

[2] Patri, Aimé, « Y-a-t-il un éternel féminin ? », *Paru*, août-septembre 1949. Dans Galster, pp. 178-185.

[3] *Ibidem*, p. 179.

[4] Benda, Julien, « Vie sociale et sexualité. Situation de la femme », *La Nef*, décembre 1949-janvier 1950. Dans Galster, pp. 237-241.

Le misogyne Benda[1] suit la lignée des intellectuels qui voient la femme comme un « os surnuméraire », un être inférieur, une machine de reproduction :

> la biologie commande la sociologie. […] alors que le corps de l'homme évoque […] l'idée de la chasse […] celui de la femme semble avoir pour seule fin d'assurer la conservation de l'espèce […]. Il n'en demeure pas moins que la maîtresse idée qu'il impose à l'esprit est celle d'un lieu d'amour et d'un engin de reproduction. […] Une conséquence de cette diversité est que le corps de l'homme a un sens par lui-même, abstraction faite de celui de la femme, alors que ce dernier en semble dénué si l'on évoque le mâle[2].

Benda reprend mot pour mot son précèdent essai, *Le Rapport d'Uriel*, paru en 1946, essai critiqué par Simone de Beauvoir dans les premières pages du *Deuxième Sexe*. Son entêtement à reproduire les mêmes phrases nous donne l'impression d'un durcissement de ses convictions.

Toujours dans *La Nef*, le gaulliste Armand Hoog écrit un article au titre très suggestif[3] dans lequel il critique le projet de Beauvoir d'introduire la pornographie dans l'analyse philosophique, à travers le vocabulaire de la morale existentialiste. Toutes les réflexions de Beauvoir viennent, selon Hoog, de ses frustrations de féministe auxquelles s'ajoutent les revendications existentialistes :

> A travers le vocabulaire de la morale existentialiste, Mme Simone de Beauvoir, beaucoup plus cultivée sans doute que les autres dames féministes, donne simplement une nouvelle formulation philosophique à la vielle rêverie suffragette. Humiliée d'être femme, douloureusement consciente d'être enfermée par les regards des hommes dans sa condition féminine, elle refuse à la fois ce regard et cette condition. Elle demande d'être considérée, non comme femme, mais comme être humain. Les féministes, et singulièrement Mme Simone de Beauvoir, ne sont pas celles qui veulent se libérer du sexe masculin, mais plutôt celles qui veulent se libérer du sexe de l'homme et de leur propre sexe. Leur désir de libération est avant tout un étrange et insupportable sentiment de servitude. Mais enfin Mme Simone de Beauvoir est née femme, et je ne vois pas bien ce qu'elle pourra changer[4].

---

[1] « Quant à son attitude envers les femmes, Michel Winock la considère comme misogyne. » Dans Galster, p. 321.

[2] *Ibidem*, p. 239.

[3] Hoog, Armand, « Madame de Beauvoir et son sexe », *La Nef*, n° 56, août 1949. Dans Galster, pp. 161-164.

[4] *Ibidem*, p. 162.

Dans cet article, on s'en prend non seulement à la philosophie existentialiste de Beauvoir mais aussi à son projet similaire aux desseins des vieilles suffragettes féministes. La femme, qu'elle le veuille ou non, ne peut en rien changer son statut. Hoog avance donc que Beauvoir et les féministes veulent échapper à la féminité, les existentialistes « aux données de l'existence ». L'oppression n'existe pas, sauf dans le vocabulaire d'une frustrée comme Beauvoir qui, en écrivant « liberté » pense immédiatement à la « servitude ».

Dans l'hebdomadaire *Action*[1], un journaliste anonyme attaque sans cesse le vocabulaire existentialiste exagéré, qu'il juge comme trop compliqué pour exposer des choses trop simples à son avis. L'illustration qui apparaît dans cet article (une femme embrassant un gorille) et la citation de Beauvoir associée (« Elle appelle une étreinte robuste qui la métamorphosera en chose frissonnante ») sont suggestives.

Les articles positifs les plus intéressants parus dans des revues de gauche sont écrits par Colette Audry, amie de Simone de Beauvoir, et par Emmanuel Mounier (le fondateur du personnalisme) qui publie à cette occasion un de ses derniers textes avant de mourir.

Colette Audry publie dans *Combat*[2], qui soutient la gauche non-communiste, un compte-rendu des critiques faites au *Deuxième Sexe* et à la philosophie beauvoirienne. Collègue de lycée de Beauvoir, amie, collaboratrice aux *Temps modernes* et indirectement à l'origine du *Deuxième Sexe* (elle a eu avant Beauvoir le projet d'écrire un livre sur les femmes et a parlé plusieurs fois avec elle de ce sujet), elle détecte, mieux que personne, les malentendus du *Deuxième Sexe*, malentendus venus du fait que le livre, s'il a été lu, n'a pas été compris. Les réactions négatives à la parution du livre prouvent pour elle le fait qu'il est d'une « actualité brûlante ». Parmi les reproches apportés par les critiques elle rappelle : le ton du livre (langage trop philosophique, trop obscène), un sujet tabou (les critiques se sentent gênés par le sujet de la sexualité), la source philosophique (l'existentialisme réfuté surtout par les communistes) et les modèles (importés d'outre Atlantique). Audry est parmi les seules (avec Françoise d'Eaubonne) qui soutiennent la thèse de Beauvoir : « On ne naît pas femme, on le devient. » « La première affirme que "le concept de féminité est comparable aux auberges espagnoles où l'on ne trouve que ce que l'on apporte", la seconde espère que "l'éternel féminin a rejoint, au magasin des accessoires, la vertu dormitive du pavot"[3] ».

---

[1] Anonyme, *Action*, 17-25 novembre 1949. Dans Galster, pp. 215-216.

[2] Audry, Colette, « "*Le 2e sexe*" et la Presse. Livre très lu, mal lu et mal compris », *Combat*, 22 décembre 1949. Dans Galster, pp. 234-236.

[3] Chaperon, Sylvie, *Les Années Beauvoir (1945 – 1970, op. cit.,* éd. citée, p. 185.

Emmanuel Mounier, quant à lui, fait, dans la revue *Esprit*[1], « catholique de gauche qui se distancie à partir de 1949 du communisme[2] », une analyse très objective du *Deuxième Sexe*. Il trouve le livre de celle-ci honnête, habillé d'un ton sérieux et « d'une gravité féminine ». Il trouve que Beauvoir a écrit les plus dures et les plus justes pages jamais rédigées sur Montherlant. Les thèmes traités par l'auteur (les faits et les mythes) ont été étudiés cent fois, mais l'originalité vient cette fois-ci de l'éclairage existentialiste que Beauvoir en donne. La thèse que Mounier décèle est en accord avec une autre affirmation que la revue *Esprit* a formulé avant la guerre et qui disait que la femme était elle aussi une personne :

> La femme, par sa constitution et ses fonctions, subit plus que l'homme la tentation de se perdre dans "l'en soi" de la nature et de l'espèce, de ne point s'affirmer comme "transcendance", comme liberté prospective et créatrice ; l'homme, jaloux de sa transcendance séculaire, la pousse volontiers à cette condition qu'il lui pare de mille grâces[3].

Le catholique de gauche reconnaît dans l'ouvrage de Beauvoir la philosophie de Sartre : l'impossible projet du « pour soi » qui serait en même temps « en soi » (*L'Être et le Néant*), le problème de la femme qui n'existe que dans la conscience de l'homme (pour Beauvoir) comme le problème juif qui n'existe que dans l'antisémitisme (pour Sartre). Enfin, le livre de Beauvoir est remarquable en beaucoup de points, en mettant au jour plusieurs mensonges (voire des mythes), et, en même temps, « n'est pas pourvu de ces partis pris masqués en vérités premières ».

Francine Béris, membre de l'association France-URSS, mais non-communiste, est celle à laquelle la revue *La Nef* demande un article[4] pour contrebalancer celui d'Armand Hoog. Le livre de Beauvoir est, selon elle, un livre passionnant à lire, bien construit et documenté. *Le Deuxième Sexe* constitue une « Somme » de la question du statut de la femme. Elle ne reproche pas à Beauvoir le fait de ne pas donner une solution à la question comme le font plusieurs intellectuels, car elle trouve que la solution est individuelle et que c'est à chaque femme de lutter pour changer son destin.

Comme nous l'avons déjà vu, les intellectuels cités accusateurs de Beauvoir s'avèrent être contre la littérature et la philosophie existentialistes,

---

[1] Mounier, Emmanuel, « La Condition humaine », *Esprit*, n° 12, décembre 1949. Dans Galster, pp. 225-231.

[2] Note dans Galster, p. 326.

[3] Mounier, Emmanuel, « La Condition humaine », art. cit., rev. cit. Dans Galster, p. 226.

[4] Béris, Francine, « Simone de Beauvoir. *Le Deuxième Sexe* », *La Nef*, n° 56, août 1949. Dans Galster, pp. 165-167.

bourgeoises, décadentes, contre la psychanalyse de Freud ou d'outre Atlantique, contre Kinsey, contre la littérature et les revues d'importation américaine. Ils sont contre le langage pornographique ou issu de la morale existentialiste, contre l'érotisme transformé en pornographie. Ils constatent le projet de libération de la femme par son sexe, d'effacement du rôle traditionnel de la femme et de la fonction maternelle. Ils découvrent dans l'écriture individualiste de Beauvoir un plan de diversion face aux vrais problèmes de la vie. Ainsi, la sexualité accapare l'attention aux dépens de sujets très graves comme la paix, la pauvreté, les salaires, etc. Toute pensée de Beauvoir est dirigée par ses frustrations de féministe, par sa frustration d'être une femme.

Les intellectuels qui défendent Beauvoir applaudissent, au contraire, le ton sérieux du livre, la construction, la documentation forte, l'honnêteté, la source philosophique existentialiste. L'un d'entre eux (Audry) attire l'attention sur le fait que l'œuvre n'a pas été nécessairement lue ou comprise.

4.2. Les revues de droite et les intellectuels

Les revues de droite proposent cinq articles contre la philosophie beauvoirienne et un seul favorable aux thèses de celle-ci.

Le journal *Le Figaro* reprend la discussion sur Beauvoir avec une analyse[1] écrite par André Rousseaux, gaulliste catholique, critique assidu de Sartre. Le sujet débattu : *Le Deuxième Sexe*, Beauvoir, la femme et le plaisir sexuel. Pour Rousseaux, comme pour d'autres intellectuels, l'oppression de la femme n'existe pas. Il regarde autour de lui pour trouver les oppresseurs et les oppressés, mais il ne trouve rien. Il exagère la situation présentée par Beauvoir : « je cherche autour de moi les gynécées et les harems, les troupeaux d'esclaves féminines dont la vie serait partagée par l'impérialisme de l'homme entre les travaux serviles et le plaisir des mâles. J'avoue que je les vois peu. » Comme il ne tient pas les femmes pour inférieures, il a du mal à penser qu'il existe quelqu'un qui puisse écrire un chapitre pareil à celui sur l'initiation sexuelle de la femme. Il se sent gêné par tous les sujets que Beauvoir présente d'un ton péremptoire. La source de son écriture et le ton viennent, évidemment, de la philosophie existentialiste dans laquelle elle est prisonnière. En fait, ce sont l'existentialisme et « la vision érotique de l'univers » qui fournissent le cadre des deux volumes de Beauvoir. Pour le gaulliste catholique Rousseaux, qui condamne la décadence du *Deuxième Sexe*, ainsi que pour la communiste Prenant, la liberté que Beauvoir cherche

[1] Rousseaux, André, « *Le Deuxième Sexe* », *Le Figaro*. Dans Galster, pp. 210-214.

se confond avec le « plaisir ». En fin de compte, le projet de Beauvoir lui laisse un goût amer : « Cette tentative de destruction de la femme par une femme de lettres est d'abord pénible et m'a laissé plus affligé de lassitude que de dégoût[1]. »

Roger Nimier, journaliste déclaré contre la littérature engagée, écrit, dans la revue gaulliste *Liberté de l'Esprit*, deux articles dans lesquels il s'en prend à la critique que Beauvoir fait des *Jeunes filles* de Montherlant. Dans le premier[2] en plus, il fait de Beauvoir un personnage de Montherlant, personnage appelé Andrée de Beauvoir (selon le personnage Andrée Hacquebaut). Si, avant, Beauvoir avait un style froid, chétif, décent, elle change désormais de ton et devient vulgaire, selon lui. Dans le deuxième article[3], Nimier continue l'ironie : « Oui, l'angélisme nous perdra. Il est triste de songer que nos grandes écoles forment des agrégées aussi ignorantes des dangers qui menacent une honnête fille. […] On tremble puis on a honte[4]. »

Le catholique Armand Pierhal qualifie, dans le quotidien catholique de droite *La Croix*[5], l'existentialisme sartrien, dont Simone de Beauvoir nourrit sa pensée, de « philosophie de chapelle ». Il considère que le cercle reste fermé.

Pierre Lœwel, avocat, journaliste et critique littéraire, écrit, dans le quotidien de droite *Aurore*, un article[6] sur le but de Beauvoir, qui s'avère être, selon lui, la suppression de la famille, projet d'ailleurs promis par la révolution soviétique. Tout comme les soviétiques, elle proclame l'égalité entre homme et femme, le mariage et le divorce par consentement mutuel, la liberté de la maternité, etc.

Le seul intellectuel de droite qui écrit, dans la revue *Hommes et mondes*, un article[7] à caractère positif sur *Le Deuxième Sexe* est Thierry Maulnier. Bien qu'adversaire de la littérature engagée et fondateur avec Mauriac de la revue *La Table ronde*, officiellement opposée aux *Temps modernes*, il apprécie « la méthode philosophique, polémique et même

---

[1] *Ibidem*, p. 214.

[2] Nimier, Roger, « Le Retour d'Andrée Hacquebaut », *Liberté de l'Esprit*, avril 1949. Dans Galster, pp. 115-116.

[3] *Idem*, article sans titre. Dans Galster, p. 125.

[4] *Ibidem*, p. 125.

[5] Pierhal, Armand (pseudonyme de Raphael Miranda), « Littérateurs et philosophes », *La Croix*, 27-28 novembre 1949. Dans Galster, p. 217.

[6] Lœwel, Pierre, « "Le Deuxième Sexe" ou le traité des Femmes de Simone de Beauvoir », *Aurore*, 10 novembre 1949 (dans la chronique « Le livre de la semaine »). Dans Galster, pp. 207-209.

[7] Maulnier, Thierry (pseudonyme de Jacques Talagrand), « Une femme parle des femmes », *Hommes et mondes*, n° 38, septembre 1949 (dans la rubrique « Feuilleton littéraire »). Dans Galster, pp. 186-190.

politique » de Beauvoir, « méthode dont Jean-Paul Sartre est instigateur : la phénoménologie hégélo-heideggerienne matinée de rationalisme français et de révolutionnarisme marxiste, appliquée à la critique de la société et à la reforme de ses institutions », mais à laquelle celle-ci « applique les leçons », l'ennoblit, l'améliore, selon lui. L'essai de Beauvoir serait remarquable de plusieurs points de vue : il s'attaque avec autorité et intrépidité à un sujet très vaste, en usant de l'étude sociologique, psychologique, philosophique, littéraire, historique, psychanalytique, etc. Il éclaircit le comportement des hommes, l'automystification et l'imposture. L'analyse de la pensée masculine, qui crée l'homme-sujet et la femme-objet, est « fortement conduite et en grande partie irrécusable » selon Maulnier. Pourtant, le succès du livre vient plus du sujet proposé (l'érotisme) et du langage franc que de sa valeur incontestée. Une question s'impose pour lui : « J'en suis à me demander si la fortune du livre n'est pas jusqu'au bout contradictoire, s'il n'est pas apprécié pour ce qu'il y a de pire, réprouvé ou contesté pour ce qu'il a de meilleur[1]. » Nous retrouverons la même opinion chez plusieurs chercheures. En ce qui concerne le ton déplaisant du livre de Beauvoir, il considère que les critiques ne doivent rien lui reprocher, du moment que le leur est toujours déplaisant.

Les intellectuels de droite, comme nous avons pu le constater, ont à peu près les mêmes mécontentements et réclamations à exprimer que les intellectuels de gauche : ils parlent de littérature saine ou vraie remplacée par la littérature pornographique, du non-littéraire, de la source philosophique existentialiste, de la liberté de la femme dans le « plaisir », de l'érotisme transformé en pornographie, du langage vulgaire, du ton inadéquat. Concernant le rôle de la femme, pour une partie des intellectuels de gauche, Beauvoir reste aveugle au rôle traditionnel de la femme, tandis que pour l'un des intellectuels de droite la femme beauvoirienne suit l'idéal soviétique qui conduit à la suppression de la famille par la liberté dans la maternité et le mariage.

4.3. Les revues (et les) catholiques

Maryse Choisy, fondatrice de la revue catholique *Psyché*[2], ex-psychanalyste stalinienne convertie à la religion catholique, s'inscrit dans la

---

[1] *Ibidem*, p. 189.

[2] Selon Élisabeth Roudinesco (*Histoire de la psychanalyse en France, op. cit.*, éd. citée. Dans Galster, p. 342), « baptisée "Revue internationale de psychanalyse et de sciences de l'homme" [Maryse Choisy] participe d'un mouvement de révision de l'enseignement freudien dans un sens occulte, méditatif ou orientaliste, à travers lequel s'affirme une adhésion diffuse aux idéaux de l'Eglise catholique romaine. »

ligne du gaulliste Hoog, en déclarant sa conviction selon laquelle « beaucoup de malheurs féminins proviennent d'une mauvaise adaptation sociale[1] ». Elle reconnaît la riche documentation du problème des mythes circulant autour de la femme, mais déplore la conclusion que Beauvoir en tire. Marius Perrin, prêtre catholique, lui aussi apprécie, dans *Pays roannais*, les problèmes mis en avant par Beauvoir, et considère que les sujets débattus auraient dû être discutés, mais il soutient en même temps qu'elle aurait dû se limiter à un public précis : soit les profanes, soit les spécialistes. En fin de compte, selon lui, les recherches de Beauvoir rendent service à beaucoup de spécialistes et « indirectement, aux femmes[2] ».

Michel de Saint-Pierre, cousin de Montherlant, écrit dans les *Cahiers du monde nouveau* un article[3] sur *Les Faits et les Mythes*. Il ne souscrit évidemment pas à toutes les affirmations, mais reconnait à Beauvoir « le mérite d'une culture étendue et d'une certaine honnêteté intellectuelle ».

Ni tout à fait pour, ni tout à fait contre *Le Deuxième Sexe*, les trois catholiques mettent en évidence le travail conséquent réalisé par Beauvoir.

4.4. Les protestants

Les trois protestantes qui s'avèrent être opposées à la philosophie de Beauvoir ont approximativement les mêmes reproches à lui faire.

Hélène Bérard, dans *La Réforme*[4], donne le ton des revendications protestantes. Ses objections nous apprennent que la situation de la femme chrétienne est à peine mentionnée dans *Le Deuxième Sexe*. A en croire Bérard, quand Beauvoir parle du mariage, elle fait de graves confusions entre le ménage et le foyer. Dans le chapitre sur la maternité elle parle plutôt de *birth control* et d'avortement. Si, pour les protestantes, la vocation de la femme est « non de soumettre, mais d'aider » l'autre, pour Beauvoir et en général pour la philosophie sartrienne, l'autre devient « enfer et engluement, prochain haïssable avec lequel toute communication demeure impossible ». Pour les protestantes, les deux partenaires ne sont pas le premier (l'homme) et le deuxième sexe (la femme) comme pour Beauvoir, mais une « unité ». De plus, les deux partenaires ne sont pas égaux, mais complémentaires : il s'agit d'une « différence sexuelle d'où découlent les deux aspects

---

[1] Choisy, Maryse, « Phallocratie », *Psyché*, juin 1949. Dans Galster, pp. 123-124.

[2] Perrin, Marius, « *le deuxième sexe* par Simone de Beauvoir », *Le Pays roannais*, 2 novembre 1950. Dans Galster, pp. 253-257.

[3] Saint-Pierre, Michel de, « Simone de Beauvoir : *Le Deuxième Sexe* (Gallimard), *Cahiers du monde nouveau*, n° 8-9, décembre 1949. Dans Galster, pp. 232-233.

[4] Bérard, Hélène, « A propos du "*Deuxième Sexe*" de Simone de Beauvoir. Un féminisme noir », *Réforme*, n° 247, 10 décembre 1949. Dans Galster, pp. 218-224.

complémentaires de la procréation et de la société conjugale[1] ». La liberté vient pour les protestantes de la vocation d'être avec l'autre, pour Beauvoir de la libération économique et sexuelle.

Ursule Richard-Molard, qui écrit dans le bulletin protestant *Jeunes femmes*[2], considère que le livre de Beauvoir ne peut avoir du succès que parmi les bourgeoises, les névrosés et les filles de dix-sept ans. Une femme de trente-cinq ans ne peut avoir que de la pitié pour l'écriture d'une bourgeoise déséquilibrée (« une femme équilibrée ne consulte guère des psychanalystes »), pour les malheurs des femmes, des « corps féminins sans âme et sans cœur ». Si pour Beauvoir « les complexes dont souffrent les femmes sont dus à un statut social et économique asservissant », pour les protestantes le malheur vient d'une compréhension erronée du mariage et de la maternité (« un mariage dont tout amour est absent, une maternité que l'on ne conçoit que toute auréolée d'avortements »), du déni de la différence des sexes et de l'idée que la femme est opprimée au moment où il ne s'agit que de l'obéissance des deux côtés (« La Bible place l'esprit d'obéissance bien au-dessus de l'esprit de domination et cela pour les hommes au même titre que pour les femmes[3]. »). En fait, elle développe la même idée que Hoog et Choisy, mais d'une perspective différente. C'est la faute à la femme qui ne s'adapte pas aux normes sociales. Les valeurs que Beauvoir cultive sont des non-valeurs pour les protestantes : l'amour et la liberté trouvés mènent au chaos et au désespoir. Le bulletin *Jeunes femmes* est d'ailleurs la seule réaction de la part des féministes.

Odette Grosjean-Darier, qui écrit dans *Les Cahiers protestants*[4], est elle aussi contre les principes promus par Beauvoir. Comme Richard-Molard, elle accuse le subjectivisme de Beauvoir, le fait que son livre devient un « cri de révolte » personnel et que l'amour se transforme en quelque chose de négatif, en esclavage. La femme sera esclave « de ses passions, dans la vie professionnelle, elle se laissera dominer par la machine[5] ». De nouveau, le sujet de la maternité resurgit dans la critique. La naissance sans douleur prive la femme de « la splendeur du premier cri », l'avortement « blesse l'instinct vital ». Un des problèmes majeurs pour la protestante Grosjean-

---

[1] *Ibidem*, p. 224.

[2] Richard-Molard, Ursule, « "*Le Deuxième Sexe*". Tome 1 », « Tome II. L'expérience vécue », *Jeunes femmes*, n° 2, janvier 1950. Dans Galster, pp. 244-248.

[3] *Ibidem*, p. 245.

[4] Grosjean-Darier, Odette, « *Le Deuxième Sexe* par M^me^ Simone de Beauvoir », *Les Cahiers protestants*, 34^e^ année, n° 6, novembre-décembre 1950. Dans Galster, pp. 258-265.

[5] *Ibidem*, p. 265.

Darier (Bérard l'avait déjà noté) est que toutes les mentions chrétiennes de Beauvoir se réfèrent au catholicisme. Elle ne parle pas de la femme protestante. Elle ne passe sous silence ni le langage vulgaire de Beauvoir, ni la perspective existentialiste.

Si, pour les trois femmes protestantes qui font état de la parution du *Deuxième Sexe*, la philosophie sartrienne-beauvoirienne est à condamner, pour Albert-Marie Schmidt, qui écrit lui aussi dans *La Réforme*[1], mais bien avant la parution des articles cités, le livre de Beauvoir « a excité dans les cercles les moins rétrogrades de la société protestante française une surprenante curiosité ». Des femmes pieuses ont vraisemblablement lu, annoté, extrait, rangé dans la bibliothèque le traité de Beauvoir sur la nature féminine. Selon Schmidt, l'essai de Beauvoir est sérieux et bien informé. Entre autres, il élucide les mystères de la nature féminine, détruit les mythes concernant la femme. Il accorde une crédibilité totale aux thèses de Beauvoir : « Je n'arrive ni à donner tort à Simone de Beauvoir, ni à me convaincre qu'elle persévère dans une erreur fondamentale, mais j'accorde à toute les thèses qu'elle énonce et défend un assentiment sans réserve. »

Les idées de Beauvoir sur la femme et sa situation, nous disent les protestantes, sont tout à fait différentes des leurs. La femme de Beauvoir est malheureuse, car elle se trouve dans une position d'infériorité par rapport à l'homme, à cause de son statut social et économique asservissant. Pour les protestantes, ces complexes viennent d'une compréhension erronée du mariage et de la maternité. La liberté vient de la vocation d'être avec l'autre, et non pas de la libération économique et sexuelle comme l'affirme Beauvoir. Elles refusent l'égalité des sexes promue, apparemment, par Beauvoir et optent pour une différence évidente des deux sexes. Les revendications de Beauvoir viennent, comme dans la vision du gaulliste Hoog et d'autres intellectuels, de la frustration de Beauvoir d'être une femme, donc il ne s'agit que d'un cri de révolte personnel.

De ce que le *public des pairs* nous montre, toutes les opinions qui défendent Beauvoir (de gauche, de droite, protestantes) entrent en contradiction totale avec celles des intellectuels qui rejettent les thèses de celle-ci. Il reste les opinions et les réactions (contre et pour) des intellectuels qui écrivent dans des revues liées à aucune idéologie politique ou religieuse.

4.5. Les revues non liées à une idéologie

Les opinions contre les thèses de Beauvoir, contre Beauvoir elle-même, contre Sartre ou encore contre le couple Sartre-Beauvoir se répètent

---

[1] Schmidt, Albert-Marie, « Mœurs et Condition de la femme », *Réforme*, 27 août 1949. Dans Galster, pp. 175-177.

dans la majorité des articles. L'article anonyme de *Samedi-soir*[1] met en parallèle les préoccupations politiques de Sartre et celles, sexuelles, de Beauvoir. Ensemble ils deviennent les rivaux doctrinaires de Staline, Truman et Kinsey et passent leurs temps dans l'éternel Saint-Germain-des-Prés. Concernant le livre de Beauvoir, l'auteur de l'article met l'accent sur « les manifestations physiques de l'amour » promues par Beauvoir, sur son vocabulaire impitoyable, sur son public existentialiste. Rien de concret donc, seulement de l'ironie.

Jean Palaiseul, dans *Noir et Blanc*[2], se concentre sur le succès en librairie du *Deuxième Sexe* et retrace la trajectoire qu'il a suivie pour pouvoir le lire tout en gonflant l'histoire : aux boutiques, aux librairies et à l'éditeur, le numéro respectif était épuisé. Ses amis abonnés l'ont prêté : à un frère qui l'a prêté à un associé qui l'a donné à sa femme qui l'a prêté au coiffeur qui l'a laissé à sa femme, femme qui l'a emporté avec elle sur la Côte d'Azur. Après trois enquêtes-filières de ce genre, il l'obtient enfin. La lecture lui paraît plus pénible que la poursuite. Tout ce que nous pouvons apprendre est que Beauvoir possède le génie « de rendre écœurant ce qui est naturel et beau ». Beauvoir n'est en fait, selon Palaiseul, qu'un disciple de Sartre.

Raymond Las Vergnas, dans *Les Nouvelles littéraires*[3], analyse les idées de Beauvoir sur le destin de la femme en limitant la liberté de choix de celle-ci. La femme doit choisir entre faiblesse et force, selon lui. Ni les hommes ni les femmes ne peuvent être d'accord avec les thèses de Beauvoir car, en essayant d'être objective, en se transformant en « philosophe asexué », elle écrit un livre étranger aux femmes aussi bien qu'aux hommes. Simone de Beauvoir rappelle beaucoup de problèmes, mais n'offre aucune solution. Nous rencontrons de nouveau cette idée selon laquelle Beauvoir devrait proposer des solutions aux problèmes débattus. Le langage mélange la cruauté au jargon médico-philosophique.

Julien Gracq[4] écrit lui aussi un article[5], parmi d'autres, contre le ton de Beauvoir dans la revue *Empédocle*. Les responsables de la littérature de

---

[1] Anonyme, « Tandis que Sartre s'enfonce dans la politique Simone de Beauvoir décrit les affres de Lady Chatterley », *Samedi-Soir*, 28 mai 1949. Dans Galster, pp. 117-118.

[2] Palaiseul, Jean, « Simone de Beauvoir commet le péché de la chaire », *Noir et Blanc*, 15 juin 1949. Dans Galster, pp. 119-122.

[3] Las Vergnas, Raymond, « Le Troisième Sexe », *Les Nouvelles littéraires*, 8 septembre 1949. Dans Galster, pp. 191-194.

[4] « Il entre en 1935 au PC et milite à la CGT avant de rompre avec cet engagement politique en 1939, à l'annonce du pacte germano-soviétique ». Galster, Ingrid. Dans Galster, p. 328.

[5] Gracq, Julien (pseudonyme de Louis Poirier), « La Littérature à l'estomac », *Empédocle*, n° 7, janvier 1950. Dans Galster, pp. 242-248.

1949 sont les intellectuels des *Temps modernes* : « j'en prenais conscience, jusqu'à l'ébahissement en lisant naguère les numéros des *Temps modernes* qui s'étaient mis en tête, dans un louable esprit "progressiste", de nous faire l'école sexuelle du soir. » Simone de Beauvoir en est un exemplaire prédestiné qui scandalise par la « suffocante inconvenance du ton ».

Le dernier article à caractère négatif, celui d'Yves Florenne publié dans *Le Monde*[1], rappelle les autres. Le sujet, comme pour beaucoup d'intellectuels d'ailleurs, est plutôt le sexe de Simone de Beauvoir que la femme.

Concernant les articles à caractère positif, nous découvrons qu'ils ne sont pas écrits seulement par des collaborateurs de la revue *Les Temps modernes* et par des amis du couple Sartre-Beauvoir, mais aussi par des détracteurs de la philosophie existentialiste. Francis Jeanson et Maurice Nadeau, amis de Sartre et Beauvoir, collaborateurs de la revue *Les Temps modernes*, écrivent deux articles assez élogieux sur l'écriture de Beauvoir. Francis Jeanson, dans la *Revue du Caire*[2], présente les sujets qui scandalisent les lecteurs : le mythe de la supériorité masculine, l'oppression des femmes, la libération de celles-ci. Deuxièmement, il enregistre certaines critiques apportées au livre, parmi lesquelles la plus importante nous paraît être que Beauvoir n'apporte aucune solution aux graves problèmes qu'elle soulève. Cette observation devient un leitmotiv. En outre, le livre est trop révolutionnaire et le ton inadéquat. Autre leitmotiv. Il désapprouve de plus les critiques qui n'ont aucun rapport avec le contenu réel du livre. Maurice Nadeau, dans la revue *Mercure de France*, fait lui aussi état des réactions à la parution des fragments du *Deuxième Sexe*[3]. Apparemment, selon lui, quelques-uns des lecteurs du livre ont été déstabilisés par le fait qu'une femme écrivait sur la sexualité. Ensuite il fait un résumé très complexe des idées de Beauvoir qui, « en bonne philosophe existentialiste », fait un tableau complet et objectif de la condition de la femme. Son livre est courageux et lucide. Qui plus est, Beauvoir, en utilisant une remarque de Marx, ouvre d'autres voix que celles connues des revendications féministes antérieures :

> Elle fait sienne la remarque de Marx : « Le rapport immédiat, naturel, nécessaire, de l'homme à l'homme et le rapport de l'homme à la femme…

---

[1] Florenne, Yves, « Tentations et limites de l'esprit encyclopédique », *Le Monde*, 14 septembre 1949. Dans Galster, pp. 195-196.

[2] Jeanson, Francis, « Simone de Beauvoir, *Le Deuxième Sexe* », *Revue de Caire*, n° 128, mars 1950. Dans Galster, pp. 249-252.

[3] Nadeau, Maurice, sans titre, *Mercure de France*, septembre-décembre 1949 (dans la chronique « Mercuriale-Lettres). Dans Galster, pp. 197-202.

> Il s'y montre jusqu'à quel point le comportement *naturel* de l'homme est devenu *humain* ». Par là elle ouvre des horizons plus vastes que ceux des habituelles revendications féministes, bavardes et inefficaces ; « refaire la femme » signifie pour elle « refaire l'homme », « refaire le monde ». C'est dans cette perspective révolutionnaire qu'il faut juger la tentative de Simone de Beauvoir, c'est elle qui donne tout son prix à un travail se situant bien au-delà des sarcasmes et des attaques de la mauvaise foi[1].

Dominique Aury note[2] elle aussi le courage qu'a Beauvoir d'attaquer « des domaines réservés, deux fois tabous, interdits au premier degré au commun du public, et au second degré aux femmes ». Le sujet proposé par Beauvoir, le langage qu'elle utilise déclenchent un vrai scandale.

Marcel Thiébaut, grand ennemi de Sartre et de l'existentialisme, écrit dans la *Revue de Paris*[3] un article étonnamment positif sur *Le Deuxième Sexe*. Il trouve l'ouvrage de Beauvoir remarquable, le style rapide, précis et serré. Il déclare, après avoir cherché des arguments pour et contre et des points de désaccords, la « balance nettement positive ». Il y a pourtant une critique qu'il expose avec ironie : « Dieu seul (et encore s'il a de la mémoire) pourrait expliquer l'évolution des rapports entre les sexes avec plus de certitude[4]. »

Robert Kemp écrit dans *Les Nouvelles littéraires* un article[5] commun sur les *Situations III* de Sartre et sur *Le Deuxième Sexe* de Beauvoir. Quoique déçu par les articles publiés dans *Les Temps modernes*, il trouve, comme plusieurs intellectuels cités, le livre remarquable et la documentation très vaste, pouvant tenir lieu « de toute une bibliothèque sur les mystères et les droits des femmes ». Nous voyons la même réaction chez Jean Albert-Hesse, qui expose ses remarques dans le quotidien *Franc-Tireur*[6], communiste avant 1948. *Paris Match* publie en deux fois des fragments du *Deuxième Sexe* et de petits commentaires élogieux.

---

[1] *Ibidem*, pp. 201-202.

[2] Aury, Dominique (pseudonyme d'Anne Desclos, dite aussi Pauline Réage), « Le Visage de Méduse », *Contemporains*, décembre 1950. Dans Galster, pp. 266-271.

[3] Thiébaut, Marcel, « Simone de Beauvoir », *Revue de Paris*, 56, n° 8, août 1949 (dans la rubrique « Parmi les livres »). Dans Galster, pp. 168-174.

[4] *Ibidem*, p. 168.

[5] Kemp, Robert, « Evadés de l'existentialisme », *Les Nouvelles littéraires*, 4 août 1949. Dans Galster, pp. 131-133.

[6] Albert-Hesse, Jean, « Esclave, victime, complice ? C'est toute la condition de la femme dans la société que traite Simone de Beauvoir avec *Le Deuxième Sexe* », *Franc-Tireur*, 3 novembre 1949 (dans la chronique « Les livres et les hommes »). Dans Galster, pp. 204-206.

Les intellectuels qui écrivent dans des revues non liées à une quelconque idéologie ont les mêmes revendications ou appréciations que les autres concernant la philosophie de Beauvoir et son projet. Une partie des intellectuels détracteurs met en évidence une Beauvoir existentialiste, disciple de Sartre, qui transforme tout ce qui est beau en dégoût. Une autre partie met plus en discussion le sexe de Beauvoir que le sujet de la liberté et de la sexualité des femmes. Les observations sur le ton inadéquat de l'existentialiste ou son vocabulaire vulgaire ne manquent pas. Les intellectuels qui suivent et confrontent les idées de Beauvoir le font en raison des mythes qu'elle détruit, en commençant par l'idée qu'une femme ne peut pas écrire sur un sujet si sensible que celui de la sexualité (c'est un mythe qu'elle ne se propose pas de détruire, mais qui tombe de lui-même avec la parution de son livre) et en finissant par le mythe de la supériorité masculine. D'autres thèmes appréciés sont : l'oppression de la femme, sa liberté, etc. N'oublions pas le ton juste, la documentation vaste et l'actualité « brûlante » du livre.

4.6. Les féministes et leur manque de réaction à la parution du *Deuxième Sexe*

Alors que les intellectuelles catholiques et communistes donnent leur avis sur *Le Deuxième Sexe* et sur l'entreprise de Beauvoir, les femmes des associations féminines, elles, se taisent. En ce qui concerne les féministes de l'Union des femmes françaises, qui collaborent aussi à la presse culturelle du Parti communiste, elles préfèrent, comme nous l'avons déjà remarqué, prendre position de l'intérieur du domaine politique. Nous avons déjà décrit les réactions de Marie-Louise Barron et de Jeannette Prenant. *L'Humanité* ne prend pas acte de la parution du livre de Beauvoir. Les femmes de l'Union civique et sociale ne consacrent aucun article dans leur revue à la parution du *Deuxième Sexe*. Les associations féministes indépendantes se taisent elles aussi. La seule exception, dont nous avons déjà parlé, est l'article paru dans le bulletin protestant *Jeunes Femmes*.

5. Explication de l'action des controverses. Présent, passé et futur

> *J'apprends beaucoup de choses sur le vagin et le clitoris de votre patronne, dans le dernier numéro des* Temps modernes.
>
> (François Mauriac)

5.1. L'attitude des acteurs jouant un rôle dans la réception du livre. Question de méthode

Dans les premières parties du chapitre, nous avons adopté le point de vue du public des pairs, sans intervenir et sans analyser ses raisonnements. Dans cette partie, nous laissons tous les acteurs s'expliquer, nous observons le passé dévoiler les décisions des acteurs de réagir contre l'existentialisme et *Le Deuxième Sexe*, nous voyons le futur clarifier les controverses autour du livre de Beauvoir. Nous analysons le présent en nous tournant vers le passé et cherchons ensuite dans le futur les transformations apportées par les disputes étudiées. Nous laissons les critiques et les chercheurs interpréter et justifier l'effet « bombe[1] » du livre. Le présent, conjugué au passé et au futur, apporte un plus de lumière à l'histoire de la réception du livre et des controverses déclenchées.

Comme nous l'avons déjà affirmé en début de chapitre, adopter la position du *public des pairs* (approche propre aux *science studies* et à la sociologie des épreuves) pourrait être suffisant pour donner une idée juste du scandale du *Deuxième Sexe*. Pourtant, le contexte historique est très important, comme l'affirment les chercheurs qui participent en 2007 à la réalisation du volume *Comment on se dispute. Les formes de la controverse. De Renan à Barthes* de la revue d'histoire intellectuelle *Mil neuf cent*. Les éléments condamnés par la société du temps pèsent fort. Ainsi, en étudiant la réalité socio-historique, nous découvrons que les controverses déclenchées dans le contexte de la parution du livre de Beauvoir ne sont pas des exceptions, mais des évènements habituels, les thèmes de ces débats étant fréquemment l'objet de disputes. Les réactions contre Beauvoir ne sont pas moins violentes que celles réservées à Sartre ou à d'autres intellectuels qui sortent de la norme de l'époque. Pour ne donner qu'un exemple, Marcel

---

[1] « *Le Deuxième Sexe*, qui paraît en 1949 […] produit immédiatement l'effet d'une bombe. » Chaperon, Sylvie, *Les Années Beauvoir (1945 – 1970), op. cit.*, éd. citée, p. 151. « […] ce n'est qu'en mai 1949, quand sort, en tête de numéro, le texte sur "L'Initiation sexuelle de la femme" qu'éclate la bombe. », Galster, Ingrid. Dans Galster, p. 5.

Thiébaut analyse la production culturelle de Sartre de la manière suivante : « Les baisers s'épanouissent au milieu des diarrhées, les déclarations d'amour entre les vomissements[1]. »

5.2. Contexte historique

Dans un contexte politique où le Parti communiste français participe au pouvoir, Simone de Beauvoir et Jean-Paul Sartre se situent parmi les intellectuels qui n'adhèrent à aucun parti politique et commencent à exercer une influence considérable sur les intellectuels de leur génération. De plus, comme nous l'avons déjà rappelé, Sartre, soutenu par Beauvoir, participe activement au Rassemblement démocratique révolutionnaire de mai 1948 à octobre 1949. Tous deux sont attaqués par la gauche comme par la droite. Les thèses « existentialistes » de Beauvoir, qui contredisent les valeurs prônées par les communistes et les catholiques, révoltent ces deux adversaires. Alors que d'autres courants cherchent des solutions, Beauvoir, elle, contredit dans son livre leurs projets concernant la croissance de la natalité et l'interdiction de l'avortement, la moralité dans la culture et dans la vie sociale en réclamant la destruction des mythes concernant les femmes, la disparition de la notion d'instinct maternel, le libre choix en matière de maternité, de contraception, de sexualité (homosexualité, etc.), d'éducation, de carrière professionnelle, en ce qui concerne le devenir. Nous pouvons compléter ce qui vient d'être dit en rappelant les projets politiques et culturels développés à l'époque, et en remarquant que les réactions à la parution du livre sont tout à fait explicables. Ce que le *public des pairs* conteste ou acclame est ce que la morale ou la politique imposent. Et le scandale surgit donc naturellement, quoique Beauvoir ne l'ait pas imaginé d'une telle ampleur.

5.3. La gauche politique et/ou féministe

Marc Lazar et d'autres historiens affirment (comme nous l'avons déjà mentionné) que les communistes, intellectuels ou non, luttent contre l'impérialisme américain, pour la paix, pour défendre l'URSS et le camp socialiste. Les intellectuels communistes réagissent, entre autres, contre l'« américanisation » de la culture française et la diffusion d'ouvrages américains. On discute en termes péjoratifs de la « décadence » de la culture

[1] Thiébaut, Marcel, *La Revue de Paris*, décembre 1945. Dans Chaperon, Sylvie, *Les Années Beauvoir (1945 – 1970)*, *op. cit.*, éd. citée, p. 170.

bourgeoise, immorale et pornographique. Parmi les auteurs honnis par les communistes, nous comptons Camus, Gide, Koestler, Malraux, Miller, Sartre ou encore les peintres abstraits. La situation paraît être exactement la même dans le cas du *Deuxième Sexe*. Comme produit considéré bourgeois, décadent, existentialiste, tirant sa sève de la psychanalyse de Freud et du rapport Kinsey, de la littérature d'importation américaine, *Le Deuxième Sexe* est condamné par une grande partie des intellectuels de gauche d'autant plus que le livre est vu comme un plan de diversion face aux vrais problèmes de la vie. Ainsi, la sexualité accapare l'attention aux dépens de sujets très graves comme la paix, la pauvreté, les salaires, etc. Nous observons dans la majorité des articles critiques l'antinomie morale bourgeoise – morale prolétarienne.

En ce qui concerne le puritanisme de la classe ouvrière, il est sincère et se traduit « bien dans le vocabulaire sur la sexualité et dans le "machisme" des ouvriers des années 50 », étant manipulé par certains dirigeants du Parti, déclare un historien du PCF cité par Jeannine Verdès-Leroux : « Quant à la surenchère des intellectuels sur le chapitre de la "vertu" identifiée à un certain conformisme sexuel, il l'attribuait à la "servilité" des intellectuels vis-à-vis de Jeannette Vermeersch[1]. » Le discours de cette dernière est employé surtout dans la lutte contre le contrôle des naissances. Quoique citée couramment à ce sujet, elle ne reconnaît pas « cette pudibonderie » comme sienne quand André Harris et Alain de Sédouy la questionnent : « C'est possible qu'il y ait eu des excès, c'est possible. Il est difficile de me reprocher ça à moi personnellement, puisque j'ai vécu en concubinage avec Maurice Thorez pendant six ans, que j'ai eu trois enfants sans être mariée[2]. » Outre cela, elle déclare dans une émission de télévision de 1978 avoir plusieurs fois avorté. Il existe, selon Verdès-Leroux, « un double langage sur la morale » chez les communistes. Elle rend témoignage des valeurs morales familiales qui sont défendues pour trois raisons. Une partie des intellectuels communistes les défendent par conviction révolutionnaire, une autre par opportunisme (pour être remarqués par l'épouse du secrétaire général) et un dernier groupe par culpabilité (« il se savait très éloigné de la vertu prônée et croyait que le monde communiste dont il voulait être digne était réellement comme il le disait, c'est-à-dire un monde particulièrement vertueux[3]. »). Si

---

[1] Verdès-Leroux, Jeannine, *Au service du Parti. Le parti communiste, les intellectuels et la culture (1944-1956), op. cit.*, éd. citée, p. 408.

[2] Cités par Valenzi, Maurizio, *Une mémoire locale. Naples et son maire*, Paris, PUF, 1980, p. 27. Dans Verdès-Leroux, Jeannine, *Au service du Parti. Le parti communiste, les intellectuels et la culture (1944-1956), op. cit.*, éd. citée, p. 408.

[3] Verdès-Leroux, Jeannine, *Au service du Parti. Le parti communiste, les intellectuels et la culture (1944-1956), op. cit.*, éd. citée, p. 410.

nous ajoutons à ce puritanisme le « machisme » dont parle Leroux, nous avons une autre explication de la condamnation du *Deuxième Sexe*. Le monde communiste est, dans les années cinquante, un monde « viril » et, comme « l'existentialisme dévirilise l'homme[1] », on le condamne bien évidement.

Concernant les associations indépendantes, elles se taisent à la parution du *Deuxième Sexe*, en raison des principes qu'elles défendent pour obtenir des droits juridiques pour les femmes :

> En effet ces associations […] ont promu la revendication d'un droit égal pour tous les citoyens, et leurs analyses se placent essentiellement sur le terrain juridique, laissant largement dans l'ombre les questions du corps et de la sexualité. De plus, les féministes, tout en luttant contre l'enfermement des mères au foyer ou les lois spécifiques censées les protéger, s'appuyaient aussi sur la « fonction sociale de la maternité »[2].

L'avortement et la contraception, qui font partie des thèmes les plus débattus, n'entrent pas dans leur vocabulaire. Ce manque de réaction est tout à fait explicable. Comme nous l'avons déjà rappelé, ni l'Union féminine civique et sociale, ni l'Union des femmes françaises ne réagissent à la parution du *Deuxième Sexe*. Sylvie Chaperon explique que le silence des communistes de l'Union des femmes françaises est un choix délibéré, Marie-Louise Barron et Jeannette Prenant répondant à l'enquête par l'intermédiaire de la presse culturelle du PCF. Les deux associations prendront leur distance, comme toujours, devant la question du « plaisir sexuel ».

Françoise d'Eaubonne, féministe du Parti communiste et de l'Union des femmes françaises, réagit à l'enquête de Mauriac, mais elle ne peut pas le faire à la parution du livre de Beauvoir. Elle explique à l'occasion du cinquantenaire du *Deuxième Sexe* les raisons pour lesquelles la gauche incrimine le livre, Dominique Desanti fait de même. Seule Jeannette Prenant (mariée à Jean Colombel) témoigne de sa réaction de 1951 et des raisons qui l'ont poussé à écrire contre Beauvoir et *Le Deuxième Sexe*.

Jeannette Colombel déclare en 1999 avoir écrit son article en qualité de mère. Elle a plusieurs enfants qu'elle élève seule pendant l'Occupation, sa fille est malade ; au moment de son divorce d'avec Jean Colombel, elle doit lutter pour obtenir la garde de ses enfants. Selon elle, *Le Deuxième Sexe* est un livre qui ne valorise pas un sentiment qu'elle a ressenti profondément, celui de la maternité, le livre ne pouvant donc faire partie de la liste de ses

---

[1] Pignon, Édouard, *Contre-courant*, Paris, Éditions Stock, 1974, p. 96. Dans *Ibidem*, p. 412.

[2] Chaperon, Sylvie, *Les Années Beauvoir (1945 – 1970)*, *op. cit.*, éd. citée, p. 189.

préférences. Pourtant, dans sa réaction de l'époque, elle oublie d'analyser ce sujet, comme elle l'avoue elle-même :

> Ce qui m'a sidérée, en effet, quand j'ai relu ce texte (après quarante ans !), c'est la presque totale impasse sur la maternité alors que c'est ce qui avait mû ma volonté de riposter : je ne supportais pas la façon dont Simone de Beauvoir parlait de la mère ou de la grossesse et rejetait la maternité au nom de la liberté ! […] Cet oubli est-il, comme celui de « La lettre volée », dû à trop d'évidence ? […] N'est-il pas aussi mon souci de discréditer l'auteur sous l'insulte de sa problématique existentialiste[1] ?

En revanche, elle se concentre, dans toute la partie de l'article consacrée à Beauvoir, sur les questions sexuelles et matrimoniales. On pourrait même dire qu'il s'agit d'un *acte manqué*, tel que Sigmund Freud emploie ce terme. Concernant la présupposition selon laquelle Beauvoir crée une diversion pour ne pas se pencher sur les vrais problèmes de la vie et s'efforce de démobiliser les consciences, son avis de 1999 est tout autre :

> Quand j'écris par exemple : « Dès lors il s'agit de montrer que le monde est laid, que la vie est sans issue… il s'agit de démobiliser les consciences […] de les accabler sous le poids de difficultés réelles », on ne peut tomber plus mal, et l'ampleur de ce colloque est bien la preuve de la « mobilisation des consciences » depuis cinquante ans autour du *Deuxième Sexe*… Je ne suis pas très fière de moi ! Comme quoi ce souci de discréditer l'autre empêche l'expression de soi[2] !

Colombel n'est pas la seule qui évoque la supposée diversion de Beauvoir : « L'oppresseur, c'est le mâle, car c'est en termes de sexualité que Simone de Beauvoir pose tous les problèmes[3]. » Nous pourrions reprocher la même chose (la diversion) aux communistes, qui se concentrent sur quelques problèmes en oubliant parfois des sujets essentiels débattus par Beauvoir : la transcendance associée à l'homme et l'immanence de la femme, la femme-objet et l'homme-sujet, etc. Ils voient le sujet de la liberté toujours associé à la sexualité. La liberté du travail n'est pas discréditée, car c'est une valeur qu'ils promeuvent eux-mêmes. Colombel est agrégée de philosophie, travaille au CNRS et ne ressent pas de discriminations du fait de son sexe. D'ailleurs, elle pense comme Simone de Beauvoir avant d'écrire *Le*

---

[1] Colombel, Jeannette, « Aliénation et exploitation du *Deuxième Sexe* : une réaction à chaud ». Dans Chaperon, Delphy, p. 366.

[2] *Ibidem*, p. 368.

[3] *Idem*, « "Kirche, küche, kinder". Les trois "K" de la démocratie occidentale. A propos de S. de Beauvoir et de quelques autres », *La Nouvelle Critique*, avril 1951. Dans Galster, p. 278.

Deuxième Sexe. Malgré tout, l'on peut remarquer qu'elle n'aborde ce sujet qu'en 1999, cinquante ans après la parution du livre.

Remarquons encore que le titre de l'article publié dans *La Nouvelle Critique*, « "Kirche, küche, kinder". Les trois "K" de la démocratie occidentale. A propos de S. de Beauvoir et de quelques autres », a été changé par Jean Kanapa. Le titre proposé par Colombel, « Aliénation et exploitation du Deuxième Sexe », ne passait pas. En 1999, elle juge ridicule cette tentative d'associer Beauvoir à l'idéal « kirche, küche, kinder ».

Apparemment, la décision d'écrire cet article lui appartient, Kanapa ne le lui demande pas. Par contre, Dominique Desanti témoigne d'une demande de la part de celui-ci, qu'elle « refuse » en raison de sa « stérilité ». Pour nous exprimer avec plus de justesse, Desanti invente cette histoire pour ne pas être accusée par le Parti de ne pas avoir d'enfants. Comme, pour le Parti, les thèmes les plus scandaleux du livre de Beauvoir sont le déni de l'instinct et de l'amour maternel, elle obtient le droit de se taire après avoir écrit un essai « dégradant » vu et refusé par Kanapa en secret lors d'un dîner chez les Casanova[1]. Le Parti cherchait des personnes susceptibles d'attaquer leurs adversaires parmi les anciens amis ou des disciples de ces derniers (Kanapa lui-même est un ancien élève de Sartre), et Desanti aurait dû être la première à attaquer Beauvoir. Pour ne pas être suspectée de tromperie, elle attire cependant l'attention sur ce que les adversaires pensent : « C'est ainsi que j'ai pu me taire publiquement, et admirer en privé le travail fondamental du *Deuxième Sexe*. Je me contentais d'attirer l'attention des camarades sur les insultes que "l'autre côté", la bourgeoisie, prodiguait à l'auteur ou à l'œuvre[2]. » Comme le Parti ne trouve pas d'ancien ami, il accepte Jeannette Colombel. Selon Renée Rousseau[3], Jeannette Vermeersch préfère l'article de Colombel. Elle est la fille du professeur Prenant, vieux communiste, respecté pour son action pendant la Résistance, mais qui est considéré comme étant dans l'erreur en refusant d'admettre les théories de Lyssenko[4]. Peut-être, à cette occasion, la fille essaie-t-elle de laver les péchés du père. On ne sait pas. Elle cite constamment Vermeersch dans ses trois articles qui critiquent, entre autres, l'existentialisme.

---

[1] Desanti, Dominique, *Les Staliniens (1944-1956). Une expérience politique*, Paris, Éditions Fayard, 1975, pp. 244-246. Dans Galster, pp. 312-314.

[2] *Idem*, « *Le Deuxième Sexe* et le Parti communiste français : souvenirs », Dans Chaperon, Delphy, p. 374.

[3] Rousseau, Renée, *Les Femmes rouges. Chroniques des années Vermeersch*, Paris, Éditions Albin Michel, 1983, pp. 127-131. Dans Galster, pp. 307-311.

[4] qui critiquent la théorie chromosomique de l'hérédité. Voir plusieurs détails dans l'Encyclopédie Universalis. Disponible sur : http://www.universalis.fr/encyclopedie/trofim-denissovitch-lyssenko/. Consulté le 29 décembre 2011.

Pour Desanti, les raisons qu'a le Parti d'incriminer *Le Deuxième Sexe* sont multiples. La forte influence de Sartre et de Beauvoir sur les intellectuels est en 1949 un danger de « déviation » pour le PCF. Le livre de Beauvoir est un péril de « pensée dissidente », « de mise en question de la hiérarchie et parfois de la nature même du combat contre la société[1] ». Le non-alignement de Sartre est donc une des causes de la réception négative du livre de Beauvoir. Nous trouvons chez Desanti la même idée exprimée par Verdès-Leroux, idée selon laquelle certaines valeurs morales (familiales, etc.) défendues par opportunisme, sont des affaires de famille :

> Oh, certes, le Parti était « féministe » en théorie. Mais l'Union des femmes françaises, organisation de masse, offrait surtout un précieux réservoir de sympathisantes qui, en tant que mères, sœurs, compagnes, étaient « du fond des tripes » contre la guerre et qui poussaient les travailleuses vers le syndicat CGT. Mais en fait, les femmes dirigeantes, responsables, assez peu nombreuses, étaient souvent choisies parce que leur compagnon ou leur famille garantissaient leur fidélité à la ligne[2].

Françoise d'Eaubonne ajoute d'autres raisons pour expliquer le scandale du *Deuxième Sexe* : le contexte historique, le statut de la femme existant en 1949 (elle ne votait que depuis quatre ans), la censure imposée par le PCF et l'Église, les instruments d'analyse de Beauvoir (psychanalyse et marxisme fusionnées), le refus de l'existentialisme qui « voulait substituer au verbe *être* celui de *devenir* […]. Le concept de "féminitude" bousculant celui de féminité inspirait le vertige[3]. » L'alliance Sartre-Beauvoir peut en être une autre raison, puisque l'on constate que l'essai *Une chambre à soi* de Virginia Woolf, qui aborde le même sujet que celui du *Deuxième Sexe*, passe inaperçu. Il est traduit par Clara Malraux en 1951. Tous ces témoignages contribuent à expliquer les réactions au *Deuxième Sexe*, le silence des associations féministes et l'attitude des féministes du Parti.

Comme nous l'avons déjà vu, Kanapa, ancien élève de Sartre, écrit lui-même un article contre *Le Deuxième Sexe*. Peut-être que si Sartre avait adhéré au Parti plut tôt[4], la relation du célèbre couple avec les communistes aurait été différente. Simone de Beauvoir témoigne de l'hostilité de Kanapa et des communistes : « De toute façon, les intellectuels communistes nous

---

[1] Desanti, Dominique, « *Le Deuxième Sexe* et le Parti communiste français : souvenirs ». Dans Chaperon, Delphy, p. 374.

[2] *Ibidem*, pp. 373-374.

[3] Eaubonne, Françoise d', « Heureuse par qui le scandale arrive ». Dans Delphy, Chaperon, p. 365.

[4] Sartre publie en 1952, dans *Les Temps modernes*, l'article « Les Communistes et la Paix » et signe ainsi son alliance politique avec le Parti communiste.

avaient eus à l'écœurement. Leur attitude à l'égard du *Deuxième Sexe*, les attaques réitérées de Kanapa nous irritaient moins que la haine dont Aragon poursuivait Nizan[1]. »

5.4. La droite

Une évidence crève les yeux : Mauriac aborde les thèmes les plus débattus par les communistes et les catholiques après la Libération, incrimine le non-respect des mêmes valeurs. Nous avons à peu près les mêmes mécontentements venant de la droite que de la gauche. Les valeurs individualistes prônées par l'existentialisme entrent en contradiction avec les valeurs chrétiennes basées sur le mariage, la famille et le travail. *Le Deuxième Sexe* est un produit de la littérature décadente, pornographique. Cependant la droite, malgré les similitudes gauche-droite constatées plus haut, rapproche le modèle de la femme beauvoirienne du modèle soviétique, qui ne fait que détruire, à son avis, la famille, par la liberté dans la maternité et dans le mariage.

5.5. Beauvoir, Mauriac, les intellectuels et *Le Deuxième Sexe*

Face à toutes les réactions et accusations portant sur les articles publiés par elle dans *Les Temps modernes* et sur *Le Deuxième Sexe*, Simone de Beauvoir se défend, s'explique plusieurs fois et analyse également l'attitude de ses contemporains. Après la parution de son article sur les mythes concernant les femmes, elle écrit une lettre à Nelson Algren, le 3 août 1948, dans laquelle elle parle de la colère éprouvée par les hommes : « la partie déjà publiée […] a rendu plusieurs hommes fous furieux ; il s'agit d'un chapitre consacré aux mythes aberrants que les hommes chérissent à propos des femmes, à la poésie tocarde qu'ils fabriquent à leur sujet. Ils semblent avoir été atteints au point sensible[2]. »

Elle réagit publiquement dans plusieurs entretiens radio, télévisés ou écrits. Dans le premier avec Claudine Chonez, un mois après la publication du deuxième tome de son livre, Beauvoir évoque la genèse du *Deuxième Sexe* et discute plusieurs thèmes qui dérangent ses contemporains : la maternité, le rôle de la femme, le travail des femmes, etc. Elle n'oublie pas de mettre en valeur le rôle bénéfique du livre pour les jeunes femmes. Le caractère scandaleux du livre, selon Beauvoir, vient du fait que la femme est

---

[1] Beauvoir, Simone de, *La Force des choses*, Paris, Éditions Gallimard, coll. « Blanche », 1963, p. 221.

[2] Beauvoir, Simone de, *Lettres à Nelson Algren. Un amour transatlantique. 1947-1964*, *op. cit.*, éd. citée, pp. 215-216.

vue en général simplement comme un sexe : « Ce n'est pas ma faute si en France […] la femme […] est pour l'homme […] un sexe[1]. » Les autres interviewées (Colette Audry et Jeanine Buissonouze) font elles aussi des commentaires sur l'aspect scandaleux de Beauvoir et de son livre. Jeanine Buissonouze fait part d'un commentaire qu'elle a entendu et qualifiant le livre de « libidineux ». Elle raconte une scène qui lui paraît amusante : deux hommes dans le quartier Saint-Germain-des-Prés discutent « intelligemment » du livre. L'un d'entre eux déclare : « Naturellement, je ne voudrais pas que ma femme le lise, il y a quand même des choses par trop raides. » Ce genre de témoignages oraux est évoqué par Beauvoir dans plusieurs entretiens, dont : un entretien avec Wilfrid Lemoine à Radio Canada[2], censuré sous la pression de l'archevêché de Montréal et qui devait être diffusé le 13 novembre 1959, un autre entretien de 1975 avec Jean-Louis Servan-Schreiber à la Télévision Française 1[3] dans lequel Beauvoir parle longuement de son livre et de la condition de la femme, du scandale de la parution du livre et des lettres reçues après sa publication. Nous ajoutons deux livres-entretiens écrits avec Alice Schwarzer et Francis Jeanson[4], qui témoignent, entre autres, de la représentation de la femme Beauvoir :

> Et quand j'allais au restaurant, à *La Coupole* par exemple, habillée de manière plutôt féminine, comme c'est mon genre, les gens me regardaient et disaient : « Ah bon, c'est elle... je croyais que... Alors, c'est qu'elle joue sur les deux tableaux. » Parce qu'à l'époque j'avais une réputation de lesbienne. Une femme qui osait écrire de telles choses, elle ne pouvait être « normale »[5].

En 1963, l'auteur du *Deuxième Sexe* publie le volume de mémoires *La Force des choses*, dans lequel elle raconte de nouveau la genèse, puis les

---

[1] Chonez, Claudine, *Actualité du livre*, entretien avec Simone de Beauvoir, avec la participation de Colette Audry et Jeanine Buissonouze, novembre 1949. Disponible sur : http://www.ina.fr/audio/PH806055647/simone-de-beauvoir-le-deuxieme-sexe.fr.html. Consulté le 20 février 2011.

[2] Lemoine, Wilfrid, entretien avec Simone de Beauvoir, Radio Canada, novembre 1959. Disponible sur : http://archives.radio-canada.ca/arts_culture/litterature/clips/2015/. Consulté le 20 février 2011.

[3] Servan-Schreiber, Jean-Louis, entretien avec Simone de Beauvoir, *Questionnaire*, Télévision Française 1, avril 1975. Disponible sur : http://www.ina.fr/art-et-culture/litterature/video/CAA00016153/simone-de-beauvoir-pourquoi-je-suis-feministe.fr.html. Consulté le 20 février 2011.

[4] Jeanson, Francis, *Simone de Beauvoir ou l'entreprise de vivre*, Paris, Éditions du Seuil, 1966.

[5] Schwarzer, Alice, *Simone de Beauvoir aujourd'hui. Six entretiens*, Paris, Éditions Mercure de France, 1984, p. 73.

malentendus et le scandale ayant eu lieu autour du *Deuxième Sexe*. L'un des malentendus, qu'elle rappelle et que nous avons rencontré chez une grande partie des intellectuels, est l'égalité des sexes. Beauvoir explique qu'elle n'a pas nié toute différence entre hommes et femmes, mais que ces différences sont d'ordre culturel et non naturel.

Beauvoir est, comme nous l'avons déjà vu, à la fois visée par les intellectuels de droite et de gauche :

> La droite ne pouvait que détester mon livre, que d'ailleurs Rome mit à l'Index. J'espérais qu'il serait bien accueilli à l'extrême gauche. Nous étions au plus mal avec les communistes ; tout de même, mon essai devait tant au marxisme et lui faisait la part si belle que je m'attendais de leur part à quelque impartialité. […] Les marxistes non staliniens ne furent guère plus réconfortants[1].

Les intellectuels groupés autour de la revue *Les Temps modernes* la soutiennent. Camus, adoptant une attitude machiste, lui reproche d'avoir ridiculisé le mâle français. L'épisode Camus est rappelé par Simone de Beauvoir dans plusieurs livres et entretiens, son attitude la déçoit profondément. Dans *Situations X. Politique et autobiographie*[2], Beauvoir, en dialoguant avec Sartre sur le machisme, se souvient du fait que Camus lui a presque jeté *Le Deuxième Sexe* à la figure.

Beauvoir se voit comme étant la cible principale de l'enquête de Mauriac et raconte la manière de celui-ci de « presser » la jeunesse pour condamner la pornographie en général et ses articles en particulier. Le résultat de l'enquête est, selon elle, « maigre », d'autant plus que Mauriac « étouffe » des lettres qui la défendent comme celles de Pouillon et de Cau. Pour Eaubonne, il y a une cible commune, Beauvoir et Sartre. Comme dans le cas du livre de Virginia Woolf, le livre d'Eaubonne[3], qui traite, deux ans plus tard, certains thèmes du *Deuxième Sexe*, laisse les lecteurs indifférents. Cela appuie notre supposition selon laquelle le scandale autour du livre de Beauvoir a beaucoup à faire avec Sartre[4]. Nous pouvons encore conclure, à ce stade, que Mauriac a certainement une dent contre Beauvoir. Il écrit une

---

[1] Beauvoir, Simone de, *La Force des choses*, *op. cit.*, éd. citée, pp. 208-209.

[2] Sartre, Jean-Paul, *Situations X. Politique et autobiographie*, Paris, Éditions Gallimard, 1976, pp. 119-120.

[3] Eaubonne, Françoise d', *Le Complexe de Diane : érotisme ou féminisme*, Paris, Éditions R. Julliard, 1951.

[4] Plusieurs intellectuels donnent aussi cette clé, l'historienne Sylvie Chaperon par exemple : « A travers Simone de Beauvoir, Sartre est visé, et plus généralement l'existentialisme… » Dans Chaperon, Sylvie, *Les Années Beauvoir (1945 – 1970)*, *op. cit.*, éd. citée, p. 171.

lettre à Roger Stéphane, après la parution de l'article sur l'initiation sexuelle de la femme, dans laquelle il s'exprime ouvertement : « J'apprends beaucoup de choses sur le vagin et le clitoris de votre patronne, dans le dernier numéro des *Temps Modernes*[1]. » Beauvoir tire une conclusion qui est à retenir : dans le privé, Mauriac n'a pas peur des mots. Dans son *Bloc-notes* de 1963, il ne se souvient pas de la lettre envoyée à Stéphane : « Si j'ai tenu ce propos impardonnable, je demande pardon à Simone de Beauvoir[2]. » Pourtant, dans la même lettre, nous sentons qu'il est motivé par la rancune : « Cet adversaire qui n'écrit mon nom qu'avec hostilité ou mépris […] ce serait son tour de se frapper la poitrine quand elle attribue mon gaullisme à la sénilité[3]. »

Si nous y ajoutons la déclaration de la nièce de Mauriac, les choses deviennent plus claires, Mauriac méprise aussi Beauvoir en raison de son athéisme et de l'attraction qu'elle exerce sur les jeunes :

> - Vous avez perdu la foi à seize ans, je crois, qu'en pensait votre grand-père ?
> - Ça ne l'enchantait pas du tout […] et puis ça s'est fait progressivement […], beaucoup à la suite de lectures comme Sartre, Simone de Beauvoir [..] la seule chose contre laquelle il s'insurgeait c'est par exemple quand je passais dans cette chambre ici des heures à me délecter en lisant *Les mémoires d'une jeune fille rangée* ou *L'invitée* de Simone de Beauvoir, ça l'agaçait un tout petit peu parce qu'il me disait : Mais, enfin, il n'y a pas que les athées qui soient des gens intelligents, il y a des catholiques intelligents aussi et, craque, il me bombardait Edith Stein, Simone Veil, etc. Bon, j'ai toujours préféré Simone de Beauvoir[4].

Nous pouvons aussi constater que Mauriac s'en prend à toute personne qui critique son œuvre : Sartre critique son art du roman, Claude-Edmonde Magny aussi. Mauriac écrit une lettre à Jean-Louis Curtis au sujet de Magny qu'il met dans la catégorie des « idiotes instruites qui enfoncent leurs talons Louis XV sur toutes les voies sacrées de notre vie, ces connes

---

[1] Stéphane, Roger, *Tout est bien*, Paris, Éditions Quai Voltaire, 1989, pp. 49-50. Dans Galster, p. 296.

[2] Mauriac, François, extrait du *Bloc-notes, Le Figaro littéraire*, 14-20 novembre 1963. Dans Galster, p. 295.

[3] *Ibidem*, p. 295.

[4] Paviot, Paul, *Mauriac ou l'enracinement, France Régions 3 Bordeaux*, janvier 1977, entretient avec la famille de Mauriac, déclaration de sa nièce Anne Wiazemsky. Disponible sur : http://www.ina.fr/art-et-culture/cinema/video/RBC06018107/ mauriac-ou-l-enracinement.fr.html.
Consulté le 3 mars 2012.

pédantes et piaillantes, il faudrait les mettre dans une garderie d'enfants à torcher des derrières et à vider des pots jusqu'à la mort[1] ».

Le sujet de l'enquête de Mauriac reste un des thèmes fréquemment discutés par Beauvoir avec d'Eaubonne. Après les conclusions tirées par Mauriac, où il évoque le ton de fille émancipée d'Eaubonne, Beauvoir écrit à celle-ci une lettre de félicitation dans laquelle elle ajoute que l'enquête finit confusément pour Mauriac. En outre, elle est sceptique concernant la franchise de l'enquêteur : « Juste à point pour clore l'enquête, une angélique jeune fille lui envoya une lettre qui comblait si exactement ses vœux que nous fûmes nombreux à nous ébaudir de cette chance[2] ! » Nous ne trouvons aucune information sur cette jeune fille dans le recueil de Galster et Mauriac donne seulement l'information selon laquelle elle est étudiante à Arras. Nous avons cherché par curiosité son nom dans le catalogue de la Bibliothèque Nationale de France et nous avons trouvé des informations qui peuvent correspondre à la personne dont il s'agit. Cécile Gariel traduit plusieurs livres religieux (1966, *Vatican II pour tous* de Bernard Häring ; 2004, *Le Rosaire* de Renzo Agasso ; 2009, *Les Lettres* de Padre Pio), publie *Le Pain d'Emmaüs* en 2006 et, en plus de cela, est directeur responsable de *Vidéovip. La revue audio-visuelle des jeunes*, revue destinée aux enfants qui paraît en 1972 et 1973 et qui distribue des disques de musique religieuse. Pourtant, nous n'avons aucune certitude au sujet de l'identité entre les deux personnes, celle de l'enquête et celle de ces publications.

Concernant la soi-disant stratégie de publication des articles de Beauvoir dans le but d'attirer les lecteurs, nous nous rendons compte dans *La Force des choses*, ainsi que dans l'entretien de Beauvoir avec Alice Schwarzer de 1976, que l'auteur n'a jamais pensé à cela. C'est, en tout cas, ce qu'elle déclare.

Les intellectuels qui écrivent dans le numéro sur *L'Initiation sexuelle de la femme* sont eux aussi traînés dans la boue, peut-être en raison de leur homosexualité. Ingrid Galster propose cette clé de lecture pour justifier la violence des réactions relatives à l'article de Beauvoir : « On remarquera que le cas de Beauvoir était encore "aggravé" par la présence de plusieurs homosexuels au sommaire : Jean Genet, Roger Stéphane, Jean-Jacques Rinieri et Maurice Sachs[3]. »

Nous nous étonnons de la surprise de Beauvoir devant les controverses autour de son livre, car le scandale de la révocation de Beauvoir de

---

[1] Mauriac, François, *Nouvelles lettres d'une vie (1906-1970) - Lettre à Jean-Louis Curtis*, [1950], Paris, Éditions Bernard Grasset, 1989, p. 258.

[2] *Ibidem*, p. 205.

[3] Galster, Ingrid (dir.), *Le Deuxième Sexe de Simone de Beauvoir*, *op. cit.*, éd. citée, note p. I.

l'enseignement en 1943 par le Ministère de l'Education nationale du gouvernement de Vichy prouve que la parution du *Deuxième Sexe* ne pouvait être moins honnie que son auteur, considéré comme un enseignant dangereux :

> Désireux de rétablir, en partie, une société prérévolutionnaire, Vichy les avait remplacés par travail, famille, patrie. Beauvoir heurta les esprits en tant qu'enseignante parce que ni dans sa manière de vivre ni par son enseignement elle ne contribua à mettre cette idéologie en valeur : elle n'était pas un modèle. En effet, elle n'avait pas de foyer, vivait à l'hôtel, corrigeait ses copies au café et avait un amant. Pire : elle recommandait à ses élèves la lecture de Proust et de Gide considérés comme décadents. En outre, elle leur parlait de la psychanalyse et leur recommandait la visite de l'hôpital psychiatrique Saint-Anne[1]. Tout cela était considéré inadmissible car Beauvoir enseignait à de futures éducatrices censées transmettre l'idéologie de Vichy à leurs élèves. Il est certain que son enseignement ne contribuait pas à les convaincre de l'importance de la famille et de la maternité[2/3].

Nous voyons bien que toutes les raisons du scandale du *Deuxième Sexe* ont été anticipées par les intellectuels qui réagissent à l'enquête de Mauriac ou à la parution du livre et des articles de Beauvoir : l'athéisme, l'indécence (le présupposé lesbianisme de Beauvoir exprimé implicitement), l'association avec Sartre et l'existentialisme, le danger de déviation du chemin balisé par le christianisme, etc.

5.6. Sartre, Mauriac et les intellectuels

Pouvons-nous penser, après avoir analysé l'enquête de Mauriac dirigée contre l'abject dans la littérature, que celle-ci est perçue par les intellectuels comme une enquête contre la philosophie de l'existentialisme ou du surréalisme ? Pas totalement, car Mauriac et les jeunes chrétiens s'en prennent aussi à la création des « pseudo-disciples », aux créations dérivées de ces philosophies. Donc il y a plus que cela. L'exemple concret offert par Mauriac, c'est-à-dire celui d'une attaque contre *L'Initiation sexuelle de la femme*, donne-t-il l'occasion aux jeunes intellectuels de discuter de la condition de la femme en 1949, des représentations de la femme ou d'autres thèmes débattus par les articles de Beauvoir ? Non. Le seul qui y prête attention et qui sera pris à partie par Mauriac dans la conclusion de l'enquête, c'est Domenach. La seule qui sera jugée selon la même grille de

---

[1] Cf. l'entretien avec Jacqueline Gheerbrant, son ancienne élève au lycée Molière.
[2] Galster, Ingrid, *Beauvoir dans tous ses états, op. cit.*, éd. citée, p. 161.
[3] Voir aussi Winock, Michel, *Le Siècle des intellectuels, op. cit.*, éd. citée, p. 496.

lecture que Beauvoir, c'est Françoise d'Eaubonne, la « petite fille émancipée » dont Mauriac parle aussi dans la conclusion. De fait il est beaucoup plus question de Sartre, qui est reconnu comme cible par plusieurs intellectuels. Nous pouvons conclure que l'article de Simone de Beauvoir n'est qu'un prétexte utilisé par Mauriac pour ouvrir l'enquête, une tentative de mise à mort de Sartre et implicitement de Beauvoir et des *Temps modernes*[1]. Cette présupposition est faite par plusieurs intellectuels (implicitement par Vidal-Naquet, explicitement par Erval, comme nous l'avons déjà remarqué dans la deuxième partie du chapitre), ou chercheures citées (Galster, Chaperon). Quelle peut donc être la raison qui a poussé Mauriac à vouloir détruire Sartre et les existentialistes ?

Dans un article de 1938[2], François Mauriac se déclare fier de sa génération, qui n'a jamais insulté ses aînés. On pourrait dire, avec Barré, que Mauriac a un « pressentiment du mauvais coup qui se trame déjà contre lui du côté de la *NRF*[3] ». En 1939 paraît un article commandé, apparemment, par Jean Paulhan à Jean-Paul Sartre et qui s'appelle « Monsieur François Mauriac et la liberté ». Selon Barré, Jean Paulhan informe l'un de ses proches du fait que Sartre lui a envoyé un « parfait "Mauriac et la liberté romanesque" » : « jamais le truquage de Mauriac n'avait été si bien démontré[4] ».

Si l'on peut voir là l'origine de l'hostilité entre Sartre et Mauriac, il n'est pas inintéressant de suivre le parcours du troisième larron. Jean Paulhan est fondateur des *Lettres françaises* et membre du Comité national des écrivains, directeur de *La Nouvelle Revue française* entre 1925 et 1940. Cette dernière, qui était le point de référence dans le monde intellectuel d'avant guerre, est, après guerre, discréditée par sa collaboration avec l'occupant. Jean Paulhan entre alors au comité directeur des *Temps*

---

[1] Dans la première enquête littéraire organisée par Jules Huret, on parle de l'écrivain « qui fait face individuellement aux tribus rivales ("L'on me sait ennemi absolu") et le conduit à un véritable désir de "mise à mort" par la négation de l'existence même de l'adversaire ("Ce n'est pas une œuvre") ». Dans Bertrand, Jean-Pierre ; Provenzano, François, « Un laboratoire historiographique : l'Enquête sur l'évolution littéraire en Belgique (1891-1892) », *Romantisme*, 2010/3, n° 149, pp. 77-89. Disponible sur : http://www.cairn.info/revue-romantisme-2010-3-page-77.htm. Consulté le 15 avril 2011.

[2] Mauriac, François, « Mort de Francis Jammes », *Le Figaro*, 2 novembre 1938. Dans Barré, Jean-Luc, *François Mauriac. Biographie intime II – 1940-1970*, Paris, Éditions Fayard, 2010.

[3] Barré, Jean-Luc, *François Mauriac. Biographie intime II – 1940-1970, op. cit.*, éd. citée, p. 554.

[4] Cité par Flower, John E., Introduction au livre *François Mauriac & Jean Paulhan. Correspondance 1925-1967*, Paris, Éditions Claire Paulhan, 2001.

modernes[1]. Si, au début, il est l'un des amis de Sartre, une rampe de lancement pour ce dernier (dans la *NRF*), après la parution des *Temps modernes*, il devient l'un des ennemis les plus virulents de l'existentialisme, car il se heurte très vite à la pensée sartrienne. « Paulhan avait pourtant participé au démarrage des *Temps modernes*, y avait donné plusieurs textes, tout en contestant la doctrine sartrienne sur la littérature[2]. » Paulhan quitte donc les *Temps modernes* et, à défaut de pouvoir publier la *NRF*, il fonde en 1946 *Les Cahiers de la Pléiade*, instrument de lutte contre la théorie sartrienne de l'engagement et de la « résistance au "résistantialisme"[3] ». Il publie Julien Benda, André Gide, André Malraux, etc. Pour lui, l'important c'est que les écrivains assument leurs responsabilités à eux, pas celles des magistrats. A chacun sa place et sa fonction. Sa revue prendra la forme

> des coûteux *Cahiers de la Pléiade*, qui plaideront en treize livraisons, du printemps 1946 à celui de 1952, pour une « littérature dégagée », selon la formule de leur directeur, et qui sera prise à partie par Maurice Merleau-Ponty dans la livraison d'avril 1947 des *Temps modernes*, en des termes qui ne laissent aucune place à l'équivoque quant à l'état des relations entre J. Paulhan et le groupe de J.-P. Sartre : « Au sens étroit et sectaire [qui serait celui de J. Paulhan, écrit M. Merleau-Ponty], la littérature engagée serait celle qui oublierait d'être littérature, la littérature dégagée celle qui ne dit rien de rien[4]. »

Nous pourrions dire que Paulhan et Mauriac deviennent alors des partenaires d'affaires, car ils se rendent service l'un à l'autre. En critiquant « le langage des vertus[5] » de Sartre qu'il n'a pas et en évoquant « la volonté libre » de ses personnages, Paulhan défend implicitement, selon Jean-Philippe Martel, Mauriac. Ce dernier, en échange, en 1951, « donne un texte à J. Paulhan pour l'hommage qu'il prépare à André Gide, dans le cadre d'un

---

[1] C'est la revue *Les Temps modernes*, revue des penseurs « libres » et non liés à une orthodoxie, des littéraires et des philosophes engagés, qui remplace en importance la *NRF* dans l'après-guerre, selon Boschetti, dans *Sartre et « Les Temps modernes »*, *op. cit.*, éd. citée.

[2] Winock, Michel, *Le Siècle des intellectuels*, *op. cit.*, éd. citée, p. 589.

[3] *Ibidem*, p. 587.

[4] Martel, Jean-Philippe, « Discordes à *La Table Ronde* (1948-1954) : Paulhan, Mauriac, Laurent et les autres », *Querelles d'écrivains (XIX^e^-XXI^e^ siècles) : de la dispute à la polémique. Médias, discours et enjeux*, *Contextes*, n° 10 / avril 2012. Disponible sur : http://contextes.revues.org/4903. Consulté le 1 mai 2012. Paulhan fondera ensuite *La Nouvelle Nouvelle Revue française* en 1953 et redeviendra directeur de la NRF réapparue en 1956 sous son ancien titre.

[5] Paulhan, Jean, « Jean-Paul Sartre n'est pas en bons termes avec les mots », *La Table ronde*, Paris, n° 35, novembre 1950.

numéro spécial de *La Nouvelle Revue française* pour lequel G. Gallimard a obtenu une autorisation particulière[1]. » Une rupture entre les deux hommes aura lieu plus tard.

Après avoir vu les parcours des hommes et de leurs amitiés, entrons dans le fond du problème, qui est essentiellement littéraire. En 1939, Mauriac[2] est déjà un académicien notoire, adepte de littérature traditionnelle, « homme bourgeois » et catholique reconnu, faisant partie de l'ancienne génération, des « directeurs de consciences ». Il n'est pas apprécié par les adeptes de la littérature moderne (« Ils veulent me faire écrire comme François Mauriac[3] », écrit Céline) et il le sent :

> En juillet 1938, Mauriac invoque, dans un article de *La Revue de Paris*, cet « esprit de génération »[4] qui le rattache au nouvel académicien André Maurois comme à Jules Romains, Roger Martin du Gard, Paul Morand ou Jean Giraudoux, reconnaissant par là même qu'il est devenu indissociable d'une certaine époque de l'histoire littéraire. Ce que le jeune Jean-Paul Sartre va se charger de lui confirmer, sept mois plus tard, avec une hargne calculée, visant de toute évidence à designer cet ainé si glorieux comme l'incarnation même d'une littérature académique, bourgeoise et bien-pensante qu'il entend dynamiter[5].

Dans son article « Monsieur François Mauriac et la liberté », Sartre exprime son opinion vis-à-vis de l'art du roman de Mauriac. Il attaque la légitimité de celui-ci en tant que romancier (en visant principalement le roman *La Fin de la nuit*) :

> Voulez-vous que vos personnages vivent ? Faites qu'ils soient libres […] les auteurs chrétiens, par la nature de leur croyance, sont le mieux disposés à écrire des romans : l'homme de la religion est libre […]. Voilà bien ce qu'il pense [Mauriac]. Il a écrit un jour que le romancier était pour ces créatures comme Dieu pour les siennes. […] Eh bien non ! Il est temps de le dire : le romancier n'est point Dieu. […] Le lecteur de roman ne veut pas être Dieu. […] La fin de la nuit n'est pas un roman. […] Monsieur Mauriac

---

[1] Martel, Jean-Philippe, « Discordes à *La Table ronde* (1948-1954) : Paulhan, Mauriac, Laurent et les autres », art. cit., rev. cit. Disponible sur : http://contextes.revues.org/4903. Consulté le 1 mai 2012.

[2] Voir aussi Bouffartigue, Delphine, « Mauriac (François). 1885-1970. ». Dans Julliard Jacques ; Winock, Michel (sous dir.), *Dictionnaire des intellectuels français*, [1996], Paris, Éditions du Seuil, janvier 2009, pp. 936-938.

[3] Cité par Vitoux, Fréderic, *La Vie de Céline*, Paris, Éditions Grasset, 1988.

[4] Mauriac, François, « André Maurois, de l'Académie française », *La Revue de Paris*, 15 juillet 1938.

[5] Barré, Jean-Luc, *François Mauriac. Biographie intime II – 1940-1970*, *op. cit.*, éd. citée, p. 557.

> n'est pas un romancier. […] le roman est écrit par un homme pour les hommes au regard de Dieu, qui perce les apparences sans s'y arrêter, il n'est point de roman, il n'est point d'art, puisque l'art vit d'apparences. Dieu n'est pas un artiste ; M. Mauriac non plus[1].

Le coup est d'autant plus rude pour Mauriac qu'il donne la liberté aux personnages du roman *Les Chemins de la mer* écrit en 1939. Barré considère qu'ici Mauriac dépasse les frontières habituelles de son champ romanesque. Et, de plus, « Mauriac y aborde les thèmes les plus scabreux – inceste, homosexualité... – avec une transparence qu'il ne s'était jamais autorisée jusque-là[2] ».

Mauriac renonce longtemps à écrire des romans, mais estime dans ses *Mémoires intérieurs* que le coup de Sartre a eu un effet salutaire sur son œuvre. Il réévalue son système de pensée en reconnaissant la légitimité de Sartre : « Le jour où l'écrivain le plus important de la nouvelle génération essaie de vous tordre le cou, ce jour-là, confiera-t-il, vous avez nettement le sentiment qu'il y a quelque chose de changé. Personnellement, ça m'a fait réfléchir sur mon métier[3]. » Gide lui aussi le fait un peu plus tard, en 1945, en intervenant dans *Terre des hommes* avec un article, « L'Existentialisme », article qui témoigne de son intérêt pour le jeune intellectuel. Il écrit dans le numéro 8 de l'hebdomadaire : « Alors qu'il parle de s'engager dans l'époque, c'est l'époque qui s'engage à travers lui. »

Si Gide reconnaît la légitimité de Sartre, plusieurs revues et intellectuels s'efforcent de détruire l'existentialisme. N'oublions pas *Sartre est-il possédé ?*, essai publié par Pierre Boutang en collaboration avec Bernard Pingaud en 1946 ; *La Part du feu* publié en 1949 par Maurice Blanchot ; *La Littérature à l'estomac*, pamphlet publié en 1950 par Julien Gracq, etc. Gracq parle dans ce livre de la transformation de la littérature en non-littérature. Ni les écrivains, ni les lecteurs ne sont moins désorientés :

———

[1] Sartre, Jean-Paul, « M. François Mauriac et la liberté », *La Nouvelle Revue française*, Paris, n° 305, 1er février 1939, pp. 212-232.

[2] Barré, Jean-Luc, *François Mauriac. Biographie intime II – 1940-1970*, *op. cit.*, éd. citée, p. 558. Et ensuite : « Les héros des *Chemins de la mer* ont en commun de vivre dans la transgression et la mauvaise conscience. Qu'il s'agisse de Denis Révolou et de sa sœur Rose, unis par un même secret passionnel, de Landin, le clerc de notaire homosexuel, corrupteur et corrompu, qui finira assassiné par un gigolo, ou du poète Pierre Costadot, figure d'éternel adolescent voué à une fin prématurée, chacun d'eux s'y trouve confronté à ses propres démons intimes sans que le romancier s'emploie, pour une fois, à les en détourner, se contentant de les décrire jusque dans leurs pires errances. »

[3] Cité par Guillemin, Henri, *Parcours,* Paris, Éditions du Seuil, 1989. Dans Barré, Jean-Luc, *François Mauriac. Biographie intime II – 1940-1970*, *op. cit.*, éd. citée, p. 554.

« Une chose en tout cas devient après la libération d'année en année plus claire […] personne, ni écrivains, ni public, ne sait plus au juste à quoi s'en tenir. Une impression de désarroi, d'incertitude, de *distance* entre eux et le public se fait jour chez beaucoup d'écrivains[1]. » La critique elle aussi est déstabilisée :

> On ne sait s'il y a une crise de la littérature, mais il crève les yeux qu'il existe une crise du jugement littéraire. […] On dirait que sur la rétine du critique moderne se sont multiplié les *points aveugles* : là où son collègue d'en face est offusqué par une lumière éblouissante, le plus souvent il ne perçoit rien, – à la lettre rien. D'un côté, Gide, Claudel, Breton, Sartre, Malraux ou Camus, – de l'autre Aragon, Elsa Triolet, Guillevic, Laffitte, Madeleine Riffaut, Simone Téry, Kanapa, – des dissentiments aussi continus […][2].

Pourtant, l'alternative à la non-littérature des « magistrats » tel que Sartre n'est pas pour Gracq le retour à la littérature ancienne :

> Si quelques-uns croient pouvoir brandir ce texte comme un plaidoyer en faveur du retour à la littérature anodine, au « petit jeu littéraire », je préfère les avertir tout de suite qu'ils font fausse route […] il n'a jamais été question d'en revenir à la littérature reposante, à la littérature considérée « comme art d'agrémenter, si peu que ce soit, les loisirs d'autrui » […] non pas la littérature « qui pense » […] non pas même la littérature qui s'engage, mais très exactement une littérature métaphysique *de la chair* dont l'injection *à froid* dans la littérature me paraît génératrice de précipités indigestes. Quand je dis que « la littérature est depuis quelques années victime d'un formidable manœuvre d'intimidation de la part du non-littéraire, et du non-littéraire le plus agressif », je désire rappeler seulement qu'un engagement irrévocable de la pensée dans la *forme* prête souffle de jour en jour à la littérature : dans le domaine du sensible, cet engagement est la condition même de la poésie, dans le domaine des idées , il s'appelle le *ton* ; aussi assurément Nietzsche appartient à la littérature, Kant ne lui appartient pas. C'est pour l'avoir oublié un peu légèrement que nous nous trouvons menacés aujourd'hui de cette chose impensable : une littérature des magistrats[3].

Jacques Laurent, collaborateur de *La Table ronde* en 1948, écrit plusieurs articles anti-Sartre. En février 1951, il écrit un article intitulé

---

[1] Gracq, Julien, *La Littérature à l'estomac*, [1950], Paris, Éditions Librairie José Corti, 2010, pp. 10-11.
[2] *Ibidem*, pp. 11, 13.
[3] *Ibidem*, pp. 73, 74.

« Paul et Jean-Paul[1] », manifeste anti-sartien, plaidoyer contre la littérature engagée. Il ne s'arrêtera pas là, il fondera en 1953 une revue, *La Parisienne* (la feuille des « Hussards[2] »), qui attaquera assidument *Les Temps modernes* et répondra au débat de 1948 de Sartre sur la littérature engagée avec son roman *Le Petit Canard* de 1954. Selon Winock, dans « Paul et Jean-Paul », la complicité de Mauriac est évidente :

> Cela suffit sans doute pour que Mauriac, cessant de gratter sa plaie, fasse présent à son cadet d'une intronisation en règle dans les honneurs littéraires, par le truchement d'un article du *Figaro* […]. Cet article, publié en plaquette par Grasset, n'est pas un simple service rendu par le jeune écrivain à son parrain ; c'est aussi un plaidoyer brillant, sarcastique et argumenté contre la littérature engagée et contre son théoricien patenté. L'astuce du jeune écrivain consiste à avoir associé les deux prénoms de deux écrivains aussi dissemblables que Paul Bourget et Jean-Paul Sartre. Bourget, parangon décrié de la littérature bourgeoise, conformiste, bien-pensante, et Sartre, prophète célèbre de la révolte anti-bourgeoise[3].

Laurent critique l'art du roman de Sartre et défend Mauriac, qui se comporte comme « tous les romanciers se comportent, en France, depuis la *Princesse de Clèves* ». De plus, ce que Sartre défend, le roman à thèse, n'a pas le même sens pour Laurent : « à ces yeux roman signifie roman à thèse et que dans ce genre plus l'auteur se cachera bien, moins il risquera d'être soupçonné d'avoir monté le cou au lecteur, manigancé un guet-apens pour lui faire avouer […] des idées qui ne sont pas les siennes[4]. » D'ailleurs, « les critiques de Sartre contre Mauriac eussent été pertinentes si Mauriac avait été romancier à thèse[5] ».

Nous réalisons donc que Mauriac entre dans beaucoup de disputes avec les intellectuels et les revues de son temps. Paulhan ressuscite la *NRF*

---

[1] Laurent, Jacques, *Paul et Jean-Paul*, Paris, Éditions Grasset, 1951.

[2] Hussards, intellectuels « dégagés » : « On peut qualifier ce présupposé d'une nature humaine invariable de philosophie de droite ; de sorte que l'abstentionnisme littéraire serait de droite. Ce sera effectivement le cas de ceux qui, après la Seconde Guerre mondiale, seront regroupés sous l'étiquette de "Hussards", et qui, effectivement, entendaient défendre une littérature "dégagée" contre les injonctions du théoricien de gauche Jean-Paul Sartre. » Dans Winock, Michel, « L'Écrivain en tant qu'intellectuel », *Mil neuf cent. Revue d'histoire intellectuelle*, 2003/1 n° 21, p. 115. Disponible sur : http://www.cairn.info/article.php?ID_REVUE=MNC&ID_NUMPUBLIE=MNC_021&ID_ARTICLE=MNC_021_0113. Consulté le 15 mai 2010.

[3] Winock, Michel, *Le Siècle des intellectuels*, *op. cit.*, éd. citée, pp. 593-594.

[4] Laurent, Jacques, *Paul et Jean-Paul*, *op. cit.*, éd. citée, p. 47.

[5] *Ibidem*, p. 47.

en 1953 (comme nous l'avons déjà rappelé) au moment où Mauriac avait pour plan « d'occuper la place laissée libre par la *NRF*[1] ». Il déclare dès l'annonce, en 1952, de la *NNRF* :

> Ce sera une sorte de petite guerre entre les deux revues [*Table ronde* et *NNRF*]. Je le dis comme il faut le prendre, sans arrière-pensée et sans forfanterie. Il s'agit de nous défendre pied à pied et si nous sommes battus, ce sera après avoir épuisé toutes les possibilités. On nous croit pris entre deux feux : d'un côté la machine de guerre Gallimard ; de l'autre, le bataillon juvénile des amis de Jacques Laurent. Je passe donc à l'attaque. Je vais inaugurer une nouvelle rubrique ; une sorte de *Cahier* où je consignerai mes réflexions sur l'actualité, sur les hommes et les évènements[2].

Nous pensons que Mauriac avait pour objectif de mettre à mort Sartre, l'existentialisme et les intellectuels groupés autour de la revue *Les Temps modernes*, mais surtout de reprendre la place qu'il a occupée avant le coup de Sartre. Cela n'est possible que si l'on retourne à la vieille littérature et aux vieilles règles morales. C'est cela que Mauriac souhaite et, de plus, il l'annonce au début de son enquête en prenant à témoin Gilbert Sigaux : « Un jeune auteur-éditeur, Gilbert Sigaux, me disait l'autre jour que l'heure était peut-être venue, pour sa génération, d'une prise de conscience analogue à celle que manifesta, vers 1910, l'enquête d'Agathon[3]. » Ce n'est pas par hasard qu'Ingrid Galster fait une comparaison entre l'enquête de Mauriac et celle d'Agathon dans la préface de son recueil de 2004.

En lisant les résultats de l'enquête proposée par Agathon[4] et l'analyse de Christophe Prochasson sur « l'arbitraire de l'échantillon retenu par les auteurs[5] », nous observons des similarités entre ces deux enquêtes. Les enquêteurs de 1910 sont deux jeunes intellectuels nationalistes et catholiques, Mauriac est « catholique et dreyfusard, homme d'ordre et progressiste, romancier et journaliste[6] ». Agathon questionne les garçons de

---

[1] Winock, Michel, *Le Siècle des intellectuels*, *op. cit.*, éd. citée, p. 591.

[2] Mauriac, François *Combat*, 17 décembre 1952, interview citée par Blandin, C., *Genèse de « La Nouvelle Nouvelle Revue Française »*, mémoire de DEA, IEP de Paris, 1996. Dans *Ibidem*, pp. 591-592.

[3] Galster, Ingrid. Dans Galster, p. 22.

[4] Agathon (pseudonyme pour Henri Massis et Alfred de Tarde), *Les Jeunes Gens d'aujourd'hui*, Paris, Éditions Plon, 1913.

[5] Prochasson, Christophe « Enquête d'Agathon ». Dans Winock, Michel (sous dir.), *Dictionnaire des intellectuels français*, [1996], Paris, Éditions du Seuil, octobre 2002, janvier 2009, pp. 523-524.

[6] Winock, Michel (sous dir.), *Dictionnaire des intellectuels français*, [1996], Paris, Éditions du Seuil, octobre 2002, janvier 2009, p. 936.

dix-huit à vingt-cinq ans (la jeunesse d'élite), Mauriac « tous les chrétiens de vingt ans », « la jeunesse », « des jeunes esprits de toute appartenance », « jeunes intellectuels et écrivains qui partagent la jeunesse d'aujourd'hui », « des écrivains de moins de trente ans ». L'organe de presse qui publicise l'enquête est, en 1910, *L'Opinion*, un journal pour intellectuels. *Le Figaro littéraire* « entretient des liens étroits avec l'intelligentsia conservatrice et ses institutions, surtout l'Académie française[1] ». Le but annoncé d'Agathon est de « décrire le type nouveau de la jeune élite intellectuelle », celui de Mauriac est de dénoncer les « limites de l'abject » dans la littérature et le danger menaçant l'individu, la nation et la littérature elle-même.

Le portrait de la « nouvelle génération » décrit par Agathon est une création :

> En France, l'enquête d'Agathon […] offre un portrait de la génération née autour de 1890 conforme à ce que les auteurs aimeraient bien qu'elle soit, c'est-à-dire confiante, affirmative, créative, saine, optimiste, patriotique, catholique et, par-dessus tout, française. Les thèmes retenus par Agathon – catholicisme, militarisme, nationalisme -, avant d'être représentatifs, se veulent surtout mobilisateurs[2].

Si, apparemment, la nouvelle génération sondée en 1949 ne voit plus dans les ouvrages érotiques un sujet interdit, elle a surgi dans un monde dévasté et avili, elle ne croit plus à la littérature, la littérature est devenue le domaine réservé de quelques spécialistes, le contre-poids chrétien manque, par un coup de théâtre la situation change à la fin de l'enquête de Mauriac. Celui-ci découvre la présence d'un « courant souterrain de grâce », d'un « bonheur caché », d'une « joie dont une jeunesse sanctifiée garde au milieu de nous le secret. » Il s'agit de la même dissimulation.

Selon Christophe Prochasson, en 1910, les déficiences techniques de l'enquête d'Agathon sont dues à l'échantillon proposé :

> Le profit est faible à relever l'étroitesse et l'arbitraire de l'échantillon retenu par les deux auteurs : des jeunes gens, à l'exclusion de toute jeune fille, de dix-huit à vingt-cinq ans, issus des grandes écoles, de facultés et de lycées « choisis parmi les plus représentatifs de leur groupe »[3].

---

[1] Note dans Galster, p. 327.

[2] Hebert, Karine, *Impatient d'être soi-même. Les étudiants montréalais, 1895-1960*, Québec, Presses de l'Université du Québec, 2008, p. 73.

[3] Prochasson, Christophe, « Enquête d'Agathon ». Dans Winock, Michel (sous dir.), *Dictionnaire des intellectuels français*, *op. cit.*, éd. citée, p. 523.

Les déficiences techniques de l'enquête de Mauriac sont, à notre avis, les suivantes : Mauriac change progressivement de critères, il y a trop de lettres récusées qui ne sont pas publiées et les questions rhétoriques de Mauriac englobent la réponse qu'il attend de la part des intellectuels.

Une autre enquête à laquelle il est possible que Mauriac ait pensé en 1949 est celle menée par Henry Bordeaux et que Gisèle Sapiro rappelle[1]. Ce dernier mène une enquête sur le mariage après la Grande Guerre, dans *L'Echo de Paris*, en évaluant les méfaits de la guerre sur l'institution du mariage. Il propose, dans *La Crise de la famille française*[2], de lutter pour défendre la famille contre « le danger social » que représentent le divorce, les revendications féministes et la dénatalité.

La seule chose qui nous paraît étrange dans la démarche de Mauriac en 1949 est liée à son homosexualité. Son homosexualité a été tue, mais une fois connue, elle change légèrement la donne. Mauriac condamne la littérature « décadente », la sexualité dans les lettres et alerte sur le danger que l'érotisme des existentialistes et des surréalistes fait peser sur la vraie littérature, la nation et l'individu. D'ailleurs, il parle aussi de morale chrétienne. En fait, François Mauriac cache son homosexualité et surveille ses apparences pour pouvoir, peut-être, se protéger. Vu qu'il est un exemple, voire un modèle pour ses contemporains, il ne peut pas les décevoir. Son fils déclare :

> Homosexuel, mon père ? Non, certainement pas au sens où l'on entend ce terme quand on l'applique à Gide, Cocteau, Jouhandeau ou Montherlant. Mais de tendance homosexuelle, oui, bien sûr. […] Si je suis triste quand j'évoque ce problème c'est parce que mon père en a beaucoup souffert. Il a cru, plus ou moins, il est vrai, devoir cacher ses sentiments en raison de la religion… de sa famille, de…[3]

---

[1] Sapiro, Gisèle, « Salut littéraire et littérature du salut », *Actes de la recherche en sciences sociales*, Vol. 111-112, mars 1996, *Littérature et politique*, pp. 36-58. Disponible sur : http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/arss_0335-5322_1996_num_111_1_3167. Consulté le 10 juillet 2012 ou *La Guerre des écrivains*, Paris, Éditions Fayard, 1999, pp. 209-241.

[2] Bordeaux, Henry, *La Crise de la famille*, coll. « Les Bonnes Lectures », Paris, Éditions Flammarion, 1921.

[3] Barré, Jean-Luc, *Le Général et le journaliste*, conversation avec Jean Mauriac, Paris, Éditions Fayard, 2008, pp. 43-44 ou Garcin, Jérôme, « En vidéo... Jean Mauriac : ces hommes qu'aimait son père à sa manière », 8 février 1998. Disponible sur : http://bibliobs.nouvelobs.com/documents/20080208.BIB0754/en-video-jean-mauriac-ces-hommes-qu-039-aimait-son-pere-a-sa-maniere.html. Consulté le 3 mars 2012.

Ce n'est pas seulement Jean Mauriac qui parle de l'homosexualité de son père, plusieurs témoins la certifient, tel que le rapporte Barré :

> Daniel Guérin a témoigné: *« Quand je l'ai connu, il pratiquait un petit peu. »* Je n'imagine pas qu'un homme aussi sensuel soit resté chaste. On voit bien que sa vie sentimentale est structurée par son homosexualité. Et pas seulement sa vie sentimentale : son œuvre, sa personnalité. […] En fait, tout le monde savait. Et puis il y a eu la campagne de dénonciation menée contre lui par Roger Peyrefitte dans les années 1963-1964. Il faut avouer que Mauriac n'était pas le mieux placé pour lui faire la morale[1].

Ces deux témoignages datent de 2008 et 2009. Selon Barré, il y a des traces d'homosexualité chez Mauriac dès sa jeunesse : « c'est déjà cette rumeur qui a provoqué en 1911 la rupture des fiançailles de Mauriac avec Marianne Chausson, la fille du compositeur. Sa fréquentation d'homosexuels affichés comme Jean Cocteau ou Lucien Daudet avait alerté la famille[2]. »

Ces informations, une insinuation de Domenach et l'une des déclarations de Mauriac dans son enquête permettent une autre interprétation de l'attitude de ce dernier envers Beauvoir. Pour Beauvoir, l'homosexualité est un choix, pour Mauriac, elle paraît être une lutte intérieure (peut-être même un refus). Voilà ce que ce dernier déclare sur la poésie, dans l'un des articles programme de l'enquête sur la littérature érotique :

> si elle prend sa source en nous à l'intersection de l'esprit et de la chair, elle ne peut pas ne pas exprimer le drame de l'homme divisé contre lui-même jusqu'à ce qu'il ait compris pour quel amour il a été créé.
> Voilà le plan où se situe l'érotisme dans mon œuvre : née de ce déchirement, risque-t-elle d'être périlleuse, plus troublante même pour certains que l'abject et que l'immonde ? Cette question résume le drame du poète et du romancier né chrétien[3].

A ce niveau-là, nous nous demandons si le narrateur de *La Fin de la nuit* n'est pas l'auteur lui-même, Mauriac, et si l'affirmation de Domenach, que nous citons ci-dessous, ne veut pas insinuer que la moralité de Mauriac n'est en fait qu'une façade :

> Mais il y a là davantage qu'un débat littéraire ; et, sondant à notre tour le questionnement, nous apercevrions sans doute dans le recours qu'il adresse à la morale, au patriotisme, l'inconsciente réaction de défense d'un écrivain

---

[1] Voir aussi Barré, Jean-Luc, entretien avec Jean Mauriac, « Mauriac et les garçons », *Le Nouvel Observateur*. Disponible sur : http://bibliobs.nouvelobs.com/essais/20090320.BIB2343/mauriac-et-les-garcons.html. Consulté le 3 mars 2012.

[2] *Ibidem*.

[3] Mauriac, François, « Le Sens d'un mot », art. cit., rev. cit. Dans Galster, p. 28.

> qui croit les principes menacés quand le sont certains secrets de son œuvre : tous les romans de l'amour et de la faute que nous ont donné le dix-neuvième siècle et ce début de vingtième puisent abondamment aux régions souterrains de la sexualité sans jamais y pénétrer vraiment – et voici que la nappe jaillit : les sources vont perdre leur mystère et la « réserve » risque de s'épuiser…[1]

La dernière chose que nous souhaitons évoquer dans cette partie est le fait que, contrairement à Beauvoir, Sartre ne réagit pas explicitement à l'enquête proposée par Mauriac dans *Le Figaro littéraire*, mais il le fait immédiatement après l'annonce de l'enquête. Il écrit en 1949 un article sur la défense de la culture française contemporaine, article qu'Ingrid Galster n'inclut pas dans le recueil qu'elle dirige. Ni Sylvie Chaperon, ni d'autres chercheures ne rappellent cet article. Nous reconnaissons facilement les thèmes proposés par Mauriac, par les jeunes intellectuels qui répondent à l'enquête et par d'autres intellectuels du temps (communistes, catholiques, ceux qui ne sont pas liés à une idéologie). Ainsi, Sartre témoigne de l'idée commune selon laquelle la culture française est menacée par l'importation d'idéologies étrangères : « La culture française […] est aujourd'hui menacée […] on se plaint, chaque jour, de l'importation d'idéologies étrangères en France qui, dit-on, risquent de faire craquer le cadre culturel traditionnel[2]. » Selon Sartre, la solution n'est pas de rejeter les autres cultures : « Et si l'on pense qu'aucune action n'est possible contre les deux blocs, si l'on pense que l'Europe divisée entre deux zones d'influences [les États-Unis et l'URSS] doit être un champ de bataille, la culture européenne est assurément perdue[3]. »

Concernant le problème de la responsabilité, l'écrivain est libre de proposer des solutions (d'agir) étant responsable pour son monde, la femme par contre n'a aucune responsabilité :

> Si, par exemple, il n'y a pas de très grands écrivains féminins – il y en a de grands comme Colette, mais pas de très grands, - si on ne trouve pas, bien que des femmes aient écrit depuis bien des siècles, l'équivalent d'un Cervantes, d'un Tolstoï ou d'un Stendhal chez elles, ce n'est pas parce que les cases de leur cerveau sont autrement faites que celles des hommes, mais

---

[1] Domenach, Jean-Marie, « *Le Figaro littéraire* interroge la jeunesse intellectuelle », art. cit., rev. cit. Dans Galster, p. 33.

[2] Sartre, Jean-Paul, « Défense de la culture française par la culture européenne », *Politique étrangère*, 1949, Volume 14, Numéro 3, pp. 233-248. Disponible sur : http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/polit_0032-342x_1949_num_14_3_2807. Consulté le 19 avril 2011.

[3] *Ibidem*, p. 247.

> essentiellement parce que l'univers masculin est un univers dans lequel la femme vit, mais dont elle n'est pas responsable[1].

Nous reconnaissons ici la thèse de Beauvoir selon laquelle la femme n'est pas libre de se transcender (à la différence de l'être humain dont Sartre parle dans *L'Être et le Néant*). Nous croyons que cet article est une réponse à l'enquête de Mauriac, aux attaques des intellectuels sur la philosophie existentialiste et sur la définition de la littérature que Sartre expose en 1948 dans l'essai *Qu'est-ce que la littérature ?*

5.7. Les fractures

Ce que nous pouvons observer, après avoir analysé les opinions des intellectuels enregistrés dans le recueil de Galster, est que l'appartenance à une idéologie politique (communisme, libéralisme, etc.) ou/et à une religion ne suffit pas à expliquer une partie des réactions à l'enquête proposée par François Mauriac. Premièrement, il y a les jeunes intellectuels interrogés par Mauriac qui s'identifient à une famille politique ou religieuse, mais qui ne paraissent pas faire partie d'un certain groupe leur dictant une attitude à prendre vis-à-vis des sujets discutés et vérifiant leur pensée. Ils en sont au début et cherchent à plaire à leurs confrères. Ils expriment parfois des idées « non-conformes » à leur affiliation et sont attaqués soit par leurs frères, soit par la partie adverse (voir Jean-Marie Domenach, qui est pris à partie par les catholiques ainsi que par les communistes). Les littéraires, quant à eux, ne sont pas intéressés par la politique et c'est pour cela qu'ils critiquent la littérature engagée des *Temps modernes*, littérature vue comme instrument politique. Les spécialistes ne croient pas au pouvoir qu'aurait la littérature existentialiste de transformer le monde social : « les courbes de la natalité n'ont pas attendu l'article de Mlle de Beauvoir sur la maternité pour traduire une augmentation des naissances », « les dérangements intestinaux de notre littérature n'affecte que 0,1 % des individus[2] ». Par contre, les jeunes intellectuels qui soutiennent les démarches existentialistes et surréalistes ont des intérêts idéologiques communs avec ceux-ci. Nous donnons l'exemple de Pierre Vidal-Naquet, qui apprécie l'œuvre de Sartre et *Les Temps modernes* (« À la Libération, rentré à Paris, il est dès le début un lecteur assidu des *Temps modernes*[3]. ») et qui fonde, en 1948, avec Pierre Nora, la revue surréaliste *Imprudence*.

---

[1] *Ibidem*, pp. 237-238

[2] Échavidre, Claude, « Notre enquête près de la jeunesse intellectuelle se termine aujourd'hui… par les six points de vue les plus significatifs de la consultation », art. cit., rev. cit. Dans Galster, p. 83.

[3] Galster, Ingrid. Dans Galster, p. 345.

Deuxièmement, les intellectuels appartenant aux générations de Sartre ou de Mauriac réagissent en fonction de leurs principes idéologiques ou religieux, de leur affiliation ou de leurs hostilités ou liaisons personnelles avec Beauvoir ou Sartre. Par exemple à gauche, Julien Benda réagit contre Beauvoir en raison de la critique que celle-ci lui fait dans *Le Deuxième Sexe*. Ceux qui réagissent positivement le font dans le contexte de leur amitié avec Sartre et Beauvoir (c'est le cas d'Emmanuel Mounier et de Colette Audry). À droite, l'appréciation positive vient de Thierry Maulnier qui, chose connue, est contre l'existentialisme et a créé avec François Mauriac *La Table ronde*. Il le fait, on le voit, par conviction et après avoir très bien lu le livre. Par contre, d'autres ennemis de Sartre et de Beauvoir ne se fatiguent pas à lire le livre en détail et se montrent scandalisés pour des raisons personnelles. Par exemple, André Rousseaux, qui a été scandalisé par l'attaque de Sartre contre Mauriac voilà dix ans, fait une critique très négative du *Deuxième Sexe*. Les catholiques rejettent les idées de Beauvoir en raison de leurs convictions religieuses, mais aussi pour des raisons idéologiques (Maryse Choisy est une adversaire connue de Sartre et de la littérature engagée). Pour ce qui est des intellectuels qui ne sont pas liés à une idéologie politique ou religieuse, ils critiquent le livre de Beauvoir par conviction, mais aussi en qualité d'ennemis de Sartre (Raymond Las Vergnas) ou de leur « non-littérature » (Julien Gracq). Ceux qui émettent un avis positif sur *Le Deuxième Sexe* sont des amis de Beauvoir ou des collaborateurs de la revue *Les Temps modernes* (Francis Janson, Maurice Nadeau, Dominique Aury). Comme nous le voyons, les fractures qui apparaissent dans la réception du livre découlent de raisons personnelles (amitié, antipathie, conflits, etc.), professionnelles (rejet de la littérature engagée, existentialiste, de la philosophie de Sartre ou de Beauvoir, etc.) ou sont liées à l'analyse détaillée du *Deuxième Sexe* de Beauvoir (appréciation du livre).

Au moment où l'on observe des changements majeurs dans l'histoire (une guerre, une occupation, etc.), l'on remarque qu'ils se traduisent aussi dans la politique (le parti communiste s'impose, les intellectuels sont pressés de choisir leur camp politique), dans la religion (censure morale au niveau de la culture), dans la culture (rupture avec la tradition, changement de style), etc. Ces changements déclenchent un conflit entre les générations (plus anciennes ou plus jeunes). Comme habituellement dans le domaine de la culture, une génération plus ancienne (disons la troisième génération), dépassée par son temps (elle n'a plus de légitimité intellectuelle), attaque la génération qui a obtenu la légitimité intellectuelle (la deuxième génération) et essaye de renouer avec le passé et d'imposer son autorité en sollicitant l'aide de la première génération, la plus jeune. Cette dernière génération, qui a ses propres préoccupations, ne souhaite pas retourner aux valeurs

anciennes, à la culture traditionnelle, mais faire table rase du passé. Cette fois-ci, la deuxième génération reste forte sur ses positions et ne sera dépassée qu'après 1968. Avant cela, le conflit entre les plus puissantes revues continue. De cette enquête, Sartre ne sort pas perdant, de même que Beauvoir n'en ressort pas laminée par les critiques. Ils continueront tous deux à être parmi les intellectuels les plus appréciés des années cinquante.

6. Changements apportés par les controverses qui ont eu lieu autour du *Deuxième Sexe*. Représentations de la femme de 1949 à 1955[1]

> *Non, la femme n'est pas notre frère ; par la paresse et la corruption, nous en avons fait un être à part, inconnu, n'ayant d'autre âme que son sexe, ce qui est non seulement la guerre perpétuelle, mais encore une arme pas de bonne guerre – adorant ou haïssant, mais pas compagnon franc, un être qui forme légion avec esprit de corps, franc-maçonnerie – des défiances d'éternel petit esclave.*
>
> (Jules Laforgue, *Sur la femme, Œuvres complètes*, 1903)

La parution, en 1949, du *Deuxième Sexe* a produit l'effet d'une « bombe », déclare Sylvie Chaperon. Pourtant, à l'époque, après la Libération, non seulement *Le Deuxième Sexe*, mais plusieurs autres ouvrages provoquent de vives disputes parmi les intellectuels. Le contexte historique, les luttes pour la légitimité intellectuelle et les sujets abordés par les intellectuels justifient facilement les scandales culturels, politiques, religieux du temps. Il s'agit de valeurs récurrentes (la nation, la famille, la maternité, etc.) que les intellectuels de gauche et de droite défendent et que certains philosophes, parmi lesquels Beauvoir, osent critiquer, même bousculer. La situation de la femme fait partie de ces sujets sensibles.

Dans la dernière partie de ce chapitre, nous tenterons de répondre à la question suivante : quelles sont les représentations de la femme qui ressortent des réactions des intellectuels à la parution du livre tant dénigré, comment les controverses autour du livre changent-elles ces représentations ? Nous pouvons dès lors déjà livrer une conclusion tirée des cinq premières parties du chapitre : bien que Beauvoir s'attaque à des sujets

[1] Pour étayer ce sous chapitre, voir Necula, Simona, « Représentations de la femme de 1949 à 1956. Réactions à la parution du *Deuxième Sexe* ». Dans *Études littéraires et culturelles*, Iaşi, Institutul European, 2012, pp. 150-184.

tabous (la condition sociale de la femme, la sexualité, la maternité, l'avortement, l'homosexualité, etc.), il ne s'agit pas de sujets nouveaux. L'ampleur du scandale vient de l'association de plusieurs « problèmes ». Une femme qui écrit avec autant d'audace sur un sujet tel que l'émancipation de la femme, en le liant à la sexualité féminine, peut déclencher une révolution, créer des mouvements similaires dans un monde patriarcal cultivant le puritanisme. De plus, une femme qui écrit sur la sexualité pénètre les préoccupations des hommes, c'est là l'imaginaire du temps. Et puis le lien que cette femme a avec Sartre et la philosophie existentialiste, soutenue principalement par *Les Temps modernes*, amplifie l'effet de « bombe ». Ensuite, les deux méthodes qu'elle utilise conjointement dans sa démarche stupéfient les intellectuels, la psychanalyse et le marxisme étant « deux antagonismes déclarés. Personne n'aurait eu cette audace en 1949[1]. » Qui plus est, Beauvoir, en utilisant une remarque de Marx, ouvre d'autres voix que celles déjà connues des revendications féministes antérieures : « "refaire la femme" signifie pour elle "refaire l'homme", "refaire le monde"[2] ».

Selon Toril Moi, « systématiquement, les critiques ramènent la discussion de l'œuvre à une discussion sur la femme[3] ». En outre, les représentations sur Beauvoir qui surgissent sont des représentations sur les femmes en général. Dans la majorité des articles qui traitent de la parution du *Deuxième Sexe*, la femme dont Beauvoir parle est confondue avec Beauvoir elle-même : la liberté, la sexualité, les frustrations des femmes sont interprétées comme étant les siennes propres.

Durant cette étape, nous avons analysé de nouveau l'opinion des intellectuels de gauche et de droite, des catholiques, des protestants et d'autres intellectuels non liés à une idéologie et cela sur trois niveaux principaux qui tiennent du rapport de la femme aux autres et à elle-même : le rapport au mâle, le rapport à son propre corps et le rapport aux institutions (politiques, religieuses, associations de femmes/féministes, etc.). C'est seulement en clarifiant ces rapports que nous pouvons obtenir une image réelle des représentations de la femme dans les années 1950. Il nous semble que ce sont ces trois rapports qui décident de la place de la femme dans la vie privée et publique.

---

[1] Eaubonne, Françoise d', « Heureuse par qui le scandale arrive ». Dans Delphy, Chaperon, pp. 363-365.

[2] Nadeau, Maurice, sans titre, *Mercure de France*, septembre-décembre 1949 (dans la chronique « Mercuriale-Lettres »). Dans Galster, pp. 201-202.

[3] Moi, Toril, *Feminist Theory and Simone de Beauvoir*. Dans Rodgers, Catherine, *Le Deuxième Sexe de Simone de Beauvoir. Un héritage admiré et contesté*, Paris, Éditions L'Harmattan, 1998, p. 23.

6.1. Le rapport au mâle

6.1.1. L'enquête de François Mauriac

Toutes les lettres publiées au long de cette enquête traitent soit de la littérature de 1949, soit de la démarche de Mauriac. Un nombre infime d'entre elles font allusion à l'article incriminé ou aux sujets proposés par Simone de Beauvoir. Jean-Marie Domenach et François Nourissier, des catholiques, sont les seuls qui parlent explicitement des textes de Beauvoir, les deux la plaçant aux côtés des personnalités masculines diffamées en France. En fait, Simone de Beauvoir (comme nous l'avons déjà rappelé dans la deuxième partie du chapitre), en parlant de la sexualité, ne fait que continuer une tradition déjà ancienne :

> Quand le rapport Kinsey nous force à réviser plus avant que Freud ne l'avait fait la conception classique de l'anormal, il n'est pas honnête […] de faire en outre du courageux article de Mme de Beauvoir le symbole de cette anomalie, alors qu'il est précisément un cours de sexualité normale[1].

La tradition dont nous parlons et dans laquelle Simone de Beauvoir s'inscrit à coté de Freud et de Kinsey ne réussira pas à détourner les jeunes esprits du chemin dicté par la moralité chrétienne. Cette jeunesse peut « se payer le luxe de la "littérature noire" » et construire une vie que « Freud et Simone de Beauvoir auront parfois éclairée sans parvenir à la salir[2] ».

Nous pouvons observer qu'aucun des deux intellectuels catholiques ne voit dans l'œuvre de Beauvoir un danger. Dans la lettre de Nourissier nous ne sentons pas d'adhésion aux principes freudiens ou beauvoiriens ; par contre, dans sa lettre, Domenach recommande la pensée novatrice de Beauvoir (« arrachant les totems qui limitent en cette matière le domaine de l'esclavage féminin[3] ») comme thème de recherche pour l'Église et les jeunes chrétiens. A cause de cette affirmation, Domenach est pris à partie dans l'enquête par la gauche comme par la droite, par Mauriac et par d'autres jeunes intellectuels chrétiens ou non. Nous comprenons que les contemporains de Beauvoir mettent *Le Deuxième Sexe*, pour le dénigrer, à côté d'un livre paru en 1948 aux États-Unis, *Sexual Behavior in the Human*

---

[1] Domenach, Jean-Marie, « *Le Figaro littéraire* interroge la jeunesse intellectuelle », art. cit., rev. cit. Dans Galster, p. 33.

[2] Nourissier, François, « Notre enquête près de la jeunesse intellectuelle. Jeunes chrétiens et jeunes communistes expliquent leur position… », art. cit., rev. cit. Dans Galster, p. 65.

[3] Domenach, Jean-Marie, art. cit., rev. cit. Dans Galster, p. 34.

Male[1], écrit par Alfred Kinsey, professeur d'entomologie et de biologie. Simone de Beauvoir y fait à peine allusion dans son livre et écrit à Nelson Algren (son « amour transatlantique ») une lettre dans laquelle elle exprime son regret qu'il n'existe pas de livre sur la sexualité féminine. Nous ne savons pas si elle s'inspira du livre de Kinsey ou non. Les opinions divergent sur ce sujet. Une chose est certaine : le fait que Beauvoir rappelle ce livre et que ses contemporains (parmi lesquels Domenach) qualifient *Le Deuxième Sexe* de « cours de sexualité normale » (Domenach), convainc l'éditeur Knopf à demander une traduction à un professeur de zoologie et de sciences de la reproduction, traduction qui paraît aux États-Unis en 1953. Une grande erreur selon certains spécialistes, le résultat étant considéré comme désastreux. En fin de compte, le livre, vu comme l'équivalent féminin du rapport Kinsey, fait naitre la notoriété de Beauvoir outre-Atlantique et conduit à sa condamnation en France. Dans les deux cas, le jalon de l'accueil de Beauvoir est l'homme Kinsey. Ingrid Galster croit qu'il serait intéressant de comparer la réception du rapport Kinsey avec celui du *Deuxième Sexe*. Au moment de la parution aux États-Unis du rapport, le quotidien *Combat* du 23 avril 1948 note : « Certains se refusent de voir dans cet ouvrage autre chose qu'une sorte de catalogue de faits stupéfiants et d'incroyables bizarreries concernant les habitudes sexuelles de l'homme […] une sorte de réédition scientifique des *120 journées de Sodome*[2] ».

6.1.2. Les autres revues

Comme nous l'avons déjà suggéré, l'une des images les plus fréquentes de Beauvoir est celle d'une femme dépendante qui assure sa notoriété grâce à un homme consacré. Aussi, l'une des raisons pour lesquelles *Le Deuxième Sexe* a été calomnié, c'est qu'il est associé à l'existentialisme, critiqué par certains de ses contemporains, à Sartre et à la revue *Les Temps modernes*. Beauvoir elle-même donne cette clé d'interprétation un mois après la parution de son livre : « Il s'agissait aussi de prendre un point de vue existentialiste, de prendre une perspective singulière sur un ensemble de faits […][3]. » A la lecture des interventions des intellectuels auteurs des trente-cinq articles relatifs à la parution du

---

[1] Kinsey, Alfred Charles, *Sexual Behavior in the Human Male*, en traduction française, *Le Comportement sexuel de l'homme*, Éditions du Pavois, 1948.

[2] Galster, Ingrid. Dans Galster, note p. 7.

[3] Chonez, Claudine, *Actualité du livre*, entretien avec Simone de Beauvoir, avec la participation de Colette Audry et Jeanine Buissonouze, novembre 1949. Disponible sur : http://www.ina.fr/audio/PH806055647/simone-de-beauvoir-le-deuxieme-sexe.fr.html. Consulté le 20 février 2011.

Deuxième Sexe[1], nous pouvons nous rendre facilement compte du fait que la femme et l'intellectuelle Beauvoir ne sont pas traitées comme l'homme et l'intellectuel de la société de 1949, c'est-à-dire comme un être humain à part entière et comme égale à l'homme. Cette conception n'a pas totalement changé aujourd'hui. L'opinion des chercheurs diverge au sujet de la dépendance ou de l'indépendance de Beauvoir par rapport à Sartre, de sa légitimité conditionnée par son rapport aux hommes (Sartre, Kinsey, Lévi-Strauss, etc.) ou aux idéologies mâles.

Pour des raisons commerciales, les agents qui s'occupent de la vente du livre mettent deux bandes publicitaires sur *Le Deuxième Sexe*, des bandes qui expriment à peu près la même idée : la femme existe grâce à l'homme et est rendue visible seulement par rapport à lui. La première bande à laquelle nous nous référons reprend le syntagme de Bossuet sur l'« os surnuméraire ». Cette bande attire l'attention de plusieurs intellectuels. Jean Palaiseul, tient à nous expliquer que l'« os surnuméraire » doit être traduit par « la femme ». Aimé Patri (philosophe socialiste) et Raymond Las Vergnas rappellent eux aussi la publicité faite au livre. Sur la deuxième bande nous pouvons lire « La femme, cette inconnue ». Cette bande est « reproduite sur la couverture de *Paris-Match*, 6 août 1949. Il y avait peut-être plusieurs bandes successives pour attirer les lecteurs[2] », pense Ingrid Galster. Pour expliquer qui est la femme inconnue, les agents mettent sur la couverture une photographie explicative avec une femme à côté d'un homme au Café de Flore. Nous découvrons Sartre avec *sa* Simone de Beauvoir. Selon *Paris-Match*, c'est « Simone de Beauvoir [qui] a choisi comme devise, sur la bande de son livre : *La Femme, cette inconnue*[3] ».

Dans les articles parus dans d'autres revues que *Le Figaro littéraire*, Beauvoir est représentée de plusieurs manières. Elle est caractérisée soit comme existentialiste (« la plus distinguée des existentialistes[4] »), soit comme adjointe de Sartre (« lieutenante de Jean-Paul Sartre[5] »), le promoteur le plus important de la philosophie sartrienne ou le disciple principal et le plus méritant de Sartre. Nous avons affaire à un suiveur et non pas à un philosophe original et autonome. Ainsi, Beauvoir est le « disciple du pape de l'existentialisme », « imbibée des doctrines du "maître"[6] », mais

---

[1] Dans Galster, pp. 93-284.
[2] Galster, Ingrid. Dans Galster, note p. 8.
[3] Anonyme, « *Le Deuxième Sexe* », *Paris-Match*, n° 29, 6 août 1949. Dans Galster, p. 136.
[4] Anonyme, « La femme est une fontaine plaintive assure Simone de Beauvoir », *Action*, 17-25 novembre 1949. Dans Galster, p. 215.
[5] Anonyme, « *Le Deuxième Sexe* », *Paris-Match*, rev. cit. Dans Galster, p. 135.
[6] Palaiseul, Jean, « Simone de Beauvoir commet le péché de la chaire », *Noir et Blanc*, 15 juin 1949. Dans Galster, p. 120.

le « disciple le plus fort et le plus original[1] ». Elle est un disciple soumis et caché derrière son maître (« vit dans l'ombre d'une célébrité[2] », « vivant à l'ombre d'un grand homme[3] »). La « grande sartreuse » est à satiété, dans la majorité des cas, dépeinte négativement. Elle est parfois désignée comme la muse de Sartre (« l'inspiratrice de Jean-Paul Sartre[4] ») et de l'existentialisme (« la muse de l'existentialisme[5] ») et non pas comme l'un des membres créateurs ou des maîtres à penser, mais plutôt comme un élément de l'ambiance. Ce qu'elle condamne en écrivant sur l'éternel féminin, sur la femme comme muse, se répercute sur elle-même. Pire, Beauvoir est associée couramment à l'existentialisme ou à Saint-Germain-des-Prés en qualité d'animatrice, pourrait-on dire. Elle est « amazone existentialiste », « bacchante », « Penthésilée de Saint-Germain-des-Prés[6] », « grande prêtresse de l'existentialisme » ou « grande vestale de l'existentialisme[7] ».

Même dans les articles positifs, il semble très difficile de détacher Beauvoir de Sartre : « Le disciple le plus fort et le plus original, malgré son attachement au maître, de M. Sartre, nul n'ignore que c'est une femme, Mme Simone de Beauvoir[8] ». « Nul n'ignore » peut signifier « tout le monde le sait, tout le monde le pense, tout le monde le reconnaît », mais aussi « on accepte » comme s'il était difficile de l'accepter. Alors l'étiquette Sartre apparaît comme indispensable :

> Simone de Beauvoir, lieutenante de Jean-Paul Sartre et experte en existentialisme, est sans doute la première femme philosophe apparue dans l'histoire des hommes. Il lui revenait de dégager de la grande aventure humaine une philosophie de son sexe […] justifie que soit traitée en termes

---

[1] Kemp, Robert, « Evadés de l'existentialisme », *Les Nouvelles littéraires*, 4 août 1949. Dans Galster, p. 131.

[2] Palaiseul, Jean, « Simone de Beauvoir commet le péché de la chaire », art. cit., rev. cit. Dans Galster, p. 120.

[3] Patri, Aimé, « Y-a-t-il un éternel féminin ? », *Paru*, août-septembre 1949. Dans Galster, p. 178.

[4] Diwo, Jean, « A la nuit de la luxure dans la cave du *Tabou* Miss Vice a été élue en privé », *Le Parisien libéré*, 11-12 juin 1949. Dans Galster, p. 96.

[5] Anonyme, « Tandis que Sartre s'enfonce dans la politique Simone de Beauvoir décrit les affres de Lady Chatterley », *Samedi-Soir*, 28 mai 1949. Dans Galster, p. 118.

[6] Rousseaux, André, « *Le Deuxième Sexe* », *Le Figaro littéraire*, 12 novembre 1949 (dans la chronique « Les livres »). Dans Galster, p. 210, 212.

[7] Palaiseul, Jean, « Simone de Beauvoir commet le péché de la chaire », art. cit, rev. cit. Dans Galster, p. 119, 121.

[8] Kemp, Robert, « Evadés de l'existentialisme », art. cit., rev. cit. Dans Galster, p. 131.

> modernes, par une philosophe froide et lucide, l'éternelle question féminine[1].

Tout d'un coup, nous découvrons qu'une femme se mêle aux affaires des hommes. Une « jeune philosophe froide et lucide » apparaît dans « l'histoire des hommes » pour parler « de son sexe ». Apparemment, en 1949, la philosophie et la sexualité sont des domaines destinés aux hommes. Simone de Beauvoir, comme le note Dominique Aury, attaque « des domaines réservés, deux fois tabous, interdits au premier degré au commun du public, et au second degré aux femmes[2] ». Donc la femme qui ose traiter du sujet de la sexualité échappe au statut habituel de la femme. Pourtant, son ton reste « féminin », selon le catholique de gauche Emmanuel Mounier, qui écrit une critique objective sur *Le Deuxième Sexe*. Le livre de Beauvoir est « un livre honnête. Un ton de sérieux, de gravité féminine l'habite[3]. »

Le discours du temps est construit sur la pensée patriarcale : « Vivant à l'ombre d'un grand homme, possédant par elle-même suffisamment de titres universitaires et littéraires, elle est initiée aux plus hautes spéculations de l'esprit, celles que l'on considère à tort comme l'apanage du sexe masculin[4]. » Une fois de plus, les « spéculations de l'esprit » sont des préoccupations masculines. La femme doit rester soumise, réservée, limitée au « idées désincarnées ». Raymond Las Vergnas essaye de nous présenter les « méditations » de Beauvoir sur le destin de la femme en critiquant d'une manière sarcastique les choix dont celle-ci peut abuser : « Il faut choisir entre faiblesse et force. On ne peut être en même temps la dona, la pin-up, la *business-woman* et la joyeuse divorcée. Le chemin de Dulcinée ne passait pas, que je sache, par Reno[5]. » La femme doit choisir son destin et l'accepter jusqu'à la fin.

Selon la protestante Hélène Bérard, dans *La Réforme*[6], la liberté de la femme vient de la vocation d'être avec l'autre (l'homme) ; par contre, pour Beauvoir, la liberté vient de l'indépendance économique et sexuelle, nous explique-t-elle. Si, pour Beauvoir, l'homme est le premier et la femme

---

[1] Anonyme, « *Le Deuxième Sexe* », *Paris-Match*, art. cit., rev. cit. Dans Galster, p. 135.

[2] Aury, Dominique (pseudonyme d'Anne Desclos, dite aussi Pauline Réage), « Le visage de Méduse », *Contemporains*, décembre 1950. Dans Galster, p. 266.

[3] Mounier, Emmanuel, « La condition humaine », *Esprit*, n° 12, décembre 1949. Dans Galster, p. 226.

[4] Patri, Aimé, « Y-a-t-il un éternel féminin ? », art. cit, rev. cit. Dans Galster, p. 178.

[5] Las Vergnas, Raymond, « Le troisième sexe », *Les Nouvelles littéraires*, 8 septembre 1949. Dans Galster, p. 193.

[6] Bérard, Hélène, « A propos du *Deuxième Sexe* de Simone de Beauvoir. Un féminisme noir », *Réforme*, n° 247, 10 décembre 1949. Dans Galster, pp. 218-224.

est Le Deuxième Sexe, pour les protestantes les deux sont une « unité ». D'ailleurs, il ne s'agit même pas d'égalité des sexes comme pour Beauvoir, il s'agit d'une « différence sexuelle d'où découlent les deux aspects complémentaires de la procréation et de la société conjugale ». Les deux partenaires sont une unité, chacun des deux a ses attributions, pour l'un plutôt spirituelles, pour l'autre plutôt matérielles. Aimé Patri s'en prend sérieusement à la philosophie de Beauvoir, à ses idées sur la fonction maternelle de la femme et sur la différence entre l'homme et la femme. Selon lui, la fonction maternelle n'est pas une fonction seulement biologique et passive, car les femmes n'abandonnent pas leurs enfants, elles contribuent à les « élever ». C'est comme cela qu'il explique la préoccupation des femmes pour les idées incarnées :

> De la vient […] que les femmes aient […] moins de goût que les hommes pour les « idées désincarnées », qu'elles ne se passionnent guère pour elles qu'à travers les personnes […] l'homme demande à la femme d'incarner son esprit et la femme à l'homme de spiritualiser sa chair[1].

Si la femme est une invention de l'homme pour Beauvoir, pour Patri la réciproque est aussi valide. De plus, la formule qui a une résonance raciste pour Beauvoir, « l'égalité dans la différence », peut trouver une autre solution que celle de l'amorphisme proposé par l'existentialiste Beauvoir, explique Patri.

Pour argumenter l'idée selon laquelle la femme est pensée comme un bien de l'homme, donnons un dernier exemple. Pour se venger d'un homme, un adversaire essaye d'attaquer *sa* femme. C'est ce qui se passe en 1949 avec Beauvoir. Elle devient, selon plusieurs intellectuels, un prétexte pour une dispute entre les hommes. On pourrait dire qu'elle devient un objet de dispute, étant pensée comme un bien appartenant à un homme, à une revue. Beauvoir se voit devenir la cible principale dans l'enquête de Mauriac[2], mais elle ne l'est pas, la vraie cible est l'ensemble Sartre, Beauvoir et *Les Temps modernes*. Ainsi, Jean Diwo parle, dans un canular évoquant les nuits thématiques organisées par les clubs de Saint-Germain-des-Prés, d'une représentation de la dispute Mauriac-Sartre. Le « Club Saint-Germain-des-Prés » a organisé une *Nuit de l'Innocence* et maintenant c'est le tour du *Tabou* d'organiser une *Nuit de la Luxure*. Cette dernière peut être considérée comme

---

[1] Patri, Aimé, « Y-a-t-il un éternel féminin ? », art. cit, rev. cit. Dans Galster, p. 179.

[2] Beauvoir, Simone de, *La Force des choses*, *op. cit.*, éd. citée, p. 205 : « il pressait la jeunesse de condamner la pornographie en général et mes articles en particulier. »

> l'un des rounds du match que livre actuellement la famille Mauriac à Jean-Paul Sartre. Ce dernier, on le sait, a surnommé François Mauriac « L'eau bénite qui fait pssscht ! » et en réponse, son fils Claude avait réclamé vendredi dernier à la Nuit de l'innocence le titre de rosière pour Simone de Beauvoir[1].

Ce fragment évoque donc cette querelle devinée par d'autres intellectuels, la dispute Sartre-Mauriac. De plus, l'article de Beauvoir sur l'initiation sexuelle de la femme (un sujet scandaleux à l'époque) est vu comme une stratégie de la part des *Temps modernes* pour attirer les lecteurs, pour augmenter le tirage de la revue. Claude Delmas, intellectuel de droite, s'inscrit parmi les intellectuels qui donnent cette explication.

Nous pouvons donc constater que Beauvoir et la femme en général sont évaluées en fonction de l'homme par rapport auquel et aux côtés duquel elles deviennent visibles. Disciple de l'homme, adhérant à sa pensée, limitée à un choix et libre dans l'union homme-femme, la femme des années 1950 entre en contradiction avec l'image que Simone de Beauvoir veut propager : une femme indépendante économiquement et sexuellement, s'affirmant et se transcendant, se construisant comme sujet, échappant à la condition d'objet.

Si Sartre la convainc d'écrire sur elle-même, si c'est son existentialisme qui nourrit la pensée de Beauvoir, si Kinsey lui offre le modèle masculin de son travail, Claude Lévi-Strauss lui offre son manuscrit des *Structures élémentaires de la parenté*. Plusieurs chercheurs[2] soulignent l'importance de cette lecture et implicitement l'influence de Lévi-Strauss sur *Le Deuxième Sexe*. Les intellectuels qui rendent compte de la parution du *Deuxième Sexe* ne disent rien de Lévi-Strauss, mais Kinsey est présent dans plusieurs de ces trente-cinq articles toujours comme modèle (négatif) pour Beauvoir, vu la similarité de leurs projets. La communiste Marie-Louise Barron écrit dans la revue du Parti un article qui se réfère à l'influence de la culture américaine sur Beauvoir. Selon elle,

> ayant décidé d'émanciper la femme, […] Mme de Beauvoir compose […] un petit précis d'éducation sexuelle. Sorte de condensé d'Havelock Ellis, de Stekel… et aussi de Kinsey, le grand spécialiste de l'amour, tel qu'on le voit aux États-Unis. […] Mme de Beauvoir, le docteur Kinsey et quelques autres sont chargés d'expliquer la nécessité de cette révolution à la lumière de la philosophie et de l'anatomie. L'éducation des masses, voilà leur idéal[3] !

---

[1] Diwo, Jean, « A la nuit de la luxure dans la cave du *Tabou* Miss Vice a été élue en privé », art. cit., rev. cit. Dans Galster, p. 96.

[2] Parmi lesquels Michelle Le Dœuff, Nicole-Claude Mathieu, Françoise Héritier, Annette Lavers ou Claudia Opitz.

[3] Barron, Marie-Louise, « De Simone de Beauvoir à Amour Digest. Les croisés de l'émancipation par le sexe », *Les Lettres françaises*, 23 juin 1949. Dans Galster, p. 127, 129.

6.2. Le rapport à son propre corps

En 1949, la femme est vue comme un sexe. Le rapport au corps tient toujours du rapport au mâle, à la société, aux institutions de l'État. La femme est vue comme un sexe par l'autre sexe, le masculin. C'est comme cela que Simone de Beauvoir explique le scandale que ses articles et son livre produisent : « Ce n'est pas ma faute si en France, en particulier, dès qu'on parle des femmes on pense immédiatement au sexe. C'est précisément parce que la femme a été réduite par les hommes à être avant tout ce qu'elle est pour l'homme, c'est-à-dire… un sexe[1]. » Elle l'avait dit aussi au début de son livre : « La femme ? c'est bien simple, disent les amateurs de formules simples : elle est une matrice, un ovaire ; elle est une femelle : ce mot suffit à le définir[2] ». L'exemple le plus concret est Beauvoir elle-même. Beaucoup d'intellectuels la prennent pour un sexe, mais pas seulement les intellectuels. La « chiennerie française » dont parle Julien Gracq se déchaîne :

> On me reprocha tant de choses : tout ! D'abord mon indécence. […] A croire que Freud et la psychanalyse n'avaient jamais existé. Quel festival d'obscénité, sous prétexte de fustiger la mienne ! […] Je reçus [des] admonestations […] que m'adressaient […] des « membres très actifs du premier sexe ». Insatisfaite, glacée, priapique, nymphomane, lesbienne, cent fois avortée, je fus tout, et même mère clandestine. On m'offrait de me guérir de ma frigidité, d'assouvir mes appétits de goule, on me promettait des révélations, en termes orduriers, mais au nom du vrai, du beau, du bien, de la santé et même de la poésie, indignement saccagés par moi[3].

Les intellectuels confondent la condition de la femme dont Simone de Beauvoir parle avec ses organes génitaux. Nous avons déjà donné l'exemple de Mauriac qui, après la parution de l'article sur l'initiation sexuelle de la femme, écrit une lettre dans laquelle il exprime sa conviction selon laquelle le livre de Beauvoir parle des organes génitaux de cette dernière et pas de la situation de la femme. Selon certains, le sujet proposé par la revue *Les Temps modernes* (donc pas par Beauvoir elle-même, probablement n'est-elle pas en mesure de le faire selon eux) est le sexe de

---

[1] Chonez, Claudine, *Actualité du livre*, entretien avec Simone de Beauvoir, avec la participation de Colette Audry et Jeanine Buissonouze, novembre 1949. Disponible sur : http://www.ina.fr/audio/PH806055647/simone-de-beauvoir-le-deuxieme-sexe.fr.html. Consulté le 20 février 2011.

[2] Beauvoir, Simone de, *Le Deuxième Sexe*, *op. cit.*, éd. citée, tome 2, p. 37.

[3] *Idem*, *La Force des choses*, *op. cit.*, éd. citée, p. 205.

l'existentialiste : « Sujet actuel dont sont constamment occupés *Les Temps modernes*, brûlant s'il en est : le sexe de Mme de Beauvoir[1]. »

Le communiste Kanapa se montre réellement outré par la lettre de Domenach qui voit, dans la production des intellectuels incriminés dans l'enquête de Mauriac (en se référant plus précisément à l'article de Beauvoir), une « recherche de la vérité dans toute sa franchise ». Domenach se réfère à tous les problèmes auxquels les femmes se confrontent, Kanapa aux représentations « littéraires » des problèmes physiologiques : « La représentation (littéraire) des menstrues est-elle donc "la vérité dans toute sa franchise" ? Non. Mensonge et perversion : elle en est la mystification, la fabulation[2]. » De nouveau, le sujet est orienté vers le corps de la femme et plus précisément vers son sexe. D'autres communistes ont la même attitude, le même regard. Beauvoir a pour objectif de libérer la femme par le plaisir sexuel. Sa littérature érotique, destinée aux bourgeoises, envisage de détourner ses contemporains de problèmes plus graves : « Pendant qu'on nous parle d'amour, on ne parle ni de paix, ni de salaires[3]. »

Toutes les réflexions de Beauvoir viennent, selon Hoog, de ses frustrations de féministe, auxquelles s'ajoutent les revendications existentialistes :

> Mme Simone de Beauvoir […] son féminisme, compliqué de revendication existentialiste, s'occupe surtout, en fin de compte, à dire *que l'on n'est pas femme*, à refuser la féminité. […] Je ne comprends pas, en définitive, ce que peut signifier la libération d'un être vis-à-vis de son destin formel. Et c'est une drôle de conduite existentialiste que celle qui aboutit, en somme, à refuser les données de l'existence. […] Humiliée d'être femme […] demande d'être considérée […] comme être humain. […] Mais enfin, Mme Simone de Beauvoir est née femme, et je ne vois pas bien ce qu'elle y pourra changer[4].

Apparemment, la démarche de Simone de Beauvoir vient d'une frustration et d'une humiliation, celle d'être femme. Beauvoir refuse, selon le gaulliste Armand Hoog, la condition féminine dans laquelle elle est enfermée par les hommes. Échapper à cette condition signifie vouloir annuler son propre sexe. C'est ce que les féministes souhaitent, selon Hoog.

---

[1] Florenne, Yves, « Tentations et limites de l'esprit encyclopédique », *Le Monde*, 14 septembre 1949. Dans Galster, p. 195.

[2] Kanapa, Jean, article sans titre, Jean, *La Nouvelle Critique*, n° 8, juillet-août 1949. Dans Galster, p. 102.

[3] Barron, Marie-Louise, « De Simone de Beauvoir à Amour Digest. Les croisés de l'émancipation par le sexe », rev. cit., art. cit. Dans Galster, p. 129.

[4] *Ibidem*, pp. 164, 162.

Heureusement, cela est impossible, car les femmes nées femmes ne peuvent rien changer. La femme, selon Julien Benda, est enfermée dans son corps de femme et doit absolument accepter sa condition, imposée par les hommes, qui doit devenir une évidence au travers de leurs regards :

> Une conséquence de cette diversité est que le corps de l'homme a un sens par lui-même, abstraction faite de celui de la femme, alors que ce dernier en semble dénué si l'on n'évoque le mâle. On cherche ce que veulent dire ses seins pointés à allaiter, ses flancs faits pour recevoir, ses formes faites pour troubler, s'ils ne sont pris et fécondés. L'homme se pense sans la femme. Elle ne se pense pas sans l'homme[1].

6.3. Le rapport aux institutions

6.3.1. Les féministes

Comme nous l'avons déjà évoqué, les associations féministes indépendantes se taisent à la parution du *Deuxième Sexe*, en raison des principes qu'elles défendent pour obtenir des droits juridiques pour les femmes. L'avortement et la contraception, thèmes qui entrent dans la catégorie des plus débattus par la société du temps, n'entrent pas dans leur vocabulaire. Alors, leur manque de réaction est tout à fait explicable. Ni l'Union féminine civique et sociale, ni l'Union des femmes françaises ne réagissent à la parution du *Deuxième Sexe*. Rappelons que la seule réaction de la part des féministes vient du bulletin protestant *Jeunes femmes*. La protestante Ursule Richard-Molard fait le portrait-robot de la femme sur laquelle le livre de Beauvoir pourrait avoir du succès, une femme *anormale* on pourrait dire, en le mettant en rapport avec celui de la femme *normale*. *Le Deuxième Sexe* ne peut avoir de succès que parmi les bourgeoises, les névrosées et les filles de dix-sept ans. Une femme de trente-cinq ans ne peut avoir que de la pitié pour l'écriture d'une bourgeoise déséquilibrée (« une femme équilibrée ne consulte guère des psychanalystes »), pour les malheurs de ces femmes, des « corps féminins sans âme et sans cœur ». Si pour Beauvoir « les complexes dont souffrent les femmes sont dus à un statut social et économique asservissant », pour les protestantes le malheur vient d'une compréhension erronée du mariage et de la maternité (« un mariage dont tout amour est absent, une maternité que l'on ne conçoit que toute auréolée d'avortements »), du déni de la différence des sexes et de l'idée que la femme est opprimée au moment où il ne s'agit que de l'obéissance des

[1] Benda, Julien, « Vie sociale et sexualité. Situation de la femme », *La Nef*, décembre 1949-janvier 1950. Dans Galster, p. 239.

deux côtés (« La Bible place l'esprit d'obéissance bien au-dessus de l'esprit de domination et cela pour les hommes au même titre que pour les femmes[1] »). Les valeurs que Beauvoir cultive sont des non-valeurs aux yeux des protestantes : l'amour et la liberté trouvés mènent au chaos et au désespoir. Nous voyons que cette opinion fait référence à tous les rapports que nous avons évoqués (au mâle, au corps, aux institutions), la femme qui écrit au sujet de la liberté sexuelle n'étant qu'une bourgeoise déséquilibrée, un corps sans âme et sans cœur qui ne veut pas obéir à l'homme.

6.3.2. A gauche comme à droite - les intellectuels contre Beauvoir

Les communistes soupçonnent Beauvoir de diversion face aux problèmes critiques que l'Etat doit résoudre. L'un de ces problèmes est la croissance de la natalité. Selon certains intellectuels (parmi lesquels Barron et Prenant), Beauvoir décourage la croissance de la natalité en encourageant l'avortement et la contraception. D'autres problèmes sont le salaire unique et l'égalité entre hommes et femmes, qui sont bien réels pour le Parti (une grande illusion selon nous). En outre, Jeannette Prenant trouve que le projet de Beauvoir est une tentative de diversion, il est de « détourner les femmes de leur lutte commune », en proposant une réussite individuelle, une « fausse libération » qui mutile en fait les femmes. Rendre les femmes libres sexuellement, signifie, pour Prenant, les mutiler. De plus, constate celle-ci, « la double exploitation de la femme en régime capitaliste » est, pour Beauvoir, l'exploitation domestique et l'oppression du mâle. Au contraire, pour les femmes travailleuses, l'exploitation est d'une autre nature et le but suprême doit être « l'abolition de la propriété privée », la seule qui, selon Lénine, conduira à l'émancipation et à la libération de la femme de « l'esclavage domestique ». A la fin d'un long article critique blessant, comme nous l'avons déjà rappelé, Prenant dresse une conclusion qui propose, comme alternative à la « propagande » de Beauvoir, « une politique de paix, un gouvernement d'union démocratique » et une « véritable libération de la femme qui n'est possible qu'en régime socialiste[2] ». Selon Prenant, c'est l'État socialiste qui rend la femme libre. Mais nous pouvons faire remarquer qu'un État qui ne donne pas le droit de décision concernant le corps ne pourra jamais rendre la liberté à la femme. La femme dont Beauvoir parle est dépossédée de son corps.

Pour Prenant, comme pour d'autres intellectuels communistes du Parti (Kanapa, Barron), la femme doit se limiter à son rôle traditionnel défini

---

[1] Richard-Molard, Ursule, « "*Le Deuxième Sexe*". Tome 1 », « Tome II. L'expérience vécue », *Jeunes femmes*, n° 2, janvier 1950. Dans Galster, p. 245, 246.

[2] Prenant, Jeannette, « "Kirche, küche, kinder". Les trois "K" de la démocratie occidentale. A propos de S. de Beauvoir et de quelques autres », art. cit., rev. cit.. Dans Galster, p. 278, 284.

par la formule allemande « Kirche, küche, kinder », c'est-à-dire « l'église, la cuisine, les enfants », rôle qu'apparemment Simone de Beauvoir semble vouloir abolir. La femme a une fonction principale, celle de reproductrice, puis deux attributions essentielles (élever les enfants et cuisiner) et non pas la qualité d'être pensant. La femme, qu'elle le veuille ou non, ne peut en rien changer ce statut, comme l'affirme le gaulliste Hoog et le répète plusieurs fois Benda en tirant la conclusion que « le corps […] de la femme semble avoir pour seule fin d'assurer la conservation de l'espèce. […] Il est humain avant que féminin. Il n'en demeure pas moins que la maitresse idée qu'il impose à l'esprit est celle d'un lieu d'amour et d'un engin de reproduction[1]. » Encore une fois, le rôle de la femme est de perpétuer l'espèce.

Le projet beauvoirien n'est pas seulement une diversion face aux graves problèmes de l'État et des citoyens, mais aussi une tentative de destruction de « la femme » : « Cette tentative de destruction de la femme par une femme de lettres est d'abord pénible[2]. »

Nous nous rendons compte, à la lecture de ses affirmations, que Simone de Beauvoir avait prévu et connaissait les réactions à venir concernant ses principes. Elle se demande dans la conclusion du *Deuxième Sexe* si des changements de mentalité et institutionnels pourraient apporter un changement réel dans la représentation de la femme, dans le sens où celle-ci pourrait devenir l'égale de l'homme :

> Mais suffit-il de changer les lois, les institutions, les mœurs, l'opinion et tout le contexte social pour que femmes et hommes deviennent vraiment des semblables ? « Les femmes seront toujours des femmes », disent les sceptiques ; […] il faut encore une fois répéter que la femme est un produit élaboré par la civilisation. […] La femme n'est définie ni par ses hormones ni par le mystérieux instinct mais par la manière dont elle ressaisit, à travers les consciences étrangères, son corps et son rapport au monde. […] Certainement, il ne faut pas croire qu'il suffise de modifier sa condition économique pour que la femme soit transformée. […] Il faut qu'elle fasse peau neuve et qu'elle se taille ses propres vêtements. Elle ne saurait y parvenir que grâce à une évolution collective[3].

Pourquoi est-il dangereux de tolérer des livres tels que *Le Deuxième Sexe* ? Parce qu'ils peuvent créer des précédents. Et voilà que le livre de Beauvoir l'a fait, il a donné le ton aux ouvrages sur la situation de la femme.

---

[1] Benda, Julien, « Vie sociale et sexualité. Situation de la femme », art. cit., rev. cit. Dans Galster, p. 238.
[2] Rousseaux, André, « *Le Deuxième Sexe* », art. cit., rev. cit. Dans Galster, p. 214.
[3] Beauvoir, Simone de, *Le Deuxième Sexe*, *op. cit.*, éd. citée, tome 2, p. 644.

Nous avons affaire en fait à un renouvèlement du genre, nous annonce Sylvie Chaperon. Son histoire sur le féminisme français entre 1945-1970 remplit un vide qui existait avant elle dans la littérature de spécialité, cette période n'étant pas très étudiée par les spécialistes[1]. Un exemple en est le fait que Toril Moi[2] et Catherine Rodgers[3] remarquent que la première étude féministe sur *Le Deuxième Sexe* paraît en 1958 avec le livre de Geneviève Gennari, *Simone de Beauvoir*. Par contre Chaperon fait état de plusieurs livres parus sur Simone de Beauvoir et la situation de la femme : ouvrages écrits par des modérés (*Le Complexe de Diane : érotisme ou féminisme,* Françoise d'Eaubonne, 1951 ; *La Dernière esclave,* Thyde Monnier, 1956 ; *Le Temps des femmes,* Célia Bertin, 1958) et des chrétiennes progressistes, protestantes ou catholiques (*Découverte de la femme,* Charlotte von Kirschbaum, 1949 ; *La Promotion féminine en France depuis la Libération,* Marthe Gouffé, 1952 ; *La Femme entre deux mondes*, Pauline Archambault, 1955). Elle trouve dans les thèmes débattus par ces livres, la clé ou l'une des clés du succès du *Deuxième Sexe* : « Surtout elles [les auteurs des livres] intègrent dans leur réflexion des discours nouveaux : la psychanalyse, le marxisme, la sexualité. On tient d'ailleurs là la clé du succès du *Deuxième Sexe* : il s'appuie massivement sur ces savoirs en plein essor[4]. »

Simone de Beauvoir conclut ses thèses en déclarant que la femme est celle qui doit changer son avenir, qu'elle est la mesure de sa réussite. Et, comme nous l'avons montré, elle le fait. Avec Beauvoir et les féministes d'avant 1956 (voir le deuxième chapitre), qui échappent peu à peu aux constructions sociales, la femme (intellectuelle – écrivaine, féministe, religieuse) change un peu sa représentation. Après 1956 elle le fait grâce aux mouvements féministes dont l'activité s'intensifie jusqu'à nos jours. Beauvoir n'est pas comprise par une bonne partie de sa génération, mais ses thèses seront appropriées par les féministes des années 1960 et 1970 (voir le troisième chapitre) qui changeront la représentation de la femme et de Beauvoir même. La femme a, à partir des années 1960, le courage de discuter des sujets proposés par Beauvoir. C'est la première action à faire et la plus importante dans sa démarche d'indépendance.

---

[1] Il n'existait que deux ouvrages sur les mouvements des femmes de Nantes et de Saint-Étienne.

[2] Dans Moi, Toril, *Simone de Beauvoir. The making of an intellectual woman*, *op. cit.*, éd. citée.

[3] Dans Rodgers, Catherine, *Le Deuxième Sexe de Simone de Beauvoir,* éd. citée, 1998.

[4] Chaperon, Sylvie, « Une génération d'intellectuelles dans le sillage de Simone de Beauvoir », art. cit., rev. cit., p. 99.

Conclusion

Nous avons vu que les controverses autour du *Deuxième Sexe* (l'enquête de François Mauriac et la réception du livre susnommé) révèlent des transformations importantes du monde culturel. Une femme, Simone de Beauvoir, ose se mettre dans la posture des hommes pour écrire sur « les choses du sexe ». Une revue et les intellectuels groupés autour de Jean-Paul Sartre changent, dès la Libération, la perception sur ce que la littérature signifie, mais aussi sur ce que signifie être un intellectuel. Pour une partie des intellectuels, ce genre de littérature est salutaire, une « recherche de la vérité dans toute sa franchise ». Pour une autre partie, elle est un danger, une littérature qui atteint « les limites de l'abject » et promeut « le snobisme de l'amoral et de l'anormal ». Cette littérature qui ne s'intéresse plus aux problèmes éthiques et esthétiques, cette littérature pornographique, sexuelle, d'importation américaine, décadente, bourgeoise, « littérature noire », « en putréfaction » entre en relation antinomique avec d'autres types de littératures et cela en fonction du profil du détracteur de la littérature existentialiste. Elle est soit la littérature ancienne, traditionnelle, « académique » (« la littérature elle-même », la « littérature véritable », saine, morale, pure, non-commerciale, une littérature qui glorifie le Créateur, une littérature « en présence de Dieu »), soit une littérature à créer, une « littérature du salut public », qui rompt d'avec le passé et le présent. La littérature des existentialistes, une « non-littérature », a comme ennemi la littérature « désengagée », « dégagée ». Cette lutte contre l'écriture des existentialistes date de peu d'années et continuera encore quelques temps, celle autour du *Deuxième Sexe* ou des thèmes abordés par Beauvoir donnera naissance à une multitude de controverses et de mouvements qui poursuivront les transformations dans les représentations de la femme. Les trois chapitres qui suivent en témoignent.

II. 1956. La mise à l'Index du *Deuxième Sexe* et les mouvements féministes français

Et l'Église devait dénoncer avec énergie ces doctrines immorales subversives du bien commun et de la sainteté de la famille.
(*La Documentation catholique,* 5 août 1956)

Introduction

La parution du *Deuxième Sexe* en 1949, comme nous l'avons déjà vu dans le premier chapitre de notre recherche, provoque un grand scandale dans le monde intellectuel français. Les controverses autour du livre ne s'éteignent au cours des années suivantes, au contraire, elles réapparaissent systématiquement, à chaque fois que les thèses de Beauvoir sont avancées comme sujet de discussion dans certains espaces ou contextes, nationaux ou internationaux, explicitement ou implicitement. L'année 1956 est l'année de la mise à l'Index du *Deuxième Sexe* par le Vatican, mais aussi l'année qui a vu naître de vives polémiques en France nourries par les thèses de Beauvoir ou remettant en question les mêmes sujets que Beauvoir a traités dans son livre. La publication du livre dans d'autres pays que la France (Canada, Espagne, Angleterre, etc.) est l'occasion de protestations et parfois même de l'interdiction du *Deuxième Sexe* ailleurs. Ces protestations et interdictions pourraient être à l'origine de la mise à l'Index du livre par le Vatican. Cependant, nous pouvons aussi chercher l'origine de la décision du Saint-Office dans les manifestations qui ont lieu en France au début de l'année 1956. Plusieurs hypothèses s'imposent à nous, tout reste à découvrir.

Pour pouvoir comprendre les événements à étudier, nous nous penchons sur le contexte historique de la France des années cinquante et soixante, la première décennie pour comprendre l'origine des événements à analyser, la deuxième pour trouver les changements apportés par les années cinquante en France, surtout concernant les représentations de la femme française.

1. Contexte historique – politique, religieux, culturel, féministe de la France

> *La contraception devient aussitôt une question politique et l'abrogation de la loi de 1920 un des thèmes majeurs de la campagne électorale.*
>
> (Sylvie Chaperon, *Les Années Beauvoir (1945 – 1970)*, 2000)

Il y a trois moments de l'histoire de la IV[e] et de la V[e] République (pour la période étudiée) qui sont décisifs pour les droits des femmes – il s'agit des années 1956, 1960 et 1965 –, ces moments coïncidant avec plusieurs évènements politiques importants pour l'histoire de France, évènements qui laissent pourtant dans l'ombre les revendications des femmes. Ces revendications n'intéressent pas tellement les intellectuels en général qui se mobilisent sur d'autres sujets.

L'année 1956 (« année de la grande fracture[1] », « année inoubliable[2] ») est l'année des grands changements et révélations politiques qui inaugurent « le processus de décomposition du communisme[3] ». Pendant la troisième législature (janvier 1956 - mai 1958), les communistes, les modérés et la SFIO obtiennent la majorité des sièges, suivis par les radicaux et le MRP. Après les élections législatives du 2 janvier 1956, le président René Coty propose à Guy Mollet, secrétaire général de la SFIO, de former un gouvernement, dont l'investiture, le 1[er] février, est soutenue par le Parti communiste. Le 22 mai, Mendès-France démissionne de son poste de ministre d'État, du fait de la politique algérienne menée par Guy Mollet et Robert Lacoste, avec laquelle il n'est pas d'accord. En juin, *Le Monde* publie le Rapport secret de Khrouchtchev au XX[e] Congrès du Parti communiste de l'Union soviétique. « Cette dénonciation des crimes de Staline […] laisse abasourdis les militants communistes[4]. » Les chars soviétiques lancés sur Budapest contre l'insurrection hongroise amplifient le mécontentement des intellectuels communistes qui commencent à protester et à quitter le Parti : « Après le choc du XX[e] Congrès et du Rapport de Khrouchtchev, la répression de l'insurrection hongroise achève de démoraliser une bonne

---

[1] Winock, Michel, *Le Siècle des intellectuels*, [1997], Paris, Éditions du Seuil, 1999, p. 623.

[2] Rony, Jean, *Trente ans de Parti : un communiste s'interroge*, Paris, Christian Bourgois Éditeur, 1978.

[3] Kriegel, Annie, *Ce que j'ai cru comprendre*, Paris, Éditions R. Laffont, 1991. Dans Bernard, Jean-Pierre A., « Année 1956 (le choc de l') ». Dans Julliard, Jacques ; Winock, Michel (sous dir.), *Dictionnaire des intellectuels français*, [1996], Paris, Éditions du Seuil, octobre 2002, janvier 2009, p. 77.

[4] Winock, Michel, *Le Siècle des intellectuels*, *op. cit.*, éd. citée, p. 624.

partie de l'intelligentsia communiste et fait des ravages dans les rangs des compagnons de route[1]. » Jean-Paul Sartre proteste contre l'intervention de l'armée soviétique dans les affaires hongroises, plusieurs intellectuels d'*Esprit*, de *France-Observateur*, de *Témoignage chrétien*, etc. le suivent et signent une pétition en guise de protestation contre l'attitude des soviétiques. Au CNE (Comité national des écrivains), d'obédience communiste, les démissions se multiplient. Une « nouvelle gauche » apparaît[2].

Les démarches entreprises pour les droits des femmes en 1956 ne sont pas soutenues par les intellectuels. En revanche, les membres du Parti communiste les exploitent pour étouffer les informations concernant le fameux Rapport de Khrouchtchev et l'intervention de l'armée soviétique en Hongrie. Les problèmes concernant l'accouchement, la contraception et l'avortement resurgissent alors, les demandes d'annulation de la loi de 1920[3] sont autant de sujets que les communistes et l'Église se plaisent à critiquer :

> L'année 1956 où resurgit un mouvement en faveur de la contraception entraine la recomposition des mouvements de femmes. La fracture entre communistes et catholiques s'estompe peu à peu au profit de celle qui sépare les progressistes des conservatrices, présentes dans chaque camp. Le catholicisme tout comme le communisme, qui ne perçoivent la femme qu'à travers le filtre de la famille et de la mère, ne peuvent que difficilement défendre un droit individuel qui, à terme, dissocie l'individu femme de la mère. Les groupes suffragistes quant à eux ne changent guère. La contraception, sauf exception, n'est pas un thème mobilisateur, comme si les anciennes étaient incapables de comprendre la nouvelle génération[4].

L'avènement de la V^e^ République fait oublier les démarches des femmes et des féministes. Selon Eric Duhamel, le gouvernement de Mollet compromet la modernisation de la France et son image internationale, la crise ministérielle se transforme en crise de régime, la Quatrième République se meurt :

> Désigné pour faire la paix en Algérie, le gouvernement Guy Mollet s'enlise dans un conflit sans offrir de perspective réaliste. Il compromet à l'intérieur la modernisation de la France et à l'extérieur son crédit international. Les

---

[1] *Ibidem*, p. 628.

[2] Pour l'année 1956, voir aussi Duhamel, Éric, *Histoire politique de la IV^e^ République*, « La chute de la IV^e^ République », Paris, Éditions La Découverte, 2000, pp. 93-100.

[3] La loi votée le 31 juillet 1920 en France se réfère à l'interruption volontaire de grossesse (IVG) et à l'interdiction des méthodes anticonceptionnelles.

[4] Chaperon, Sylvie, *Les Années Beauvoir (1945 – 1970)*, Paris, Éditions Fayard, 2000, pp. 260-261.

> combats aux objectifs incertains et le recours à la torture provoquent une crise morale et troublent les consciences. […] La longue crise ministérielle d'avril-mai 1958 se transforme après le 13 mai en crise de régime[1].

L'investiture du Général de Gaulle, le 1er juin 1958, ouvre une série de nouvelles dispositions. La guerre d'Algérie continue et cette situation créée de plus en plus de controverses entre politiciens et intellectuels. A la fin de l'année 1959, le Général propose trois options aux Algériens : la sécession, la francisation ou l'association d'une Algérie autonome en union étroite avec la France.

Plusieurs procès et manifestations liés à la guerre d'Algérie feront des vagues en 1960 dans le monde intellectuel : le procès Jeanson (Francis Jeanson est jugé pour ses idéaux anticolonialistes), le « Manifeste des 121[2] » des *Temps modernes* et des *Lettres nouvelles* (mouvement de la gauche pour la résistance intellectuelle à la guerre), le « Manifeste des intellectuels » (mouvement de contre-attaque de la droite intellectuelle). « La semaine des barricades marque la première rébellion des Européens d'Algérie contre la politique du général de Gaulle[3]. » Aucune action n'est liée aux mouvements des femmes des années 1960. Le problème du planning familial est fortement débattu dans la presse, à la télévision et dans les centres créés par le Mouvement du planning familial.

L'année 1962 est l'année de la paix, celle de l'indépendance de l'Algérie.

Ce n'est qu'en 1965, au moment des élections présidentielles, que les partis politiques introduisent dans leurs programmes le problème de la contraception. La contraception et la réforme du régime matrimonial, qui étaient vues avant 1965 comme des questions sociales, deviennent maintenant des questions politiques. François Mitterrand en parle, les communistes demandent l'abrogation de la loi de 1920, le concile Vatican II commence à étudier le problème. En revanche, le Général de Gaulle n'évoque pas le sujet. Il est réélu président. En 1965, une nouvelle loi du régime matrimonial est votée, suivie de celle de la contraception libre deux ans plus tard, en 1967. Mai 1968 freine de nouveau les projets des femmes. Les questions politiques et intellectuelles débattues écartent l'attention des

---

[1] Duhamel, Éric, *Histoire politique de la IVe République*, « La chute de la IVe République », *op. cit.*, éd. citée, p. 93.

[2] Nous rencontrons Simone de Beauvoir parmi les signataires. Voir Halimi, Gisèle, « Simone de Beauvoir, une femme engagée : de la guerre d'Algérie au procès de Bobigny ». Dans Chaperon, Delphy, p. 294.

[3] Garrigues, Jean (sous dir.), *La France de la Ve République. 1958-2008*, Paris, Éditions Armand Colin, 2008.

problèmes des femmes. Il faudra attendre le Mouvement de libération des femmes pour voir lancer d'autres projets « féministes ».

Nous pouvons conclure en disant que les années 1960 ont apporté beaucoup de changements sur la scène politique, religieuse, culturelle mais aussi féministe, comme nous le verrons plus tard :

> La période est assez fortement caractérisée : l'avènement de la société de consommation et de loisirs, l'arrivée à l'âge adulte de la vague du « baby-boom », la « dépolitisation » ou la « fin des idéologies » […] une révolution médiatique née de la généralisation des téléviseurs, la Coexistence pacifique, la « fin des paysans », le fléchissement de la natalité, le rajeunissement de l'Église par le concile de Vatican II achevé en 1965, en même temps que la chute progressive de la pratique religieuse, le défi du Général de Gaulle lancé contre les deux « superpuissances » – et, dans la sphère des idées, le triomphe du structuralisme sur toutes les philosophies de l'histoire[1].

Dans le présent chapitre, nous avons pour but d'analyser les seuls évènements liés à la mise à l'Index du *Deuxième Sexe* par le Vatican et les projets « féministes » de la deuxième partie des années cinquante et des années soixante.

2. Explication de l'action

> *La morale est au service de la vie dans sa plus totale expression. Et les valeurs qu'elle sauvegarde importent plus en définitive que la simple régulation des pulsions sexuelles.*
>
> (Jacques Derogy, *Des enfants malgré nous. Le drame intime des couples*, 1956*)*

2.1. Mise à l'Index. Le décret du Saint-Office

Le 27 juin 1956, la Suprême Sacrée Congrégation du Saint-Office met à l'Index, par décret, deux livres de Simone de Beauvoir, *Le Deuxième Sexe* et *Les Mandarins* :

> Au cours de l'Assemblée générale de la Suprême Sacrée Congrégation du Saint-Office, les Éminentissimes et Révérendissimes NN. SS. les cardinaux préposés à la sauvegarde de la foi et des mœurs, après avoir pris l'avis des Consulteurs, ont condamné et ordonné de mettre à l'Index des livres défendus les écrits de Simone de Beauvoir :

[1] Winock, Michel, *Le Siècle des intellectuels*, *op. cit.*, éd. citée, p. 679.

> 1. *Le Deuxième Sexe*, deux volumes, Gallimard, Paris ;
> *2. Les Mandarins*, Gallimard, Paris.
> Dans l'audience du 30 du même mois et de la même année, S.S. Pie XII, Pape par la divine Providence, a approuvé et ordonné de publier la résolution des Éminentissimes Pères qui lui était rapportée.
> Donné à Rome, au Palais du Saint-Office, le 12 juillet 1956.
> Arturo de Jorio, notaire.[1]

Les seuls articles de presse que nous détenons sur ce sujet sont le décret du Saint-Siège publié par son quotidien et deux autres articles qui traduisent et prennent acte de la décision du Vatican. De plus, il existe une lettre de l'Ambassadeur de France au Vatican qui prend acte de l'interdiction. Le quotidien catholique du Saint-Siège, *Osservatore romano*, publie le 13 juillet 1956 un article qui expose, sous le titre suggestif *L'Immoralisme existentialiste*, les raisons de la mise à l'Index des deux livres.

Premièrement, la source philosophique, c'est-à-dire l'existentialisme (implicitement sartrien) est nocive : « les œuvres de Beauvoir […] font respirer l'atmosphère délétère d'une certaine philosophie existentialiste. » Le danger vient du fait que cette philosophie « immorale » peut influencer les jeunes lecteurs ainsi que les plus âgés d'entre eux. L'Église se propose, à cette occasion, de les « mettre en garde » et cela « à cause du poison subtil qui s'y cache ». Ce poison peut se traduire en termes de décadence et d'esclavage : « Dans la mesure où une société se nourrit d'une littérature de ce genre, elle se montre corrompue et sujette à toutes les décadences comme à tous les esclavages. » De plus, les livres créent de graves erreurs philosophiques et morales. L'obscénité dans les descriptions prédomine. En lisant ce plaidoyer, nous avons l'impression que le discours de Mauriac de 1949 et celui des détracteurs du *Deuxième Sexe* à la sortie du livre, ainsi que ceux de la société française de 1955-1956 ont inspiré mot pour mot le message du Vatican de 1956.

---

[1] Traduction du latin. Dans Galster, p. 299 : « In generali consessu Supremae Sacrae Congregationis Sancti Officii, E.mi ac Rev.mi Domini Cardinales, rebus fidei et morum tutandis praepositi, praehabito Consultorum voto, damnarunt atque in Indicem librorum prohibitorum inserendos mandarunt libros a SIMONE DE BEAUVOIR conscripros :
1. *Le Deuxième Sexe*, 2 voll., Gallimard, Paris ;
2. *Les Mandarins*, Gallimard, Paris.
In Audientia autem diei 30 eiusdem mensis et anni, SS.mus D.N.D. PIUS, Divina Prov. P. XII, relatam Sibi E.morum Patrum resolutionem adprobavit et publicari iussit.
Datum Romae, ex aedibus S. Officii, die 12 Iulii 1956.
Arcturus De Iorio, *Notarius* ».

Deuxièmement, les thèses de Beauvoir sont un danger pour la société. Quelles thèses sont alors désignées par *L'Osservatore romano* ? En fait, il s'agit des mêmes problématiques qui ont déjà été disputées en 1949 à la parution du *Deuxième Sexe*. Selon le Saint-Office, Beauvoir démystifie l'institution du mariage, s'avère être le défenseur de l'amour libre et encourage les femmes à échapper à l'esclavage de la maternité par toute méthode (on comprend implicitement que la revue condamne ici l'avortement et la contraception). Elle promeut l'émancipation de la femme en dehors des lois morales (implicitement on comprend la liberté sexuelle), en accusant en même temps l'Église de s'y opposer :

> L'auteur considère l'institution du mariage comme une mystification et se porte défenseur de l'amour libre. Toutes les méthodes sont bonnes – affirme-t-elle – dès qu'elles permettent à la femme de se soustraire à l'esclavage de la maternité.
> Madame de Beauvoir défend l'émancipation de la femme de tout, spécialement des lois morales, et accuse l'Église de s'opposer à cette émancipation[1].

Par la mise en accusation des livres de Beauvoir, l'Église se pose en dénonciatrice des « doctrines immorales subversives du bien commun et de la sainteté de la famille » et entend donner « un exemple et un avertissement » pour, nous présupposons, d'autres intellectuels tentés de traiter ces sujets (l'institution du mariage, l'émancipation de la femme, l'amour libre, l'esclavage de la maternité, l'avortement, la contraception) et toute personne se conformant aux principes de Beauvoir. Ce discours nous rappelle la question rhétorique de Mauriac : « Croyez-vous que le recours systématique […] aux forces instinctives et à la démence, et l'exploitation de l'érotisme […] constituent un danger pour l'individu, pour la nation […] et que certains hommes, certaines doctrines en portent la responsabilité[2] ? » La même doctrine, immorale, est un danger pour le bien commun et l'Église attire l'attention sur ce sujet.

---

[1] Auteur inconnu, "Immoralisimo esistenzialista", *L'Osservatore romano*, 13 juillet 1956. Traduit de l'italien dans *La Documentation catholique*, 5 août 1956. Dans Galster, pp. 300-301 : « L'autrice considera l'instituto del matrimonio una mistificazione e si fa sostenitrice del libro amore. Tutti i metodi sono buoni – essa afferma – quando permetteno alla dona di sottrarsi alla servitù della maternità.
La De Beauvoir difende l'emancipazione della donna de tutto, specialmente dalle leggi morali ed accusa la Chiesa di essere contraria a questa emancipazione! »

[2] Mauriac, François, « La Question posée », *Le Figaro*, 6 juin 1949. Dans Galster, p. 26.

Nous avons par ailleurs constaté que *Le Monde* avait reproduit le 14 juillet 1956, au lendemain de sa parution, le texte publié par *L'Osservatore romano*. On y trouve un commentaire impartial qui explique le geste du Vatican : « L'Église se devait de condamner les doctrines immorales défendues par Simone de Beauvoir écrit "L'Osservatore romano". Un décret de la Congrégation du Saint-Office met à l'Index des livres interdits, les œuvres de Mme Simone de Beauvoir : "Le Deuxième Sexe" et "Les Mandarins"[1] ». Ce texte n'est pas consigné dans l'anthologie d'Ingrid Galster.

La Nouvelle Revue Théologique de Bruxelles témoigne elle aussi, un an plus tard, de la décision du Vatican en concluant sur les thèses de Beauvoir : « Elles s'en prennent âprement à l'institution du mariage et à la maternité où elles ne voient que des moyens d'asservissement de la femme[2]. » Il n'y a pas d'asservissement selon l'Église, mais, en parlant de la liberté de la femme, elle invoque le « bien commun » et la « sainteté de la famille ».

Nous ressentons, dans les deux textes théologiques, la même gravité du message. Les constructions verbales le confirment dans le premier : « il est nécessaire de mettre en garde », « nous ne nous arrêtons pas à relever […] ni à souligner », « l'Église devait dénoncer avec énergie ». Nous sentons aussi la gravité de la démarche de Beauvoir et de son danger, suggérés dans d'autres constructions du texte de l'*Osservatore romano* (« atmosphère délétère », « poison subtil », « décadence », « esclavage », « erreurs de philosophie », « obscénité de […] descriptions », « se soustraire à l'esclavage », « défend l'émancipation », « accuse l'Église », « doctrines immorales subversives ») et de celui de *La Nouvelle Revue Théologique* (« violente affectivité », « s'en prend âprement à l'institution du mariage »).

Le choix de l'Église n'est pas fortuit. Selon celle-ci, les livres de Beauvoir tomberaient sous la sanction du Canon 1399 du Code de droit canonique. « Il s'agit d'un Code de 1917, dont le canon 1399 précise : "Sont interdits par la loi 9° les livres qui dévoilent, traitent, relatent ou informent sur des choses lascives ou obscènes"[3] ».

---

[1] Anonyme, « "Le Deuxième Sexe" et "Les Mandarins" à l'Index », *Le Monde*, 14 juillet 1956, p. 7.

[2] A.T, sans titre, *La Nouvelle Revue théologique*, mars 1957. Dans Galster, p. 302.

[3] Galster, Ingrid. Dans Galster, p. 305. Notre traduction du latin : « Ipso iure prohibentur : […] 9° Libri qui res lascivas seu obscenas ex professo tractant, narrant, aut docent. »

2.2. Possibles hypothèses pour la mise à l'Index des livres de Beauvoir par le Vatican

Ingrid Galster analyse sur deux pages de son recueil d'articles la mise à l'Index du livre par le Vatican. Elle énumère quelques hypothèses envisageables concernant les dénonciateurs des deux ouvrages mentionnées, ainsi que sur les potentiels adversaires de Beauvoir. Nous ajouterons nos hypothèses personnelles et les analyserons individuellement. En essayant de découvrir l'histoire de la mise à l'Index, l'équipe de Galster[1] a demandé au préfet de la *Congregatio Pro Doctrina Fidei*, qui était alors le cardinal Joseph Ratzinger, l'accès au dossier « Simone de Beauvoir ». La réponse reçue au moyen de deux lettres (du 19 mai et du 31 juillet 2001) a été négative, les documents postérieurs à 1903 n'étant accessibles aux chercheurs que dans des cas exceptionnels. La deuxième personne qui pouvait fournir des informations supplémentaires sur le sujet était l'Ambassadeur de France au Vatican, le comte Wladimir d'Ormesson. On n'en trouve cependant aucune réponse dans son journal. Le seul document concernant la mise à l'Index est une dépêche au ministre des Affaires étrangères, dans laquelle il consigne l'interdiction et traduit l'article de *L'Osservatore romano*[2]. D'Ormesson entame son service l'année de la mise à l'Index de l'œuvre de Sartre et le quitte l'année de la mise à l'Index des deux livres susnommés de Beauvoir. Il n'en sait pas plus sur la situation de Sartre, mais commente l'évènement dans une lettre adressée au ministre des Affaires étrangères : « "La condamnation de l'ensemble de l'œuvre de M. J.-P. Sartre n'avait pas transpiré avant de paraître dans *L'Osservatore Romano* du 31 octobre"[3], écrit-il le 5 novembre 1948 à Robert Schuman […] ajoutant que, même si on avait su, on n'aurait rien pu empêcher[4]. »

Le moyen par lequel le Vatican apprend l'existence de livres susceptibles d'être interdits est la dénonciation ou la demande[5]. Galster se

---

[1] Bahrs, Ute ; Bunge, Matthias ; Feld, d'Iris ; Fleury, Danièle ; Hillen, Wolfgang ; Hunger, Kilian ; Islawa, Ana-Maria ; Rupp, Paul-Berthold ; Thomas, Michèle ; Winock, Michel ; Zaffke, Michael.

[2] Ormesson, Wladimir d', Dépêche au ministre des Affaires étrangères, 13 juillet 1956 (*Archives du ministre des Affaires étrangères*, série 30, sous-série 9, dossier 3, Saint-Siège, 1956-1960), pp. XV-XVI.

[3] *Idem*, *Archives diplomatiques*, R.C. 1948-1955, série II, Échanges culturels II, 23, Saint-Siège, dossier 9.

[4] Galster, Ingrid. Dans Galster, p. 304.

[5] Voir, selon Galster, Godman, Peter, *Die geheime Inquisition. Aus den verbotenen Archiven des Vatikans* [L'inquisition secrète. Des archives interdites du Vatican],

demande alors qui pourrait être, au milieu des années cinquante, assez proche du Vatican ou qui pourrait trouver un intérêt à alerter la Congrégation. Plusieurs réponses sont envisagées.

2.2.1. Les intellectuels français et le Vatican en 1952-1953

On apprend que Wladimir d'Ormesson, alarmé « des campagnes de dénigrement menées contre les "nouveautés françaises" dans certains milieux du Vatican[1] », propose d'organiser des réunions entre un groupe d'intellectuels catholiques français et des théologiens romains. Les catholiques français occupent dans le champ culturel et politique une position très importante. L'historien François Bédarida relate les efforts d'Ormesson et répond en 2001 aux questions d'Ingrid Galster concernant les éventuels dénonciateurs du *Deuxième Sexe*.

Les intellectuels catholiques français sont suspectés de s'éloigner de la pensée de l'Église, ils sont même taxés de « néo-modernistes ». Les rencontres proposées entre le Vatican et les intellectuels français ont comme but, dans la vision de d'Ormesson, d'annuler l'attitude hostile de « certains prélats de la Curie » envers « les penseurs et théologiens français, laïques ou ecclésiastiques », d'apprendre face-à-face la pensée de l'autre, d'éviter des malentendus futurs. Les Romains et les Français luttent pour deux causes différentes, causes qui créent des divergences entre les deux camps et attirent des dénonciations au Vatican : les Romains luttent pour « la sauvegarde de la foi, des institutions et de la civilisation chrétienne face aux menaces du communisme et de l'athéisme », pour le maintien de la doctrine traditionnelle et la « protection » des fidèles ; les Français se battent pour « faire dialoguer l'Église et le monde extérieur[2] », pour la liberté de la recherche pour les chrétiens, etc.

Wladimir d'Ormesson propose son projet en 1951 à Pie XII, ainsi qu'à Robert Schuman, ministre des Affaires étrangères et à Maurice Schumann, secrétaire d'Etat aux Affaires étrangères, qui appuient la démarche de l'ambassadeur. Il cherche des représentants du monde intellectuel catholique à Paris qui seraient susceptibles de participer à la

---

Munich, Econ Ullstein List, 2001, pp. 309-329. Voir aussi *Le Monde des livres*, 14 septembre 2001, p. VIII.

[1] Bédarida, François, « Les intellectuels français et le Vatican en 1952-1953 », pp. 243-252. Dans *Mélanges offerts à M. le doyen André Latreille : Religion et politique. Les deux guerres mondiales. Histoire de Lyon et du Sud-Est*, Collection du Centre d'Histoire du catholicisme, Université de Lyon II, n° 10, Lyon, Imprimerie Audin, 1972.

[2] *Ibidem*, p. 245.

première réunion. Celle-ci se déroule en secret entre le 28 juillet et le 2 août 1952 dans une villa privée de Campomorone, à dix kilomètres de Gênes, en Italie. La délégation française, conduite par Henri Bédarida (président du Centre Catholique des Intellectuels Français), est composée d'intellectuels laïcs tels André Latreille et Joseph Folliet de Lyon, des philosophes Jean Guitton et Étienne Borne, du mathématicien André Lichnerowitz et d'ecclésiastiques tels le chanoine Bonnet, l'abbé Chavasse, le R.P. Roquette. La délégation romaine comprend le R.P. Boyer, V. Veronese, le R.P. Martegani, Mgr Pavan, Mgr Guano, R.P. Dhanis, M. Danusso, R.P. Spiazzi, Mgr Journet et R.P. Delos. Les thèmes abordés sont : « les sciences modernes et le dogme ; les grands courants philosophiques actuels et leur confrontation avec le christianisme ; les méthodes d'apostolat d'aujourd'hui[1] ». Nous pensons que, dans le cadre de la discussion sur les grands courants philosophiques en confrontation avec le christianisme, une parenthèse sur la philosophie beauvoirienne ou existentialiste a bien dû être ouverte. Le bilan de la rencontre est, apparemment, positif, mais les conclusions tirées à la fin des réunions par les Romains n'entrent pas totalement en accord avec celles des Français ; il manque, selon eux, des affirmations importantes. En revanche, il y a un long passage sur le communisme quoique la discussion ait à peine porté sur ce sujet.

La deuxième rencontre a lieu en France, au couvent dominicain de Saint Alban-Leysse aux environs de Chambéry, entre le 27 juillet et le 2 août 1953. Les thèmes changent, à la demande des Français : « 1) l'enseignement de la sociologie religieuse en France et en Italie ; 2) l'apostolat des laïcs : ses formes et ses méthodes ; 3) "sens de l'histoire" et vie de l'Église[2] ». Une partie des membres anciens de la délégation sont remplacés, des deux côtés, par de nouveaux venus. À la suite de cette rencontre, les Français sont plus satisfaits et optimistes qu'en 1952. Pourtant, la demande d'une nouvelle rencontre est rejetée et de nouvelles crises éclatent entre le Vatican et la France pendant l'hiver 1953-1954, selon Bédarida. Le projet est abandonné à la fin du mois d'avril 1954.

Parmi les intellectuels qui participent aux réunions de 1952 en Italie et de 1953 en France, Galster retient les philosophes Jean Guitton et Étienne Borne, ce dernier en raison du fait qu'il tient un discours en 1950, au Centre d'Études Saint-Louis de France à Rome, sur « Le pessimisme dans la littérature et la philosophie contemporaines ». Jean Guitton est choisi, probablement, à cause des affirmations de novembre 1949 dont Beauvoir témoigne : « [il] écrivit avec beaucoup de compassion chrétienne, qu'il avait été péniblement affecté par *Le Deuxième Sexe* parce qu'on y déchiffrait en

[1] *Ibidem*, p. 247.
[2] *Ibidem*, p. 249.

filigrane "ma triste vie"[1] »). Galster émet l'hypothèse qu'André Rousseaux, qui prend Péguy pour sujet, pourrait être l'un des dénonciateurs :

> Si Borne, Guitton, Rousseaux ou d'autres intellectuels catholiques français avaient dénoncé l'œuvre de Beauvoir aux autorités du Vatican, on ne comprend cependant pas pourquoi celui-ci attendit jusqu'en 1956 pour la sanctionner. Vu la date tardive, d'autres hypothèses s'imposent[2].

François Bédarida, quant à lui, croit que Guitton et Borne « étaient trop libéraux pour avoir joué un rôle dans la mise à l'Index[3] ». Après avoir écrit le texte sur la mise à l'Index, Galster reçut une lettre qui démentit définitivement son hypothèse :

> La Congrégation confirme effectivement que ni Borne ni Guitton ni Mauriac n'ont, selon les archives, joué un rôle dans le procès ouvert en 1955. Le fascicule en question comporte, selon la même source, sept documents sur 46 pages au total et quelques articles de presse (lettre du 31 octobre 2001)[4].

De ce que nous pouvons comprendre, Galster comptait Mauriac parmi les dénonciateurs potentiels. D'autres intellectuels donnent des conférences à Rome à la même période, Galster les rappelle, ce sont Daniel-Rops et Robert Garric. Nous ne trouvons aucune allusion à ces dénonciateurs potentiels dans l'article de Bédarida.

2.2.2. Une condamnation qui en attire une nouvelle ?

La deuxième hypothèse de Galster se réfère à la mise à l'Index d'un autre livre dont l'Ambassadeur d'Ormesson informe son ministre le 13 mai 1955. Il s'agit du livre *Au Diapason du Ciel* de Marcelle de Jouvenel, paru en 1950, dans lequel l'auteur communique avec son fils mort et dont elle transcrit les messages. La préface est écrite par Gabriel Marcel. Selon Galster, il est possible que Gabriel Marcel ait protesté contre l'interdiction du livre de Marcelle de Jouvenel en donnant comme exemple les deux livres de Beauvoir qui n'étaient pas encore interdits :

---

[1] Beauvoir, Simone de, *La Force des choses*, Paris, Éditions Gallimard, coll. « Blanche », 1963, pp. 206-207.
[2] Galster, Ingrid, note. Dans Galster, p. 305.
[3] Lettre reçue par Ingrid Galster le 25 mai 2001.
[4] Galster, Ingrid. Dans Galster, p. 305.

> Il est concevable que Marcel, l'un des adversaires catholiques de taille de Sartre et de Beauvoir, ait protesté contre la condamnation du livre de Marcelle de Jouvenel et ait signalé en même temps les deux ouvrages de Beauvoir qui, bien qu'attaquant de manière beaucoup plus radicale les fondements du catholicisme, n'avaient pas encore attiré l'attention de la Congrégation. Marcel n'était nullement opposé à cette sorte de mesures restrictives. Trois ans avant la parution du *Deuxième Sexe*, il avait suggéré aux autorités françaises d'interdire *Morts sans sépulture*, pièce de Jean-Paul Sartre (*Les Nouvelles littéraires*, 21 novembre 1946)[1].

Cependant pour cette hypothèse non plus nous n'avons d'éléments éclairants.

2.2.3. La citation de Beauvoir dans un livre interdit attire sa condamnation ?

Une troisième hypothèse de Galster part de la mise à l'Index du livre de théologie du médecin et prêtre Marc Oraison, *Vie chrétienne et problèmes de la sexualité*. Le livre paraît en 1951, et est mis à l'Index en 1953, mais le décret associé n'est publié dans *L'Osservatore romano* qu'en 1955. Oraison cite deux fois Beauvoir pour critiquer ses raisonnements, la première fois dans le chapitre *Dynamisme sexuel*, puis dans le chapitre *Mariage et auto-érotisme*. Dans le premier chapitre rappelé, Oraison parle de l'instinct sexuel comme d'un dynamisme qui pousse l'homme à l'amour et à la création de la vie, deux fins sacrées. En traitant le sujet de la chair, maudite pour certains auteurs, divinisée dans la « vision chrétienne authentique », il donne le contre-exemple de Beauvoir :

> Et si Mme de Beauvoir peut énoncer sans sourciller cette massive erreur : « Dans une religion où la chair est maudite… », on peut se demander sincèrement si un pareil contresens n'a pas été favorisé par l'enseignement d'une conception chrétienne défaillante sur le domaine des réalités sexuelles[2].

Un autre problème traité par Oraison est celui de l'étude des problèmes sexuels, sujet d'importance primordiale et dont la prise en considération dans le monde ecclésiastique est faible. Comme nous le savons déjà, Jean-Marie Domenach attire l'attention sur ce problème dès la parution du *Deuxième Sexe*.

---

[1] *Ibidem*, p. 306.

[2] Oraison, Marc, *Vie chrétienne et problèmes de la sexualité*, [1952], Paris, Éditions P. Lethielleux-Fayard, 1972.

Dans le deuxième chapitre cité, Oraison étudie « la peur du sexuel ». Pour la femme, cette peur se matérialise dans l'auto-contemplation. Il donne pour exemple Beauvoir qui se trompe concernant l'infériorité de la femme et la construction sociale de cette dernière notamment, en raison de cette peur :

> Peur du sexuel ou peur de l'homme sont entretenues, semble-t-il, par tout un climat de civilisation qui tient la fille plus longtemps que le garçon […] dans l'ignorance des réalités sexuelles et de leurs retentissement spirituel et qui repose plus souvent qu'il ne paraît au premier abord sur un préjugé inconscient faisant de la femme un être plus ou moins inférieur. (Cet état de fait, qu'il faut bien reconnaitre, est au point de départ de réactions comme celles de Mme S. de Beauvoir (« Le Deuxième Sexe ») légitimes, mais complètement faussées pour de nombreuses raisons générales ou personnelles, et donc à peu près inefficaces[1].

L'hypothèse de Galster est que les consultants de l'ouvrage, curieux d'en apprendre plus sur le livre donné en exemple par Oraison, l'ont analysé et, indignés, se sont rendu compte du « danger » qu'il représentait. De nouveau, nous n'avons pas d'éléments fiables pour confirmer cette hypothèse.

2.2.4. Les manifestations et la mise à l'Index dans les autres pays

Une hypothèse que Galster n'envisage pas est celle des manifestations organisées et des interdictions qui ont eu lieu dans d'autres pays et qui auraient pu provoquer l'analyse du *Deuxième Sexe* par le Vatican et engendrer son interdiction (dans cette partie, nous ne parlerons pas des *Mandarins*). Au Québec, *Le Deuxième Sexe* est répertorié, dès sa parution, comme

> « dangereux », c'est-à-dire, selon les termes empruntés au Répertoire des livres du père jésuite Georges Sagehomme (1955 : xi) qui servit alors au Québec comme l'arbitre suprême des bonnes et des mauvaises lectures, un livre « qu'à ne lire qu'avec de très graves raisons » puisqu'il « véhicule des maximes contraires aux bonnes mœurs » et « diminue en notre for intérieur le respect de nous-mêmes, le respect de la vie » […]. Même à la fin des années cinquante, il était encore fréquent de se voir refuser par les libraires montréalais la permission d'acheter un livre à l'Index, à moins d'avoir en main une autorisation écrite de l'évêché accordant « le privilège » de lire un tel ouvrage[2].

---

[1] *Ibidem*, p. 165.

[2] Descarries, Francine, « Du silence… au livre culte : la trajectoire du Deuxième Sexe au Québec ». Dans Chaperon, Delphy, p. 433.

La situation est la même dans l'Espagne franquiste. Des auteurs comme Beauvoir, Sartre ou Camus sont interdits et censurés. De plus, l'existentialisme est fortement combattu à ce moment-là en Espagne[1]. Après la traduction d'extraits du *Deuxième Sexe*, un *meeting* de protestation a lieu en Angleterre en 1955[2], d'autres manifestations suivent. Au début de l'année 1956, pour ne donner que deux exemples, le livre est interdit au Portugal[3] et en URSS[4]. Comme toutes ces manifestations et interdictions ont lieu avant la mise à l'Index au Vatican, nous pouvons supposer que les représentants ecclésiastiques des pays les plus croyants comme l'Espagne ou le Canada ont dénoncé d'eux-mêmes le livre ou les livres de Beauvoir. Plus tard, en 1959, une entrevue de Wilfrid Lemoine avec Simone de Beauvoir à Radio-Canada est censurée sous la pression de l'archevêché de Montréal[5]. Le livre de Beauvoir reste interdit au Québec jusqu'en 1960. De nouveau, nous avons affaire à une hypothèse que nous ne pouvons pas démontrer, mais qui est plausible.

2.2.5. Le prix Goncourt et la reconnaissance de Beauvoir

Le Prix Goncourt reçu en 1954 par Beauvoir pour *Les Mandarins* pourrait avoir alerté les intellectuels catholiques près du Vatican, c'est une autre hypothèse qui nous semble envisageable. Le jury Goncourt représente le monde de l'édition, mais d'autres intellectuels influents dans le monde de l'édition auraient pu dénoncer les deux livres interdits de Beauvoir. De plus, le renom international du Goncourt pourrait avoir attiré l'attention de la presse ailleurs. Nous ne savons pas si le Vatican a reçu, suite à l'obtention de ce prix par Beauvoir, une demande d'interdiction du *Deuxième Sexe* et des *Mandarins*.

Nous pouvons penser à quelques noms de dénonciateurs tels ceux de Mauriac ou de Boisdeffre, que Sylvie Chaperon rappelle dans *Les Années Beauvoir (1945 – 1970)* :

---

[1] Voir Nielfa, Gloria, « La Diffusion en Espagne », pp. 453-459 et Palau, Montserrat, « *Le Deuxième Sexe* en Catalogne : le féminisme moderne dans notre pays à travers M. Aurélia Capmany ». Dans Chaperon, Delphy, pp. 426-432. Voir aussi le quatrième chapitre de notre recherche sur la situation de l'Espagne.

[2] Voir *France-Dimanche*, 21 janvier 1955 (archives Gallimard).

[3] Voir *Agence France-Presse*, 4 janvier 1956, cité par *France-Soir* du 5 janvier 1956 (archives Gallimard).

[4] Voir Aivazova, Svetlana, « *Le Deuxième Sexe* en russe : les aléas et les problèmes de la transmission ». Dans Chaperon, Delphy, pp. 482-487.

[5] Beauvoir, Simone de, entretien avec Wilfrid Lemoine, Radio Canada, novembre 1959. Disponible sur : http://archives.radio-canada.ca/arts_culture/litterature/clips/2015/. Consulté le 20 février 2012.

> L'accueil fait aux *Mandarins*, quelques cinq ans plus tard, s'apparente à celui du *Deuxième Sexe* puisque le Vatican met aussi le livre à l'Index ; François Mauriac, dans un de ses « blocs-notes » de *L'Express*, reproche à Simone de Beauvoir de « se forcer à des descriptions d'une sexualité minutieuse, scolaire, appliquée » ; Pierre de Boisdeffre déplore « [ces lits défaits, ces alcôves sales, ces breuvages suspects, ces moiteurs[1]], ces étreintes indéfinies qui se répètent comme une litanie morose » […]. Mais le roman suscite cette fois plus de critiques positives que négatives[2].

Nous pouvons constater que ce sont les personnes qui ont critiqué *Le Deuxième Sexe*[3] qui s'en prennent aux *Mandarins.* A ce moment même se pose une question que nous aurions aussi pu traiter dans le premier chapitre : pourquoi tant d'hostilité contre Beauvoir et, en revanche, de compréhension pour Sagan, sinon parce qu'à Sagan manque un « Sartre », une redoutable personnalité à qui l'associer ? En 1954, paraît le livre *Bonjour tristesse* de la féministe de gauche Françoise Sagan. Ce livre suscite l'intérêt et l'admiration de Mauriac : « Ce Prix des critiques décerné […] à un charmant monstre de dix-huit ans [dont] le mérite littéraire éclate dès la première page et n'est pas discutable[4]. » La sexualité n'est pas honnie cette fois-ci, l'audace est même applaudie, la vocation est confirmée.

Remarquons que Sagan, au contraire de Beauvoir, ne se mêle alors ni de politique, ni de religion et encore moins de philosophie. Elle n'a pas pour but de saper le système, même si elle l'égratigne un peu. Mais que ne pardonneraient de vieux Mandarins à une charmante jeune fille ?

Pour conclure, il se pourrait donc bien que les feux de la rampe se soient dirigés sur Simone de Beauvoir au moment de son obtention du Prix Goncourt et cela aurait entraîné la dénonciation de son œuvre au Vatican, mais, de cela, nous n'avons aucune preuve, cela reste juste une hypothèse.

2.2.6. Les controverses françaises sur le droit à la contraception et à l'avortement

Si les cinq premières hypothèses proposées (les trois premières par Ingrid Galster, les deux dernières par nous-même) ne peuvent pas être vérifiées, la sixième hypothèse de Galster, que nous avons fait nôtre après avoir étudié l'histoire du féminisme français et analysé le décret publié dans

---

[1] Larsson, Björn, *La Réception des* Mandarins, *Études romanes de Lund*, 41, 1998, Lund University Press, 1988, p. 53.

[2] Chaperon, Sylvie, *Les Années Beauvoir (1945 – 1970), op. cit.*, éd. citée, p. 201.

[3] Voir aussi Boisdeffre, Pierre de, *Une histoire vivante de la littérature d'aujourd'hui. 1939-1959*, Paris, Le livre contemporain, 1959, pp. 114, 117.

[4] Mauriac, François, « Un charmant monstre », toujours *Le Figaro*, 24 mai 1954.

L'Osservatore romano, nous paraît la plus plausible. Voilà l'hypothèse et l'explication de Galster :

> Mais il est plus probable que l'attention du Vatican ait été attirée sur *Le Deuxième Sexe* dans un autre contexte. C'est qu'en 1955-1956 éclate une polémique en France à propos du droit à la contraception. Tous les camps idéologiques se manifestent dans la presse[1]. En 1956 est fondée l'association *Maternité heureuse* qui devient le mouvement français pour le planning familial. Dans les nombreux textes publiés dans cette campagne et cette controverse, qui n'ont pas pu être ignorées par le Saint-Office, les auteurs se sont sans doute en partie référés au livre de Beauvoir, soit pour s'en démarquer, soit pour étayer leurs arguments[2].

Les féministes qui se nourrissent des thèses de Beauvoir – pour les critiquer ou pour les approuver – ne peuvent, comme nous le verrons, imposer leur point de vue publiquement (elles écrivent entre temps des livres sur la situation de la femme) qu'à partir des années 1965. Les quatre grands thèmes abordés par le Vatican (pas seulement la contraception dont parle Galster) correspondent à quatre projets qui commencent à avoir des chances de succès à partir de 1956. Ces thèmes avancés par Beauvoir elle-même, ainsi que par les partisans et les détracteurs du *Deuxième Sexe* à partir de 1949, sont les suivants : la maternité (englobant les plus graves problèmes de l'accouchement, de l'avortement et de la contraception), le mariage (avec la réforme du régime matrimonial, la conception de la famille, etc.), l'émancipation de la femme (égalité de droits avec les hommes, représentation politique, études sur la sexualité, sur la condition féminine) et le travail (qui est un élément émancipateur de la femme, mais nous le traiterons à part en raison de son importance dans les années cinquante-soixante). Ceux qui militent, entre autres, pour des droits liés à la maternité, sont : les hommes politiques et les religieux, les médecins résistants, les francs-maçons, les démographes du temps, qui ne pensent pas au *Deuxième Sexe* en militants pour les droits des femmes.

Les acteurs des débats qui ont comme sujet les problèmes (thèmes) mentionnés – adversaires, *public des pairs*, institutions – changent d'opinion (de lois dans le cas des institutions) en fonction de plusieurs critères : changement de stratégie politique, évolutions sociales, institutionnelles, etc. Nous rencontrons, dans la majorité des débats à analyser, trois acteurs principaux – adversaires ou alliés en fonction des controverses ou de l'évolution dans le temps d'une même controverse : les militants pour les droits des femmes, la gauche (le Parti communiste français, les socialistes) et

---

[1] Voir *La Documentation catholique*, 8 juillet 1956 (col. 874-887).
[2] Galster, Ingrid. Dans Galster, p. 306.

l'Église (catholique, protestante). Le *public des pairs*, contemporain des évènements, est soit juge ou partie, soit témoin des controverses.

Pour vérifier notre hypothèse, nous allons tenter d'analyser chacun des quatre thèmes mentionnés en nous appuyant dans notre démarche sur l'histoire du féminisme présentée par Sylvie Chaperon dans *Les Années Beauvoir (1945 – 1970)*, mais aussi sur la thèse de doctorat de Frédérique Liotard-Schneider, *Les experts de l'intime et les femmes, médecins et démographes en France de 1945 à 1975*. Chaperon est la première chercheure à se lancer dans l'étude de cette partie de l'histoire du féminisme. Elle sera critiquée pour avoir trouvé dans les thèses de Beauvoir la source des actions des féministes des années 1950. Nous le verrons dans ce chapitre et le suivant.

2.2.6.1. La maternité – accouchement, avortement, contraception

Le problème de la contraception ne commence pas avec la publication du *Deuxième Sexe*. C'est un problème vieux comme le monde. Cependant, sous sa forme moderne, il naît en France une fois la loi de 1920 introduite et réapparaît dans la conscience de plusieurs médecins, femmes et hommes, après la guerre. Ils sont tous, selon Liotard-Schneider, des résistants qui se proposent « d'agir dans la société civile » : « La participation à la Résistance constitue un passage obligé pour les hommes au pouvoir et d'influence après 1945 en France. Les médecins qui militent pour l'ASD puis le droit à la contraception sont tous d'anciens résistants[1]. » Au début, il s'agit seulement de médecins résistants communistes, plus tard de catholiques et de francs-maçons.

À partir de mai 1945, le docteur Pierre Rouquès devient le médecin-chef de la polyclinique des métallurgistes et propose au docteur Fernand Lamaze la direction de la Maternité « des Bluets » « à partir de laquelle l'ASD va rayonner en France[2] ». Son équipe est formée de plusieurs résistants : le docteur Pierre Vellay, le psychiatre Victor Lafitte, le directeur de la Maternité, le polytechnicien François Leguay. En dehors des Bluets, nous trouvons d'autres médecins anciens résistants luttant pour l'accouchement sans douleur (ASD) : Pierre Simon, Léon Chertok, Jean Dalsace, Étienne-Emile Baulieu, Marcel Hay, Jean Blum, etc. Ce sont encore eux qui militent pour le droit à la contraception à partir de 1956 et qui

[1] Liotard-Schneider, Frédérique, *Les Experts de l'intime et les femmes, médecins et démographes en France de 1945 à 1975*, thèse de doctorat soutenue à l'Université Paris Ouest–Nanterre La Défense, École doctorale Milieux, cultures et sociétés du passé, Histoire du monde contemporain, janvier 2010, p. 94.

[2] *Ibidem*, p. 94.

participent aux États-Unis à des conférences sur le planning familial. Jean Dalsace est le premier à donner une consultation de contraception en 1936 à Suresnes, en France, et l'un des fondateurs, avec Marie-Andrée Lagroua Weill-Hallé, de la Maternité heureuse, le futur Mouvement du planning familial. Le docteur Pierre Simon (dans les années soixante Grand Maître de la Grande Loge de France), membre du groupe Littré créé à Genève en 1953, rappelle son engagement en faveur de la liberté de contraception : « Au terme de réflexions conduites dans ce groupe, nous décidons d'introduire dans nos pays respectifs l'engagement en faveur de la liberté de contraception. Cela revient à expliciter le droit des êtres à disposer de leur propre corps[1]. » Le docteur Henri Fabre fonde le groupe du Planning familial de Grenoble et le premier centre de conseil de l'association en France, en 1961. L'influence des médecins résistants dans les problèmes de l'ASD, de la contraception et de l'avortement est très importante, mais diminue dans les années 1970. Comme nous le voyons, ces médecins commencent à militer pour les droits des femmes avant la publication du *Deuxième Sexe* et ne paraissent pas s'appuyer sur la pensée de Beauvoir.

Au milieu des années 1950, plusieurs militants qui connaissent le livre de Beauvoir, dont la gynécologue Marie-Andrée Lagroua Weill-Hallé, ancienne militante de la JEC (Jeunesse Étudiante Chrétienne) et de la conférence Pasteur, qui est proche des milieux communistes, organisent en France des campagnes d'information sur le contrôle des naissances. Des articles sur le sujet, des conférences, mais aussi un procès pour infanticide attirent les partisans du contrôle des naissances.

Emmanuel d'Astier de La Vigerie, directeur de *Libération*, charge Jacques Derogy, militant communiste, membre de l'association France-URSS, d'enquêter sur le sujet. Celui-ci contacte Marie-Andrée Lagroua Weill-Hallé pour obtenir des informations, visite des centres de *birth control* en Suisse et en Angleterre, publie des articles et coordonne une enquête publiée en novembre 1955 dans *Libération*[2]. Suite à cette enquête, un livre

---

[1] Simon, Pierre, *De la vie avant toute chose*, Paris, Éditions Mazarine, 1979, p. 83. Dans Liotard-Schneider, Frédérique, *Les Experts de l'intime et les femmes, médecins et démographes en France de 1945 à 1975*, *op. cit.*, éd. citée, p. 98.

[2] Selon Chaperon il s'agit d'une enquête du mois de novembre 1955, mais, à la fin de son livre, Derogy cite deux périodes d'enquête : « Les Femmes sont-elles coupables ? », *Libération*, du 15 au 26 octobre ; du 5 au 11 novembre 1955. De ce que nous voyons dans le journal *Libération*, la première « enquête » dont Derogy parle est composée d'articles sur le sujet de l'avortement écrits par lui-même. Dans la seconde partie, au mois de novembre, Derogy laisse la parole aux lecteurs de la revue pour dire leur opinion sur le sujet. Parmi ces lecteurs nous rencontrons le docteur Marie-Andrée Lagroua Weill-Hallé.

préfacé par le docteur Marie-Andrée Lagroua Weill-Hallé, paraît en janvier 1956[1]. Derogy fait état de l'histoire de l'avortement et tire des conclusions en offrant des solutions à ce problème préoccupant. Les sources qu'il utilise sont variées, nous trouvons à la fin de son livre des sources littéraires, philosophiques, médicales, juridiques, théologiques, etc[2]. Nous savons que son enquête n'est pas la première sur ce sujet, en effet, les revues recourent à cette méthode dès 1950.

Et puis l'année 1956 voit apparaître une révolution en matière de contraception : l'invention de la pilule par le savant américain Gregory Pincus. Une méthode semble-t-il sans graves effets secondaires est maintenant à la disposition de toute femme pour maîtriser sa maternité. Il n'est donc pas étonnant que les militants de la contraception libre fassent alors entendre si fort leur voix en France où elle est interdite, alors que l'Allemagne Fédérale autorise sa vente dès cette année-là.

2.2.6.1.1. *Des enfants malgré nous* et quelques revues

Dans le premier chapitre de son livre (*Le Mal*), Derogy analyse plusieurs sujets liés à l'avortement. Premièrement, il parle de la loi interdisant l'avortement et des choix que les femmes font pour échapper à la grossesse : l'avortement clandestin fait par un médecin ou par un faux médecin et l'auto-avortement opérés selon plusieurs méthodes (sonde, injection d'eau pure, injection d'eau savonneuse, quinine, crayon médicamenteux, aiguille à tricoter, laminaire, etc.). Deuxièmement, il analyse les conséquences qu'amènent les choix faits par les femmes : les infections, les complications secondaires qui apparaissent plus tard (inflammations chroniques, délabrements nerveux, frigidité, grossesses extra-utérines,

---

[1] Derogy, Jacques, *Des enfants malgré nous. Le drame intime des couples*, Paris, Éditions de Minuit, 1956.

[2] Nous ne donnons que quelques exemples : *Le Deuxième Sexe* (Beauvoir) ; *Bella vista* (Colette) ; *L'Age de Raison* (Sartre) ; « Sur les Origines de la Contraception en France », *Population*, juillet-septembre, 1953 et « Contribution à l'histoire des pratiques contraceptives », *Population*, n° 4, 1954 (Philippe Ariès) ; « A propos des problèmes éthiques posés au corps médical par la Stérilisation féminine préventive », *Bulletin de l'Académie de Médecine*, 7 juillet 1953 (Dr. J. R. Debray) ; *Le Problème de l'Avortement. Respectons la Vie*, Fédération des Églises Protestantes de la Suisse, Genève, 1952 (J. Ten Doornkaat) ; « Le Contrôle des Naissances à l'étranger et la Loi française de 1920 », *La Semaine des Hôpitaux*, 7 janvier 1947 (Dr. Marie-Andrée Lagroua Weill-Hallé ; « La Population, les niveaux de vie et l'avènement de la responsabilité », *Revue internationale du travail*, novembre 1954 (S. J. De Lestapis) ; « Résultats d'une enquête sur l'avortement dans la Région parisienne », *Population I*, 1950, etc.

stérilité, etc.), la prostitution (les femmes seules n'ont pas assez d'argent pour payer l'interruption de la grossesse), la mort souvent. Pauvreté, insécurité, difficultés financières, exiguïté du logement, maladies ne représentent qu'une partie des raisons pour le refus de la grossesse (dans l'énumération faite par Derogy).

L'avortement est vu comme un crime par l'Etat et l'Église. En revanche, on ne s'intéresse pas à l'enfant une fois né, ni aux problèmes que la mère doit affronter. Derogy cite Beauvoir :

> Simone de Beauvoir, dans « Le Deuxième Sexe », fait remarquer à ce propos que « la société, si acharnée à défendre les droits de l'embryon, se désintéresse des enfants dès qu'ils sont nés : on poursuit les avorteuses, au lieu de s'appliquer à réformer cette scandaleuse institution nommée Assistance Publique ; on laisse en liberté les responsables qui en livrent les pupilles à des tortionnaires ; on ferme les yeux sur l'horrible tyrannie qui s'exerce dans des "maisons d'éducation", et si on refuse d'admettre que le fœtus appartient à la femme qui le porte, en revanche on consent à ce que l'enfant soit la chose des parents[1].

Le deuxième chapitre (*Les Remèdes*) a pour sujet les solutions à envisager pour les femmes enceintes qui ne souhaitent pas avoir d'enfant : l'avortement légal (en Suède, Suisse, Danemark, Finlande, Japon, U.R.S.S.), la stérilisation (aux Etats-Unis, au Danemark, en Suède, au Japon), la prophylaxie anticonceptionnelle. Derogy ne finit pas son livre sans parler de trois types d'objections qui ressurgissent face au problème de l'avortement : des objections de l'Église catholique romaine, des objections à caractère médical et d'ordre démographique. C'est dans cette partie que nous découvrons les controverses qui ont lieu dans la France des années cinquante et que nous analyserons prochainement.

2.2.6.1.1.1. Les objections de l'Église catholique romaine

Une des controverses est déclenchée par le docteur Marie-Andrée Lagroua Weill-Hallé, qui critique la conception de l'Église en matière de morale conjugale et de natalité. La réponse de l'Église catholique est portée par la voix de l'abbé Merlaud, animateur de la revue *Foyer* :

> L'Église n'est pas nataliste […]. Et sa morale consiste bien davantage à former des âmes de caractère dans des êtres bien équilibrés qu'à accentuer aveuglément la courbe des naissances […]. La morale est au service de la

[1] Derogy, Jacques, *Des enfants malgré nous. Le drame intime des couples*, *op. cit.*, éd. citée, pp. 62-63.

> vie dans sa plus totale expression. Et les valeurs qu'elle sauvegarde importent plus en définitive que la simple régulation des pulsions sexuelles[1].

Derogy conclut que ces « protestations de libéralisme » ne peuvent pas annuler « les constantes séculaires de la tradition catholique romaine » qui a condamné tous les artifices anticonceptionnels. Aucune méthode, sauf celle Ogino[2], n'est envisageable pour les catholiques. En revanche, les protestants sont favorables à la contraception. Le pasteur Roland de Pury de Lyon proclame la liberté de choix concernant la contraception, mais pas pour l'avortement, qui est considéré comme un crime : « Le couple chrétien n'est pas un couple d'animaux […], il doit choisir librement devant Dieu la forme de son obéissance […], il faut aider les couples à empêcher la conception des enfants qu'ils ne veulent ou ne doivent pas avoir[3]. » A l'argument de l'Église, selon lequel la semence ne doit servir qu'à la reproduction selon le vœu de la nature, le docteur Leclerc répond en donnant l'exemple des millions de spermatozoïdes qui se perdent lors de l'acte sexuel sans féconder toutes « les femmes du monde en âge d'enfanter ».

Derogy conclut cette partie en constatant qu'à Londres, à Helsinki ou à Bâle, l'Église anglicane et l'Église reformée « ne craignent pas de "patronner" des œuvres en faveur de la contraception[4] ». De plus, une partie des catholiques ne voient plus de motifs à l'interdiction des préservatifs ou des moyens anticonceptionnels. D'autres catholiques attendent toujours des conseils venus de Rome.

La Documentation catholique du 8 juillet 1956 répond au livre de Derogy, car l'Église souhaite informer correctement les fidèles concernant la position de l'Église dans la campagne en faveur du contrôle des naissances en France. Cette campagne commence, selon l'Église, avec la communication du docteur Marie-Andrée Lagroua Weill-Hallé du

---

[1] *Ibidem*, p. 191.

[2] Selon Bibia, Pavard, « Contraception et avortement dans *Marie-Claire* (1955-1975) : de la méthode des températures à la méthode Karman », *Le Temps des médias*, 2009/1, n° 12, p. 102. Disponible sur : http://www.cairn.info/resume.php?ID_ARTICLE=TDM_012_0100. Consulté le 20 février 2012. Selon Pavard, « la méthode Ogino est une méthode « autorisée par l'Église […] qui préconise l'abstention pendant les périodes de fécondité de la femme ». Cette méthode « exige de l'époux de faire preuve d'amour vrai, d'amour capable de contrôle et de domination sur les instincts physiques pendant les quelques jours du mois où [la femme] pourrait concevoir ».

[3] Derogy, Jacques, *Des enfants malgré nous. Le drame intime des couples*, *op. cit.*, éd. citée, p. 193.

[4] *Ibidem*, p. 201.

5 mars 1955 à l'Académie des sciences morales et politiques. Une série d'articles est publiée sur le sujet, une enquête aussi (celle de Derogy), puis un projet de loi de d'Astier de La Vigerie, demandant la suppression des articles 3 et 4 de la loi de 1920 qui interdit la propagande et la vente d'anticonceptionnels est déposé. La revue fait un résumé de plusieurs opinions sur le sujet, nous les rappelons pas à pas. Ainsi, selon *La Documentation catholique*, Derogy montre comment l'avortement est devenu une pratique courante en France. Ses assertions sont discutables selon Sauvy (qui est par ailleurs critiqué par Derogy dans son livre[1]). *La Documentation catholique* donne comme exemple un extrait de Derogy dans lequel celui-ci recommande la prophylaxie anticonceptionnelle. Juste avant ce fragment, la revue écrit un commentaire sur son appartenance politique : « M. Derogy, nous le précisons, est communiste[2]. »

2.2.6.1.1.2. Objections à caractère médical

Une autre controverse mise au jour par Derogy dans son livre vise les procédés contraceptifs critiqués par le milieu médical catholique français. Apparemment, ces procédés

> nuiraient à la santé de l'organisme comme à l'équilibre nerveux et à l'affection des deux partenaires, sans garantir pour autant la sécurité de la « contraception » […] en ne respectant pas le prétendu mécanisme physiologique de la femme, ces artifices […] provoqueraient des troubles constituant les « système des fraudeuses »[3].

Pour les médecins catholiques, les moyens mécaniques ainsi que chimiques sont nuisibles à la santé de la femme. « Contraception ou avortement ? » C'est comme si les médecins demandaient : « tuberculose ou cancer », s'exclame le Père Lestapis. Le danger est le même. Et il continue son exposé avec la croyance qu'« un jour, une psychanalyse plus poussée et plus attentive du comportement contraceptif révèlera […] un péril de sclérose sociale, de stérilité spirituelle, un lent suicide moral aux répercussions multiples dans la personnalité créatrice et communautaire du sujet humain[4] ». En revanche, les médecins d'autres confessions en Grande-Bretagne, Suisse ou Belgique rejettent les présuppositions des médecins

---

[1] *Ibidem*, pp. 205-216.

[2] *La Documentation catholique*, 8 juillet 1956, p. 880 (microfilm consulté le 7 janvier 2012 à la BNF).

[3] Derogy, Jacques, *Des enfants malgré nous. Le drame intime des couples*, *op. cit.*, éd. citée, pp. 200-201.

[4] Lestapis, Stanislas J. de, *La Documentation catholique*, 8 juillet 1956, pp. 885-886 (microfilm consulté le 7 janvier 2012 à la BNF).

catholiques, car les contraceptifs « ne causent aucun dommage observable aux organes génitaux […] ne présentant aucun danger pour la fécondité[1] ».

2.2.6.1.1.3. Objections d'ordre démographique

Concernant les objections d'ordre démographiques, deux d'entre elles s'avèrent très importantes pour Derogy : la première pose que la politique de la contraception peut avoir comme effet la baisse de la natalité et une deuxième dit que la contraception peut compromettre l'équilibre démographique « au profit des classes les moins évoluées ». Ces objections sont contredites par des arguments très forts : la contraception peut avoir comme conséquence la suppression de l'avortement clandestin et implicitement la diminution d'une partie de la mortalité féminine et de la stérilité suite à un avortement clandestin. Ce sont les mêmes arguments que Beauvoir donne dans la préface du livre du docteur Marie-Andrée Lagroua Weill-Hallé de 1959 : « Correctement exécutée, l'opération [d'avortement] est bénigne ; il n'en va pas de même si elle est pratiquée clandestinement comme c'est le cas, en France […], elle entraine parfois la mort, parfois une définitive stérilité, très souvent de graves troubles physiologiques et psychiques[2]. »

Alfred Sauvy, directeur de l'Institut national d'études démographiques, réfute dans *Le Monde* (mai 1956) les arguments des partisans du contrôle des naissances. Nous énumérons ici une partie de ses arguments cités dans *La Documentation catholique* : la liberté de la contraception n'a pas fait baisser le nombre d'avortements dans les pays dans lesquels la propagande anticonceptionnelle est autorisée :

> La croyance dans les contraceptifs totalement efficace, encore accrue pas l'éclosion fatale des charlatans, aura même pour effet de provoquer au début une recrudescence de grossesses non-désirées. Le nombre des avortements est élevé en Angleterre […], aux États-Unis où la propagande contraceptive est autorisée[3].

Il ajoute que les arguments sur les répercussions des avortements sont exagérés car on ne connaît pas le nombre des avortements. Les données présentées par Derogy seraient surévaluées. Concernant l'idée selon laquelle

---

[1] Derogy, Jacques, *Des enfants malgré nous. Le drame intime des couples*, *op. cit.*, éd. citée, p. 202.

[2] Beauvoir, Simone de, préface dans Lagroua Weill-Hallé, Marie-Andrée, *Le « Planning » familial*, Paris, Librairie Maloine, 1959, p. 4.

[3] Sauvy, Alfred. Dans *La Documentation catholique*, 8 juillet 1956, p. 881 (microfilm consulté le 7 janvier 2012 à la BNF).

les enfants une fois nés, seraient livrés à eux-mêmes, Sauvy donne comme contre-argument, parmi d'autres : les aides maternelles et le sentiment des familles qui « ont eu dans quelque repli de leur conscience l'impression que la société accueillait avec faveur les enfants, après les avoir repoussés[1] ».

Derogy replace à chaque fois les problèmes de l'avortement en France dans un contexte universel, en donnant l'exemple de la situation rencontrée sur tous les continents[2]. Il offre des statistiques, quelquefois en l'absence d'informations officielles provenant de l'État, des informations sur le nombre d'avortements et de victimes de l'avortement :

> Aujourd'hui les médecins et les démographes s'accordent pour reconnaître en France un minimum d'une fausse-couche volontaire pour une grossesse conduite à terme […]. Chaque année, 800.000 avortements[3], 10 à 60.000 cadavres de victimes de manœuvres abortives, des dizaines de milliers de femmes rendues stériles […][4].

Le livre du militant communiste nous paraît de bonne foi jusqu'au moment où il s'agit de la femme bourgeoise. Il juge plusieurs fois durement « la riche », qui recourt à l'avortement pour d'autres raisons que la femme pauvre :

> Cet aspect moral du drame qu'est l'avortement est ressenti selon les circonstances avec plus ou moins d'intensité, tout comme la gravité physique de l'épreuve. En ce sens on a pu dire que l'avortement était un « crime de classe ». Les motivations aussi sont différentes. La riche oisive, à qui sont réservées les garanties de l'avortement de luxe ou, mieux, celles des méthodes anticonceptionnelles, refusera la maternité par égoïsme, parce

---

[1] *Ibidem*, p. 881.

[2] Europe (Allemagne de l'Est, Belgique, Danemark, Espagne, Finlande, France, Hollande, Hongrie, Irlande, Italie, Norvège, Pologne, Royaume-Uni, Suède, Suisse, Tchécoslovaquie, U.R.S.S., Yougoslavie), Asie (Ceylan, Chine, Hong-Kong, Inde, Israël, Japon, Liban, Pakistan, Thaïlande, Turquie), Amérique (Bermudes, Brésil, Canada, Chili, Costa-Rica, Cuba, États-Unis, Jamaïque, Mexique, Panama, Porto-Rico, République Argentine), Afrique (Egypte, Union Sud-Africaine), Océanie (Australie, Indonésie, Malaisie, Nouvelle-Zélande, Philippines).

[3] Beauvoir, dans la préface au « *Planning* » *familial* de Marie-Andrée Lagroua Weill-Hallé estime, pour 1956, de 400 000 à 500 000 avortements par an, nombre à-peu-près équivalent à celui des naissances.

[4] Derogy, Jacques, *Des enfants malgré nous. Le drame intime des couples*, *op. cit.*, éd. citée, p. 18, 20.

> qu'elle risque de remplir le vide de sa vie et de compromettre son apparence d'éternelle jeunesse[1].

C'est l'influence, on le voit, de la lecture du *Deuxième Sexe* : « On a dit parfois que l'avortement était un "crime de classe" et c'est en grande partie vrai. Les pratiques anticonceptionnelles sont beaucoup plus répandues dans la bourgeoisie[2]. »

Derogy finit son livre sur une argumentation très beauvoirienne et dans l'esprit de l'époque. Il parle de solutions qui s'offrent face à l'avortement, de dispositions « plus humaines » qui pourraient mener à la fin de la servitude biologique de la femme, à l'avènement de sa liberté et à une forme d'amour plus heureux. Les recherches de Derogy dont nous faisons état ne sont pas exposées par Sylvie Chaperon, mais elles entrent en accord avec les disputes d'idées que celle-ci rappelle.

2.2.6.1.2. L'années 1956 – communistes, catholiques, féministes[3]

Le problème de la liberté de la contraception est vivement débattu en 1956. On commence à parler du changement de la loi de 1920 en donnant des arguments différents. Maintenant on parle du droit de la personne, de la libération de la femme, de la sexualité féminine et conjugale – sujets qui étaient tabous en 1949. Maintenant c'est l'individu qui prend la place du « bien commun » dont parle le Vatican. Ce sont la femme-sujet et la famille qui commencent à être le centre des disputes sur les thèmes de l'avortement et de la contraception. Selon Sylvie Chaperon, *Le Deuxième Sexe* figure parmi les principales sources de pensée des militantes :

> à bien des égards, la polémique qui éclate en 1955-1956 à propos du droit à la contraception rappelle celle provoquée par la sortie du *Deuxième Sexe* […]. Les mêmes lignes de clivage, les mêmes tendances de part et d'autre, voire les mêmes périodiques et les mêmes personnalités réapparaissent. Mais, à la différence de 1949, les progressistes parlent haut et fort et occupent plusieurs mois les journaux sans rencontrer d'adversaires[4].

Chaperon donne l'exemple de quelques revues qui réagissent au problème de l'avortement et de la contraception tels que : *L'Express, France-Observateur, Combat, Réforme, Cité-Nouvelle*.

---

[1] *Ibidem*, p. 50.
[2] Beauvoir, Simone de, *Le Deuxième Sexe*, *op. cit.*, éd. citée, tome 2, pp. 330-331.
[3] Pour plus d'informations sur cette période, voir Chaperon, Sylvie, *Les Années Beauvoir (1945 – 1970)*, *op. cit.*, éd. citée, pp. 127-268.
[4] *Ibidem*, pp. 239-240.

L'Express prend position pour les droits des femmes en février 1956 par l'intermédiaire de Françoise Giroud (« Le Drame inutile », « Lettre à un jeune député »). Dans le premier article, elle parle du livre de Derogy et du courage dont il faut faire preuve pour parler de ce sujet. L'explication concernant le silence des hommes et des femmes peut être la suivante : « Peut-être est-ce parce que les hommes ont toujours eu beaucoup de courage pour supporter les malheurs des femmes. Et les femmes beaucoup de répugnance à invoquer un acte qu'aucune n'envisage sans révolte et sans honte[1]. » Son conseil est de renoncer aux faux principes et de lutter pour les droits des femmes : « Laissons la pureté aux purs, aux hypocrites la possibilité de se voiler la face en criant bien haut leur indignation et aux bien-pensants la défense d'une société aussi indulgente à l'homicide délibéré qu'impitoyable à la fécondation involontaire[2] ». Nous avons par ailleurs remarqué qu'elle suivait la même ligne directrice dans le deuxième article.

France-Observateur publie, en avril 1956, des réactions des lecteurs sur le problème du contrôle des naissances (« 600 000 avortements valent-ils mieux que le contrôle des naissances ? »). *Combat* gère un « abondant courrier » en février-mars 1956, suite à une série d'articles parus dans sa revue sous le titre « Pour la libération de la femme ». *Réforme* et *Cité-Nouvelle* se penchent elles aussi sur le sujet du contrôle des naissances. D'autres revues suivent le même projet.

Évelyne Sullerot (gauche non communiste) et le docteur Marie-Andrée Lagroua Weill-Hallé décident de créer une association de femmes qui promeuve le *birth control* et qui s'appellera Maternité heureuse. La date de la création de l'association est le 8 mars 1956[3]. Le but de cette association

---

[1] Giroud, Françoise, « Le Drame inutile », *L'Express*, 15 février 1956, (microfilm consulté le 7 janvier 2012 à la BNF).

[2] *Ibidem.*

[3] Nous ne savons pas si la date est choisie par hasard par Marie-Andrée Lagroua Weill-Hallé, mais elle correspond à la journée internationale des femmes, le 8 mars, date autour de laquelle a été élaboré un vrai mythe. En 1955, dans *L'Humanité*, on explique la signification de cette date en éclipsant l'origine soviétique de ce jour : « [La journée internationale des femmes continue] la tradition de lutte des ouvrières de l'habillement de New-York qui, en 1857, le 8 mars, manifestèrent pour la suppression des mauvaises conditions de travail, la journée de 10 heures, la reconnaissance de l'égalité du travail des femmes. Cette manifestation produisit une grande impression et fut recommencée en 1909, toujours par les femmes de New-York. En 1910, […] C. Zetkin proposa de faire définitivement du 8 mars la journée internationale des femmes. » *L'Humanité*, 5 mars 1955. Dans Kandel, Liliane ; Picq, Françoise, « Le Mythe des origines (A propos de la journée internationale des femmes) », *Revue d'en face*, n° 12, automne 1982, pp. 67-80.

est « l'étude des problèmes de la maternité, de la natalité, de leurs répercussions sociales et familiales[1] ». La Maternité heureuse se démarque des projets des néo-malthusiens, elle ne demande pas la limitation des naissances mais une éducation sexuelle, psychologique et médicale des couples pour arrêter la croissance du taux d'avortement. Le conseil d'administration comprend des féministes traditionnelles, des franc-maçonnes, des catholiques, des femmes de lettres, etc. La Maternité heureuse reçoit le soutien d'autres associations féminines parmi lesquelles le Mouvement des jeunes femmes. Le Mouvement des jeunes femmes, d'obédience protestante, refuse de prendre en compte l'avortement. La Maternité heureuse créée des centres d'expérimentation à Grenoble, puis à Paris, et commence à délivrer, dès 1957, des ordonnances de produits contraceptifs.

Sous la pression des évènements et dans des buts électoraux, les députés radicaux et socialistes déposent, entre février et mai 1956, trois propositions de loi favorables à la contraception. Les réactions des communistes et des catholiques ne sont pas très différentes de celles qui ont surgi à la parution du *Deuxième Sexe*, mais elles évoluent constamment. Si, en 1949, les communistes et les catholiques réagissent négativement à l'idée de contraception et d'avortement et prennent position sans que les féministes de l'UFF et l'UFCS s'impliquent, cette fois-ci ce sont les militantes féministes qui réagissent de manière positive et luttent pour les droits des femmes et contre l'idéologie du Parti et de l'Église.

Le Parti communiste français, par les voix de Marie-Claude Vaillant-Couturier, Maurice Thorez (dans *L'Humanité*) et Jeannette Vermeersch, exprime son désaccord sur la légalisation de l'avortement. Pourtant, à la fin du mois de mai 1956, les communistes proposent une loi autorisant « un élargissement de l'avortement thérapeutique pour les mères de trois enfants mariées ou les femmes seules en situation de cas social, mais réaffirme son opposition au contrôle des naissances[2] ». Comme dans le cas du *Deuxième Sexe*, les communistes font (surtout Vaillant-Couturier) des associations entre « militantisme féministe » (bien que la Maternité heureuse, créée par le docteur Marie-Andrée Lagroua Weill-Hallé, n'ait pas cette revendication), malthusianisme (Thorez parle de « néo-malthusianisme réactionnaire ») et « individualisme petit-bourgeois ». Jeannette Vermeersch a le même discours qu'en 1949. De nouveau, les droits des mères et ceux des femmes sont traités différemment, séparément. Concernant l'enfantement, ils soutiennent le droit à l'accouchement sans douleur.

---

[1] MFPF, *D'une révolte à une lutte : 25 ans d'histoire du planning familial*, Paris, Éditions Tierce, 1982, p. 84.

[2] Chaperon, Sylvie, *Les Années Beauvoir (1945 – 1970), op. cit.*, éd. citée, p. 241.

Au mois de mai 1956, le docteur Marie-Andrée Lagroua Weill-Hallé écrit une lettre à Maurice Thorez dans laquelle elle critique la position du Parti communiste : « Vous n'êtes pas médecin, M. Thorez, et vous ne connaissez d'elles (les femmes) qu'un visage grandi par l'exaltation des idées, vous ne les entrevoyez guère que dans le tumulte des réunions publiques[1]. »

Au mois de juillet 1956, Maurice Thorez, répond à Derogy qui lui envoie son livre *Des enfants malgré nous* :

> Vous m'avez adressé votre livre […] en y inscrivant une dédicace qui se termine par ces mots : « Avec le sentiment de contribuer modestement à la libération de la femme qui ne s'achèvera que dans le communisme ». Malheureusement je ne pense pas que votre ouvrage contribue à libérer la femme ni à servir le communisme […]. Peut-être au lieu de vous inspirer des idéologies de la grande et de la petite bourgeoisie, auriez-vous mieux fait de méditer l'article que Lénine a consacré au néo-malthusianisme et où, avec sa clairvoyance habituelle, il définit la position des communistes, comme l'avait fait en leur temps Marx et Engels, luttant précisément contre les théories de Malthus […], les communistes condamnent les conceptions réactionnaires de ceux qui préconisent la limitation des naissances[2].

La position des communistes est vue par certains spécialistes comme une stratégie. Ils expliquent l'attitude des communistes sur la contraception, l'avortement et l'accouchement comme une diversion pour dévier la discussion des problèmes plus graves comme le XX^e^ Congrès du PCUS en février, la révélation du rapport Khrouchtchev en France en juin, l'intervention soviétique en Hongrie en novembre 1956. Les communistes parlent de la décision du Pape Pie XII qui proclame l'accord de l'Église sur l'accouchement sans douleur en janvier 1956 comme d'une victoire qui leur appartiendrait, car c'était leur projet aussi. L'Union des femmes françaises adopte la même attitude qu'en 1949 et décide donc de ne pas réagir. Pourtant, certaines militantes s'inscrivent « à titre personnel » dans la Maternité heureuse (par exemple Dominique Desanti) et organisent des réunions entre Vermeersch et les femmes du Parti. D'autres militantes écrivent des lettres aux dirigeants du Parti, mais sans aucun succès ; elles

---

[1] Marie-Andrée Lagroua Weill-Hallé, « Lettre de Madame Lagroua Weill-Hallé », Fonds Thorez-Vermeersch, carton 626 AP 187, 9 mai 1956. Dans Liotard-Schneider, Frédérique, *Les Experts de l'intime et les femmes, médecins et démographes en France de 1945 à 1975*, *op. cit.*, éd. citée, p. 58.

[2] Thorez, Maurice, *Documentation catholique*, 8 juillet 1956, p. 883 (microfilm consulté le 7 janvier 2012 à la BNF).

publient leurs revendications dans *Libération*. N'oublions pas Derogy qui ne s'inscrit pas dans la ligne du Parti. Leurs projets n'ont pas de suite.

Les communistes montrent leur soutien aux associations catholiques. Les catholiques se prononcent contre la planification des naissances et l'avortement et pour « la maitrise de soi » et l'abstinence périodique. Seule la méthode Ogino est acceptée comme légale. Le père jésuite Stanislas de Lestapis (dont Derogy parle lui-même), énumère les conséquences funestes de la contraception. Il existe pourtant des catholiques progressistes qui se distancient de la position de l'Église et beaucoup de femmes catholiques qui commencent à lutter pour leurs droits. *Le Figaro* est réservé sur les problèmes débattus en 1956. L'Action catholique générale féminine ne réagit point, mais l'UFCS (l'Union féminine civique et sociale) se positionne contre les moyens anticonceptionnels mécaniques ou chimiques. Là encore la méthode Ogino est conseillée.

Selon *La Documentation catholique*, les catholiques « jettent une note optimiste et sereine dans cette âpre discussion » sur le contrôle des naissances. Dans *La Croix* du 26 avril 1956, J. Folliet statue que la vente des contraceptifs ne fera pas disparaitre les avortements. Il finit pourtant sur l'idée que son développement est impératif en France. Le lendemain, le R. P. Tesson, qui écrit un article dans la même revue, considère que les contraceptifs sont une solution simpliste aux problèmes des familles et que les défenseurs du *birth control* ne pensent le problème que du point de vue d'une morale sociologique. Les « notes d'optimisme » manquent, nous paraît-il. Par contre, des médecins catholiques se déclarent pour l'ASD dès 1952-1953. Le discours du Pape de 1956, qui légitime l'ASD, les encourage. Ils créent la Société française et la Société Internationale de PPO (psychoprophylaxie obstétrique).

Les vieilles associations féminines n'abordent pas le sujet de la contraception. L'Union nationale des femmes et le Conseil national des femmes françaises se taisent. La Ligue française pour le droit des femmes, dans son bulletin régulier *Le Droit des femmes*, informe ses adhérentes : nous y trouvons une certaine subjectivité. L'Association française des femmes diplômées d'université est la seule qui milite pour le planning familial et la contraception. Les mouvements féminins, comme nous l'avons déjà remarqué, luttent pour accroitre le nombre de femmes élues. Mais seules dix-neuf femmes obtiennent un siège à l'Assemblée nationale aux élections législatives du 2 janvier 1956.

2.2.6.1.3. Les années 1960 – communistes, catholiques, féministes[1]

Peu à peu, les sujets qui ont été tant discutés en 1956 sont oubliés. Ils ressurgissent au début de l'année 1960 avec la publication, par le docteur Marie-Andrée Lagroua Weill-Hallé, du livre *La Grand'peur d'aimer. Journal d'une femme médecin*, préfacé par Simone de Beauvoir[2]. Il s'agit d'un livre d'entretiens avec des patientes du docteur Marie-Andrée Lagroua Weill-Hallé sur leurs expériences tragiques. Simone de Beauvoir en témoigne et demande une solution pour que leur malheur finisse :

> M^me^ Weill-Hallé a choisi de parler ; je souhaite qu'un très grand nombre de femmes et d'hommes entendent les confessions tragiques qu'elle a transcrites pour nous ; car je suis sûre qu'ils désireront alors de tout leur cœur appuyer son effort. Il faut, le plus rapidement possible, supprimer tant de malheur inutile. Il faut qu'on puisse répondre autrement que par un haussement d'épaules à l'anxieuse supplique : « Comment les autres femmes font-elles ? »[3]

Marie-Andrée Lagroua Weill-Hallé publie plusieurs travaux sur l'utilisation des contraceptifs, donnant naissance à des comptes-rendus et à des réactions dans la presse, elle est même invitée pour en parler à la télévision, étant connue comme la gynécologue spécialisée sur le sujet de la contraception. Rappelons l'émission « Faire face[4] », au sujet du « Contrôle des naissances », du 13 octobre 1960, dans laquelle des spectateurs ont pu poser leurs questions aux docteurs Marie-Andrée Lagroua Weill-Hallé (gynécologue) et Duchêne (psychiatre), ainsi qu'au médecin spécialiste Devedville (Suisse), au père Stanislas Lestapis et au démographe Alfred Sauvy. Environ trois mille spectateurs ont appelé[5], une partie d'entre eux confondant, selon Jacques Sallebert qui centralise les questions, avortement et contrôle des naissances. Le docteur Marie-Andrée Lagroua Weill-Hallé

---

[1] Pour plus d'informations sur cette période, voir Chaperon, Sylvie, *Les Années Beauvoir (1945 – 1970), op. cit.*, éd. citée, pp. 267-299.

[2] Lagroua Weill-Hallé, Marie-Andrée, *La Grand'peur d'aimer. Journal d'une femme médecin*, Paris, Éditions R. Julliard, 1960.

[3] Beauvoir, Simone de, Préface dans *La Grand'peur d'aimer. Journal d'une femme médecin*, *op. cit.*, éd. citée, pp. 12-13.

[4] Lalou, Etienne ; Barrère, Igor, « Faire face », invités : Marie-Andrée Lagroua Weill-Hallé, Duchêne, Devedville, Stanislas de Lestapis, Alfred Sauvy, 13 octobre 1960. Disponible sur : http://www.ina.fr/sciences-et-techniques/medecine-sante/video/CPF86614334/le-controle-des-naissances.fr.html. Consulté le 7 janvier 2012.

[5] Sylvie Chaperon parle, dans son livre, d'une centaine de téléspectateurs ayant appelé, information inexacte.

rappelle ce malentendu courant. Le prêtre Lestapis[1] expose la position de l'Église au sujet du contrôle des naissances : « l'Église voit le problème au plan des consciences des couples », « au niveau des ménages, l'Église a toujours insisté sur cette valeur de fécondité […] réglé, modéré, par la réflexion, par la charité, par l'amour […] maitrise de conduite ». La seule méthode bonne est la méthode Ogino. Le démographe, comme le père Lestapis d'ailleurs, nous rappelle que « la natalité est une question de psychologie collective beaucoup plus que de décision individuelle ». Nous trouvons dans cette information l'idée du Vatican sur « le bien commun ». Le démographe peut être d'accord avec l'utilisation des pilules contraceptives à condition que la croissance démographique reste suffisante. Tout comme le père Lestapis, il parle des pilules qui sont nocives pour les femmes. Les autres invités, quoiqu'ils ne fassent pas de propagande, mais informent seulement les téléspectateurs (ne l'oublions pas, la contraception est alors interdite), sont favorables à tous les moyens que la femme peut décider d'utiliser, y compris l'utilisation des contraceptifs donc.

Les centres de la Maternité heureuse (devenue en 1960 le Mouvement du planning familial) de Grenoble (fondé par le docteur Henri Fabre et le professeur de philosophie Georges Pascal) et de Paris sont une vraie réussite dans les années 1960. Le centre d'accueil de Paris, ouvert le 27 octobre 1961, reçoit, en huit mois, des milliers de personnes, de lettres et d'appels téléphoniques. Le Mouvement du planning familial a besoin de beaucoup d'adhésions pour pouvoir obtenir des contraceptifs, et il les reçoit : 10 000 adhésions en juin 1962, 15 000 en mars 1963, 32 000 en janvier 1964, 100 000 en 1966. En juin 1966, il existe déjà cent vingt-trois centres dans soixante-douze départements. Dans le conseil d'administration de 1965, l'on compte quinze hommes et seize femmes. La revue *Maternité heureuse* devient trimestrielle, en 1966 elle est tirée à 90 000 exemplaires.

Le docteur Pierre Simon révèle que la franc-maçonnerie se mobilise fortement pour aider le Planning familial à implanter des centres dans tout le pays et diffuser ses idées : « Pour lui, la franc-maçonnerie a réussi à ressembler les partisans de la contraception au-delà des clivages politiques[2]. »

Les anciens groupements féminins restent muets quant au droit à la contraception. Les catholiques sont toujours contre, donnant comme alternative la méthode Ogino. L'UFCS, ainsi que le Centre de liaison des

---

[1] Voir aussi de livre sur le problème du couple et le conflit entre amour et fécondité écrit par Lestapis, Stanislas J. de, *Le couple, angoisse ou équilibre*, Paris, Éditions Beauchesne, 1969.

[2] Liotard-Schneider, Frédérique, *Les experts de l'intime et les femmes, médecins et démographes en France de 1945 à 1975*, *op. cit.*, éd. citée, p. 99.

équipes de recherche, créé par le père Lestapis, ouvre le débat sur ce problème. En dehors de ces derniers acteurs, d'autres groupes abordent la contraception, tout en restant en vase clos. En février 1964, la journaliste catholique Marcelle Auclair, rédactrice à *Marie-Claire*, encourage les femmes à faire pression sur le concile Vatican II, mais refuse de faire partie du comité d'honneur du Planning familial un an plus tard. Les communistes n'évoquent pas le sujet de la contraception dans les années 1960.

Si Sylvie Chaperon parle de la visibilité des féministes avant 1970, par des livres parus sur le thème de la situation de la femme, influencés par la pensée de Beauvoir, Liotard-Schneider parle de leur manque d'implication dans les débats pour l'ASD et la libéralisation de la contraception et du manque d'influence de Beauvoir sur les mouvements pour les droits des femmes :

> Certes, Simone de Beauvoir fait paraître *Le Deuxième Sexe* en 1949 mais cet ouvrage fondamental pour la formation d'une conscience féministe n'engendre aucun mouvement revendicatif et s'attire de violentes attaques à la fois de la droite et du PCF. Les intellectuelles françaises le lisent mais cette analyse féministe du sort fait aux femmes n'est pleinement reconnue qu'une vingtaine d'années plus tard[1].

Pourtant, de l'exemple de Derogy, qui cite Beauvoir et qui est visiblement influencé par sa philosophie dans son livre *Des enfants malgré nous*, et de l'exemple de Marie-Andrée Lagroua Weill-Hallé, qui propose à Simone de Beauvoir de faire partie du comité d'honneur de la Maternité heureuse, futur Mouvement du planning familial, et d'écrire la préface de ses livres *Le « Planning » familial* et *La Grand'peur d'aimer. Journal d'une femme médecin*, nous pouvons déduire que l'influence de Beauvoir et du *Deuxième Sexe* n'est vraiment pas inexistante.

2.2.6.1.4. Vers la victoire[2]

Les mouvements du Planning familial rencontrent un succès conséquent à partir de 1965. Nombreuses sont les personnalités qui soutiennent l'association : Colette Audry, Simone de Beauvoir, Clara Malraux, Geneviève Texier, etc. Il ne manque pas d'hommes politiques, d'actrices ni de détenteurs du prix Nobel de médecine dans le comité d'honneur, on retrouve ainsi : François Jacob, André Lwoff et Jacques

---

[1] Liotard-Schneider, Frédérique, *Les experts de l'intime et les femmes, médecins et démographes en France de 1945 à 1975*, *op. cit.*, éd. citée, p. 137.

[2] Pour plus d'informations, voir Chaperon, Sylvie, *Les Années Beauvoir (1945 – 1970)*, « 1965 : année politique, année féministe », pp. 301-339.

Monod. *La Nef, Esprit* et d'autres revues publient des numéros spéciaux au sujet de la sexualité, de la femme, de l'amour. Entre mars et mai 1965 paraissent mensuellement environ cent soixante articles consacrés au Planning familial. La même année, un film inspiré du livre du docteur Soubiran, *Journal d'une femme en blanc* est diffusé.

Avant 1965, « aucun parti n'a encore inscrit la libéralisation de la contraception dans son programme électoral, même si depuis 1956 des députés radicaux, radicaux-socialistes et socialistes ont déposé des propositions de loi en faveur de l'abrogation de la loi de 1920, et si la SFIO et le PSU s'y montrent plus favorables dès 1961[1] ». A partir de 1965, la contraception devient une « question politique », dit Chaperon. François Mitterrand, candidat unique de la gauche démocratique et socialiste à la présidence de la République, en fait un « argument électoral » : « Il est impensable que la femme, à propos d'un événement comme la naissance d'un enfant, dont peut dépendre toute sa vie, soit encore soumise au hasard, au bon vouloir, à l'humeur, voire à l'état d'ébriété d'un homme[2]. » Le Général de Gaulle ne se prononce pas sur la contraception. « Ces prises de position » donnent naissance à plusieurs controverses médiatiques.

Environ cinq cents articles sur le sujet de la contraception paraissent chaque mois à partir d'octobre 1965 jusqu'en février 1966. Avant le mois d'avril 1966 on fait plusieurs propositions de loi : le 16 novembre 1965 (Jacqueline Thome-Patenôtre), le 18 novembre 1965 (François Mitterrand), le 27 novembre 1965 (les communistes) et le 26 avril 1966 (les socialistes et apparentés). On crée même une commission de spécialistes qui vérifient les conséquences des produits contraceptifs sur la santé.

Vatican II se penche lui aussi sur le problème du contrôle des naissances, annonce Paul VI le 23 juin 1964. En 1965, l'UFCS créé elle aussi un groupe d'étude sur le même problème et demande « que la lutte contre l'avortement soit renforcée ». Concernant la contraception, elle modifie sa position adoptée en 1961 en passant « d'une hostilité déclarée aux contraceptifs à une acceptation, sous condition d'éducation pluraliste[3] ». L'UFCS, déconfessionnalisée, s'éloigne de Rome :

> L'UFCS, déconfessionnalisée, a donc réinterprété le message évangélique pour le traduire en valeurs citoyennes, sans plus guère se soucier à la lettre de la morale du Vatican. Plutôt que de résister au mouvement, […] les femmes catholiques se sont éloignées de Rome et de leur foyer. Au même moment, les communistes opèrent également une surprenante conversion[4].

---

[1] *Ibidem*, p. 315.
[2] *Ibidem*, p. 315.
[3] *Ibidem*, p. 317.
[4] *Ibidem*, p. 319.

Les communistes changent eux aussi d'avis et soutiennent la candidature de François Mitterrand aux élections présidentielles de 1965, y compris certaines de ses idées. Jeannette Vermeersch encourage dans *L'Humanité* ses confrères à lutter pour « le droit à la libre maternité ». De plus, les communistes déposent une proposition de loi (le 27 novembre 1965) demandant l'abrogation de la loi de 1920, c'est-à-dire la libéralisation de la contraception.

C'est ainsi que la loi Neuwirth est adoptée par l'Assemblée nationale le 19 décembre et promulguée le 28 décembre 1967. Les femmes obtiennent enfin, après plusieurs décennies de lutte, une victoire :

> L'union de la gauche, l'unanimité de l'opposition, l'ouverture que semble promettre Vatican II, tout pousse à réformer la loi de 1920. […] Enfin, le 1er juin 1966, Lucien Neuwirth, député de la majorité (UDR), dépose une proposition de loi abrogeant les articles 3 et 4 de la loi de 1920 […]. Un an plus tard, le projet est enfin mis en discussion. Lourdement amendé, il est voté de 19 décembre 1967 et promulgué le 28[1].

Le docteur communiste Pierre Simon publie, en 1966, avant que la loi ne soit votée, un *Précis de contraception* et l'ouvrage *Le Contrôle des naissances. Histoire – Philosophie – Morale*. Tout commence à changer : la mentalité, les droits des femmes, la lutte individuelle des militants, qui s'éloignent de l'idéologie suivie par le Parti communiste ou l'Église, l'ouverture de l'Église, le renoncement des associations et des partis à la lutte solitaire.

2.2.6.2. Le mariage – réforme du régime matrimonial[2]

La réforme du régime matrimonial a lieu en France dix-sept ans après la première proposition de changement de l'ancienne loi. Comme nous l'avons déjà mentionné au début du premier chapitre (voir I. 1.2.), la femme, par rapport à l'homme-chef de famille, a très peu de droits. L'homme détient l'autorité parentale sur les enfants, gère les biens de la famille, peut empêcher la femme d'exercer un métier. En 1947, Andrée Lehmann, présidente de la Ligue française pour le droit des femmes (LFDF), soutient une conférence sur le régime matrimonial. Elle fait des propositions de résolution à plusieurs reprises : en 1948, en 1951 et en 1955. D'autres associations internationales féminines présentent les mêmes revendications auprès de l'UNESCO.

---

[1] *Ibidem*, p. 323.

[2] Pour plus d'informations sur ce sujet, voir Chaperon, Sylvie, *Les Années Beauvoir (1945 – 1970), op. cit.*, éd. citée, pp. 272-277 et pp. 324-326.

Du coté communiste, c'est l'UFF qui propose une solution, en 1954, par la création d'une commission des droits des femmes, et elle réserve dans son bulletin, depuis l'été 1957, une rubrique entièrement consacrée à la condition de la femme. De plus, elle propose la même année un projet de loi dit de participation aux acquêts.

Le gouvernement présente, en 1959, un projet de loi qui est refusé. Les communistes, les anciennes suffragistes, plusieurs associations de femmes protestent. Du coté des catholiques de l'UFCS, aucune objection n'est faite concernant le projet du gouvernement. Un autre projet, adopté par l'Assemblée nationale, tombe de nouveau le 14 décembre 1960. En avril 1965, le gouvernement propose un autre projet et cette fois-ci la loi est votée, le 13 juillet 1965. Les biens propres de la femme sont administrés par elle-même, mais l'époux reste toujours le chef de famille et son administrateur. Sur demande, ils peuvent gérer tous les deux les biens. En revanche, l'époux ne peut plus empêcher sa femme d'exercer une profession. Une nouvelle conception apparaît, qui change la famille.

2.2.6.3. L'émancipation de la femme - égalité en droits des femmes et des hommes, représentation politique, devenir sujet

L'émancipation de la femme dont parle le Vatican a affaire aux lois morales desquelles celle-ci veut se soustraire. Les féministes et les femmes qui parlent d'émancipation pensent à l'égalité en droits des femmes et des hommes, aux droits égaux aux hommes en termes d'éducation et de travail, à la possibilité pour la femme de se transcender. Les plus anciennes revendications des suffragistes, celles des vielles générations féministes, sont liées aux droits juridiques et politiques des femmes. En revanche, les nouvelles générations ont des demandes plus liées au développement « intellectuel » et « intérieur » de la femme.

La nouvelle génération militante est représentée, dans les années cinquante, par deux entités qui se sont fortement inspirées de la philosophie existentialiste de Sartre et de Beauvoir : le Mouvement jeunes femmes, avec son bulletin *Jeunes Femmes*, et la revue de Marguerite Grépon, *Ariane*. Créée en 1946, le Mouvement jeunes femmes ne se fait remarquer qu'en 1955, au moment où ses représentants organisent des congrès et invitent des experts (en pédopsychiatrie, conseil conjugal, etc.) à écrire dans leur bulletin pour encourager les femmes dans leurs démarches et plans d'avenir. Parmi les thèmes abordés par les *Jeunes Femmes* en 1955 rappelons : la limitation des naissances, l'harmonie conjugale, l'éducation des jeunes enfants, les études bibliques simples, la condition féminine (« la spécificité féminine »,

« l'éternel féminin »), la différence entre les sexes, etc.[1] Elles couvrent tous les domaines : littéraire (« La Femme dans l'œuvre de François Mauriac » par S. Raoult, en septembre-octobre 1955), religieux (« Pour une théologie de la place de la femme dans l'Église » par Madeleine Barot, en mars 1955), politique (« La Participation des femmes à la vie politique » de M. Duverger, un compte-rendu de livre fait par E. Gruson), etc. *Le Deuxième Sexe* est cité régulièrement dans les pages du bulletin *Jeunes Femmes*,

> notamment [en] ce qui concerne le nécessaire épanouissement des femmes. La philosophie existentielle rejoint certaines valeurs du protestantisme du mouvement : l'authenticité (le « rester vrai » des protestants), l'engagement et la responsabilité de chacune, ainsi que de nombreuses références aux « questions existentiels » (nommées « essentielles ») des femmes et de leur vie privée. Tous deux insistent sur la liberté et la responsabilité de l'humain dans la construction de son destin[2].

L'influence de Beauvoir est remarquable dans beaucoup des sujets soulevés : l'épanouissement des femmes, le rôle de la femme dans la société par rapport à celui de l'homme, les tâches de la femme limitées à l'espace du foyer, « l'équilibre de la femme » (1954). Tout relève de la souffrance de la femme à laquelle la vie échappe complètement :

> Il nous a paru que presque toutes les femmes, les jeunes femmes et les autres, souffrent d'un malaise intérieur, malaise plus ou moins prononcé, diffèrent pour chacune, mais que l'on peut définir en gros de la même façon pour toutes : nous avons le sentiment intime que nous ne coïncidons pas exactement avec nous-mêmes, ni avec nos taches. Nous aspirons à ressembler, à posséder de nouveau les éléments de nos personnes et de nos vies[3].

Dans les pages de la revue *Ariane*, nous découvrons le soin porté à l'expression du « je » des femmes, Marguerite Grépon encourageant « une littérature de l'intime, du travail de soi[4] ».

Les organisations suffragistes luttent, quant à elles, pour l'égalité en droits juridiques des femmes et des hommes, et pour l'élaboration de nouveaux textes de loi à l'appui de nouvelles revendications. Elles luttent aussi pour l'accroissement du nombre de candidatures féminines et de postes pour les femmes en politique. Malheureusement, ni avant, ni après 1956, les

---

[1] Pour plus d'informations sur le Mouvement jeunes femmes voir Chaperon, Sylvie, *Les Années Beauvoir (1945 – 1970)*, *op. cit*., éd. citée, pp. 214-228.
[2] *Ibidem*, p. 223.
[3] Anonyme, *Jeunes Femmes*, mars 1954, p. 17. Dans *Ibidem*, pp. 226-227.
[4] Pour plus d'informations sur la revue *Ariane*, voir *Ibidem*, pp. 228-232.

efforts des suffragistes n'ont donné de résultats. Bien que les associations féminines eussent fait des efforts continus pendant les législatives de 1951 et 1956 pour la féminisation des candidatures (meetings, appels aux électrices, publicisation dans les revues), les résultats furent plus faibles que pour celles de 1946 : vingt-deux élues en 1951 contre trente-cinq en 1946. Le pourcentage des femmes à l'Assemblée nationale passe de 5,7 % en 1946 à 3,5 % en 1951 et à 3,2 % en 1956. Les pourcentages des candidatures féminines baissent tout autant au PC qu'au MRP : au PC on passe de 20 % en 1946, à 18,8 % en 1951 et à 14,5 % en 1956, au MRP de 13,7 % en 1946, à 8,4 % en 1951 et à seulement 7 % en 1956.

Les élections présidentielles de 1965 donnent l'occasion aux femmes d'exposer une fois de plus leurs revendications devant les politiciens. Les hommes politiques paraissent les appuyer, ou du moins les entendre. Les gaullistes ouvrent, en novembre 1965, un Centre féminin d'étude et d'information, qui a pour but de promouvoir la participation des femmes à la vie politique. La gauche de François Mitterrand soutient le Mouvement démocratique féminin créé en 1962 (qui se revendique du féminisme), lutte pour attirer l'attention des électrices suggérant sa position beauvoirienne sur la condition de la femme : « Dans sa stratégie de conquête du pouvoir, [François Mitterrand] spécule "non sur un éternel féminin conservateur, mais sur un renversement de tendance politique du Deuxième Sexe"[1]. » Mitterrand a les mêmes revendications que la gauche de l'époque, sa seule audace étant, comme nous l'avons déjà vu, de prendre position par rapport à la question de la contraception. Il demande, entre autres, l'enseignement professionnel des femmes, quatorze semaines de congé de maternité payées à plein salaire, une réforme des régimes matrimoniaux plus égalitaire. Le PC s'avère réticent au sujet de la contraception, en revanche la SFIO et le PSU soutiennent les projets du Planning familial depuis le début des années 1960. Le MDF fait des affirmations concernant le conservatisme et l'antiféminisme des gouvernements gaullistes.

Le Mouvement français pour le planning familial est apolitique, selon le souhait de Marie-Andrée Lagroua Weill-Hallé mais, à partir de 1967, au moment où Jean Dalsace remplace Marie-Andrée Lagroua Weill-Hallé, le mouvement tend vers la nouvelle gauche. En ce qui concerne le Mouvement jeunes femmes, quoique n'exprimant pas une adhésion au principe de la nouvelle gauche, il organise des conférences avec des représentants de cette dernière.

Le résultat de la lutte des femmes pour leurs droits et pour la représentation politique est faible avant 1967 :

---

[1] *Ibidem*, p. 305.

> Les gouvernements qui se succèdent de 1958 à 1968 ne comportent que deux femmes : Nafissa Sid-Cara, secrétaire d'État auprès du Premier ministre, chargée des questions sociales en Algérie […] et Marie-Madeleine Dienesch, secrétaire d'État à l'Éducation nationale (nommée en mai 1968) puis aux Affaires sociales […].
> Pendant la campagne des législatives de 1967, la Ligue envoie aux candidats un questionnaire portant sur une longue liste de revendications : le régime matrimonial, l'autorité parentale, l'imposition fiscale séparée de l'épouse, la réversibilité sur son époux de la retraite de la femme fonctionnaire en cas de décès, la formation professionnelle des femmes, et l'aide de l'État aux communes pour les équipements collectifs. Aucune question ne concerne la contraception, alors même que la réforme de la loi de 1920 qui l'interdit n'est toujours pas votée[1].

De ce que nous voyons, les femmes sont plus écoutées qu'avant 1956, mais toujours pas représentées dans le gouvernement.

2.2.6.4. Le travail

A partir de la seconde moitié des années cinquante, l'image de la femme-mère qui travaille est plus courante que celle de la mère au foyer qu'on connaissait dans la période 1949-1955. Selon Geneviève Fraisse[2], le traité de Rome de 1957 met en évidence la nécessité de l'égalité de rémunération et de traitement entre les hommes et les femmes. Dans les années 1960, le travail féminin devient, selon l'expression de Sylvie Chaperon, un « enjeu de progrès social ». Les communistes, qui ouvrent en 1960 une enquête dans la revue *Antoinette* – « Les femmes doivent-elles travailler ? » – soulignent, par l'intermédiaire de plusieurs spécialistes, les bienfaits du travail des mères pour leurs enfants, en parlant d'un équilibre mental meilleur de ces enfants, d'une capacité intellectuelle supérieure à celle des « retardés » dont les mères restent au foyer. Les adversaires de cette position argumentent, en revanche, que la délinquance juvénile et les troubles de développement de l'enfant sont des conséquences du travail des mères. Entre les deux se situe l'opinion de Claire Préaux de l'Association française des femmes diplômées d'université selon laquelle : « il ne faut pas qu'il y ait contrainte ni choix ; il faut qu'il y ait cumul[3]. » La meilleure

---

[1] *Ibidem*, p. 312.

[2] Fraisse, Geneviève, *La Controverse des sexes*, Paris, Éditions Presses Universitaires de France, coll. « Quadrige », 2001.

[3] Préaux, Claire, *Femmes diplômées*, n° 34, 4e trimestre, 1960. Dans Chaperon, Sylvie, *Les Années Beauvoir (1945 – 1970)*, *op. cit.*, éd. citée, p. 289. Voir aussi tout le sous chapitre sur « Travail et Maternité : "Il faut qu'il y ait cumul" », pp. 287-291.

solution trouvée concernant le travail est le cumul de la vie personnelle et professionnelle de la femme-mère-ouvrière.

La pénurie de main d'œuvre qualifiée oblige le gouvernement à encourager le travail féminin et à trouver des solutions pour que la femme puisse partager ses tâches domestiques et professionnelles d'une manière équitable. Par conséquent, en 1961, la commission de main-d'œuvre du IV^e^ plan publie un rapport (Rueff-Armand) qui facilite le travail féminin et propose la solution du travail à temps partiel. Les féministes ne sont pas d'accord avec cette solution, qu'elles trouvent en défaveur de la femme ; elles proposent d'autres solutions qui facilitent les tâches ménagères de celles-ci et des aides pour élever les enfants (crèches, aides financières, etc.). Le patronat chrétien, lui, accepte la solution de la commission susnommée. Quant à l'Union féminine civique et sociale (UFCS), elle réagit plus tard, en 1964, lors de son congrès national, sur le thème « Dans un monde en évolution : la femme et son travail ». Les communistes réclament, en 1961, lors de leur XXXIV^e^ congrès, plusieurs droits de la femme rendant compatibles maternité et travail : le congé maternité payé à 100 %, la réduction du temps de travail sans diminution du salaire (quarante heures par semaine et deux jours de repos), la retraite à cinquante-cinq ans, la journée de crèche indemnisée par le patron, etc. La presse réagit longuement sur ce sujet[1].

Les femmes de la CGT (Confédération générale du travail) et de la CFDT (Confédération française démocratique du travail) œuvrent à l'obtention de plusieurs bénéfices pour les femmes. La CGT réalise en 1964 une liste de revendications spécifiques :

> garantie du travail et protection de la femme enceinte ; sorties et entrées décalées à partir du 5^e^ mois ; congé de maternité de 16 semaines à plein salaire ; possibilité de prendre un an de congé sans solde avec garantie de réembauche ; 2 jours de congé supplémentaires par enfant ; remboursement par la Sécurité sociale pour les congés en cas d'enfant malade ; indemnisation de garde pour les enfants de moins de 3 ans (égale à une journée de crèche) ; aides collectives (crèches, garderies, etc.) et retraite à 55 ans avec 60 % du salaire[2].

---

[1] Voir *Le Monde* du 28 décembre 1963 (article sur le travail à temps partiel) et du 11-12 juillet 1963 : Isabelle Vichniac, « Les Conditions des femmes, thème d'un vaste débat », et *Le Figaro* des 8 et 9 janvier 1964 : Jeanine Frossard, « Le Travail à mi-temps, miroir aux alouettes ou facteur de progrès social ? » Note dans Chaperon, Sylvie, *Les Années Beauvoir (1945 – 1970), op. cit.*, éd. citée, pp. 290-291.

[2] Chaperon, Sylvie, *Les Années Beauvoir (1945 – 1970), op. cit.*, éd. citée, p. 327.

De nouveau, les mouvements de femmes s'opposent à ces revendications et se font entendre par la voix d'Andrée Lehmann (présidente de la Ligue française pour le droit des femmes) qui dénonce, lors des assises nationales pour la réduction du temps de travail, du 6 et 7 mars 1965 à Paris, « les bergers d'extrême gauche et d'extrême droite [qui] se donnaient la main[1] ! » Le contre-argument de Lehmann est que ces revendications sont incompatibles avec l'égalité en droits des travailleurs des deux sexes. Elle réclame entre autres, comme ses devancières, la construction de crèches, de jardins, d'hôpitaux d'enfants et la journée de travail continue pour les femmes. Plusieurs associations féminines suivent ses idées.

Le résultat des revendications tournant autour du travail de la femme est évident : le temps accordé aux travaux domestiques baisse (suite à l'acquisition d'appareils électroménagers, etc.), le taux de scolarisation des enfants de 2 à 5 ans passe de 50 % en 1960 et à 67,4 % en 1970, le nombre de places dans les crèches augmente de 18 000 en 1961 à environ de 31 800 en 1971. Les femmes travaillent, suite à l'expansion de l'économie dans des domaines tels que l'enseignement, la santé, l'agro-alimentaire et les industries d'équipement[2].

3. Changements apportés par les controverses étudiées. Représentations de la femme entre 1956-1970

Par rapport aux réactions scandaleuses déclenchées à la parution du *Deuxième Sexe*, les controverses des années cinquante et soixante, qui se nourrissent des thèses de Beauvoir et des démarches des médecins, des catholiques et des communistes, en étant soit acceptées, soit repoussées, sont plus prévisibles, plus attendues (elles rappellent les controverses déclenchées en 1949), plus sages et pour cela plus faciles à gérer. Les intellectuels ne s'impliquent pas trop dans les revendications des féministes et des associations de femmes, leur attention étant alors focalisée sur d'autres problèmes, sources de disputes : la création d'une V^{e} République, la guerre d'Algérie, le rapport Khrouchtchev, l'intervention soviétique en Hongrie, etc. S'il y a des réactions de la part des intellectuels, elles durent peu de temps et n'attirent pas d'autres polémiques. Ce sont les institutions de l'Etat, les médecins, les associations de femmes, l'Église et les politiciens qui s'impliquent dans les débats que nous avons décrits.

---

[1] Lehmann, Andrée, *Le Droit des femmes*, janvier-mars 1965. Dans *ibidem*, p. 328.

[2] Pour plus d'informations, voir Chaperon, Sylvie, *Les Années Beauvoir (1945 – 1970)*, *op. cit.*, éd. citée, pp. 326-335.

Dans la dernière partie de ce chapitre, nous tenterons de répondre à la question suivante : quelles sont les représentations de la femme qui ressortent des nouvelles lois promues et des revendications pas encore satisfaites, comment les controverses rappelées changent-elles ces représentations ? Nous proposons, comme dans le premier chapitre, une structuration des représentations de la femme sur trois niveaux principaux, qui découlent du rapport de la femme aux autres et à elle-même : le rapport au mâle, le rapport aux institutions et le rapport à son propre corps.

Si, dans les années cinquante, on parle encore de la femme subordonnée à l'homme, dans les années soixante, le rapport au mâle change. On parle déjà de « révolution sexuelle » (Andrée Michel), de liberté sexuelle. Conséquence directe : le nombre de naissances illégitimes augmente. Comme la femme commence à gagner sa vie, elle devient plus indépendante et le nombre de divorces augmente lui aussi. Comme la réforme du régime matrimonial change, le nombre de femmes chefs de famille se multiplie. « La famille patriarcale devient plus égalitaire, » constate Chaperon. Pourtant, pouvons-nous parler dès lors de femme indépendante ? Nous considérons qu'il est encore trop tôt de le faire pour cette époque. L'avortement est toujours interdit[1], la réforme du régime matrimonial n'a pas encore instauré l'égalité totale, la loi sur la contraception est votée mais elle ne sera mise en application qu'à partir de 1969.

La femme Beauvoir est toujours vue comme simple disciple de Sartre par une partie des intellectuels malgré l'obtention du Prix Goncourt et que celle-ci commence à militer toute seule pour les droits des femmes. Nous ne donnons que l'exemple de Suzanne Lilar, qui écrit en 1969, dans *Le Malentendu du Deuxième Sexe* :

> Pour donner plus de force à ses affirmations, Beauvoir recourt à la caution de Sartre. Deux emprunts considérables à la doctrine de *L'Être et le Néant* sont appelés à fournir une tenue philosophique à sa construction. Pour étayer la thèse de l'Autre-Objet, la dialectique du Moi et de l'Autre. Pour soutenir qu'il n'y a rien de « naturellement » féminin, le principe de base de l'existentialisme, à savoir qu'« il n'est pas de nature humaine », autrement dit que l'existence précède l'essence[2].

---

[1] On parle cependant beaucoup de ce sujet. Voir Marcelle Auclair, en collaboration avec Jeanne Dedeman, *Le Livre noir de l'avortement,* Paris, Éditions Fayard, 1962 ; Anne-Marie Dourlen-Rollier, *La Vérité sur l'avortement,* Paris, Éditions Maloine, 1963 et *L'Avortement autorisé et défendu,* Paris, Éditions Buchet-Chastel, 1965.

[2] Lilar, Suzanne, *Le Malentendu du Deuxième Sexe*, Paris, Presses Universitaires de France, 1969. Voir aussi Prasteau, Jean, entretien avec Suzanne Lilar sur *Le*

D'autre part, de plus en plus de monde commence à citer Beauvoir et à se réclamer de sa philosophie. Si l'on en croit Sylvie Chaperon, les communistes (l'UFF), les chrétiennes (les Jeunes Femmes), les associations des femmes (Maternité heureuse), les intellectuels (Nourissier[1]) se revendiquent de Simone de Beauvoir ou acclament sa philosophie :

> Pas moins d'une dizaine d'ouvrages ainsi que des numéros spéciaux de revues s'interrogent sur la personnalité et l'œuvre de Simone de Beauvoir. Un dictionnaire lui est même consacré. *Le Deuxième Sexe* n'a plus d'ennemi déclaré. Les catholiques de gauche ne se penchent sur son anticléricalisme que pour conclure à la nécessité de réformer l'Église […], les livres analysent l'« échec d'une chrétienté ». La revue communiste *La Nouvelle Critique* publie un article élogieux « Pour Simone de Beauvoir » […]. Les années 1960 sont donc le temps de la consécration[2].

Concernant le rapport aux institutions, celui-ci change dans les années 1960. Les associations de femmes et féministes attirent l'attention du gouvernement. Après avoir obtenu les droits mentionnés plus tôt, les femmes se sentent libres de décider de leur trajectoire personnelle et professionnelle. Cela se ressent et se constate même dans les pourcentages : le taux de natalité passe de 18,1 % en 1964 à 16,7 % en 1970. La nuptialité baisse, les divorces augmentent. Le taux d'activité féminin stagne avant 1962, puis remonte. La femme qui travaille est préférée à la femme au foyer, la femme-mère. Les filles reçues au baccalauréat sont plus nombreuses que les garçons : 14,3% contre 13,4% pour les élèves nés en 1945. Nous pouvons dire que la citoyenne prend enfin ses attributions et ses droits au sérieux.

La femme n'est plus un objet, ou même un corps-objet, à partir du moment où elle apprend à maitriser son corps. En l'occurrence, elle obtient le droit à le maitriser. Les femmes réclament une « maternité consciente » et l'obtiennent. A partir de ce moment, le corps n'appartient plus à l'Etat ou à l'Église. Dans les années soixante-dix, quand la femme obtiendra le droit à l'avortement, elle sera totalement maîtresse et responsable de son corps :

Malentendu du Deuxième Sexe, 5 octobre 1969. Disponible sur : http://www.ina.fr/art-et-culture/litterature/video/I04236269/le-malentendu-du-2eme-sexe-par-suzanne-lilar.fr.html. Consulté le 15 avril 2011.

[1] François Nourissier écrit en 1968 : Simone de Beauvoir « a reçu, à nos yeux, une sorte de prix Nobel de la Femme », elle « exerce une magistrature suprême, politico-littéraire et morale. » Dans Chaperon, Sylvie, *Les Années Beauvoir (1945 – 1970), op. cit.*, éd. citée, p. 293.

[2] Chaperon, Sylvie, *Les Années Beauvoir (1945 – 1970), op. cit.*, éd. citée, pp. 292-293.

> Cette expression clé de ces années dit qu'une nouvelle femme est en train de naître, maitresse de sa fécondité, disciplinant un corps très fertile grâce à une aide mécanique ou chimique. La « maternité consciente » est bien un « élément fondamental de la dignité humaine » car « à l'égard de la maternité, il est deux attitudes : la subir ou la vouloir »[1] […]. Ce sont les contraceptifs modernes qui vont permettre à la femme de sortir de son statut d'« esclave au service de l'espèce » pour devenir un « être spirituel » qui contrôle son propre corps[2].

Enfin, la femme passe du statut d'objet à celui de sujet qui se transcende, du moins en théorie.

Conclusion

Comme nous l'avons déjà vu, des médecins, des femmes du Parti communiste, des catholiques, des intellectuels affrontent la scène publique en 1956 pour changer la loi de 1920. Si les décisions institutionnelles de l'Église ne peuvent être toutes contestées (par exemple la mise à l'Index du *Deuxième Sexe*), celles de l'Etat français le sont. Les contestataires réclament des droits individuels : l'égalité dans la sexualité et dans l'amour, le droit à être traitées en tant que sujets, à être reconnues aptes et égales à l'homme sur le plan intellectuel et politique, la possibilité de pouvoir cumuler vie personnelle, familiale et professionnelle, le droit à l'accouchement sans douleurs, les choix de la contraception, la réforme du régime matrimonial, des droits égaux au travail, le droit à l'avortement libre, etc.

La situation change dans les années soixante, à partir de ce moment-là on ne peut plus dire : les communistes sont contre, les catholiques sont contre. Il est préférable de dire alors : du côté des catholiques et des communistes, il y a des associations et aussi des militant(e)s qui réagissent à titre personnel contre les lois discriminant les femmes et dans l'objectif de nouveaux droits pour celles-ci. Après 1965 on peut parler de l'éloignement des catholiques de Rome, et les campagnes présidentielles accélèrent les projets féministes, les problèmes relatifs aux femmes se transformant alors en questions politiques. Les communistes soutiennent la libéralisation de la contraception et de l'avortement.

La grande réussite de cette décennie est la légalisation sur les contraceptifs, qui est principalement due à l'association Maternité heureuse

---

[1] Texier, Geneviève, *Maternité heureuse*, n° 8, mars 1959. Dans Chaperon, *Les Années Beauvoir (1945 – 1970), op. cit,* éd. citée, p. 264.

[2] Chaperon, Sylvie, *Les Années Beauvoir (1945 – 1970), op. cit,* éd. citée, p. 264.

(Mouvement français pour le planning familial) et aux médecins résistants qui commencent à informer les femmes sur la contraception dans les centres qu'ils créent, qui se mettent à prescrire des contraceptifs, à écrire des articles de presse et des livres sur ce sujet. Les questions féminines sont discutées dans les médias et deviennent des questions majeures de société. Le régime matrimonial est amendé, mais il n'arrive pas à une forme posant une égalité totale entre hommes et femmes. Mai 1968 « vole la vedette aux femmes. La Chambre conservatrice élue en juin puis la parution de l'encyclique *Humanae vitae* découragent l'opposition[1] ». Mais les avertissements du Vatican sont de moins en moins pris en compte en France.

Les controverses qui ont lieu entre 1956 et 1970 au sujet des quatre thèmes que Beauvoir avait déjà traité dans son livre ne se limitent pas à celles que nous avons étudiées dans ce chapitre, en cette période débutent aussi les controverses autour de l'égalité et de la différence entre sexes. Nous étudierons ce thème dans notre troisième chapitre.

[1] *Ibidem*, p. 236.

III. 1970. Les Mouvements de libération des femmes et le militantisme de Simone de Beauvoir

Il y a plus inconnue que le soldat inconnu : sa femme.
(Mouvement de libération des femmes, 1970)

Introduction

Comme nous l'avons déjà vu, les femmes n'abandonnent plus, à partir des années soixante, leurs idéaux et leur lutte pour l'obtention de droits légaux individuels, communs à ceux des hommes, et pour le changement des dispositions légales qui ne sont pas conformes à leurs revendications. Dans les années soixante, les jeunes militantes françaises ne veulent pas qu'on leur attribue l'appellation « féministe ». Elles se nourrissent des thèses de Beauvoir qui elle-même est réticente à cette appellation avant le militantisme des années soixante-dix. Aux États-Unis, les militantes féministes, qui n'ont rien contre cette désignation, sont elles aussi influencées par les théories de Beauvoir et reconnaissent (pour une partie d'entre elles du moins) l'importance du *Deuxième Sexe* dans leurs opinions et démarches. Plus tard, d'autres féministes parleront du *French Feminism*, dont Simone de Beauvoir est absente. A partir de 1965, les beauvoiriennes et les antibeauvoiriennes commencent à se disputer sur le point de savoir s'il y a différence ou égalité entre les sexes : « les mouvements de femmes se recomposent autour d'une nouvelle fracture entre les partisanes de l'égalité sans différence et celles de la différence dans l'égalité. Les premières sont proches de la nouvelle gauche, les secondes […] des communistes ou des anciennes catholiques[1]. »

Les années soixante-dix arrivent et les féministes françaises descendent dans la rue pour revendiquer leurs droits. Pour une partie des chercheurs et des chercheures français(es) ou anglo-américain(e)s, l'influence de Beauvoir dans les mouvements de libération des femmes est inexistante. Pour une autre partie elle est implicite et essentielle. Pour d'autres féministes encore, l'influence existe, mais elle passe par le féminisme américain. En ce qui concerne les mouvements des années soixante-dix, les féministes se divisent en deux camps (pour ou contre l'égalité des sexes) et se disputent au sujet de plusieurs principes et actions :

———

[1] Chaperon, Sylvie, *Les Années Beauvoir (1945 – 1970), op. cit*., éd. citée, p. 339.

la différence et la complémentarité des sexes, la nature féminine, les manifestations féministes et les procès auxquels participent des personnalités, etc. Elles-mêmes en témoignent plus tard et plusieurs scientifiques analysent leurs attitudes et leurs actions. Les revendications des féministes réformistes de la fin des années quarante, qui mettent l'accent sur les droits juridiques des femmes, se distinguent de celles des féministes de la deuxième vague, égalitaires et différencialistes. Les jeunes militantes se revendiquent de la création du MLF (Mouvement de libération des femmes). Après la mort de Beauvoir, comme nous le verrons, les féministes de l'époque entrent en controverse et s'en disputent la suprématie. L'une d'entre elles affirmera même que la mort de Beauvoir a accéléré l'entrée des femmes dans le XXI^{e} siècle.

Après avoir étudié, dans notre premier chapitre, les controverses déclenchées par la parution du *Deuxième Sexe*, nous sommes passé, dans le deuxième chapitre, à une nouvelle étape dans laquelle les thèmes débattus par Beauvoir dans son livre (la maternité, le mariage, l'émancipation de la femme et le travail) conduisent en 1956 à la mise à l'Index du *Deuxième Sexe* par le Vatican et aux débats menés par les médecins résistants, les catholiques, les communistes, les intellectuels et par des femmes qui renoncent à leur idéologie politique ou religieuse, ce qui donne naissance à d'autres antagonismes et transformations sociales importants. Des revendications liées aux droits des femmes et relancées dans les années 1960-1965 déclenchent de nouveau des disputes et de nouvelles sollicitations de la part desdits acteurs. Dans les deux derniers chapitres nous envisageons d'étudier les controverses nées autour des mouvements féministes français dans les années soixante-dix, l'influence de Beauvoir et/ou des féministes américaines sur ces mouvements, les nouvelles représentations concernant Beauvoir, un renversement de son image pourrait-on dire, suite à la parution de plusieurs ouvrages (*Lettres à Sartre, Journal de guerre, Lettres à Nelson Algren, Cahiers de jeunesse*, etc.), le cinquantenaire du *Deuxième Sexe*, le changement du rapport de dépendance ou d'indépendance de Beauvoir par rapport à Sartre, les traductions du livre dans le monde entier et encore quelques sujets controversés associés, par les féministes et les chercheurs/chercheures, aux thèses du *Deuxième Sexe*. Ce qui nous paraît intéressant est le fait que les chercheures qui ont étudié les controverses tournant autour du *Deuxième Sexe* (Chaperon, Galster, Bard, Delphy, Moi, etc.) entrent elles-mêmes dans des disputes d'idées ou tout simplement se contredisent sur la compréhension de l'histoire du féminisme français et américain, sur l'influence de Beauvoir sur les mouvements féministes des années soixante-dix et sur les nouvelles représentations de Beauvoir. Nous pouvons observer, comme dans les chapitres antérieurs, un mélange entre les controverses autour du livre et celles autour de la personnalité de Beauvoir,

auxquelles nous ajoutons celles, nouvelles, autour des actions militantes de celle-ci. Nous analyserons toutes les hypostases discutées par les féministes :

> L'impact de ce livre a été doublé par l'exemple de la vie de Simone de Beauvoir, les deux font un. On avait devant nous une femme libre, une grande intellectuelle, une femme qui connaissait un succès extraordinaire, une audacieuse et c'est la conjonction de sa vie et de ce *Deuxième Sexe* qui ont fait effet de libération et pas seulement en France, dans le monde entier[1].

Nous commençons ce chapitre avec l'histoire du MLF et le continuerons par tous les moments que nous considérons importants de l'histoire du féminisme d'avant 1999. L'histoire du MLF est considérée d'un point de vue différent selon les chercheures qui l'étudient, nous analyserons chaque différence de perception qui a donné naissance à une dispute idéologique ou à des études imprécises sur la naissance du mouvement (dues à un chercheur, à un moment donné). Du fait qu'il existe plusieurs versions concernant la création du MLF, nous passons directement aux malentendus nés de celle-ci, sans donner notre avis sur l'histoire de ce mouvement, sans faire une introduction du contexte historique des années soixante-dix, car cela nous entraînerait dans de longues et fastidieuses polémiques qui nous éloigneraient de notre sujet proprement-dit.

1. 1968 ou 1970 ? Acte de naissance du MLF

Un homme sur deux est une femme.
(MLF, 26 août 1970)

Le mouvement de libération des femmes est un mouvement féministe qui a ses origines, selon plusieurs chercheures et féministes, soit dans les évènements de mai 1968, soit dans les mouvements féministes *Women's Lib* de 1970 qui se développent aux États-Unis. Beaucoup de livres, d'articles et de films présentent l'histoire du MLF[2] et de ses origines.

---

[1] Badinter, Élisabeth. Dans Linhart, Virginie (réal.) ; Berterottiere, Stéphanie ; Zajdermann, Paule, *Simone de Beauvoir. On ne naît pas femme*, France 5 / Zadig Productions / Sobifer, 2007. Émission sur France 5, 10 janvier 2008.

[2] Voir : Tristan, Anne, *Histoire du MLF*, Calmann-Lévy, 1977 ; Delphy, Christine, « Les Origines du Mouvement de libération des femmes en France », *Nouvelles Questions Féministes* (16-17-18), 1991, pp. 137-148 ; Picq, Françoise, *Libération des femmes, les années-Mouvement*, Paris, Éditions du Seuil, 1993 ; Zelensky, Anne, *Histoire de Vivre, Mémoires d'une féministe*, Paris, Éditions Calmann-

Nous avons choisi, pour exemplifier, plusieurs analyses, celle de Christine Bard, une autre de Sylvie Chaperon, en y ajoutant plusieurs articles de militantes des années soixante-dix, celle de Jacqueline Feldman (féministe égalitaire) et un entretien avec Antoinette Fouque (se qualifiant d'antiféministe en 1970, en ce sens qu'elle n'aime pas cette appellation, mais revendique un féminisme différentialiste, c'est-à-dire la différence entre les sexes). Plusieurs autres chercheures et féministes témoignent : Catherine Rodgers, Ingrid Galster, Christine Delphy, Françoise Picq, etc. D'autres articles de dictionnaire seront mis à contribution. Ils présentent parfois des informations inexactes ou incomplètes, qui entrainent des malentendus et créent une vision différente de celle présentée par des susnommées chercheures.

Les médias, dit Christine Bard, annoncent, en 2008, les « quarante ans » du MLF, fondé le 1er octobre 1968. Antoinette Fouque, qui faisait partie des premières militantes selon certaines chercheures, se déclare être la fondatrice du mouvement et donne cette date de naissance[1], date qui est niée par Michelle Perrot, Françoise Picq, Caroline Fourest et d'autres féministes qui en ont fait partie. Pour trouver la vraie date de naissance du MLF, pour chercher les protagonistes engagés dans ce mouvement et rendre témoignage de leurs actions, Chaperon ainsi que Bard s'orientent vers le passé, c'est-à-dire avant mai 1968. Si la première apparition publique du MLF date effectivement, selon Bard, du 26 août 1970, ses premiers signes de vie remontent à 1967. Pour Chaperon, tout commence bien avant, tout se met en place progressivement[2]. Une « nouvelle vague » est annoncée par *L'Express* en 1957, la génération du baby-boom. En 1962 sont créées plusieurs revues pour les jeunes : *Salut les copains, Âge tendre, Mademoiselle, Filles magazine*. Les anciennes associations féministes essayent d'attirer la nouvelle génération dans leurs projets et même de leur laisser leur place pour continuer la lutte pour les droits des femmes.

En 1967, un groupe de travail, FMA, Féminin masculin avenir (radicalisé plus tard et devenu Féminisme, Marxisme, Action), est créé par Anne Zelensky et Jacqueline Feldman, qui se rencontrent au séminaire de la sociologue féministe Andrée Michel. Elles commencent à chercher d'autres groupes de femmes ayant les mêmes revendications qu'elles, mais elles sont rapidement déçues : aucun groupe ne partage, au début, leurs conceptions.

Lévy, 2005 ; « MLF, Le mythe des origines, entretien inédit sur sa fondation avec Monique Wittig, *ProChoix*, n° 46, décembre 2008, etc.

[1] C'est aussi la date anniversaire de sa propre naissance !

[2] Chaperon, Sylvie, « 1970, le 68 des femmes ». Dans *Les Années Beauvoir (1945 – 1970), op. cit.*, éd. citée, pp. 341-375.

En 1968 Christine Delphy, heureuse de trouver en France ce qui existait déjà aux États-Unis, rejoint l'association FMA.

Des femmes (étudiantes, ouvrières, etc.) participent aux mouvements, aux grèves de mai 1968, mais elles prennent très peu la parole pour demander la construction de crèches, la fixation de salaires égaux à ceux des hommes, etc. Trois organisations principales essaient pourtant de « profiter » des mouvements de mai : la Ligue française pour le droit des femmes (les vieilles suffragistes), le Mouvement démocratique féminin (de gauche) et le groupe FMA qui est la plus radicale. La Ligue se préoccupe des élections législatives de juin, le MDF encourage les femmes à occuper des postes dans les syndicats des entreprises, dans les groupes de quartier, etc. Un autre groupe, au sein du MDF, qui compte Monique et Gille Wittig, Antoinette Fouque, Françoise Ducrocq, Josiane Chanel, Margaret Stephenson, Marcia Ruthenburg et Suzanne Fen est créé. L'association FMA (« groupe pré-MLF » selon Feldman) veut « contester les bases de l'ordre patriarcal : maternité, sexualité[1]… » et se concentre sur d'autres problèmes qui ne tiennent pas aux libertés politiques des femmes. Elles organisent à la Sorbonne et à la Halle aux vins des conférences sur la relation du couple, la sexualité féminine, etc. Ce sont elles qui, selon Bard, organisent « le seul meeting sur les femmes dans la Sorbonne occupée[2] ».

A Paris, quatre actions féministes sont alors marquantes. Tout d'abord, *L'Idiot international* publie un texte (« Combat pour la libération de la femme »[3], titre changé par la revue, car il s'intitulait à l'origine « Pour un mouvement de libération des femmes ») qui dénonce le « sexisme », signé par les Wittig, Marcia Rothenburg et Margaret Stephenson. D'autres femmes du groupe, parmi lesquelles Antoinette Fouque, refusent de le signer. Le 21 mai 1970, des participantes à la réunion publique des femmes organisée à l'Université expérimentale de Vincennes portent des banderoles avec le message « Libération des femmes, année 0 ». La troisième action est celle de l'Arc de triomphe : neuf femmes, parmi lesquelles Christine Delphy et Anne Zelensky[4] (selon certaines sources erronées elles étaient deux cents, quatre

---

[1] Feldman, Jacqueline, « De FMA au MLF », *CLIO. Histoire, femmes et sociétés*, 29/2009. Disponible sur : http://clio.revues.org/9326. Consulté le 2 février 2012.

[2] Bard, Christine, « Eté 1970 : la révolution MLF », *L'Histoire*, n° 352, avril 2010, pp. 8-16.

[3] Wittig, Monique ; Wittig, Gille ; Rothenburg, Marcia ; Stephenson, Margaret, « Combat pour la libération de la femme », *L'Idiot international*, n° 6, mai 1970.

[4] ainsi que Cathy Bernheim, Monique Bourroux, Julie Dassin, Emmanuelle de Lesseps, Janine Sert, Margaret Stephenson et Monique Wittig du MDF.

cents, mille, voire cinq mille femmes[1]) se présentent le 26 août 1970 à l'Arc de triomphe pour déposer une gerbe sur la tombe du soldat inconnu. Elles portent des banderoles sur lesquelles il est écrit : « Il y a plus inconnue que le soldat inconnu : sa femme » et « Un homme sur deux est une femme ». La gerbe est donc déposée pour la femme inconnue du soldat inconnu. Ce mouvement est organisé, selon Bard, « en écho au *Women's Lib*, mouvement des féministes américaines qui, ce jour-là, a lancé un mot d'ordre de grève à l'occasion du cinquantième anniversaire du droit de vote des femmes aux États-Unis[2] ». En revanche, pour Noëlline Castagnez, le mouvement est organisé « en solidarité avec une grève du droit conjugal à New York[3] ». Ce jour est consigné par les média (*L'Aurore* et *Le Figaro*) comme étant le jour de naissance du mouvement, en le nommant « Mouvement de libération de "la" femme ». Les militantes matérialistes[4] demandent l'utilisation de la forme plurielle « des femmes », car il ne s'agit pas d'une certaine femme, mais de toutes les femmes du monde. De fait, aucune des femmes qui participent à l'action de l'Arc de triomphe ne se revendique féministe (comme nous l'avons déjà dit), mais, dans le contexte de la fin des années soixante, l'appellation est revalorisée et deux camps se délimitent :

> La repolitisation des années 1960 en France et dans le monde a cependant permis le retour du féminisme dans le débat public. Décolonisation, droits civiques des Noirs, révoltes contre-culturelles juvéniles, contestations estudiantines, extension des mobilisations ouvrières, élaborations théoriques des intellectuels critiques, maos, trotskistes et anars, tiers-mondistes. Le climat est plus favorable. Mêlées à cette contestation générale, les militantes du MLF ont aussi besoin d'autonomie et font la critique de la position dominée des femmes dans les partis, les syndicats, les associations. Les années passant, le « féminisme » reviendra dans leur vocabulaire : il sera question [soit de] féminisme révolutionnaire, radical, matérialiste [soit d']antiféminisme constant (considérant que le féminisme est un combat égalitariste des bourgeoises réformistes alignées sur le modèle masculin)[5].

---

[1] Voir Delphy, Christine. Dans Linhart, Virginie (réal.) ; Berterottiere, Stéphanie ; Zajdermann, Paule, *Simone de Beauvoir. On ne naît pas femme*, France 5 / Zadig Productions / Sobifer, 2007. Émission sur France 5, 10 janvier 2008.

[2] Bard, Christine, « Eté 1970 : la révolution MLF », art. cit., rev. cit., p. 9.

[3] Castagnez, Noëlline, « Féministes ». Dans Garrigues, Jean (sous dir.), *La France de la V^e^ République. 1958-2008*, Paris, Éditions Armand Colin, 2008, p. 325.

[4] Les féministes dites « matérialistes » considèrent le sexe biologique lui-même comme étant une construction sociale. Voir plus bas le sous-chapitre consacré à la théorie du gender.

[5] Bard, Christine, « Eté 1970 : la révolution MLF », art. cit., rev. cit., p. 10.

De ce que Christine Delphy raconte, Fouque est aussi contre le mouvement de l'Arc de triomphe. C'est dire les tensions qui existent dans ce mouvement dès avant même sa naissance officielle.

La quatrième manifestation publique est la réalisation d'un numéro spécial dans la revue *Partisans* intitulé « Libération des femmes, année zéro[1] ». Fouque, de nouveau, conteste la démarche des féministes. C'est le moment de la séparation entre les deux groupes, celui de Fouque et celui des femmes de FMA. Elles n'ont jamais été très proches, mais ont essayé jusque-là de trouver des sujets communs de discussion.

Si, pour certains auteurs, le MLF est directement issu de mai 1968[2], étant inspiré par le modèle américain[3], pour d'autres il s'agit d'un mouvement organisé en 1970 en solidarité avec les grèves ou mouvements ayant lieu aux États-Unis (Noëlline Castagnez). Outre la référence américaine commune, cela n'est sans doute pas contradictoire, Sylvie Chaperon considère que le MLF se situe au carrefour de deux dynamiques. Le style militant, dit Chaperon, semble issu de 1968 (débats collectifs, refus d'organisation, indifférence pour la vie politique, etc.). Le manifeste des femmes se distingue des « discours antihiérarchiques des hommes [qui] étaient contredits par leur pratique politique[4] ». Lors du meeting de Vincennes du 21 mai 1970, au cours duquel les hommes essaient d'intervenir pour « ridiculiser » les femmes, elles prennent le dessus en les excluant de leur réunion. Une autre rupture se produit selon Chaperon : les féministes s'opposent à toute institutionnalisation, des membres isolés participent aux réunions, il n'existe pas de leaders ni de porte-parole.

---

[1] *Libération des femmes année zéro, Partisans*, n° 54-55, Paris, Maspero, juillet-octobre 1970.

[2] Voir Voldman, Danièle, « Mai 1968 ou la féministe refusée », *Nouvelle Revue Socialiste*, août-septembre 1985 ; Reader, Keith A ; Wadia, Khursheed, *The May 1968 Events in France*, New-York : St. Martin's Press, 1993, pp. 148-166 ; Duchen, Claire, *Women's Rights and Women's Lives in France 1944-1968*, Routledge, Unstated, 1994, pp. 190-211 ; Chaperon, Sylvie, « La Radicalisation des mouvements féminins français de 1960 à 1970 », *Vingtième Siècle*, n° 48, octobre-décembre 1995, pp. 61-74. Note dans Chaperon, Sylvie, *Les Années Beauvoir (1945 – 1970)*, *op. cit.*, éd. citée, p. 341.

[3] Voir Rochefort, Florence, « La République des féministes ». Dans Duclert, Vincent ; Prochasson, Christophe, *Dictionnaire critique de la République*, Paris, Éditions Flammarion, 2002, pp. 333-338.

[4] Duchen, Claire, *Women's Rights and Women's Lives in France 1944-1968*, *op. cit.*, éd. citée, p. 201. Dans Chaperon, Sylvie, *Les Années Beauvoir (1945 – 1970)*, *op. cit.*, éd. citée, p. 377.

1.1. A la base du MLF. Rôle du FMA et d'autres groupes au sein du MLF

Qui est à l'origine du MLF ? Les militantes Jacqueline Feldman (FMA) et Antoinette Fouque (Psych et Po) répondent. Fouque elle-même se déclare être l'un des trois initiateurs du mouvement : « Comme vous savez, ce qu'on a appelé le Mouvement de libération des femmes, le M.L.F., s'est créé dans la foulée de 68 […]. Le Mouvement des femmes a beau avoir été initié, a-t-on dit, par les intellectuelles, notamment Monique Wittig, Josiane Chanel et moi[1]. Pour Feldman, en revanche, aucune personne n'est à l'origine du mouvement : « Le MLF est né en 1970 de la rencontre de plusieurs groupes indépendants. Ce qui a fait le *mouvement de libération des femmes*, c'est la *diffusion soudaine* […] d'une sensibilité sociale […]. Il s'agit d'un phénomène de société bien situé dans le temps[2]. » C'est ce que nous comprenons de l'histoire du féminisme écrite par Chaperon, par Picq et d'autres chercheures.

Pourtant, Feldman insiste plusieurs fois sur le fait que l'association FMA est un groupe « pré-MLF » qui se dissout en 1970 dans le MLF. De plus, la FMA « servira longtemps de boite postale, le MLF, très anarchisant, n'en ayant pas[3] ». La FMA, en cherchant d'autres groupes de militantes, découvre le groupe Psych et Po. Dès le début apparaissent de fortes incompatibilités entre les diverses conceptions des membres respectifs de ces mouvements. Delphy du FMA défend le féminisme, Fouque refuse avec ostentation le terme qu'elle considère comme étant la qualification d'un « mouvement bourgeois ». En refusant, comme nous l'avons vu, des projets communs avec le groupe FMA, Fouque suggère qu'elle n'a pas été impliquée dans ces projets. L'action de l'Arc de triomphe, selon elle, a été

---

[1] Fouque, Antoinette, « Femmes en mouvements : hier, aujourd'hui, demain », recueil d'entretiens avec Pierre Nora et Marcel Gauchet, *Le Débat*, n° 59, mars-avril 1990, pp. 122-137. Disponible sur : http://www.cairn.info/revue-le-debat-1990-2-page-122.htm. Consulté le 8 février 2012. Voir aussi Fouque, Antoinette, *Il y a 2 sexes*, [1995], Paris, Éditions Gallimard, coll. « Le Débat », 2004, pp. II-IV : « Préface à la deuxième édition » : « Puis à travers une expérience publique qui l'a rendue explicite et pensable : la naissance du M.L.F., en octobre 1968, avec mes amies d'alors, Monique Wittig et Josiane Chanel, dans la foulée des agitateurs de Mai et grâce aux penseurs des années soixante ; parfois contre eux, le plus souvent malgré eux, au-delà d'eux. »

[2] Feldman, Jacqueline, « De FMA au MLF », art. cit., rev. cit., p. 193.

[3] *Ibidem*, p. 194.

menée et programmée en son absence : « Celle-là a eu lieu alors que je n'étais pas là, et ce n'est pas un hasard[1]. »

D'autres femmes feront équipe avec le FMA, « formant le Mouvement », dit Feldman. Delphy en témoigne elle aussi. Fouque voit les choses tout à fait différemment. Elle était contre le féminisme et luttait contre un MLF féministe, contre une appellation susceptible de diviser les femmes :

> Quant au féminisme, je ne savais pas ce que c'était et aujourd'hui, je pourrais dire que je le regrette […]. Par la suite j'ai lutté pour que le Mouvement des femmes ne devienne pas le « Mouvement féministe ». Il me semblait, peut-être à tort, qu'avec le mot femme nous avions des chances de nous adresser, sinon à toutes, du moins au plus grand nombre[2].

On peut cependant remarquer que le nom du courant qu'elle représente, « Psychanalyse et politique », n'est pas très « rassembleur ».

La première sortie publique du MLF est considérée, par Fouque, comme étant le mouvement du 30 mars 1970 à l'université de Vincennes. Plusieurs manifestations ont eu lieu à Vincennes cette année-là. L'autre, à l'Arc de triomphe, était pour elle plutôt une « sortie médiatique ». Après l'évènement de Vincennes, « le Mouvement a commencé à faire boule de neige. D'autres petits groupes ont rejoint le nôtre[3] ». De ce que nous voyons, les deux groupes considèrent que le mouvement évolue grâce à leurs efforts et par le fait qu'il est rejoint par d'autres. Mais Fouque seule crée officiellement l'association et enregistre le sigle MLF en 1979.

Les actions du groupe Psych et Po (« Psychépo ») conduit par Fouque attire la colère de Simone de Beauvoir et des autres féministes de l'époque. Rappelons entre autres : la création officielle, le 18 octobre 1979, de l'association « Mouvement de Libération des Femmes - MLF » ; l'enregistrement, le 30 novembre 1979, de la marque commerciale « Mouvement de Libération des Femmes - MLF » ; la création, le 23 juillet 1980, de l'association « Confédération nationale - Mouvement de Libération des Femmes » ; et, le 18 décembre 1980, de l'« Institut de Recherche, d'Enseignement et de Formation en Sciences des Femmes ». Simone de Beauvoir est la première à critiquer les actions du groupe de Fouque, en rappelant sa faible participation aux actions du MLF et son appropriation des résultats du combat des femmes militantes du MLF. Quelle fut donc la raison

---

[1] Fouque, Antoinette, « Femmes en mouvements : hier, aujourd'hui, demain », recueil d'entretiens avec Pierre Nora et Marcel Gauchet, art. cit., rev. cit., p. 127.
[2] *Ibidem*, p. 125.
[3] *Ibidem*, p. 127.

qui pousse Fouque à créer l'association ? Le livre *Génération MLF 1968-2000* expose que cela était nécessaire « pour lutter contre la menace d'effacement par des partis comme par des féministes […] dépôt à l'INPI de l'appellation "MLF" pour la défendre de toute exploitation publicitaire[1] ».

Les éditions Des Femmes, créées par le collectif « Psych et Po » groupé autour d'Antoinette Fouque, publient des écrits féministes. Trois féministes rendent compte de la difficulté de communication avec la maison d'édition. Cette dernière contre-attaque en leur intentant un procès en diffamation. Ce n'est pas le premier ni le dernier. Les groupes féministes de France signent des manifestes de protestations contre Psych et Po. Dix maisons d'édition étrangères et une française dénoncent, à Copenhague, l'appropriation du sigle MLF par le groupe de Fouque. « Psych et Po » intente alors un procès à la maison d'édition française Tierce, la plus petite. Simone de Beauvoir et d'autres féministes réagissent :

> Seule la maison *Tierce* est française et la SARL « Des Femmes » (créée par « Psych et Po ») lui a intenté un procès devant le Tribunal de Commerce de Paris pour « concurrence déloyale ». *Tierce* […] se voit donc menacée de destruction par une secte de féministes anti-féministes, de capitalistes anti-capitalistes, d'idéologues mercantiles. Pour répondre à cette menace, quelques féministes authentiques et désintéressées ont décidé de porter l'affaire à la connaissance du public. Que celui-ci ne pense pas qu'il s'agit seulement ici d'une futile querelle de clocher. Réduire au silence des milliers de femmes en prétendant parler à leur place, c'est exercer une révoltante tyrannie[2].

Le tribunal de Paris condamne, le 25 mai 1981, les éditions Tierce à 8000 francs de dommages et intérêts et à la publication du jugement dans trois journaux et cela, bien sûr, à ses frais. Les autres groupes ou les féministes non rattachées à quelque mouvement qui protestent dans les *Chroniques de l'imposture* sont : le collectif « Notre mouvement nous appartient », Nadja Ringart (« La Naissance d'une secte »), Christine Delphy (« Libération des femmes an dix »), Marie-Jo Dhavernas (« Des divans profonds comme des tombeaux »), Geneviève Fraisse (« De quelques problèmes à propos de l'Internationale Féministe ») et Julie Gribouille, qui donne aussi une hypothèse sur l'objectif du groupe de Fouque :

---

[1] Fouque, Antoinette (sous dir.), *Génération MLF 1968-2008*, Éditions Des Femmes – Antoinette Fouque, 2008, p. 228.

[2] Beauvoir, Simone de, Préface dans *Chroniques d'une imposture. Du Mouvement de libération des femmes à une marque commerciale*, Paris, Association Mouvement pour les Luttes Féministes, 1981.

> Il a été dit parfois que leur but serait la destruction du mouvement des femmes. Cette analyse est fondée sur leur permanente dénonciation du féminisme […] on peut toutefois se demander si elles ne souhaitent pas que le mouvement des femmes continue à vivre, dans la mesure où il peut leur servir à la fois de repoussoir et de faire-valoir[1].

Les groupes de femmes opposées à Psych et Po s'appelleront désormais « MLF non-déposé ». D'ailleurs, beaucoup de femmes quittent le « MLF déposé ». Les groupes féministes y font écho dans de nombreuses publications : *Questions féministes*, *La Revue d'en face*, *Elles voient rouge*, *Le Temps des femmes*, *Remue-ménage*, *Colères*, etc. Périodiquement, à chaque date anniversaire du MLF, les controverses repartent de plus belle.

En 1990, Christine Delphy réagit aux annonces[2] selon lesquelles le MLF aurait été créé en 1968 par Fouque et ses deux amies. Les mêmes reproches qu'auparavant sont faits au groupe PP-DF (Psych et Po-Des Femmes) : le groupe fait du commerce avec ce qui ne lui appartient pas, il s'approprie une histoire qui n'est pas la sienne en falsifiant celle d'autres mouvements féministes, il prend des initiatives au nom de toutes les femmes en les discréditant[3].

En 2008, comme nous l'avons déjà rappelé, la controverse reprend, Antoinette Fouque célèbre les quarante ans de la naissance du MLF. Michelle Perrot, tout comme ses collègues du MLF en 1981, reproche à Fouque d'avoir un petit côté sectaire :

> Je reconnais cependant à Antoinette Fouque […] un grand engagement en faveur des femmes […]. Mais son attitude s'apparente un peu à une personnalisation abusive du MLF. On risque alors d'oublier le rôle de toutes les autres militantes […], elle a un petit côté sectaire[4].

---

[1] Gribouille, Julie, « Une verrue se transforme en tumeur maligne ». Dans *Chroniques d'une imposture. Du Mouvement de libération des femmes à une marque commerciale*, *op. cit.*, éd. citée, pp. 119-120.

[2] Dans le *Nouvel Observateur* du 6 au 12 décembre 1990 ou dans l'émission de Jean-Marie Cadava « La Marche du siècle » du 5 décembre 1990 intitulée « Les Années femmes ».

[3] Voir Delphy, Christine, « Les Origines du Mouvement de libération des femmes en France », art. cit., rev. cit., pp. 145-146.

[4] Daussy, Laure, « MLF : "Antoinette Fouque a un petit côté sectaire" », propos recueillis, entretien avec Michelle Perrot, 9 octobre 2008. Disponible sur : http://www.lefigaro.fr/actualite-france/2008/10/09/01016-20081009ARTFIG00739-mlf-antoinette-fouque-a-un-petit-cote-sectaire-.php. Consulté le 17 février 2012.

On parle de légende fabriquée[1] et même d'imposture[2]. Les controverses n'en finissent plus. On trouve cependant plusieurs opinions positives concernant l'influence de Fouque dans les mouvements MLF : « La théorie construite à "Psychépo" n'a guère laissé de traces écrites, mais elle a eu une influence certaine dans les premières années du Mouvement[3]. » Ce qui est certain c'est le fait que Fouque en garde une grande rancune et a du mal à parler de Beauvoir et à se rappeler les débats très âpres qu'elles ont eues : « Simone de Beauvoir m'a mené une lutte sans merci jusqu'à la fin de sa vie, une lutte que je trouve honteuse vu qu'elle avait 30 ans de plus que moi, qu'elle était une gloire mondiale alors que je n'étais rien[4]. »

A ce stade de notre réflexion, nous nous demandons si ces groupes militants qui se disputent la propriété du MLF ou d'autres camps encore ont été influencés ou non par *Le Deuxième Sexe*. Les militantes du MLF répondent à cette question, les chercheures, de leur côté, analysent cette possibilité. Avant de faire un compte-rendu des opinions les plus citées, nous décrirons les deux espaces (la France et les États-Unis) qui s'approprient la théorie de Beauvoir ou la récusent, en nous appuyant sur l'analyse d'une dizaine de pages d'Ingrid Galster qui traitent cette « question controversée » et en y ajoutant d'autres références que nous considérons comme

---

[1] Picq, Françoise, « MLF : 1970, année zéro », *Libération*, 7 octobre 2008. Disponible sur : http://www.liberation.fr/societe/0101121977-mlf-1970-annee-zero. Consulté le 17 février 2012 : « C'est beaucoup plus tard, sans doute pour légitimer cette captation, qu'a été forgée la légende de la "fondation" du MLF. On la voit apparaître en décembre 1990 : "Le MLF a été fondé en 1970 par Antoinette Fouque, Josiane Chanel et Monique Wittig." C'est au nom de cette légende aussi qu'est lancé aujourd'hui un appel à célébrer le quarantième anniversaire du Mouvement de libération des femmes. » Voir aussi Bard, Christine, « Un peu de féministologie ». Disponible sur : http://www.archivesdufeminisme.fr/ article. php3?id_article=171. Consulté le 17 février 2012.

[2] Voir aussi Fourest, Caroline, « Le Féminisme pour les nuls », *Le Monde*, 10 octobre 2008. Disponible sur : http://www.lemonde.fr/opinions/article/ 2008/10/09/le-feminisme-pour-les-nuls-par-caroline-fourest_1105039_3232.html ou http://carolinefourest.wordpress.com/2008/10/16/le-feminisme-pour-les-nuls. Consultés le 17 février 2012 : « Que penserions-nous si une poignée d'amis décidaient de se proclamer "fondateurs" de Mai-68 parce qu'ils avaient rêvé de barricades deux ans plus tôt ? Une telle imposture ne passerait jamais. »

[3] Picq, Françoise, *Libération des femmes, les années-Mouvement*, Paris, Éditions du Seuil, 1993, p. 128.

[4] Rodgers, Catherine, « Elle et Elle : Antoinette Fouque et Simone de Beauvoir », The Johns Hopkins University PressStable, MLN, Vol. 115, N° 4, French Issue (Sept. 2000), pp. 741-760. Disponible sur : http://www.jstor.org/stable/3251314. Consulté le 17 février 2012.

importantes. Là où Galster fait allusion à un livre ou à un article, nous essayerons d'approfondir le propos.

1.2. « Les chemins du féminisme entre la France et les États-Unis »

1.2.1. Voyage de Beauvoir aux États-Unis. Naissance du Deuxième Sexe

En essayant de trouver des liens entre le féminisme français et l'américain, Ingrid Galster[1] débute son exposé par le voyage de Simone de Beauvoir aux États-Unis. C'est pour Galster la première étape d'un entrecroisement de deux espaces et de deux pensées (français et américain). Lors de son voyage aux États-Unis, Simone de Beauvoir analyse la situation des femmes américaines. A partir de la fin janvier 1947, elle passe quatre mois dans les universités américaines pour se documenter. Le point de vue des Américaines au sujet des femmes est diffèrent de celui des Françaises, déclare Beauvoir dans le *New Yorker* en février 1947[2]. Elle rentre en France déçue, parce qu'elle s'imaginait la femme américaine plus libre que la française et se rend compte de la fausseté de cette idée préconçue. Il est fort possible qu'elle commence à écrire *Le Deuxième Sexe* pendant ce voyage. C'est l'hypothèse de Michèle Le Dœuff, d'Ingrid Galster et d'autres chercheures aussi. Galster retrouve la plupart des idées (« en germe ») du *Deuxième Sexe* dans un article publié au mois de mars 1947 dans *Vogue*[3].

1.2.2. L'influence du Deuxième Sexe *en France et aux États-Unis*

La deuxième étape est, selon Galster, l'influence du *Deuxième Sexe* sur les Américaines. Galster appelle cette étape « les Américaines s'inspirent du *Deuxième Sexe* ». Elle évoque pourtant le peu d'influence que l'œuvre a

---

[1] Galster, Ingrid, « Les Chemins du féminisme entre la France et les Etats-Unis (1949-2000) ». Dans Galster, Ingrid, *Beauvoir dans tous ses états*, *op. cit.*, éd. citée, pp. 217-230.

[2] Flanner, Janet ; Hyman, Stanley Edgar : « The Talk of the Town », article-interview avec Simone de Beauvoir, *New Yorker*, 22 février 1947. Disponible sur : http://www.newyorker.com/archive/1947/02/22/1947_02_22_019_TNY_CARDS_000207973. Consulté le 14 avril 2012.

[3] Beauvoir, Simone de, « Femininity: The Trap », *Vogue*, March 15, 1947, pp. 232-234. Commentaire à l'article : « Equal in law, unequal in the minds of both sexes, the status of women in a world that still believes in the fable of the "eternal feminine", examined by a French writer-philosopher. By Simone de Beauvoir ». Disponible sur : http://www.paperpursuits.com/magazine_detail.cfm? catid=1& subcatid=1&pid=7183. Consulté le 13 janvier 2012.

eu sur les Françaises et que nous allons essayer d'expliciter. Le livre de Beauvoir déclenche un vrai scandale en France, comme nous l'avons déjà remarqué. Malgré ce scandale, les chercheures Galster et Chaperon s'accordent sur un détail : le livre est peu lu en 1949. Diane Lamoureux cite Mary Dietz, qui exprime la même opinion, mais pour les États-Unis : « Malgré la légende qui fait du *Deuxième Sexe* la "bible" du féminisme américain, son impact sur le mouvement féministe aux États-Unis a été plutôt mince. Tout comme la bible, *Le Deuxième Sexe* semble avoir été beaucoup vénéré, souvent cité, mais peu lu[1]. » Pour être reconnu comme la bible du féminisme, suggère Galster, le livre aurait dû être d'abord analysé aux États-Unis, où le mouvement féministe était en avance, et seulement ensuite approprié par les féministes françaises. Or Chaperon parle de la grande influence du *Deuxième Sexe* sur les femmes/féministes à partir de la deuxième moitié des années 1950 seulement, quand la situation change complètement : « En 1956, les militantes […] reprenant les idées de Beauvoir, […] réclament l'égalité dans l'amour et la sexualité, le droit à la contraception, la possibilité de cumuler vie familiale et vie professionnelle[2]. » Elle donne des exemples à l'appui (livres sur Beauvoir, livres sur la situation de la femme, journaux dans lesquels on cite *Le Deuxième Sexe*, voir I. 6.3.2.). Nous avons aussi constaté l'influence de Beauvoir en analysant le livre de Derogy sur l'avortement (voir II. 2.2.6.1.1.).

Le point le plus important qui sépare Chaperon de Galster est l'influence du livre sur le MLF, influence qui vient en France avec la vague culturelle américaine selon cette dernière :

> on peut supposer une prise de conscience lente et souterraine [en France]. Mais celle-ci a-t-elle mené directement au Mouvement de libération des femmes (MLF) ? Contrairement à Sylvie Chaperon, je ne le pense pas – j'y reviens. Pour la consécration du *Deuxième Sexe* comme bible du féminisme, la réception aux États-Unis était indispensable. C'est là, où le mouvement est en avance, qu'on prend conscience des ressources du livre. Voici donc la deuxième étape dans le va-et-vient transatlantique du féminisme que j'essaie d'esquisser : l'inspiration que les féministes américaines des années soixante ont pu trouver dans l'ouvrage de Beauvoir […]. Je maintiens donc que […] c'est dans une grande mesure à travers son appropriation par les Américaines qu'il a trouvé ses destinataires français[3].

---

[1] Dietz, Mary, « Introduction: Debating Simone de Beauvoir », *Signs: Journal of Women in Culture and Society* 18, n° 1, 1992, pp. 74-88. Dans Coderre, Cécile ; Tahon, Marie-Blanche, *Le Deuxième Sexe. Une relecture en trois temps, 1949-1971-1999*, Montréal, Les Editons du remue-ménage, 2001, chapitre « La Double Postérité du Deuxième Sexe » de Diane Lamoureux, p 35.

[2] Chaperon, Sylvie, *Les Années Beauvoir (1945 – 1970), op. cit.*, éd. citée, p. 235.

[3] Galster, Ingrid, *Beauvoir dans tous ses états*, chapitre cité, éd. citée, p. 220.

Pour consolider cette idée, Galster cite Michelle Perrot qui « est bien placée pour en juger ». Celle-ci, interviewée par Catherine Rodgers, déclare : « D'une certaine manière, c'est le féminisme américain qui nous a rapporté *Le Deuxième Sexe* comme un grand livre, ancêtre, fondamental dans le domaine de la pensée féministe[1]. » Galster rappelle aussi l'article d'Yvette Roudy, dans lequel celle-ci donne une liste d'idées que « le mouvement féministe américain des années soixante aurait retenues du livre de Beauvoir ». De ce que nous constatons, il s'agit de plusieurs idées très importantes : la revendication du droit à une identité, « le parallèle entre la situation des femmes et celle des Noirs »[2], l'idée que « les femmes forment une caste », « la dénonciation des mythes culturels qui réduisent la femme à un objet, la dénonciation du mariage, de la famille, du mythe de la maternité et l'idée que le féminisme s'est peu renouvelé du fait que la situation de la femme a peu changé[3] ».

Le livre de Galster est paru en 2007, mais le chapitre cité paraît pour la première fois, sous la forme d'un résumé, en 1999[4], avant le colloque du cinquantenaire du *Deuxième Sexe* organisé par Chaperon et Delphy. Dans le numéro de juin 2000, la revue *L'Histoire* publie un compte-rendu sur *Les Années Beauvoir (1945 – 1970)* de Chaperon, avec une référence (pour « preuve ») au livre de Catherine Rodgers, *Le Deuxième Sexe de Simone de Beauvoir. Un héritage admiré et contesté*. Dans ce compte-rendu, Galster[5] pose la question : « [*Le Deuxième Sexe*] a-t-il vraiment eu sur le féminisme français des années 1950 et 1960 l'influence que lui prête l'auteur ? Les preuves avancées ne sont pas convaincantes » et continue en offrant une autre explication à l'influence de Beauvoir : « l'exemple de Beauvoir en tant qu'intellectuelle et le succès de son autobiographie publiée à partir de 1958 ont profondément marqué les féministes, y compris celles du MLF[6] ». Galster cite à l'appui, comme dans le livre de 2007, Michelle Perrot. Selon cette dernière, il est difficile d'affirmer que l'influence vient essentiellement

---

[1] Perrot, Michelle. Dans Rodgers, Catherine, *Le Deuxième Sexe de Simone de Beauvoir. Un héritage admiré et contesté*, Paris, Éditions L'Harmattan, 1998, p. 273.

[2] Delphy elle-même affirme qu'elle fait ce parallèle aux Etats-Unis.

[3] Roudy, Yvette, « La Seconde Révolution des Américaines », *L'Arc*, n° 61, numéro spécial « Simone de Beauvoir et la lutte des femmes », 1975, pp. 69-70.

[4] Galster, Ingrid, « Cinquante ans après *Le Deuxième Sexe* : Beauvoir en débat », *Lendemain*, n° 94, 1999.

[5] Nous ne trouvons pas dans la revue le nom du critique, mais Galster dit dans la note de 2004 : « cf. notre controverse dans *L'Histoire*, juin 2000 […] et octobre 2000… »

[6] Galster, Ingrid, « *Les Années Beauvoir, 1945 – 1970* », *L'Histoire*, n° 244, juin 2000, p. 88.

du *Deuxième Sexe :* « c'est difficile de savoir. En France, la personne de Simone de Beauvoir, c'est la totalité de son œuvre, c'est le type de couple qu'elle a formé avec Sartre[1]. » Tout comme Frédérique Liotard-Schneider qui ne voit pas, dans les mouvements des années 1950-1960 pour les droits des femmes, l'influence du *Deuxième Sexe*, Ingrid Galster est sceptique concernant l'influence de Beauvoir sur les féministes de ces mêmes années.

Chaperon répond à la « provocation » de Galster en octobre 2000, dans la même revue, *L'Histoire*. Elle maintient l'affirmation selon laquelle *Le Deuxième Sexe* est « un des moteurs intellectuels du renouveau féministe français ». Elle le dit maintes fois : « Dès les années 60, le livre fait figure de référence pour quiconque s'intéresse aux questions féminines […] Andrée Michel, Évelyne Sullerot, Geneviève Texier en France, Betty Friedan aux Etats-Unis, Maria Aurélia Capmany en Espagne : toutes se nourrissent du volumineux essai[2]. » Concernant l'influence de Beauvoir intellectuelle et autobiographe, elle l'accepte avec la seule objection que « c'est bien *Le Deuxième Sexe* qui fournit la matière des débats ».

Chaperon conclut, comme dans le livre du colloque paru deux ans plus tard[3], que « l'idée selon laquelle les Françaises auraient découvert l'importance du *Deuxième Sexe* grâce aux Américaines n'est ni neuve, ni surtout exacte […], détail […] qui me paraît témoigner d'une méconnaissance de l'histoire du féminisme français[4] ». Le problème vient, selon Chaperon, de la méconnaissance de l'histoire française, mais aussi du fait que les Françaises n'ont pas contribué à faire connaître la richesse des travaux inspirés par Beauvoir. Elle garde la même ligne directrice dans un travail de 2009[5].

Galster pense que l'idée de Chaperon sur l'influence du *Deuxième Sexe* sur les féministes du MLF est issue de l'affirmation de Françoise Picq selon laquelle les militantes du MLF « avaient lu Simone de Beauvoir, les

---

[1] Perrot, Michelle. Dans Rodgers, Catherine, *Le Deuxième Sexe de Simone de Beauvoir. Un héritage admiré et contesté*, *op. cit.*, éd. citée, p. 273.

[2] Chaperon, Sylvie, « "Le Deuxième Sexe" en héritage », *Le Monde diplomatique*, janvier 1999, pp. 1-7. Disponible sur : http://www.monde-diplomatique.fr/1999/01/CHAPERON/11516. Consulté le 28 avril 2012.

[3] Chaperon, Sylvie ; Delphy, Christine (sous dir.), *Cinquantenaire du Deuxième Sexe : Colloque international Simone de Beauvoir*, Paris, Éditions Syllepse, coll. « Nouvelles Questions féministes », 2002.

[4] Chaperon, Sylvie, « *Les Années Beauvoir, 1945 – 1970* », *L'Histoire*, n° 244, juin 2000, p. 4.

[5] *Idem*, « Du Féminisme à la Sexologie, Variation sur le Sexe et le Genre », rapport de synthèse pour l'habilitation à faire des recherches présenté par Sylvie Chaperon, MC à l'Université de Toulouse, 13 juillet 2009. Disponible sur : http://tel.archives-ouvertes.fr/docs/00/40/38/86/PDF/Du_feminisme_a_la_sexologie.pdf. Consulté le 15 avril 2011.

unes et les autres, les unes après les autres[1] ». Une telle affirmation est reprise par Alice Schwarzer, citée par Diane Lamoureux : « Dans la nuit où nous étions plongées en ces années 50 et 60, avant la naissance du nouveau Mouvement des femmes, ce livre a été comme une espèce de code secret que nous, les femmes en voie d'éveil, nous transmettions de l'une à l'autre[2]. »

Galster répond aux commentaires de Chaperon, toujours dans le numéro d'octobre de *L'Histoire*, en confirmant son opinion et en critiquant de plus le fait que Chaperon n'a pas prêté attention, dans son livre, aux échanges internationaux et au fait que l'influence en France n'a pas la même importance que celle qui s'est manifestée aux États-Unis après la traduction du livre en anglais. Elle donne l'exemple de l'influence sur Betty Friedan et Kate Millett. En 2007, Galster ajoutera, entre autres, l'influence sur Shulamith Firestone et d'autres chercheures. Le point fort de Galster réside dans une interview[3] dans laquelle Beauvoir nie l'influence de son livre sur la génération de 1970 et parle de l'influence de son livre sur les Américaines, elle déclare :

> Le mouvement féministe actuel n'a commencé réellement qu'il y a cinq ou six ans. Les féministes ne connaissaient pas mon livre. Puis, à mesure que le mouvement grandissait, certaines des dirigeantes y trouvèrent quelques-unes de leurs théories de base. La plupart des femmes qui prirent une part très active dans le mouvement étaient trop jeune pour subir l'influence du livre à sa parution en 1949-1950. Ce qui me fait plaisir c'est qu'elles le découvrirent plus tard.
> Bien entendu certaines femmes plus âgées – Betty Friedan, par exemple, qui m'a dédié *The Feminine Mystique* – l'avaient lu et avaient peut-être été influencées par ce livre. Mais sur d'autres il n'y a eu aucune influence[4].
> Beauvoir pense que seules les Américaines les plus âgées la lisent[5].

---

[1] Note dans Galster, Ingrid, *Beauvoir dans tous ses états, op. cit.*, éd. citée, p. 228.

[2] Schwarzer, Alice, *Simone de Beauvoir aujourd'hui. Six entretiens*, Mercure de France, 1984. Dans Coderre, Cécile ; Tahon, Marie-Blanche, *Le Deuxième Sexe. Une relecture en trois temps, 1949-1971-1999, op. cit.*, éd. citée, chapitre « La Double Postérité du Deuxième Sexe » de Diane Lamoureux, p. 35.

[3] Gerassi, John, « "Le Deuxième sexe" vingt-cinq ans après », interview avec Simone de Beauvoir, *Society*, janvier-février 1976, pp. 79-85. Dans Francis, Claude ; Gontier, Fernande, *Les écrits de Simone de Beauvoir. La vie – L'Écriture. Textes inédits et retrouvés*, Paris, Éditions Gallimard, coll. « Blanche », 1979, pp. 547-565.

[4] *Ibidem*, p. 547.

[5] Voir aussi Bair, Deirdre, *Simone de Beauvoir : A biography* (chapitre « A Book About Women »), New York, Simon & Schuster, 1990, pp. 379-395.

A l'affirmation « pour le féminisme américain vous êtes la bible », Beauvoir répond que *Le Deuxième Sexe* est plutôt un livre de théorie qu'un livre militant, il a servi aux militantes, mais plus tard : « C'est d'ailleurs que *Le Deuxième Sexe* est un acte de féminisme en un certain sens. Ceci dit, il n'y avait pas de féminisme militant à mon époque, c'est pourquoi le livre était un livre plutôt de théorie qu'un livre vraiment militant. Et plus tard il a servi à des militants[1]. » Dans une interview qu'elle accorde à Hélène V. Wenzel, elle ajoute l'hypothèse selon laquelle le succès de son livre a eu plutôt un caractère privé[2]. Beauvoir a fortement soutenu les féministes françaises en évoluant en même temps qu'elles, en radicalisant ses idées et en déclarant qu'elle a beaucoup appris de sa relation avec les femmes du MLF : « je suis à l'écoute du MLF […] elles m'ont radicalisé dans beaucoup de mes points de vue[3]. » Nous pouvons émettre deux hypothèses en lisant les affirmations de Beauvoir : soit il s'agit d'une modestie qui vient du regret de n'avoir pas milité dès 1949, soit il s'agit d'une pensée sincère, d'où découle le fait que les féministes qui parlent de la grande influence de Beauvoir sur elles ont en fait besoin d'une mère spirituelle et de recréer une continuité dans le développement historique des mouvements féministes. Nous croyons que c'est la subjectivité des féministes qui donne cette sensation de reconstruction idéologique, subjectivité venant de l'influence de Beauvoir sur chacune d'entre elles. En tout cas, s'il n'y a pas d'influence directe du *Deuxième Sexe* sur les mouvements féministes français, il y a surement une influence sur la pensée de celles qui écrivent dès 1952 des livres sur la situation de la femme (voir I.6.3.2.) et qui influencent, à leur tour, leurs lectrices.

---

[1] Linhart, Virginie (réal.) ; Berterottiere, Stéphanie ; Zajdermann, Paule, *Simone de Beauvoir. On ne naît pas femme*, France 5, Zadig Productions/Sobifer, 2007. Emission sur France 5, 10 janvier 2008. Voir aussi Remy, Monique, *De l'Utopie à l'intégration*, Paris, Éditions L'Harmattan, 1990, p. 29 : « *Le Deuxième Sexe* a donné à la lutte des femmes le substrat théorique qui lui manquait. » Dans Rodgers, Catherine, *Le Deuxième Sexe de Simone de Beauvoir. Un héritage admiré et contesté*, Paris, Éditions L'Harmattan, 1998, p. 29. Rodgers n'indique pas le titre intégral, elle en coupe la première partie et donne le titre *De l'Utopie à l'intégration.*

[2] Wenzel, Hélène V., « Interview With Simone de Beauvoir », *Yale French Studies*, Yale University Press, 1986, p. 7. Disponible sur : http://www.jstor.org/stable/2930224. Consulté le 28 avril 2012 : « I would say that its success was rather private in character ». Notre traduction: « Je dirais que son succès était plutôt d'un caractère privé. »

[3] Schwarzer, Alice, *Entretiens avec Simone de Beauvoir*, [1983], Paris, Éditions Mercure de France, 2008, pp. 69-70.

Une synthèse sur l'influence du *Deuxième Sexe* en France et aux États-Unis est faite par Catherine Rodgers, que Galster cite elle-même. Celle-ci témoigne des chercheurs et chercheures qui pensent que *Le Deuxième Sexe* est indispensable : Elaine Marks et Isabelle Courtivron dans l'anthologie *New French Feminisms* (1980), Elissa D. Gelfand et Virginia Thorndike Hules dans *French Feminist Criticism* (1985), Monique Remy dans *Histoire des mouvements de femmes : de l'Utopie à l'intégration* (1990), Lyn Thomas dans *Bloomsbury Guide to Women's Literature* (1992), Florence Montreynaud dans *Le 20e siècle des femmes* (1989), Maïté Albistur et Daniel Armogathe dans *Histoire du féminisme français* (1977). Le livre de Beauvoir a donc une influence importante sur le féminisme français, étant à la base du féminisme contemporain selon beaucoup de féministes et chercheures.

A la question « Que représente pour vous Beauvoir ? » posée en 1986 dans la revue *Elle*, « plusieurs des réponses témoignent du rôle crucial que joua *Le Deuxième Sexe* dans la vie des répondantes[1] ». Ainsi, Élisabeth Badinter et Marie-France Pisier parlent de la dette totale envers Beauvoir qu'ont les femmes qui ont lu le livre, du sentiment de liberté qui s'en dégageait. Anne Sylvestre et Benoîte Groult voient dans Beauvoir une mère ou une sœur. Yvette Roudy voit dans *Le Deuxième Sexe* « la Bible des femmes » et Michèle Le Dœuff « le Mouvement d'avant le Mouvement ». Catherine Rodgers et Toril Moi, comme nous l'avons déjà spécifié dans notre premier chapitre, font état des ouvrages sur *Le Deuxième Sexe* parus dans les années soixante sans savoir que, dès 1951, paraissent des livres sur celui-ci et sur la situation de la femme (voir I. 6.3.2.). Nous ajoutons les critiques négatives au sujet de la maternité, du mariage ou des idées de Beauvoir sur l'Église : les livres chrétiens de A.M. Henry, Georges Hourdin, Laurent Gagnebin, Anne-Marie Lasocki, Daniel Armogathe.

Ingrid Galster s'appuie sur des affirmations de Catherine Rodgers, Michelle Perrot, Yvette Roudy et rappelle aussi les théoriciennes américaines Friedan, Millett et Firestone. Pour sa part, Sylvie Chaperon (concernant ce que pense Galster) s'appuie sur des déclarations de Françoise Picq. Nous avons par ailleurs vu qu'elle rappelle les féministes Michel, Sullerot, Texier. Galster expose ses opinions entre autres dans la revue *L'Histoire* et dans le livre publié aux éditions Tallendier, Chaperon, de son côté, notamment dans la revue *L'Histoire* et dans le recueil du cinquantenaire publié dans la collection *Nouvelles Questions féministes* aux éditions Syllepse. Galster et Chaperon ne sont pas les seules qui exposent leurs opinions concernant l'influence du *Deuxième Sexe* sur les militantes

[1] Rodgers, Catherine, *Le Deuxième sexe de Simone de Beauvoir. Un héritage admiré et contesté, op. cit., éd. citée*, p. 17.

françaises ou américaines. Pour la norvégienne Toril Moi, si de l'intérêt était manifesté pour Beauvoir avant 1970 (« l'intérêt intellectuel pour Simone de Beauvoir […] n'a jamais été très fort[1] »), elle ne représente plus une référence pour les Françaises dans les années 1970 et 1980. L'explication vient du fait que l'existentialisme n'est plus à la mode (après la Seconde Guerre mondiale il était très à la mode aux États-Unis), l'intérêt pour le structuralisme, le poststructuralisme, la psychanalyse lacanienne ou le postmodernisme oriente les militantes vers la théorie féministe post-structuraliste développée par Cixous, Irigaray et Kristeva. Simone de Beauvoir ne trouve pas sa place dans cette théorie.

En ce qui concerne l'impact du *Deuxième Sexe* au Québec, Diane Lamoureux parle des courants qui se sont réclamés dans les années 1970 du livre de Beauvoir. Premièrement, il s'agit d'un féminisme radical influencé par les évènements des États-Unis et de France. Deuxièmement, il s'agit d'un féminisme qui privilégie la voie institutionnelle, héritage du mouvement suffragiste basé sur l'égalité des sexes promue par Beauvoir. Pour les femmes qui militent en 1970, *Le Deuxième Sexe* est un instrument de lutte :

> Pour celles qui ont fondé la Fédération des femmes du Québec, ou celles qui ont travaillé dans les équipes de recherche de la Commission Bird ou à la production du rapport *Pour les Québécoises : égalité et indépendance* du Conseil du statut de la femme, *Le Deuxième Sexe* constitue souvent le point de départ de leur engagement féministe[2].

Catherine Rodgers, dans le livre cité par Galster, fait un compte-rendu des opinions exprimées concernant l'influence du *Deuxième Sexe*. Ainsi, dans le camp des féministes qui voient dans le livre de Beauvoir une source des mouvements des femmes, nous rencontrons Andrée Michel, pour qui le livre de Beauvoir « allait inspirer la lutte féministe des fondatrices américaines et françaises des mouvements de libération des femmes[3] » et Nancy Huston, féministe qui participe aux mouvements MLF, rendant hommage au livre de Beauvoir qui a contribué « à créer les conditions

---

[1] Moi, Toril, *Simone de Beauvoir. Conflit d'une intellectuelle*, *op. cit.*, éd. citée, p. 116.

[2] Lamoureux, Diane, « La Double Postérité du *Deuxième Sexe* ». Dans Coderre, Cécile ; Tahon, Marie-Blanche, *Le Deuxième Sexe. Une relecture en trois temps, 1949-1971-1999*, *op. cit.*, éd. citée, 2001.

[3] Rodgers, Catherine, *Le Deuxième Sexe de Simone de Beauvoir. Un héritage admiré et contesté*, *op. cit.*, éd. citée, p. 23.

nécessaires pour l'avènement du néo-féminisme[1] ». Pour Françoise Picq, *Le Deuxième Sexe* « façonnait des clés » pour le futur MLF. Pour Badinter, le livre de Beauvoir a eu un rôle absolument essentiel dans les années 1970.

Le point de vue d'Anne Zelensky par exemple est plus nuancé, car elle considère l'influence d'Andrée Michel comme plus importante que celle de Beauvoir :

> Un ami m'a offert *Le Deuxième Sexe*, j'avais vingt-cinq ans. M'avait dit : c'est un livre pour toi. Donc, il avait déjà pigé que je n'avais pas pratiquement besoin de le lire. Mais Beauvoir m'a moins marqué qu'Andrée Michel, parce qu'Andrée Michel était vraiment axée sur mon époque et indiquait des voies où je pouvais agir enfin sur le contexte[2].

En revanche, pour les féministes opposées au féminisme égalitaire de Beauvoir, ni le livre ni Beauvoir n'ont contribué au mouvement MLF. Hélène Cixous et Antoinette Fouque parlent des femmes qui ont organisé les mouvements sans citer Beauvoir. Rodgers, qui témoigne de toutes ces déclarations, met en évidence, en conclusion, le fait que *Le Deuxième Sexe* n'était pas rappelé pendant les réunions féministes des années 1970, qu'il n'a pas fonctionné « consciemment comme programme ». Nous croyons donc que les femmes du MLF étaient familiarisées avec les thèses de celle-ci dès les années 1950 et 1960 (pour les plus âgées) et qu'elles discutaient des problèmes de la contraception et de l'avortement, de l'égalité au travail, de l'indépendance de la femme et d'autres thèmes débattus par Beauvoir dès 1949, sans pour autant la citer ou la rappeler. Delphy développe la même idée dans l'article « Beauvoir, l'héritage oublié ». Elle rappelle le fait que, pendant les réunions féministes qui avaient lieu chez Beauvoir, personne ne parlait du *Deuxième Sexe* qui « faisait partie du passé, de l'acquis. » Pourtant, le livre « génial, unique, monstrueux » les « avait toutes changées. » C'est à cause du *Deuxième Sexe*, qu'elles avaient lu, qu'elles sont allées rencontrer Beauvoir : « Alors que les féministes étrangères lui demandaient entretien sur entretien, nous avons ignoré, et elle a ignoré, dans notre dialogue, précisément, ce pour quoi nous l'avions cherchée[3]. » Delphy est l'une des féministes qui réévaluent l'influence du livre de Beauvoir,

---

[1] Huston, Nancy, *Les Enfants de Simone de Beauvoir*, p. 41. Dans Rodgers, Catherine, *Le Deuxième Sexe de Simone de Beauvoir. Un héritage admiré et contesté*, *op. cit.*, éd. citée, p. 24.

[2] Zelensky, Anne. Dans Roussopoulos, Carole, *Les Origines du mouvement de libération des femmes*, Suisse/France, 1999. Disponible sur : http://ballonsonde.org/wikiSonde/videos/Femmes_Debout.htm. Consulté le 1er mai 2012.

[3] Delphy, Christine, « Beauvoir, l'héritage oublié », *La Découverte/ Travail, genre et sociétés*, 2008/2, n° 20, pp. 173-180.

influence qu'elle croyait moins importante en 1997, au moment où elle a été interviewée par Catherine Rodgers. En relisant le livre plus tard, elle se rend compte d'un « plagiat involontaire » :

> Quand je mets le nez dedans, à chaque fois, je m'aperçois que je reconnais la phrase sur laquelle je tombe. Mais le plus étrange, c'est qu'assez souvent ce que je reconnais c'est une de mes pensées : plus précisément, une pensée que je croyais mienne. Je me la suis appropriée il y a longtemps, lorsque j'ai lu le livre pour la première fois, je l'ai faite si mienne que j'ai oublié qu'elle était de Beauvoir[1].

Kate Millett semble aussi parler de cette influence inconsciente lorsqu'elle justifie le manque de références au *Deuxième Sexe* dans *La Politique du mâle*, livre fortement inspiré de la philosophie de Beauvoir (voir IV. 2.2) : « Ce fut une révélation, comment aurait-il pu être une source ?![2] »

Nous pouvons donc voir que les opinions diffèrent sur la question de l'influence du livre de Beauvoir sur les mouvements des années 1970. Pour les uns celle-ci est immédiate et directe, pour d'autres elle est souterraine, enfin certains la nient absolument. Les controverses sur l'influence de Beauvoir en tous cas ne cessent pas. En 2008, 2010 et 2011 paraissent des collections sur Beauvoir qui en témoignent. Nous en parlerons prochainement.

1.2.3. Les sources intellectuelles du MLF. Le Women's Lib *américain*

Pour parler des sources du MLF, Galster expose la troisième étape, en faisant remarquer la ressemblance de nom avec le mouvement américain *Women's Lib*. Nous avons trouvé dans plusieurs sources (Christine Bard, Christine Delphy, les films, etc.) et vérifié que c'est la presse qui attribue le nom de MLF aux militantes. Les féministes en témoignent. Une partie des femmes du MLF ont étudié aux États-Unis et ont traduit le nom américain en français. Delphy écrit en anglais, Monique Wittig traduit de l'américain. Françoise Collin reconnaît l'influence des œuvres féministes américaines sur sa pensée, Michèle Le Dœuff « admet que l'étincelle grâce à laquelle le MLF a démarré était venue d'Amérique[3] ».

---

[1] *Ibidem*, p. 174.

[2] Galster, Ingrid, *Beauvoir dans tous ses états*, chapitre cité, éd. citée, p. 221. Notre traduction de l'anglais : « It was a revelation: how could it have been a source?! »

[3] *Idem*, « Les Chemins du féminisme entre la France et les États-Unis (1949-2000) ». Dans Galster, *Beauvoir dans tous ses états, op. cit.*, éd. citée, p. 223.

Dans le numéro de juillet-octobre 1970, les féministes, comme nous l'avons déjà spécifié, publient dans la revue *Partisans* un numéro sur la *Libération des femmes année zéro*. Ce numéro commence par une présentation des femmes opprimées dans le monde entier luttant pour leur liberté. Chaque groupe opprimé a ses spécificités et doit lutter pour sa propre libération :

> Tout mouvement de libération contre un système oppressif va dans le sens de l'histoire. Chaque groupe opprimé doit prendre conscience de sa propre oppression et prendre en main sa propre lutte. C'est la première condition de la révolution. Et la théorie émergera de la pratique. Ainsi l'analyse théorique du *Women's Lib* est dans un état naissant[1].

Les féministes avancent qu'elles ont décidé de réagir avant d'essayer de construire une théorie ou de reproduire d'autres modèles. Pourtant, elles analysent le mouvement de libération des femmes aux États-Unis, les objectifs réformistes, tactiques, finaux des militantes, etc.

Si les chercheures françaises ont tendance à dire qu'il n'y a pas de ressemblance, mis à part le nom, entre le MLF et le Women's Liberation, les chercheures américaines affirment le contraire. Claire G. Moses, professeure d'études féministes à l'université du Maryland aux États-Unis, expose une liste de ressemblances entre les deux mouvements. Tous deux manquent de leaders ou de structures. Tous deux prennent position contre les libéraux, la droite traditionnelle et conservatrice, la « vieille » gauche marxiste et marxiste-léniniste. La rhétorique adoptée par les deux mouvements est assez similaire[2].

1.2.4. Les Américaines et le French Feminism

Le « French Feminism made in USA » est composé d'œuvres d'Hélène Cixous, de Luce Irigaray et de Julia Kristeva, vu « comme féminisme français tout court », dit Galster. C'est la quatrième étape de l'entrecroisement des deux cultures, américaine et française. La raison pour laquelle les Américaines se penchent sur ce genre de féminisme est qu'il offre des perspectives nouvelles sur les *gender studies*. Il s'agit d'un

---

[1] *Libération des femmes année zéro, Partisans*, n° 54-55, Paris, Éditions Maspero, juillet-octobre 1970, p. 3.

[2] Pour d'autres ressemblances, mais aussi pour des dissemblances, voir Moses, Claire G., « Made-in-America : le "French Feminism" dans l'Université américaine ». Dans Chaperon, Sylvie, Delphy, Christine (sous dir.), *Cinquantenaire du Deuxième Sexe : Colloque international Simone de Beauvoir*, Paris, Éditions Syllepse, coll. « Nouvelles Questions féministes », 2002, pp. 240-241.

« amalgame nouveau de psychanalyse, linguistique et déconstruction pas facile à comprendre et donc assez utile pour la réussite universitaire aux États-Unis[1] ». C'est ce qui attire les Américaines, selon Galster, et qui minimalise l'autre camp féministe français, dans lequel Simone de Beauvoir est une personnalité importante et qui est, selon Christine Bard, majoritaire en France.

Christine Delphy elle-même critique la représentation que les Américaines et les Britanniques se font de la scène féministe française, mais avec d'autres arguments que Galster. Aux féministes différentialistes énumérées par cette dernière (Cixous, Irigaray et Kristeva), elle ajoute les féministes de Psych et Po. Cette mauvaise représentation vient, selon Delphy, de Toril Moi et Alice Jardine qui choisissent, dans la scène féministe française, les seules différentialistes qui sont plus proches de leurs préférences : « D'abord, il faut établir que les thèses du "French Feminism", et donc le "French Feminism" lui-même, ne se trouvent pas dans le corpus de textes auxquels ses propagandistes se réfèrent, mais dans les écrits des propagandistes elles-mêmes[2]. » Le *French Feminism* est, pour celle-ci, une invention, un « courant intellectuel strictement anglo-américain ; qui s'est servi des "Françaises". » Cette « démarche impérialiste » a pour but d'« attaquer aussi bien les démarches militantes que les démarches intellectuelles constructivistes et matérialistes dans le féminisme de leur propre pays », mais aussi « de redonner aux auteurs masculins[3] un rôle éminent, et de brouiller la distinction entre le féminisme et l'antiféminisme[4] ». Donc le but serait d'attaquer les féministes matérialistes américaines elles-mêmes. Le plus grave problème selon Delphy est le fait que les Américaines privilégient l'antiféminisme français, les « femmes écrivains » (voir le groupe Psych et Po) au détriment du vrai féminisme des militantes. Toril Moi, par exemple, promeut comme « Théoriciennes Féministes Françaises Majeures » Cixous, Kristeva et Irigaray. Les deux premières se situent en dehors du débat féministe en France et « au moins deux d'entre elles » récusent le terme et le fait du féminisme.

---

[1] Galster, Ingrid, « Les Chemins du féminisme entre la France et les États-Unis (1949-2000) ». Dans Galster, *Beauvoir dans tous ses états, op. cit.*, éd. citée, pp. 223-224. La féministe qui exprime cette opinion que Galster suit est Eleni Varikas dans le chapitre « Féminisme, modernité, postmodernisme : pour un dialogue des deux côtés de l'océan ». Dans *Féminismes au présent*, *Futur antérieur*, supplément, Éditions L'Harmattan, 1993, p. 62.

[2] Delphy, Christine, « L'Invention du "French Feminism" : une démarche essentielle », *Nouvelles Questions Féministes*, n° 17, 1996, p. 20.

[3] Elle se réfère ici à Lacan, Derrida, Foucault, Barthes.

[4] *Ibidem*, p. 15.

Nous pensons que réduire le féminisme français au *French Feminism* signifie annuler la lutte de la majorité des militantes féministes françaises pour faire ressortir la philosophie d'un seul groupe. C'est aussi effacer l'histoire. C'est la même chose avec l'appropriation du sigle MLF par le groupe Psych et Po qui a « milité » dans les années 1970. De manière assez étrange, les « féministes » qui se sont approprié le sigle et les mouvements MLF font partie du courant féministe qui est associé au *French Feminism* « made in USA ». Claire G. Moses offre d'autres pistes que Galster et Delphy, non pas opposées mais complémentaires, en nous éclairant sur cette coïncidence. Dans son article publié dans le recueil du cinquantenaire du *Deuxième Sexe*, Delphy met en évidence le fait que les Américaines qui ont écrit sur le sujet du *French Feminism* sont des spécialistes des lettres françaises (Elaine Marks, Isabelle de Courtivron, Carolyn Burke). De plus, « la revue *Signs*, qui a publié la première des traductions de Kristeva, Irigaray et Cixous – et a été la première à les appeler "French Feminists" – était coéditée par une spécialiste de lettres françaises, Domna Stanton[1] ». C'est pour cela qu'elle met l'accent sur le discours, sur la théorie et non pas sur les faits, sur les mouvements de femmes. Nous pourrions ajouter que c'est aussi pour cela qu'elles voient le *French Feminism* dans les œuvres d'écrivaines. Ingrid Galster n'est pas d'accord avec l'hypothèse de Moses et donne une autre explication, en formulant une question rhétorique : « Faut-il s'étonner du reste qu'une théorie inspirée par le marxisme comme celle des *Nouvelles Questions féministes* […] n'ait pas été acclamée comme dernier cri dans la conjoncture historique de la chute du mur de Berlin ?[2] »

1.2.5. La théorie du gender

Françoise Collin, écrit Galster, rappelle la dette du féminisme américain à l'égard de la pensée philosophique contemporaine française : « Toutes les postmodernes, déconstructionnistes et autres Butler doivent toutes à la pensée de Derrida et à ses contemporains, leur intelligence ayant été de s'en servir alors que les Françaises ne l'ont pas encore lu aujourd'hui[3]. » De cette affirmation et d'autres rappelées par Galster, on constate le refus des Françaises de prendre connaissance du déconstructionnisme et de la

---

[1] Moses, Claire G., « Made-in-America : le "French Feminism" dans l'Université américaine ». Dans Chaperon, Delphy, p. 243.

[2] Galster, Ingrid, « Les Chemins du féminisme entre la France et les Etats-Unis (1949-2000) ». Dans Galster, Ingrid, *Beauvoir dans tous ses états*, *op. cit.*, éd. citée, p. 224.

[3] Courrier électronique adressé à Ingrid Galster le 14 juillet 2002.

théorie *queer*. Le silence sur le féminisme déconstructionniste et son rejet découlent de plusieurs raisons selon Galster : soit le courant matérialiste dominant, soit la rareté des philosophes qui sont capables de maîtriser le déconstructionnisme et de le diffuser, soit une lutte pour le pouvoir, ce qui ressort des actes du *Cinquantenaire du Deuxième Sexe* :

> Les féministes matérialistes regroupées autour des *Nouvelles Questions féministes* revendiquent avoir conçu les premières l'idée qui a rendu Butler célèbre : non seulement le *genre* (le *gender*, i.e. le *sexe social*), mais encore le *sexe* biologique est une construction, pas une donnée de la nature. On n'est pas loin d'accuser Butler de plagiat sans voir que la lecture qu'elle a faite de la théorie des féministes matérialistes françaises à travers les écrits de Monique Wittig est une appropriation *critique* légitime et du reste fondée sur d'autres présupposés épistémologiques[1].

Ni les féministes matérialistes, ni les déconstructionnistes (post-structuralistes), ni les féministes américaines représentées ici principalement par Butler ne sont à la base du concept de « femme » comme construction sociale, c'est Beauvoir qui l'a théorisé la première. C'est Beauvoir qui est à l'origine du concept de « genre » (*gender*) comme « sexe social », quoiqu'elle n'ait pas donné le nom au concept. Élisabeth Roudinesco conclut dans un article de 2011, que *Le Deuxième Sexe* est à l'origine de tous les travaux littéraires, sociologiques et psychanalytiques des années 1970 d'Outre-Atlantique

> qui visaient à distinguer radicalement le sexe, ou corps sexué, et le genre (*gender*) en tant que construction identitaire. De Robert Stoller à Judith Butler en passant par Heinz Kohut, de l'étude du transsexualisme à celle du *Self* narcissique, puis du transgenre ou du *queer*, on retrouve partout présente, même si elle n'est pas toujours nommée, la grande interrogation beauvoirienne qui avait permis, pour la première fois, de porter un nouveau regard sur le statut de toutes les différences refoulées par l'histoire officielle, et parmi elles, la plus scandaleuse, celle du devenir femme[2].

La même opinion est exposée par deux autres chercheures, Stevi Jackson et Bronwyn Winter. D'après la première, c'est Beauvoir qui a posé

---

[1] Galster, Ingrid, « Les Chemins du féminisme entre la France et les Etats-Unis (1949-2000) ». Dans Galster, Ingrid, *Beauvoir dans tous ses états*, *op. cit.*, éd. citée, p. 225.

[2] Roudinesco, Élisabeth, « Le Deuxième Sexe à l'épreuve de la psychanalyse », *L'Homme et la Société*, 2011/1, n° 179-180, pp. 28-45. Disponible sur : http://www.cairn.info/revue-l-homme-et-la-societe-2011-1-page-28.htm. Consulté le 15 avril 2012.

les fondements d'une analyse féministe du genre, au moment où elle a posé l'affirmation qu'« on ne naît pas femme, on le devient ». « Elle établit le caractère social de la féminité par opposition à la fémellité biologique[1]. » Ainsi, les matérialistes qui s'inspirent de Beauvoir, arrivent à considérer le sexe biologique lui-même comme une construction sociale. A leur tour, elles inspirent (surtout Wittig) la déconstruction du genre menée par Judith Butler. Cette dernière doit donc beaucoup au féminisme matérialiste, qui doit lui-même beaucoup à Beauvoir. Selon Jackson, les féministes matérialistes rompent avec Beauvoir quand elles ne parlent pas, comme elle, d'une domination masculine au niveau de la conscience et des relations interpersonnelles, mais au contraire mettent l'accent sur les aspects sociaux et institutionnels dont Beauvoir ne parle pas dans son livre. Butler, de son côté, déconstruit le genre ainsi que le sexe, tous deux étant, selon elle, des constructions fictives. Les corps n'ont pas de sexe pré-établi à l'origine, ils deviennent « sexués » par la mise en scène du genre.

Winter critique les travaux de Toril Moi, de Carol Ascher, de Judith Okely, de Terry Keefe, de Renee Winegarten et de Judith Butler sur *Le Deuxième Sexe* en donnant comme exemples positifs les analyses de Michèle Le Dœuff, de Liz Stanley, de Kate et Edward Fullbrook, de Margaret A. Simons et de Sonia Kruks. Parmi les critiques les plus courantes que Winter trouve dans les travaux des premières chercheures citées, l'une parle du *Deuxième Sexe* comme un livre qui a « biologisé » les femmes, en faisant de la biologie la cause de leur oppression. Or Beauvoir n'a jamais affirmé cela. Winter se demande sérieusement si les chercheures qui font ce genre d'affirmation ont bien lu le premier chapitre du livre de Beauvoir. Nous nous demandons, nous, si elles ont lu la traduction américaine de Parshley. Nous en reparlerons plus en détail dans le dernier chapitre de notre recherche. Le fait que Beauvoir dénonce l'utilisation de la fonction reproductrice comme prétexte à l'oppression des femmes ne signifie pas qu'elle les réduit à la biologie. Le fait qu'elle parle des aspects douloureux de la menstruation et de l'accouchement ne veut pas dire qu'elle souhaite que les femmes soient comme les hommes pour échapper à leur situation. Winter ironise sur les chercheures qui expliquent les idées de Beauvoir par son aversion pour la biologie féminine, en se demandant comment il serait approprié de parler des règles ou de la ménopause : « "Chic ! Mes règles ! Que j'aime saigner comme ça, avoir mal, me sentir fatiguée !" ou, à propos de la ménopause : "Vivement la prochaine bouffée de chaleur"[2]. »

---

[1] Jackson, Stevi, « Théoriser le genre : l'héritage de Beauvoir ». Dans Chaperon, Delphy, pp. 195-203.

[2] Winter, Bronwyn, « Essentialisation de l'altérité et invisibilisation de l'oppression : histoire bizarre mais vraie de la déformation d'un concept ». Dans Chaperon, Delphy, p. 208.

Pour pouvoir comprendre l'entrecroisement des deux espaces, l'anglophone et le français, et des théories développées autour d'eux, nous allons esquisser les théories opposées au *Deuxième Sexe*.

1.2.6. Démarcation. Théories opposées au Deuxième Sexe. *Champs féministes*

> *L'être humain naît sexué, fille ou garçon, mais aussi être parlant. Nos expériences, nos actions sont en permanence informées par cette détermination physiologique. Pour l'homme comme pour la femme, la physiologie, c'est le destin.*
>
> (Antoinette Fouque, entretien 1990)

Nous avons pu constater qu'à partir des années soixante, plusieurs formes de féminisme avaient essayé de s'imposer. Au féminisme égalitariste (universaliste) et matérialiste, hérités de Beauvoir, s'oppose un féminisme différentialiste (naturaliste, essentialiste). Les féministes égalitaristes nient l'existence d'une essence féminine et d'une différence entre les sexes, en mettant l'accent sur le caractère construit et social de la féminité. Comme le remarque Galster, il existe d'autres courants qui favorisent « la psychanalyse comme grille de connaissance et mettait en doute la conception de l'histoire comme processus progressiste et téléologique[1] ». Une théorie de l'inconscient féminin apparaît, et on en arrive à un féminisme de la différence qui s'oppose bientôt au féminisme égalitaire de Beauvoir et qui soutient au contraire l'existence d'une identité, d'une essence féminine. En renversant la phrase clé du *Deuxième Sexe*, Antoinette Fouque, représentante de marque du féminisme différentialiste, met l'accent sur le destin physiologique de l'être humain : « L'être humain naît sexué, fille ou garçon, mais aussi être parlant. Nos expériences, nos actions sont en permanence informées par cette détermination physiologique. Pour l'homme comme pour la femme, la physiologie, c'est le destin[2]. » Elle explore donc le « féminin » et met l'accent sur « le pouvoir reproducteur des femmes et de l'utérus[3] ». Fouque explique ainsi le duo égalité-différence :

> Égalité et différence ne sauraient aller l'une sans l'autre ou être sacrifiées l'une à l'autre. Si on sacrifie l'égalité à la différence, on revient aux

---

[1] Galster, Ingrid, « *Le Deuxième Sexe*, fondement du féminisme égalitaire ». Dans *Beauvoir dans tous ses états*, chapitre cité, éd. citée, p. 176.

[2] Fouque, Antoinette, « Femmes en mouvements : hier, aujourd'hui, demain », recueil d'entretiens avec Pierre Nora et Marcel Gauchet, art. cit., rev. cit., p. 130.

[3] Bard, Christine, « Eté 1970 : la révolution MLF », art. cit., rev. cit., p. 12.

> positions réactionnaires des sociétés traditionnelles et si on sacrifie la différence des sexes, avec la richesse de vie dont elle est porteuse, à l'égalité, on stérilise les femmes, on appauvrit l'humanité tout entière[1].

Delphy rappelle qu'il faut faire attention au fait que l'antonyme de l'« égalité » est l'« inégalité ». Poulain de la Barre avait transmis dans son livre sur l'égalité des deux sexes, publié en 1676, l'idée que « l'égalité n'est pas l'identité, mais en même temps, elle doit atténuer les différences[2] ».

Le féminisme poststructuraliste (ou postmoderne, déconstructionniste) est, selon Christine Bard, « un amalgame de psychanalyse, de linguistique et de déconstruction de Derrida[3] ». Il met en accusation la « philosophie mâle » de Beauvoir. Cixous parle des oppositions binaires « culture vs. nature », « actif vs. passif », qui ne sont que des répétitions de l'opposition « homme vs. femme » que Simone de Beauvoir expose dans son analyse de la situation de la femme. Le féminisme déconstructionniste s'est imposé pendant longtemps comme matière d'étude dans les universités nord-américaines.

Catherine Rodgers observe que plusieurs féministes sont proches de Beauvoir concernant plusieurs points de vue, mais se détachent d'elle sur d'autres aspects. Ainsi, Badinter est proche d'elle par son féminisme égalitaire, mais loin par la défense de la maternité et l'accent mis sur l'androgynie. On peut citer, comme autres féministes qui s'opposent à Beauvoir sur la question de la maternité et sur la différence sexuelle : Chantal Chawaf, Xavière Gauthier, Julia Kristeva et Annie Leclerc. Galster, quant à elle, préfère l'égalitarisme de Beauvoir et conclut : « Des milliers de femmes qui adressent des lettres à Beauvoir jusqu'à la fin de sa vie remercient l'auteur du *Deuxième Sexe* non pas pour leur avoir rendu la dignité en tant que *femmes*, mais en tant qu'*êtres humains*[4]. »

---

[1] Fouque, Antoinette, « Femmes en mouvements : hier, aujourd'hui, demain », recueil d'entretiens avec Pierre Nora et Marcel Gauchet, art. cit., rev. cit., p. 132.

[2] Pellegrin, Marie-Frédérique, « Poulain de la Barre : un féminisme philosophique ». Dans Poulain de la Barre, *De l'égalité des deux sexes, De l'éduction des dames, De l'excellence des hommes*, *op. cit.*, éd. citée, p. 37.

[3] *Ibidem*, p. 16.

[4] Galster, Ingrid, « *Le Deuxième Sexe*, fondement du féminisme égalitaire ». Dans *Beauvoir dans tous ses états*, chapitre cité, éd. citée, p. 179.

2. L'engagement de Beauvoir dans la lutte pour les droits des femmes

Ce qu'il y a de scandaleux dans le scandale, c'est que l'on s'y habitue.
(Simone de Beauvoir, *Le Monde*, 2 juin 1960)

A partir des années soixante-dix, on commence à parler du militantisme des femmes. C'est aussi le cas pour Beauvoir. En 1970, elle commence à être connue comme féministe militante. Mais, en fait, elle lutte publiquement pour les droits et la libération des femmes dès 1960, au moment où Djamila Boupacha est arrêtée et violée par des parachutistes français. Nous sommes en pleine guerre d'Algérie. Boupacha est une jeune nationaliste algérienne du FLN, vierge et musulmane croyante. La défense au procès fait à la jeune fille est assurée par Gisèle Halimi qui, impressionnée par les tortures infligées à Boupacha[1], demande l'aide de Simone de Beauvoir, qui écrit sur « le danger de mort » qui pèse sur la musulmane[2]. Cette dernière se mobilise et publie une tribune dans *Le Monde* le 2 juin 1960, « Pour Djamila Boupacha ». Un comité de soutien[3] présidé par Beauvoir est créé à la suite de la publication de l'article et des réactions publiques, car son intervention a suscité de nombreuses réactions. Des échos se font entendre dans le monde entier : des manifestations ont lieu à Washington et à Tokyo, des conférences de presse, des interviews, des entretiens avec le garde des Sceaux et d'autres officiels s'ensuivent.

Boupacha est transférée à Caen pour être jugée. Le ministre de la défense et le commandant en chef des forces armées refusent de « livrer ces tortionnaires "pour ne pas porter atteinte au moral de l'armée" et risquer "des répercussions fâcheuses sur l'état d'esprit de ses corps et services"[4] ».

---

[1] « […] seins brûlés par des cigarettes, traces de liens aux chevilles et aux poignets, côtes brisées encore douloureuses ». Dans Halimi, Gisèle, « Simone de Beauvoir, une femme engagée : de la guerre d'Algérie au procès de Bobigny ». Dans Chaperon, Delphy, p. 294.

[2] Voir aussi : Surkis, Judith, "Ethics and Violence. Simone de Beauvoir, Djamila Boupacha and the Algerian War", *French Politics, Culture & Society*, vol. 28, n° 2, Summer 2010, pp. 38-55 ; Galster, Ingrid, « Les Trois Vies de Simone de Beauvoir », entretien, *L'Histoire*, n° 327, janvier 2008 ; Gisèle Halimi, *Djamila Boupacha*, Paris, Éditions Gallimard, coll. « Blanche », 1961, livre préfacé par Simone de Beauvoir.

[3] Qui compte plusieurs personnalités telles que Laurent Schwartz, Pierre Vidal-Naquet, Louis Aragon, Jean-Paul Sartre, Gabriel Marcel, Geneviève de Gaulle, etc.

[4] Halimi, Gisèle, « Simone de Beauvoir, une femme engagée : de la guerre d'Algérie au procès de Bobigny ». Dans Chaperon, Delphy, p. 294.

Halimi, Beauvoir, Sagan et d'autres personnalités protestent. Halimi publie le livre *Djamila Boupacha* préfacé par Beauvoir. Boupacha est libérée le 21 juin 1962 et expédiée en Algérie sans que Simone de Beauvoir ne la rencontre. Elle devait faire sa connaissance le surlendemain de sa libération.

N'oublions pas également les deux préfaces que Simone de Beauvoir fait aux livres de Marie-Andrée Lagroua Weill-Hallé *Le « Planning » familial* de 1959 et *La Grand'peur d'aimer. Journal d'une femme médecin* de 1960.

A partir de 1970, Simone de Beauvoir commence à militer aux côtés du MLF. Elle figure au comité d'honneur, écrit des préfaces d'ouvrages publiés par le MLF, participe à toutes les manifestations et procès auxquels elle est invitée. Le MLF lutte contre l'interdiction de l'avortement. Un manifeste paraît dans *Le Nouvel Observateur* du 5 avril 1971 sous le titre « Un appel de 343 femmes ». Ces femmes, parmi lesquelles Simone de Beauvoir, Catherine Deneuve, Marguerite Duras, Françoise Sagan, Gisèle Halimi, déclarent avoir avorté et demandent l'avortement libre et le libre accès aux moyens contraceptifs :

> Un million de femmes se font avorter chaque année en France. Elles le font dans des conditions dangereuses, en raison de la clandestinité à laquelle elles sont condamnées alors que cette opération pratiquée sous contrôle médical est des plus simples. On fait le silence sur ces millions de femmes. Je déclare que je suis l'une d'elle. Je déclare avoir avorté. De même que nous réclamons le libre accès aux moyens anticonceptionnels, nous réclamons l'avortement libre[1].

L'idée appartient à Anne Zelensky et à Christine Delphy, le texte du manifeste étant réalisé en collaboration avec Simone de Beauvoir[2]. Gisèle Halimi, après avoir signé le manifeste, a convaincu beaucoup de femmes anonymes, pendant les meetings de gauche où elle prenait la parole, de le signer elles-mêmes.

Le manifeste est aussi appelé « Manifeste des 343 salopes », en raison de la parution d'un dessin satirique de *Cabu* dans *Charlie Hebdo*, dessin suivi de la question adressée aux hommes politiques : « Qui a engrossé

---

[1] *Ibidem*, p. 296.

[2] Voir aussi Delphy, Christine, « "Manifeste des 343 salopes" : "Les anti-avortement n'ont jamais lâché prise" », entretien, *Nouvel Observateur*, 10 avril 2011. Disponible sur : http://tempsreel.nouvelobs.com/societe/20110410.OBS1071/manifeste-des-343-salopes-les-anti-avortement-n-ont-jamais-lache-prise.html. Consulté le 25 novembre 2010 ; *IVG: Manifeste des 343…*, 4 avril 2011. Disponible sur : http://www.ina.fr/sciences-et-techniques/medecine-sante/dossier/2096/ivg-le-manifeste-des-343.20090331.fr.html. Consulté le 26 novembre 2010.

les 343 salopes du manifeste sur l'avortement ? » L'opinion publique soutient en général le mouvement des femmes, mais d'autres voix s'élèvent aussi contre : « Le manifeste fit grand bruit et provoqua des débats contradictoires, passionnés. On échangea des anathèmes, on se livra à un débat interminable sur la question de savoir quand commence réellement la vie[1]. » Comme Antoinette Fouque l'avoue, elle a été contre la stratégie médiatique de Zelensky, Delphy et Beauvoir. Pourtant, elle a signé le manifeste et a lutté pour le droit à l'avortement et sa gratuité :

> Je reconnais, je l'ai reconnu aussitôt. Je n'aurais pas orienté alors les choses de cette façon. C'est des féministes qu'est venue l'idée d'inclure des personnalités, sur le modèle gauchiste, dans le manifeste. Cela a été très positif, mais je ne me suis pas défaite pour autant de ma défiance à l'égard des média, qui me l'ont fait payer […]. J'ai non seulement signé ce manifeste, mais j'ai activement mené la lutte pour la liberté et la gratuité de l'avortement[2].

La publication du manifeste a des répercussions sur certaines femmes qui ont avoué avoir eu recours à l'avortement (« convocation à la police, menaces de licenciement, réprimandes pour quelques fonctionnaires et les « personnalités » créent, en juillet 1971, l'association Choisir, pour les aider et les défendre. Très rapidement, les buts de Choisir sont définis :

> 1) Contraception, éducation sexuelle ;
> 2) Abrogation de la loi répressive de l'avortement 1920 ;
> 3) Défense gratuite de toutes les inculpées pour l'avortement.
> Son slogan, « La contraception : mon choix. L'avortement, mon ultime recours. Donner la vie : ma liberté », nous traça le programme de nos luttes[3].

Il n'est pas difficile de reconnaître dans ce programme les idées du *Deuxième Sexe* sur la contraception, l'avortement, la maternité, idées reprises par la jeune génération féministe d'après 1970. Simone de Beauvoir participe elle-même à la rédaction du manifeste.

Un autre grand mouvement auquel Beauvoir participe activement est le procès de Bobigny. Gisèle Halimi est appelée pour défendre Marie-Claire, une jeune fille violée, qui s'est fait avorté par sa mère et par une « faiseuse

---

[1] Halimi, Gisèle, « Simone de Beauvoir, une femme engagée : de la guerre d'Algérie au procès de Bobigny ». Dans Chaperon, Delphy, pp. 296-297.

[2] Fouque, Antoinette, « Femmes en mouvements : hier, aujourd'hui, demain », recueil d'entretiens avec Pierre Nora et Marcel Gauchet, art. cit., rev. cit., p. 129.

[3] Halimi, Gisèle, « Simone de Beauvoir, une femme engagée : de la guerre d'Algérie au procès de Bobigny ». Dans Chaperon, Delphy, p. 297.

d'anges ». C'est le violeur qui l'a dénoncée ! Halimi demande à Beauvoir de s'occuper elle aussi, par l'intermédiaire de l'association Choisir, de ce procès, « pour qu'il devienne le grand procès "politique" qui mettrait la loi répressive de l'avortement en accusation[1] ». Une partie des militantes sont là encore contre la stratégie du procès et le choix des témoins. Les inculpés sont favorables au témoignage déposé par des personnalités. Le 8 novembre 1972, Simone de Beauvoir témoigne au procès en qualité de présidente de l'association Choisir. Elle parle de l'oppression des femmes et de la maternité vue comme leur destin. Choisir publie le débat sur l'avortement, quoique interdit, en 1973[2]. La préface que Beauvoir écrit pour ce livre se termine sur un ton optimiste : « Quand la femme aura obtenu […] une maitrise de son corps que n'empoisonneront plus la crainte ni le remords, elle sera disponible pour d'autres luttes […]. Elle se battra. Et j'espère qu'un jour viendra où elle gagnera[3]. »

Les inculpés sont finalement acquittés[4].

Simone de Beauvoir a présidé plusieurs associations : SOS Femme Alternative (association contre la violence conjugale, 1980), la Ligue des droits des femmes, etc. Dans *Les Temps modernes*, elle ouvre un espace aux féministes, la rubrique « Le Sexisme ordinaire », et soutient la campagne antisexiste d'Yvette Roudy devenue ministre des Droits des femmes. Beauvoir dirige avec Roudy la commission « Femmes et culture[5] ». D'après Gisèle Halimi, elle n'aime pas trop les institutions et ne vote jamais. Elle lutte pour les droits des femmes sans pour autant occuper un poste dans une institution d'État. Elle luttera jusqu'à sa mort. De ce que nous observons, le militantisme de Beauvoir est plutôt un militantisme sur commande. Elle préfère être le cerveau, écrire les manifestes, aider les militantes, mais ne pas trop descendre dans la rue.

Simone de Beauvoir n'est pas la seule forte personnalité des années soixante-dix autour de laquelle s'organisent des projets pour la libération des femmes. La lutte de Simone Veil, ministre de la Santé dans le gouvernement

---

[1] *Ibidem*, p. 297.

[2] Association Choisir, *Avortement : une loi en procès. L'Affaire de Bobigny*, Paris, Éditions Gallimard, coll. Idées actuelles », n° 283, 1973.

[3] Beauvoir, Simone de, « Avortement : une loi en procès. L'Affaire Bobigny », *Choisir*, Paris, Éditions Gallimard, 1973. Dans Francis, Claude ; Gontier, Fernande, *op. cit.*, éd. citée, pp. 505-509.

[4] Voir aussi la variante Halimi, Gisèle, préface Beauvoir, Simone de, texte inédit de Marie-Claire, *Le Procès de Bobigny : Choisir la cause des femmes*, Paris, Éditions Gallimard, réédité 2006.

[5] Voir aussi Savigneau, Josyane, « L'Aventure d'être soi ». Dans *Simone de Beauvoir. Une femme libre*, *Le Monde*, hors-série, mars 2011, pp. 7-18.

de Jacques Chirac, représente un apport considérable pour la libération des femmes. Celle-ci dépose en 1974 un projet de loi sur l'interruption volontaire de la grossesse, loi adoptée le 17 janvier 1975. Un Mouvement pour la libération de l'avortement et de la contraception (MLAC), fondé en 1973, s'était déjà lancé dans la pratique de l'avortement.

Geneviève Fraisse remarque qu'en 1689 *le Bill* institue l'*habeas corpus*[1], *you should have the body*, propriété de soi qui commence par le corps. Les Américaines l'utilisent dans les années soixante-dix avec le slogan « notre corps, nous-mêmes », les féministes françaises dans « notre corps nous appartient ».

Yvette Roudy lutte elle aussi pour la cause des femmes. Entre 1981 et 1986 plusieurs lois sont adoptées : le remboursement de l'I.V.G. par la Sécurité Sociale, la création du congé maternité rémunéré pour les femmes exerçant une profession indépendante en 1982, l'égalité professionnelle entre hommes et femmes en 1983, le recouvrement des pensions alimentaires impayées par les organismes prestataires d'allocations familiales en 1984, l'usage du nom patronymique de la mère en 1985, etc. Dans les années 1990, Yvette Roudy et Antoinette Fouque créent des associations pour la parité. Plusieurs lois sont discutées. La lutte des femmes apporte des résultats et c'est ainsi qu'aujourd'hui le gouvernement de Jean-Marc Ayrault compte dix-sept femmes sur les trente-quatre ministères distribués, la France observe ainsi la parité.

[1] Voir Fraisse, Geneviève, « La controverse des sexes et ses repères théoriques », *Aspects*, n° 3 / 2009, p. 14.

3. Changements apportés par les controverses étudiées. Représentations de la femme entre 1970 et 1999

> Où sont les femmes
> Tandis que vous refaites le monde à votre mesure
> Un monde rouge, un monde noir
> Le soir autour d'une table ?
> Elles font la cuisine
> Elles dressent le couvert
> Elles mettent le plat sur la table
> Elles remplissent les assiettes
> Tandis que vous refaites le monde à votre mesure.
> (*Chanson du MLF*, *Partisans*, 1970)

Dans la dernière partie de ce chapitre, nous tenterons de voir quelles sont les représentations de la femme qui ressortent des nouveaux mouvements et des revendications des féministes, dans quelle mesure la lutte des femmes et les disputes entre divers groupes modifient ces représentations. Nous proposons, comme dans les deux autres chapitres, une structuration des représentations de la femme sur trois niveaux principaux découlant du rapport de la femme aux autres et à elle-même : le rapport à l'homme, le rapport aux institutions et le rapport à son propre corps.

Les femmes se pensent égales aux hommes sans l'être pour autant. A partir de 1968, elles se détachent de l'opinion des hommes et agissent seules dans leur projet de libération. Les hommes sont exclus des réunions féministes.

Dans les réunions du MLF au début, ensuite dans des livres publiés au sujet des femmes et dans les média, les femmes parleront de la libre disposition du corps, de la sexualité féminine, de la libéralisation totale de l'avortement, de la domination masculine, de la relation au sein du couple, du problème des femmes battues, du sexisme et d'autres sujets tabous avant 1960. Comme le dit Florence Rochefort,

> s'ouvrent ainsi de nouveau champs de réflexion et d'action autour de la libre disposition de son corps (sexualité, homosexualité, santé, avortement et contraception), de la remise en cause des rôles et des assignations de genre (féminité, masculinité, partage des tâches domestiques), de la dénonciation de la violence (viol, violence conjugale), de l'exploration de l'identité féminine sans oublier pour autant les discriminations économiques. Traquer le sexisme ordinaire de la vie courante et de la culture, savante ou médiatique, vise à libérer les femmes des représentations et des pratiques aliénantes[1].

[1] Rochefort, Florence, « La République des féministes ». Dans Duclert, Vincent ; Prochasson, Christophe, *op. cit.*, éd. citée, p. 337.

Une grande partie des thèmes avaient déjà été discutés avant, mais c'est seulement après 1968 que les femmes descendent en grand nombre dans la rue, crient fort, coalisent pour imposer leur point de vue, sont enfin écoutées et soutenues dans leurs projets par des militantes comme Beauvoir. Cette femme indépendante se donne comme exemple aux autres femmes qui commencent à la suivre, à s'impliquer dans les mêmes projets qu'elle, ainsi que dans d'autres dans lesquels cette dernière ne s'implique pas forcément.

Bien sûr, diverses représentations de la femme correspondent à la philosophie de chaque camp féministe. De manière générale, les deux camps qui se disputent la suprématie, les féministes matérialistes et les féministes différentialistes, ont une vision différente du corps et de l'identité de la femme. Pour les féministes matérialistes, les femmes sont égales aux hommes, elles peuvent accomplir les mêmes tâches qu'eux et n'ont pas une fonction maternelle. En revanche, pour les féministes différentialistes, les femmes sont différentes des hommes, ont des traits physiologiques spécifiques, une féminité qui les définit et une fonction maternelle à accomplir.

La révolution sexuelle se produit, la femme peut enfin sentir le plaisir sexuel en se libérant de la peur (grossesse, maladies, etc.) et de la honte (d'être associée à une femme de mœurs contestées, etc.). Nous avons parlé de révolution sexuelle avant 1968 (Andrée Michel), mais c'est seulement après que les femmes s'allient réellement, imposent leurs droits et font cette révolution qui ne se voyait pas avant, quoique l'on en parlât.

Concernant le rapport aux institutions, celui-ci change aussi après 1968. Les filles sont plus nombreuses que les garçons à poursuivre des études supérieures en 1968. Les femmes changent de domaine d'activité. Elles travaillent moins qu'avant dans le domaine agricole et dans l'industrie. Selon Danièle Voldman[1], 13,7 % des femmes actives travaillent dans l'agriculture, 25,9 % dans l'industrie, 60,4 % dans le tertiaire.

Les féministes s'opposent à toute institutionnalisation, des membres isolés participent aux réunions du MLF, il n'existe pas de leaders ni de porte-parole. Beaucoup d'associations sont créées dans les années 1970, cependant, dans les années 1980, seront aussi créées des organisations étatiques. Si, avant 1970, nous avons parlé des communistes et des catholiques qui s'opposaient aux projets des femmes, dorénavant ces deux pouvoirs ne se font plus entendre :

> Le vote des lois Neuwirth (1967) et Veil (1975) marque bien la laïcisation grandissante de la société française […]. C'est donc bien après la loi de

[1] Voldman, Danièle, « Mai 68 ou la Féministe refusée », *Nouvelle Revue socialiste*, août-septembre 1985, p. 42.

> 1905 que s'est consommé, dans les années 1960-1970, la rupture de l'opinion française avec l'Église sur les questions de la vie privée et d'intimité[1].

Les représentations de la femme changent au milieu des années 1970, au moment où les représentantes du « Deuxième Sexe » obtiennent le droit à l'avortement (la loi Veil de 1975, qui autorise et médicalise l'avortement) et à la contraception libre (loi votée en 1967, les décrets d'application ne seront publiés qu'en 1969 et 1972). Les femmes peuvent maintenant échapper, si elles le souhaitent, à la fonction maternelle. Elles sont plus indépendantes (pas totalement néanmoins) et peuvent établir toutes seules leurs objectifs.

Conclusion

A partir des années 1970, les femmes sont enfin libres de décider leur avenir. Elles descendent enfin dans la rue et crient fort leur mécontentement. Elles essaient de rester unies, mais des clivages se produisent et des camps féministes se forment. Les féministes matérialistes ainsi que les féministes différentialistes mènent au bout leurs projets pour le droit à la contraception et à l'avortement, pour la non-discrimination des femmes, pour la parité, etc. Des femmes socialistes, communistes, catholiques luttent pour les droits des femmes, mais en qualité de féministes et non plus en qualité de représentantes d'une idéologie politique ou religieuse.

---

[1] Liotard-Schneider, Frédérique, *Les Experts de l'intime et les femmes, médecins et démographes en France de 1945 à 1975, op. cit.*, éd. citée, p. 105.

IV. 1999. Cinquantenaire du *Deuxième Sexe.* Les représentations de Simone de Beauvoir

> *Si important que soit le culte de cette œuvre et de cette personne que ne vont pas manquer de célébrer ses épigones et thuriféraires, cette mort, plus qu'un évènement est une péripétie sur la scène historique qui va peut-être accélérer l'entrée des femmes dans le XXI^e siècle.*
>
> (*Moi et Elle,* Antoinette Fouque, *Le Monde*, 2011)

Notre dernier choix s'est posé sur le moment situé à l'aube du cinquantenaire du *Deuxième Sexe*[1], l'année 1999, période pendant laquelle les chercheures spécialisées dans l'œuvre et la biographie de Beauvoir rediscutent plusieurs thèmes débattus dès la parution de son livre et surtout après sa mort : la philosophie de Simone de Beauvoir, est-elle directement liée à la philosophie sartrienne, la dépendance ou l'indépendance de Simone de Beauvoir par rapport à Jean-Paul Sartre qui en résulte, le modèle qu'est Simone de Beauvoir – femme libre – pour toutes les femmes qui ont lu son livre, les traductions mauvaises et interdites du *Deuxième Sexe*, influencées par plusieurs contraintes (culturelles, politiques, religieuses, économiques, spatio-temporelles, etc.). Nous traitons séparément ces sujets, quoique nous eussions pu le faire dans notre troisième chapitre et cela en raison du fait qu'un renversement d'image de Beauvoir commence à prendre forme après sa mort, avec la parution de plusieurs de ses ouvrages inédits (*Lettres à Sartre*[2], *Journal de guerre*[3], *Lettres à Nelson Algren*[4], *Cahiers de jeunesse*[5], etc.), et que cela ne tient pas aux mouvements MLF que nous avons étudiés dans le chapitre précèdent.

———

[1] Chaperon, Sylvie ; Delphy, Christine (sous dir.), *Cinquantenaire du Deuxième Sexe : Colloque international Simone de Beauvoir*, Paris, Éditions Syllepse, coll. « Nouvelles Questions féministes », 2002.

[2] Beauvoir, Simone de, *Lettres à Sartre*, édition présentée, établie et annotée par Sylvie Le Bon de Beauvoir, Paris, Éditions Gallimard, coll. « Blanche », 1990.

[3] *Idem*, *Journal de guerre*, Paris, Éditions Gallimard, coll. « Blanche », 1990.

[4] *Idem*, *Lettres à Nelson Algren. Un amour transatlantique. 1947-1964*. Texte établi, traduit de l'anglais et annoté par Sylvie Le Bon de Beauvoir, Paris, Éditions Gallimard, coll. « Blanche », 1997.

[5] *Idem*, *Cahiers de jeunesse*, texte établi, édité et présenté par Sylvie Le Bon de Beauvoir, Paris, Éditions Gallimard, coll. « Blanche », 2008.

1. La dépendance et l'indépendance de la philosophie beauvoirienne

> *Simone de Beauvoir serait-elle une disciple de Sartre qui appliquerait la philosophie de ce dernier à des questions qu'il ne traite pas lui-même, telle la question des femmes ? Ou bien Simone de Beauvoir ne serait-elle pas plutôt le véritable auteur des idées de Sartre ?*
>
> (*Beauvoir et Sartre : deux philosophies en dialogue*, Eva Gothlin, 1999)

Comme Jean-Louis Fabiani le constate, la philosophie française du XX^e^ siècle est représentée exclusivement par des hommes (« un monde d'universitaires de sexe masculin »). Frédéric Worms ne mentionne dans son ouvrage sur la philosophie française (publié en 2009) qu'une seule femme, Simone Weil. C'est, selon Fabiani, « reconnaître que l'activité philosophique a présenté jusqu'à ces dernières années un caractère presque exclusivement masculin[1] ». Les historiens de la philosophie britanniques et américains ajoutent pourtant Simone de Beauvoir et « les plus audacieux consacrent quelques pages à la pensée des féministes, en mentionnant principalement Luce Irigaray et Julia Kristeva[2] ». Eric Matthews en est un exemple[3]. Pour parler de l'inégalité des sexes, Fabiani donne, comme beaucoup d'autres chercheurs d'ailleurs, l'exemple de Sartre et de Beauvoir et de la philosophie qui a « résisté à la féminisation de ses membres » :

> La division théorique du travail qui s'est instaurée entre Sartre et Beauvoir […] témoigne de la prégnance de l'association entre masculinité et puissance théorique. Alors que lors de leurs années d'études, Simone apparaissait comme une tête théorique aussi puissante que Jean-Paul[4], elle s'est rapidement consacrée à la relecture et à la critique des travaux de son compagnon et s'est spécialisée simultanément dans l'historiographie du couple le plus égalitaire de l'époque (sauf hélas pour ce qui concerne le concept) et dans le défrichage de thèmes non strictement philosophiques[5].

---

[1] Fabiani, Jean-Louis, *Qu'est-ce qu'un philosophe français ? La vie sociale des concepts (1880-1980)*, Paris, Éditions EHESS, « coll. Cas de figure », 2010, p. 59.

[2] *Ibidem*, p. 59.

[3] Matthews, Eric, *Twentieth-Century French Philosophy*, Royaume-Uni, Oxford University Press, 1996.

[4] En fait Beauvoir est reçue deuxième après Sartre au concours d'agrégation en philosophie, de plus Sartre avait raté l'examen l'année précédente.

[5] Fabiani, Jean-Louis, *Qu'est-ce qu'un philosophe français ? La vie sociale des concepts (1880-1980)*, *op. cit.*, éd. citée, pp. 59-60.

La dépendance ou l'indépendance de la philosophie beauvoirienne par rapport à la sartrienne sont discutées dès la parution du livre *Le Deuxième Sexe*. En 1999, de nouvelles pistes apparaissant dans la formulation des réponses, une présentation complète et complexe de Beauvoir est faite par plusieurs chercheurs et chercheures[1] qui se sont impliqués dans l'analyse de cet aspect. Pour certains d'entre eux, elle est celle qui met en pratique la philosophie de Sartre, qui copie les genres abordés par celui-ci, jusqu'au style. Nous pourrions dire que le rôle de Simone de Beauvoir est d'être en résonance avec le maître universel. Pour d'autres, elle évolue indépendamment de Sartre. Certains voient aujourd'hui à l'œuvre un vrai dialogue dans les créations des deux intellectuels. En revanche, certains chercheurs ont récemment qualifié Sartre d'imitateur de Beauvoir. Dernièrement, découlant d'une recherche approfondie de la philosophie beauvoirienne et après publication d'ouvrages éclairant le sujet, la représentation de Simone de Beauvoir a changé, évolué. Si, au moment de la parution du *Deuxième Sexe*, nous avons fait la connaissance d'une Simone de Beauvoir disciple de Sartre, aujourd'hui on est arrivé à l'image d'une Beauvoir philosophe, en dialogue avec le père de l'existentialisme. Nous détaillons ici chaque représentation.

1.1. La notoriété de Simone de Beauvoir

La notoriété de Beauvoir est un problème qui partage, voire divise, l'opinion des spécialistes. En effet, selon certains chercheurs, Beauvoir n'est plus une inconnue à partir de 1943 :

> La notoriété de Simone de Beauvoir impose une couverture médiatique certaine à son livre. En 1949, elle n'est, en effet, plus une inconnue. Son premier roman, *L'Invitée* (1943), avait rencontré un accueil plutôt chaleureux de la critique. Depuis, ses nombreux écrits ont continué de faire parler d'elle, sans compter sa participation active aux *Temps modernes*, dont elle est la cofondatrice. Mais, selon un usage bien patriarcal, c'est d'abord en tant que compagne de Jean-Paul Sartre qu'elle est connue du grand public[2].

---

[1] Nous énumérons une partie des chercheurs qui analysent la dépendance et l'indépendance de Simone de Beauvoir par rapport à Jean-Paul Sartre, sa notoriété : Anna Boschetti, Michel Winock, Suzanne Lilar, Mary Evans, Andrea Nye, Judith Grether, Michèle Le Dœuff, Toril Moi, Margaret A. Simons, Eva Gothlin, Ingrid Galster, Sylvie Chaperon, etc.

[2] Chaperon, Sylvie, « "Le Deuxième Sexe" en héritage », art. cit., rev. cit., p. 3.

Affirmation contestée par Ingrid Galster qui voit, comme moment de la sortie de Beauvoir de l'ombre de Sartre, de la revue *Les Temps modernes* et de l'existentialisme, le moment de la parution du *Deuxième Sexe*. Toril Moi partage la même idée, comme nous pouvons le constater : « Dès 1949, à mon sens, l'année de la parution du *Deuxième Sexe*, Simone de Beauvoir était vraiment devenue Simone de Beauvoir que nous connaissons, tant du point de vue personnel que du point de vue professionnel[1] ».

1.2. La dépendance de Simone de Beauvoir par rapport à Jean-Paul Sartre

Pour parler de la dépendance de Beauvoir par rapport à Sartre, nous donnons l'exemple de l'une des féministes les plus impliquées qui se sont penchées sur les sujets du *Deuxième Sexe* et de la dépendance de Beauvoir par rapport à Sartre. Suzanne Lilar, féministe différentialiste[2], en écrivant *Le Malentendu du* Deuxième Sexe, dans un « duel Beauvoir-Lilar »[3] préfigure, selon Catherine Rodgers, « le débat des années 70-80 entre les féministes différentialistes et égalitaristes[4] ». Elle critique la plupart des thèses de Beauvoir et ses arguments seront utilisés par plusieurs chercheures et féministes pour réfuter la philosophie du *Deuxième Sexe*. Selon Lilar, Beauvoir refuse toute essence, toute nature féminine, en suivant une politique de neutralisation des sexes et une politique mâle. Beauvoir sacrifie ses valeurs, féminines, à la « morale "agressivement" virile de Sartre[5] ». Quant au sujet du style et la cohérence du livre de Beauvoir, Lilar juge le livre confus et indigeste. Les récapitulations et les répétitions dans le style de Sartre n'exercent pas la magie que l'œuvre du philosophe exerce sur ses lecteurs, la « pensée [de Sartre] est autrement retorse ». Beauvoir suit en fait, selon Lilar, la recette de *L'Être et le Néant*[6]. Elle emploie la dialectique du Moi et de l'Autre de Sartre pour parler de la femme « Autre-Objet ». Elle utilise le principe de base de l'existentialisme, de l'existence qui précède l'essence (« il n'est pas de nature humaine ») pour soutenir la thèse selon

---

[1] Moi, Toril, *Conflits d'une intellectuelle*, *op. cit.*, éd. citée, pp. 9-10.

[2] Qui déclare qu'il y a un mode féminin et un mode masculin d'exister. L'accomplissement d'un être humain, selon elle, ne peut se faire que par une émulation de ces deux composantes.

[3] Selon Chaperon, Sylvie, « Du féminisme à la sexologie. Variation sur le sexe et le genre », ULR cité.

[4] Dans Rodgers, Catherine, *Le Deuxième Sexe de Simone de Beauvoir. Un héritage admiré et contesté*, *op. cit.*, éd. citée, p. 21.

[5] Lilar, Suzanne, *Le Malentendu du Deuxième Sexe*, *op. cit.*, éd. citée, p. 133.

[6] Voir aussi notre sous chapitre III. 3.

laquelle il n'y a rien de « naturellement » féminin. Lilar trouve les idées de Beauvoir contradictoires, voire incompatibles. De plus, les conditions dans lesquelles son livre a été écrit sont étranges. Le livre « a été écrit sans joie » quoique « ce livre qu'elle n'a pas aimé, elle déclare aujourd'hui le préférer à tous les autres[1] ». Nous pourrions répondre que c'est parce qu'elle avait souffert en écrivant *Le Deuxième Sexe* qu'elle l'appréciait davantage.

D'autres historiens et chercheurs classiques nous présentent eux aussi Beauvoir comme disciple de Sartre. Selon Anna Boschetti, la trajectoire de Beauvoir reflète la vision traditionnelle du travail des hommes et des femmes :

> Mais sa réussite et sa trajectoire sont inséparables de son rapport avec Sartre. Elle est un *alter ego* précieux dont la présence dans la rédaction [des *Temps Modernes*] suffirait à indiquer la domination absolue de Sartre dans l'entreprise, puisqu'il est le seul à disposer d'un « double ». […] Sartre élabore les principes philosophiques, esthétiques, éthiques et politiques de l'existentialisme. Sa compagne applique, diffuse, éclaircit, soutient, administre[2].

Sartre est donc théoricien, Beauvoir celle qui met en pratique ses théories. Elle est aussi celle qui essaie tous les genres de l'écriture de Sartre :

> L'ambition sartrienne de réunir philosophie, littérature, théâtre et journalisme se retrouve dans le registre polyphonique de la production de Simone de Beauvoir. Et, quel que soit le genre auquel elle se mesure, on reconnaît la référence à Sartre, en général explicitement revendiquée. Se réclamant des idées de Sartre sur le rapport entre technique et métaphysique, elle propose ses romans comme une tentative pour réaliser une littérature existentialiste. […] De même, la tâche de l'intellectuel engagé selon Sartre […] légitime intérêt autobiographique qui relie les œuvres les plus généralement appréciées de Simone de Beauvoir, les romans et les Mémoires tout comme les reportages et la recherche sur la condition féminine. L'auteur a du reste reconnu un désir autobiographique latent à l'origine de ses livres les plus célèbres : *Le Deuxième Sexe* […] et *Les Mandarins*[3].

---

[1] Prasteau, Jean, entretien avec Suzanne Lilar sur *Le Malentendu du Deuxième Sexe*, 5 octobre 1969, Disponible sur : http://www.ina.fr/art-et-culture/litterature/video/I04236269/le-malentendu-du-2eme-sexe-par-suzanne-lilar.fr.html. Consulté le 15 avril 2011.

[2] Boschetti, Anna, *Sartre et « Les Temps modernes »*, *op. cit.*, éd. citée, pp. 228, 240-241.

[3] *Ibidem*, p. 241.

De ce fait, *Le Deuxième Sexe* est vu comme un exemple typique d'existentialisme à la Sartre[1], comme une dépréciation du féminin adoptée par Beauvoir[2]. Les féministes poststructuralistes ou déconstructivistes reprochent à Beauvoir, comme nous l'avons vu dans le troisième chapitre, d'avoir fondé sa théorie de la libération de la femme en s'appuyant sur une philosophie « mâle ». Mona Ozouf, dans *Les Mots des femmes*[3], parle de Sartre et Beauvoir comme de « jumeaux-vedettes» à la Libération. Les deux, « rois de l'existentialisme », sont inséparables, unis par un compagnonnage à la fois intellectuel et sentimental.

Une partie des chercheures qui analysent le degré de dépendance de Beauvoir par rapport à Sartre, pour argumenter l'idée selon laquelle Beauvoir « avait une conscience de femme aliénée », rappellent un moment clé de 1929 que Beauvoir raconte dans ses mémoires :

> Sartre avait déjà formulé sa « théorie de la contingence » où, selon Beauvoir, se trouvaient en germe ses idées sur l'être, l'existence, la nécessité, la liberté. Cette philosophie, Beauvoir l'a faite sienne, lors d'une scène devenue célèbre. Cela se passait tout au début de leur relation, à la fontaine Médicis […]. Après avoir défendu pendant des heures la morale pluraliste qu'elle s'était fabriquée, Beauvoir a cédé devant les arguments de Sartre[4].

Pourtant, en parlant de la complémentarité entre les deux intellectuels, Galster met en évidence la création de concepts par Sartre et l'analyse, morceau par morceau, faite par Beauvoir.

---

[1] Voir Evans, Mary, *Simone de Beauvoir: a feminist mandarin*, Londres, Tavistock Publications Ltd., 1985 ; Wagner, Cornelia, *Simone de Beauvoirs Weg zum Feminismus: zur Wandlung und narrativen Umsetzung ihres Emanzipationskonzepts*, Rheinfelden, Schäuble, 1984.

[2] Voir Nye, Andrea, « Preparing the Way for a Feminist Praxis », *Hypatia 1*, printemps 1986 ; Grether, Judith, « Existentialism and the Oppression of Women », *The Insurgent Socialist 5*, n° 1, 1979, pp. 25-40 ; Le Dœuff, Michèle, « De l'existentialisme au Deuxième Sexe », *Le Magazine littéraire*, 145, 1979, pp. 18-21 ; Moi, Toril (sous dir.), *French Feminist Thought: A Reader*, New York, Blackwell, 1987, etc.

[3] Ozouf, Mona, *Les Mots des femmes. Essai sur la singularité française*, Paris, Éditions Fayard, 1995.

[4] Galster, Ingrid, « Les Trois Vies de Simone de Beauvoir », entretien, *L'Histoire*, n° 327, janvier 2008, p. 10.

1.3. Pour une philosophie en dialogue

Concernant l'éventuelle dépendance de Beauvoir par rapport à Sartre, la théorie d'Eva Gothlin est plus nuancée. En effet, elle démontre dans son livre *Sexe et Existence*[1] que Beauvoir est un philosophe qui extrait sa philosophie de plusieurs écoles de pensée. Elle nous propose de considérer Sartre et Beauvoir comme des philosophes indépendants, mais leurs travaux comme deux philosophies en dialogue. Ce qu'Eva Gothlin veut démontrer dans son article « Beauvoir et Sartre : deux philosophes en dialogue » est le fait que la collaboration des deux intellectuels « rend parfois presque impossible de décider qui est le véritable auteur d'une idée[2] ». Tous deux appartiennent à la même tradition de l'existentialisme phénoménologique et tous deux ont été influencés par des philosophes comme Hegel, Husserl, Heidegger, Marx, mais de manière très différente. Michel Contat rappelle que la philosophie de Sartre prend beaucoup de valeur après une analyse critique de Beauvoir et non l'inverse. De plus, c'est la philosophe qui a découvert Hegel et qui explique à Sartre ses principes philosophiques[3]. Si nous n'avons pas eu jusqu'aujourd'hui une représentation de Beauvoir philosophiquement indépendante par rapport à Sartre, c'est parce que Beauvoir elle-même a considéré que c'était lui le créateur de concepts et que son rôle a elle était de l'aider à exprimer sa pensée. N'était-elle donc pas par-là victime des schémas de pensée sexistes de son temps, donc de l'aliénation infligée faite aux femmes, qu'elle dénonçait dans ses propres livres ? ou bien s'agit-il plutôt de la seule modestie de Beauvoir, que nous avons déjà repérée dans d'autres contextes (voir notamment le troisième chapitre quand Beauvoir nie l'influence qu'elle a pu avoir sur les féministes de son temps) ? :

> Elle considère que c'est Sartre l'inventeur, le créateur, le créateur de concepts et que elle, son rôle c'est de l'aider à préciser ses pensées, donc elle est son interlocutrice favorite et même la seule, et toutes ses idées il les essaye avec elle et elle essaye de les mettre en pièce, de les contester et ne

---

[1] Gothlin, Eva, *Kön och existens. Studier I Simone de Beauvoir's Le Deuxième Sexe*, Göteborg: Daidalos, 1991, traduit en français par Michel Kail et Marie Ploux sous le titre *Sexe et Existence. La Philosophie de Simone de Beauvoir*, Paris, Éditions Michalon, 2001.

[2] *Idem*, « Beauvoir et Sartre : deux philosophies en dialogue ». Dans Chaperon, Delphy, p. 113.

[3] Au moment où il était mobilisé pendant la Guerre.

> deviennent solides qu'à partir du moment où elles ont résisté à ses critiques à elle, ça c'est très important[1].

En fait, remarque Gothlin, tous deux ont souligné l'importance de l'autre pour leur pensée[2], mais l'importance que la pensée de Beauvoir représentait aux yeux de Sartre a été ignorée tandis que l'importance de celle de Sartre aux yeux de Beauvoir a été surestimée. De toute façon, comme Eva Gothlin et Michèle Le Dœuff[3] le remarquent, Beauvoir transforme la philosophie de Sartre avant de l'adopter. Pour illustrer l'aller-retour d'un concept dans la philosophie des deux intellectuels, Gothlin analyse le concept d'*appel* chez Beauvoir, Sartre, Jaspers, Heidegger et Bühler. Gothlin, dans la conclusion qu'elle tire, développe la même idée que Fabiani, idée que nous avons évoquée au début du chapitre :

> On sait qu'historiquement les femmes philosophes ont rencontré des grandes difficultés à faire entendre leurs voix. Simone de Beauvoir n'était pas une exception à la règle. Mais dans la relation avec Sartre elle a toujours été entendue. C'est une des raisons pour lesquelles il serait regrettable à mes yeux de réduire Simone de Beauvoir au silence dans cette relation et de convertir ce qui fut un véritable dialogue philosophique en la juxtaposition de deux monologues, l'un sartrien, l'autre beauvoirien[4].

Un dernier article que nous rappelons est celui de Michel Kail, datant de mars 2011, où celui-ci parle de la « perspective dessinée par Sartre et elle-même […] qu'ils consentent, après beaucoup de réticences à nommer "existentialisme"[5] ». La théorie de l'existentialisme est développée, selon Kail, dans trois ouvrages majeurs : *L'Être et le Néant, Le Deuxième Sexe* et *Critique de la raison dialectique.*

---

[1] Contat, Michel. Dans le film « Simone de Beauvoir, une femme actuelle » réalisé par Dominique Gros, *Arte*, 10 janvier 2008. Disponible sur : http://www.tudou.com/programs/view/O1iQ3Ew-HJA/. Consulté le 19 avril 2011.

[2] Voir Sartre, Jean-Paul, *Situation X*, Beauvoir, Simone de, *La Cérémonie des adieux* suivi d'*Entretiens avec Jean-Paul Sartre : août - septembre 1974*, Schwarzer, Alice, *Entretien avec Simone de Beauvoir*.

[3] Le Dœuff, Michèle, *L'Étude et le Rouet*, Paris, Éditions du Seuil, 1989.

[4] Gothlin, Eva, « Beauvoir et Sartre : deux philosophies en dialogue ». Dans Chaperon, Delphy, p. 120.

[5] Kail, Michel, « La Fin du dualisme nature-culture ». Dans *Simone de Beauvoir. Une femme libre, Le Monde*, hors-série, mars 2011, p. 99.

1.4. L'indépendance de Beauvoir

En 1990, Sylvie Le Bon de Beauvoir publie le journal de sa mère adoptive des années 1926-1930. C'est à ce moment précis que les chercheures qui analysaient l'originalité de la pensée de Beauvoir ont obtenu les arguments qu'elles cherchaient depuis longtemps pour appuyer leurs affirmations. Ainsi, plusieurs chercheurs ont pu aborder ce sujet : Michèle Le Dœuff, Eva Lundgren-Gothlin, Karen Vintges, Debra Bergoffen, Sonia Kruks, Kate et Edward Fullbrook. Margaret A. Simons analyse l'indépendance de la philosophie beauvoirienne par rapport à la sartrienne. Elle trouve dans le journal de Beauvoir les témoignages dont elle va se servir pour attaquer l'image traditionnelle d'une Simone de Beauvoir dépendante de la philosophie sartrienne. Premièrement, avant de les combattre avec des arguments solides, Simons énumère les quatre idées qui font de Beauvoir le disciple de Sartre :

> La lecture traditionnelle repose sur quatre points principaux : en premier lieu, Beauvoir n'aurait pas eu […] d'intérêt pour la pratique de la philosophie […], en deuxième lieu, la thèse de Beauvoir selon laquelle la femme est l'*Autre*, serait une application de la phénoménologie de Sartre au conflit du soi et de l'autre[1] […], en troisième lieu : la thèse de Beauvoir « on ne naît pas femme : on le devient » illustrerait l'idée sartrienne que « l'existence précède l'essence[2] » […] ainsi que sa conception du *pour-soi*, libre et se déterminant par lui-même et pour lui-même[3] […], enfin […] l'explication que Beauvoir donne, en termes psychologiques, tant de l'oppression des femmes par les hommes que de la complicité des femmes à leur égard, serait fondée sur le concept sartrien de *mauvaise foi*[4].

Simons récuse ces idées en utilisant des citations du journal de Beauvoir qui démontrent que, deux ans avant de faire la connaissance de Sartre, Beauvoir était fortement préoccupée par la philosophie et formulait déjà une critique de l'« intelligence abstraite ». La thèse selon laquelle l'origine du concept de « femme comme *Autre* » se trouverait dans *L'Être et*

---

[1] Raymond, Diane, *Existentialism and the Philosophical Tradition*, Englewood Cliffs: Prentice Hall, 1991.

[2] Voir Kruks, Sonia, *Identity Politics and Dialectical Reason: Beyond an Epistemology of Provenance, Hypatia: A Journal of Feminist Philosophy*, vol. 10, 2, 1991, pp. 1-22.

[3] Voir Barnes, Hazel, *The Story I Tell Myself: A Venture in Existential Autobiography*, Chicago, University of Chicago Press, 1997.

[4] Simons, Margaret A., « Sartre est-il vraiment à l'origine de la philosophie du *Deuxième Sexe* ? ». Dans Chaperon, Delphy, p. 106.

le Néant tombe car, dès 1927, Beauvoir parlait de l'opposition du soi et de l'autre, de la conception de l'amour comme « se sentir dominée », etc. La troisième idée selon laquelle les thèses du *Deuxième Sexe* concernant le genre construit socialement et le choix trouveraient leurs racines dans la philosophie de Sartre ne sont pas valides car elles se trouvent en germe dans le même journal. Nous dirions que c'est plutôt l'intuition des thèses du *Deuxième Sexe* que Beauvoir exprime dans son journal. Le quatrième point est lui aussi contredit, car Beauvoir parle dans son journal, comme dans *Le Deuxième Sexe*, de la tentation de la femme de se rendre complice de son oppression en tant qu'*Autre*.

Au lieu de dire que c'est plus Sartre qui imite Beauvoir que l'inverse, que l'origine de la philosophie sartrienne se trouve en germe dans le journal de Beauvoir, Simons donne des explications quant aux concepts utilisés par Beauvoir : la vraie influence que Beauvoir subit est celle de la philosophie qu'elle étudie en 1927. Beauvoir utilise le concept des « possibles » de Bergson pour formuler ses idées sur le choix et la liberté. Le concept de « présence » vient toujours de Bergson, elle parle de la philosophie comme de quelque chose qui s'impose, d'une « présence vivante ». Concernant le concept de « devenir », concept clé de la philosophie du *Deuxième Sexe*, il « occupe une position centrale dans la philosophie de Bergson, qui estime que chacun fait l'expérience de soi comme le processus d'un devenir et le siège d'un libre choix, plutôt que comme le produit d'un déterminisme mécanique[1] ».

Nous pouvons donc constater que l'influence de Sartre sur *Le Deuxième Sexe* n'est pas aussi importante qu'on se l'imaginait. Alors pourquoi Simone de Beauvoir insiste-t-elle sur l'influence de l'existentialisme sartrien sur son livre ?

1.5. Sartre, imitateur de Beauvoir

Une autre image, tout à fait inconnue jusque récemment, a été donnée par certains chercheurs qui trouvent que c'est Sartre qui a copié Beauvoir. C'est l'exemple des chercheurs Kate et Edward Fullbrook qui font de Sartre un imitateur de Beauvoir. Plusieurs ouvrages « témoigneraient » de l'origine de la philosophie de Sartre dans les écrits de Beauvoir[2]. Les

[1] *Ibidem*, p. 111.

[2] Voir Fullbrook, Kate et Edward, *Simone de Beauvoir and Jean-Paul Sartre, The Remaking of a Twentieth-Century Legend*, New York, Basic Book, 1994 et *Simone de Beauvoir. A critical Introduction*, Cambridge, Polity Press, 1998.

analyses du journal de 1927 faites par Margaret A. Simons[1] apportent beaucoup à ce genre de réflexion. Déjà dans *L'Invitée* que Sartre a lu au moment où il commence à travailler sur *L'Être et le Néant*, Beauvoir développe l'idée du conflit de soi et de l'autre.

2. Problèmes de la réception en traduction du *Deuxième Sexe* de Simone de Beauvoir

> *Les œuvres majeures n'existent que par les pactes de réception qui les constituent.*
> (Jean-Louis Fabiani, *Qu'est-ce qu'un philosophe français*, 2010)

2.1. Réception des traductions. Création d'un nouveau produit

Pourquoi parler de la traduction du *Deuxième Sexe* dans un chapitre dans lequel il s'agit des représentations de Beauvoir ? Parce que, comme nous le constaterons, plusieurs mauvaises traductions et certaines analyses de ces traductions ont donné une image fausse des thèses, de la philosophie et parfois de Beauvoir elle-même. Hors de l'espace francophone, la réception positive, négative, correcte ou erronée du livre de Beauvoir provient, comme nous l'avons déjà énoncé dans l'introduction, de plusieurs facteurs. Elle est influencée, comme en France, par des critères culturels, économiques, politiques et religieux, mais ce phénomène est amplifié par le changement des coordonnées spatio-temporelles et des acteurs qui influencent la traduction, la réception par traduction et l'interprétation du *Deuxième Sexe*. Ainsi, le passage du livre d'une culture à une autre culture, ainsi qu'à d'autres coordonnées spatio-temporelles, donne naissance, dans certains pays, à un nouveau produit, autre que le livre créé par Beauvoir. Pour trouver une méthode d'analyse des traductions du *Deuxième Sexe*, nous avons étudié plusieurs instruments d'examen du marché de la traduction. Quelques-uns de ces instruments sont ceux dont Gisèle Sapiro (et une équipe de recherche qu'elle coordonne[2]) se sert pour décrire le marché de la

---

[1] Simons, Margaret A., *Beauvoir and The Second Sex. Feminism, Race, and the Origins of Existentialism*, Lanham: Rowman & Littlefield, 1999, pp. 185-243 ; « L'indépendance de la pensée philosophique de Simone de Beauvoir », *Les Temps modernes*, n° 619, Paris, Éditions Gallimard, juin-juillet 2002.

[2] Anaïs Bokobza, Jahan Heilbron, Ioana Popa, Sandra Poupaud, Hervé Serry, Yves Gambier, Richard Jacquemond et d'autres chercheurs et chercheures qui participent à une enquête collective menée au Centre de sociologie européenne

traduction en France à l'heure de la mondialisation : les *Translation Studies* et les processus de « transfert culturel ». Les mêmes critères sont invoqués pour l'explication de la traduction du *Deuxième Sexe* aux États-Unis et de la réception aux États-Unis et en Angleterre, par la chercheure Elisabeth Fallaize. Fallaize analyse le problème de la traduction américaine du *Deuxième Sexe* dans la tradition d'André Lefevere et Susan Bassnett (le premier étant l'un des fondateurs, dans les années 1970, des *Translation Studies*), analyse qui met en jeu la traduction du texte source ainsi que son adaptation dans une autre culture. Cependant, notre étude ne classifiera pas les *langues centrales* et *périphériques* comme des langues *dominantes* ou *dominées* et n'expliquera pas les résultats des traductions et des réceptions par un *rapport de forces* (du genre Bourdieu, Sapiro), il fait seulement état des transformations qui se révèlent continues et en fonction des changements de lecteurs.

Sortir de la problématique intertextuelle, résume Gisèle Sapiro en 2008, conduit à poser des questions proprement sociologiques qui « portent sur les enjeux et les fonctions des traductions, leurs agences et agents, l'espace dans lequel elles se situent et les contraintes, à la fois politiques et économiques, qui pèsent sur elles[1] ». Nous donnerons l'exemple de cinq pays dans lesquels *Le Deuxième Sexe* a été traduit, mais, comme les contraintes énumérées par Sapiro ne sont pas les seules qui influencent la traduction du livre de Beauvoir, nous ajouterons aussi les contraintes religieuses et la liberté/contrainte (en fonction du pays) des politiques culturelles et féministes. Les deux dernières encouragent/tentent d'empecher la parution du livre traduit dans certains pays. Nous verrons que, dans plusieurs pays, les contraintes et les libertés changent en fonction du contexte.

Il y a plusieurs acteurs impliqués, depuis la publication du livre d'origine jusqu'à la création d'un nouveau « produit dérivé », qui sont à l'origine d'une certaine réception des idées de Beauvoir. Les lecteurs spécialisés réagissent en France au moment de la parution du *Deuxième Sexe* – tant partisans que détracteurs du livre. Les maisons d'édition du monde entier demandent des expertises (aux traducteurs) pour décider d'accepter ou de refuser une traduction dans la langue cible et qui font le choix de ce traducteur. Les acteurs politiques se réservent le droit de censurer ou d'accepter la traduction du livre et les autorités religieuses mettent le livre à l'Index. Les traducteurs coupent parfois ou enlèvent des

---

(Université Paris-Panthéon-Sorbonne-EHESS-CNRS) et qui donne naissance à l'étude dont nous parlons.

[1] Sapiro, Gisèle ; Heilbron, Johan (sous dir.), *Translatio. Le Marché de la traduction en France à l'heure de la mondialisation,* Paris, CNRS Éditions, 2008, p. 28.

morceaux du livre, traduisent et transforment les idées de Beauvoir dans leur propre culture, à la demande de l'éditeur (ou pas nécessairement). Les chercheures féministes et les chercheurs en général interprètent le livre et entreprennent eux-mêmes des études similaires, changeant parfois le sens de la philosophie beauvoirienne. Les anciennes féministes rejettent ou acceptent les idées de Beauvoir. Les nouvelles féministes de la troisième vague débattent des idées de Beauvoir et attirent l'attention sur la traduction-réception défectueuse du livre dans de nouveaux débats féminins. Les anciens, mais aussi les nouveaux traducteurs (en majorité des femmes), retraduisent le livre dans un moment propice de l'histoire.

Nous pensions, avant d'étudier les problèmes de la traduction du livre de Beauvoir, qu'une partie de ces acteurs ne pouvaient plus influencer aujourd'hui la traduction et la réception du *Deuxième Sexe* ; que les nouvelles traductions ne pouvaient que résoudre les problèmes anciens ; que les nouveaux acteurs politiques ne pouvaient qu'accepter la traduction d'un livre considéré par beaucoup d'intellectuels comme désuète ; que les autorités religieuses ne pouvaient plus stopper la diffusion de la philosophie beauvoirienne. Nous avons pu constater, en analysant l'histoire du livre de Beauvoir, que les débats des années cinquante se poursuivent encore aujourd'hui et que les malentendus autour du livre ne s'arrêtent pas là. Les problèmes de traduction et de réception du livre tombent dans la spirale de Fraser. On a l'impression d'évoluer, de changer, mais on en revient toujours à plusieurs des contraintes et des erreurs initiales. En plus, on peut constater que les nouvelles traductions ne sont pas toujours supérieures aux traductions antérieures.

2.2. Les contraintes économiques aux États-Unis

En ce qui concerne la traduction et la réception par traduction aux États-Unis, Elisabeth Fallaize classifie les lecteurs de Beauvoir (le traducteur Parshley, les chercheures féministes Betty Friedan et Ann Oakley), au moment de la célébration du cinquantenaire du *Deuxième Sexe*, comme des traducteurs. Ceux-ci sont les « liens vitaux qui rendent capables différentes cultures – française, américaine et anglaise – d'entrer en interaction[1] ». Ayant pour base théorique l'étude de 1998 de Susan Bassnett et André Lefevere[2], Fallaize délimite deux modèles de traduction : celui ayant pour objectif de respecter rigoureusement le texte source et de créer une

[1] Fallaize, Elisabeth, « Le Destin de la femme au foyer : traduire la femme mariée de Simone de Beauvoir ». Dans Chaperon, Delphy, pp. 468-469.

[2] Bassnett, Susan, Lefevere, André, *Constructing cultures: essays on literary translation*, Londres, Éditions Multilingual Matters Ltd, 1998.

équivalence « universellement valide » et le modèle qui met plutôt l'accent sur « les besoins du lecteur cible et sur le rôle du "traducteur" comme négociateur du passage d'un texte donné, depuis les grilles textuelles et conceptuelles d'une culture, vers celle d'une autre culture[1] ». La chercheure donne comme exemple la traduction du livre de Beauvoir aux États-Unis, qui influence la réception de la philosophie de Beauvoir parmi les chercheures féministes américaines et anglaises qui, à leur tour, en adaptant les idées de Beauvoir à leur espace culturel dans un contexte historique donné, très différent, influencent la perception des lecteurs du livre, des féministes françaises qui étudient aux États-Unis, etc.

Dans ce processus, un rôle majeur est joué par l'éditeur, que nous considérons comme étant à l'origine de la traduction-réception-adaptation défectueuse des idées de Beauvoir. L'éditeur Knopf apprend la nouvelle qu'en France est paru un livre qui est considéré comme un manuel de sexualité (selon Jean-Marie Domenach) et qui produit un vrai scandale. C'est à ce moment-là qu'il demande un rapport à un professeur de zoologie, entomologie, génétique et sciences de la reproduction, qui deviendra le traducteur du livre. La correspondance (analysée par la chercheure Yolanda A. Patterson[2]) entre l'éditeur et le traducteur, H.M. Parshley, révèle le combat mené par le traducteur pour garder le texte de Beauvoir intact. L'éditeur, qui, pour des raisons commerciales (ici les contraintes économiques), pense que le public américain ne sera pas intéressé par un livre de mille pages, demande à Parshley un travail de transformation du *Deuxième Sexe*, à travers la traduction. Knopf lui demande notamment de condenser, de résumer et de couper des morceaux importants du livre, avec l'accord écrit de Beauvoir qui signe la demande en ce sens, sans se rendre compte du résultat qui allait influencer sur la traduction.

La chercheure Margaret A. Simons témoigne de toutes les erreurs et des coupures faites par le traducteur américain dans un article de 1983[3]. Elisabeth Fallaize y ajoute les effets de la traduction dans les recherches féministes. Cette dernière fait une analyse du changement considérable apporté au *Deuxième Sexe* et de la réception de l'œuvre en cet état, résultat de cette traduction, faite par les chercheures féministes qui écrivent sur l'influence de Beauvoir. Nous verrons qu'il s'agit d'une Beauvoir créée par

---

[1] Fallaize, Elisabeth, « Le Destin de la femme au foyer : traduire la femme mariée de Simone de Beauvoir ». Dans Chaperon, Delphy, p. 469.

[2] Patterson A., Yolanda, « H. M. Parshley et son combat contre l'amputation de la version américaine ». Dans Chaperon, Delphy, pp. 475-481.

[3] Simons, Margaret A., "The Silencing of Simone de Beauvoir: Guess What's Missing From The Second Sex", *Women's Studies International Forum*, 6:5, pp. 559-564.

le traducteur, d'une Beauvoir qui ne possède plus les arguments pour démontrer ses thèses, d'un livre qui est dépouillé de ses sources littéraires et psychanalytiques.

Pour ne donner que quelques exemples, les sources françaises de l'argumentation sont extraites du texte par le traducteur : l'opinion de Montaigne sur le plaisir érotique et le mariage est presque entièrement éliminée, l'analyse de Balzac et la description de ses personnages disparaissent, l'exemple tiré de Mauriac sur l'une de ses héroïnes aussi. L'argument s'appuyant sur Bachelard est réduit de 11 à 5 pages, les exemples extraits des femmes écrivaines (Violette Leduc, Colette Audry et Virginia Woolf) et des femmes artistes (Frida Kahlo, Sophie Tolstoï) sont abandonnés. Les chapitres « La Femme mariée » et « Du Moyen-Age à la France du 18e siècle » sont sérieusement amputés et altérés, celui sur la routine quotidienne de la femme au foyer est réduit de 42 à 25 pages. Les passages sur la brutalité sexuelle masculine tirés de Steckel et d'Adler manquent. Des moitiés de phrases sont arrachées ou réunies dans un « compte-rendu trompeur[1] ». Environ 20 % du livre manque à l'appel, « la finesse de l'analyse[2] » et le ton donné par Beauvoir sont détruits. En revanche, le traducteur ajoute des informations pour faire comprendre le système des chromosomes X et Y, dans le chapitre sur la biologie[3]. Là où Beauvoir fait à peine allusion au rapport Kinsey, Parshley donne une citation. La traduction américaine de 1953 est comme on le voit un tout autre livre que l'ouvrage d'origine.

Au niveau linguistique, nous rencontrons une multitude d'erreurs qui apportent des changements de sens : chez Beauvoir, la femme « a le droit de se laisser entretenir et même la morale traditionnelle l'y exhorte[4] », chez Parshley elle « a le droit d'accepter un soutien[5] » ; Beauvoir écrit que « le mariage en l'asservissant à un homme la fait maitresse d'un foyer[6] », Parshley traduit « le mariage la rend esclave d'un homme mais fait d'elle la maîtresse d'un foyer[7] ». La gravité des affirmations de Beauvoir est atténuée, le sens des phrases est complètement changé. « Alors que Beauvoir utilise la

---

[1] Fallaize, Elisabeth, « Le Destin de la femme au foyer : traduire la femme mariée de Simone de Beauvoir ». Dans Chaperon, Delphy, p. 471.

[2] *Ibidem*, p. 471.

[3] Pour plusieurs exemples, lire l'article de Fallaize dans le recueil dirigé par Sylvie Chaperon, pp. 468-474.

[4] Beauvoir, Simone de, *Le Deuxième Sexe*, *op. cit.*, éd. citée, vol. 2, p. 201.

[5] *Idem*, *The second Sex*, traduit par H. M. Parshley, [1953], New York, Harmondsworth: Penguin, 1986, p. 450.

[6] *Idem*, *Le Deuxième Sexe*, *op. cit.*, éd. citée, vol. 2, p. 200.

[7] *Idem*, *The second Sex*, traduit par H. M. Parshley, *op. cit.*, éd. citée, p. 450.

phrase heideggérienne "la réalité humaine", il traduit *the real nature of man* ("la vraie nature de l'homme")[1] ».

« Heureusement », une nouvelle traduction est parue à la fin de l'année 2009. Deux traductrices ont convaincu la maison d'édition américaine, à l'aide de la maison d'édition Gallimard, d'accepter une nouvelle traduction[2]. Cette traduction est complète, mais, d'après ce que la féministe norvégienne Toril Moi soutient dans la revue *London Review of Books*[3] (aussi citée par la revue française *Books*), la traduction est nettement moins bonne que celle de 1953. Toril Moi

> a repéré trois types de problèmes récurrents. D'abord « un mauvais usage de termes clés concernant le genre et la sexualité ». Ainsi « le mythe de la femme » est traduit indifféremment par « the myth of woman » ou par « the myth of the woman », ce qui n'est pas équivalent. « La femme » est tantôt « woman » (sans article), « a woman » (une femme) ou « women » (au pluriel). La fameuse formule « On ne naît pas femme, on le devient », est moins bien traduite que chez Parshley. « La littérature féminine » est rendu par « feminine literature », ce qui en anglais voudrait dire une littérature typiquement féminine, quand Beauvoir veut simplement parler de la littérature produite par les femmes (« literature by women »).
> Second problème récurrent : « Un emploi anarchique des temps » (passé simple, présent historique), jusqu'au gommage du conditionnel indiquant le scepticisme de l'auteur. Enfin, « la défectuosité de la syntaxe, de la structure des phrases et de la ponctuation ». Ainsi, le texte anglais reproduit les longues séries de points-virgules scandant les phrases du texte français, ce qui passe mal en anglais. D'une façon générale, « on a l'impression de lire sous l'eau ». Elle relève aussi des erreurs grossières, comme lorsque Beauvoir cite la formule de Balzac (dans sa *Physiologie du mariage*) : « Ne commencez jamais le mariage par un viol ». Le mot « viol » est rendu par « violation of law » (violation de la loi)[4].

---

[1] Daigle, Christine, « Beauvoir : réception d'une philosophie », *Horizons philosophiques*, vol. 16, n° 2, 2006, p. 71. Disponible sur : http://id.erudit.org/iderudit/801319ar. Consulté le 28 décembre 2011.

[2] Beauvoir, Simone de, *The Second Sex*, traduit par Constance Barde et Sheila Malovany-Chevallier, London, Jonathan Cape, 2009.

[3] Moi, Toril, « The Adulteress Wife », *London Review of Books*, vol. 32, n° 3, 11 février 2010, pp. 3-6. Disponible sur : http://www.lrb.co.uk/v32/n03/toril-moi/the-adulteress-wife. Consulté le 28 décembre 2011.

[4] Moi, Toril, « *Le Deuxième Sexe* toujours malmené », *Books*, n° 13, 26 avril 2010. Disponible sur : http://www.books.fr/francophilies/le-deuxieme-sexe-toujours-malmene-61/. Consulté le 28 décembre 2011.

Les traductrices défendent leur traduction comme étant une traduction qui respecte tous les principes de base : « s'en tenir strictement au texte dans son intégralité, traduire sans simplifier ni interpréter et s'abstenir de toute interposition subjective entre l'auteur et ses lecteurs[1] ». Les controverses autour de la nouvelle traduction sont toujours d'actualité, des colloques tenus sur ce sujet en témoignent[2]. D'autres futures recherches diront si nous avons affaire à une traduction réussie ou pas.

Concernant la réception par l'intermédiaire des chercheures féministes, Rupa Mitra[3] observe que, ce n'est qu'après la publication du livre de Betty Friedan *The Feminine mystique* (1963), que le livre de Beauvoir a eu un véritable succès aux États-Unis. Friedan ne mentionne pas l'influence que *Le Deuxième Sexe* a eu sur sa manière de penser la femme et, en plus, s'appuyant sur l'affirmation faite par un critique américain qui disait que le livre de Beauvoir était écrit pour les femmes françaises (le traducteur Parshley lui aussi avertit, dans une note en bas de page, que l'auteure « a la France à l'esprit »[4]), elle détourne la réception attendue de Beauvoir par ses lecteurs. Pourtant, la similarité de perspectives et de structure de ces deux livres est évidente. Voici quelques exemples indiquant le fait que la philosophie de Beauvoir est transposée dans la culture américaine des années soixante : les deux auteures, selon Mitra, font une analyse similaire de certains aspects de l'histoire humaine, toutes deux traitent puis récusent la psychanalyse en s'appuyant sur les écrits de Freud, analysent les problèmes de l'éducation, de la maternité, des travaux ménagers, etc. Les principes existentialistes paraissent régner en maître : Beauvoir associe la transcendance aux activités des hommes et l'immanence aux femmes, Friedan associe le travail créateur à l'homme et le monde du foyer à la femme. La différence réside dans les conclusions et les solutions que les deux femmes proposent. Une autre étude témoigne des similarités énumérées

---

[1] Barde, Constance ; Malovany-Chevallier, Sheila, « Quelques réflexions sur la nouvelle traduction anglaise du *Deuxième Sexe* », *L'Homme et la Société*, 2011/1 n° 179-180, pp. 273-277. Disponible sur : http://www.cairn.info/revue-l-homme-et-la-societe-2011-1-page-273.htm. Consulté le 28 décembre 2011.

[2] « Traduire Beauvoir/Translating *The Second Sex* », colloque organisée par l'Ecole des hautes études en sciences sociales et l'Université Paris II, Paris, le 20 mai 2010 ; "Translating *The Second Sex*: A Discussion with the Translators of the New English Édition of Simone de Beauvoir's Classic Feminist Work", colloque organisé par Barnard College, New York, 13 septembre 2010.

[3] Mitra, Rupa, « Simone de Beauvoir et Betty Friedan : écho transatlantique ». Dans Chaperon, Delphy, pp. 440-446.

[4] Beauvoir, Simone de, *The second sex*, traduit par H. M. Parshley, *op. cit.*, éd. citée, p. 498.

plus haut, c'est celle de 1980, écrite par la chercheure Sandra Dijkstra, "Simone de Beauvoir and Betty Friedan : The Politics of Omission"[1].

Elisabeth Fallaize conclut à la fin de son article que Friedan, en prenant à son compte les analyses de Beauvoir et en les transformant pour les lecteurs américains, fait dialoguer deux cultures très différentes dans des contextes politiques distincts. Pourtant, les lecteurs américains assistent à ce dialogue sans le comprendre ou sans pouvoir y participer.

Le cas de la transformation de la philosophie de Beauvoir se répète avec Ann Oakley dans la culture anglaise. Elle ne fait aucune référence à Beauvoir dans son livre concernant les femmes au foyer britanniques (*The Sociology of Housework* de 1974) bien que ses idées, ses questions et ses conclusions reflètent la philosophie de l'auteure du *Deuxième Sexe*. Les deux féministes, Friedan et Oakley, sur le modèle de Parshley, mais pour des raisons différentes (Parshley pour des motifs économiques et les deux féministes pour des raisons au moins morales sinon politiques), ont imposé leur propre grille culturelle, en évitant la sexualité ainsi que certaines sources (littéraires et psychologiques) et ont de ce fait créé un nouveau produit qui a influencé les mouvements féministes d'expression américaine et anglaise. De plus, en présentant l'écriture de Beauvoir comme étant empreinte d'une certaine teinte culturelle, alors qu'elle se veut, au contraire, dénationalisée, universelle, les trois « traducteurs » de Beauvoir l'excluent, très probablement involontairement, du mouvement féministe américain et anglais.

Ingrid Galster suggère que le livre de Beauvoir a été lu par les féministes Betty Friedan et Kate Millett dans la version anglaise de 1953 ou « peut-être encore davantage quand il sort en 1961 en édition de poche (avec d'ailleurs une femme nue sur la couverture qui fait scandale)[2] ». Si, pour Galster, chez Betty Friedan (contrairement à ce que les autres chercheures affirment) l'emprunt au livre de Beauvoir est moins direct parce qu'il adapte les thèses beauvoiriennes aux lecteurs américains, chez Kate Millett la structure de *La Politique du mâle*[3] reproduit celle du *Deuxième Sexe*. Un des concepts que Millett développe dans son livre est celui de « femme » en tant que construction culturelle[4], concept créé par Beauvoir, bien que certains chercheurs l'attribuent à cette première[5] :

---

[1] Dijkstra, Sandra, "Simone de Beauvoir and Betty Friedan: The Politics of Omission", *Feminist Studies*, Summer 1980, Vol. 6, Issue 2, pp. 290-303.

[2] Galster, Ingrid, *Beauvoir dans tous ses états*, *op. cit.*, éd. citée, p. 221.

[3] Millett, Kate, *Sexual Politics*, New York, Éditions Doubleday, 1970.

[4] Voir aussi Fullbrook, Kate et Edward, « *Le Deuxième Sexe* à l'épreuve du genre littéraire », pp. 97-104 et Rodgers, Catherine, « Étude féministe de cinq auteurs : cinquante ans de recul », pp. 139-142. Dans Chaperon, Delphy.

[5] Voir Moi, Toril, *French feminist thought: a reader*, Oxford/New York, Blackwell, 1987.

> Il reste que nombre de féministes ne savent pas que la première théorisation du concept « femme » comme construction culturelle est due à Beauvoir et considèrent Kate Millett comme fondatrice de la critique littéraire féministe[1], méthode que Beauvoir avait inauguré dans *Le Deuxième Sexe* en montrant comment les hommes créent le mythe de la femme pour leurs besoins et selon leurs idéologies respectives[2].

Rolande Ballorain explique[3] que c'est la presse qui a opposé Beauvoir à Millett « par goût du vedettariat, par réflexe national[4] », au moment où des ressemblances essentielles étaient perceptibles dans les œuvres de ces deux féministes, surtout au niveau de la méthode : l'« appel aux données biologiques, psychanalytiques, à l'histoire des femmes et à l'analyse littéraire. Lawrence tient une place de choix chez les deux ; la Française analyse Montherlant, Breton, Claudel […], Stendhal ; l'Américaine choisit Miller, Mailer […], Genet[5]. » Dans la préface au recueil du colloque organisé en 1999 à l'Université catholique d'Eichstätt, en Bavière, du 10 au 13 novembre 1999, Galster parle non seulement d'une méconnaissance des concepts créés par Beauvoir, mais aussi d'une assimilation involontaire :

> Combien elle est innovatrice ! On ne parlera même pas du concept « femme » désigné comme produit élaboré par la civilisation à un moment où, pour l'immense majorité, la nature était encore immuable. Mais théoricienne méconnue, Beauvoir est la première à mettre en œuvre l'« anthropologie synthétique » esquissée dans le premier numéro des *Temps modernes* ; phénoménologue, elle applique de façon radicale sa pensée au corps humain sans s'arrêter devant des sujets tabous ; mythologue, elle devance non seulement (le premier) Roland Barthes, mais invente la critique littéraire féministe avant les universitaires des années soixante-dix et quatre-vingt. Une fois passé le scandale de l'accueil immédiat, ses thèses semblent aller tellement de soi qu'on en oublie l'origine[6].

---

[1] Voir Rodgers, Catherine, « Étude féministe de cinq auteurs : cinquante ans de recul ». Dans Chaperon, Delphy, pp. 139-142.

[2] Galster, Ingrid, *Beauvoir dans tous ses états*, *op. cit.*, éd. citée, p. 221.

[3] Voir, selon la note de Galster, l'étude sur la ressemblance de *La Politique du mâle* avec *Le Deuxième Sexe* dans Ballorain, Rolande, *Le Nouveau Féminisme américain*, Paris, Éditions Denoël Gonthier, coll. « Femme », 1972. Il s'agit d'une étude historique et sociologique du *Women'S Liberation Mouvement.*

[4] Voir, selon la note de Ballorain, l'article du *New York Times Book Review* du 6 septembre 1970, « Beauvoir, Lessing, now Kate Millett ».

[5] Ballorain, Rolande, *Le Nouveau Féminisme américain*, *op. cit.*, éd. citée, p. 379.

[6] Galster, Ingrid (sous dir.), *Simone de Beauvoir : « Le Deuxième Sexe ». Le livre fondateur du féminisme moderne en situation*, Paris, Éditions Champion, 2004, p. 16.

Une autre raison pour laquelle les chercheurs américains et français considèrent Millett comme la créatrice du concept de « femme » en tant que construction culturelle réside dans le fait qu'une réédition du livre de Beauvoir en 1968 a été de nouveau amputée. Galster nous apprend que la partie sur le mythe de la femme chez les écrivains y manquait. A toutes ces coupures et traductions, nous ajoutons l'étude de la canadienne Shulamith Firestone, *La Dialectique du sexe*[1]. Ce qui est certain c'est que, malgré toutes ces coupures, traductions et adaptations, malgré cette évidente exclusion des recherches féministes, *Le Deuxième Sexe* a fasciné plusieurs générations de lectrices et de lecteurs et donne naissance encore aujourd'hui à de nouvelles traductions et recherches.

2.3. Les contraintes religieuses en Espagne

Dans les pays catholiques, la censure du *Deuxième Sexe* ne se fait pas attendre (voici venir la contrainte religieuse). Le Saint Office de Rome met le livre de Beauvoir à l'Index (1956), le Québec répertorie le livre comme « dangereux » et suit la même voie (à la fin des années 1950), mais l'Espagne franquiste les a devancés en interdisant le livre dès 1950.

Sous Franco, le code civil napoléonien de 1888 est rétabli, plaçant « les femmes mariées sous la stricte dépendance du mari »[2]. En 1949, au moment de la parution du Deuxième Sexe, l'Espagne

> vit sur la dictature franquiste […]. Le franquisme a aboli les progrès obtenus pendant la République et impose des modèles d'hommes et de femmes inspirés de l'Allemagne nazie d'Hitler et de l'Italie fasciste de Mussolini. La violence et la supériorité physique sont très cotées et les femmes sont reléguées au rôle d'épouse et de mère soumise, enfermées dans l'espace privé et condamnées à faire des enfants pour la patrie[3].

Le livre de Beauvoir circule alors sous le manteau, avant de devenir une référence importante pour les mouvements féministes des années 1970 :

> C'est en tant que littérature clandestine que *Le Deuxième Sexe* peut être considéré comme faisant partie de ce que María Carmen Suárez Suárez (2012) a appelé « la littérature de formation » des féministes espagnoles, en

---

[1] Firestone, Shulamith, *The Dialectic of Sex: The Case for Feminist Revolution*, New York, Éditions Morrow, 1970. La traduction française: *La Dialectique du sexe*, Stock, 1972.

[2] Nielfa, Gloria, « La diffusion en Espagne ». Dans Chaperon, Delphy, p. 453.

[3] Palau, Montserrat, « *Le Deuxième Sexe* en Catalogne : le féminisme moderne dans notre pays à travers M. Aurèlia Capmany ». Dans Chaperon, Delphy, p. 426.

> référence à tous ces ouvrages qui, sous la dictature traversèrent les frontières du pays […] pour ensuite passer de mains en mains entre les résistantes, plus ou moins affichées, plus ou moins radicales, de la cause féministe. »[1]

La première traduction en langue espagnole est publiée par l'éditeur Leviatán de Buenos Aires en 1952, la deuxième par une autre maison de Buenos Aires, Psique, en 1958, la troisième par un éditeur ibéro-américain, Siglo Veinte, en 1962. La traduction de 1962 a été réalisée par le dramaturge et traducteur Pablo Palant. *Le Deuxième Sexe* reste à l'Index jusqu'en 1966. Une première traduction en catalan du livre est publiée en 1968, la préface de la traduction étant signée par la féministe M. Aurélia Capmany qui diffuse la philosophie de Beauvoir par l'intermédiaire de ses actions et de son écriture[2]. Aurélia Capmany n'est pas appelée pour rien « la Beauvoir catalane », ses écrits sont fortement inspirés de la philosophie de Beauvoir (la femme est Autre, associée à l'immanence, doit se construire pour arriver à être femme, etc.) et par la pensée existentialiste. Capmany influence beaucoup les mouvements féministes de l'Espagne des années 1970 avec des théories qui relèvent de la philosophie de Beauvoir et surtout du *Deuxième Sexe*. Mais les mouvements féministes ne prennent vraiment leur essor qu'à partir de 1975, date de la mort de Franco.

Le Deuxième Sexe n'est édité pour la première fois en Espagne, en deux volumes, qu'en 1999, cinquante ans après la publication du livre en France. En 2005, il est réédité en un seul volume, intégré à la collection de livres universitaires « Feminismos » dirigée par les chercheuses féministes d'un institut d'études sur les femmes (Institut Universitari d'Estudis de la Dona) de l'Université de Valence. La traduction est faite par une chercheure de l'université, Alicia Martorell et le prologue est écrit par Teresa López Pardina, spécialiste de Simone de Beauvoir en Espagne. Pour une fois, la réception de Beauvoir paraît correcte et directe. Capmany se révèle être un « passeur culturel » qui ne cache pas les sources et établit « la médiation en instituant la relation entre le singulier et le collectif »[3], ici entre Beauvoir et

---

[1] Sanchez, Lola, « Sur les pas du *Deuxième Sexe* en Espagne : historiographie féministe et traduction », *La main de Thôt*, n° 1, « Genre et traduction ». Disponible sur : http://e-revues.pum.univ-tlse2.fr/sdx2/la-main-de-thot/arti cle.xsp?numero=1&id_article=Lola_Sanchez-875. Consulté le4 novembre 2013.

[2] Elle écrit, entre autres, *La dona a Catalunya* (1966), *El feminismo iberico* (1970), *De profesion : mujer* (1971), *El feminisme à Catalunya* (1982).

[3] Cooper-Richet, Diana ; Mollier, Jean-Yves ; Silem, Ahmed (sous dir.), *Passeurs culturels dans le monde des media et de l'édition en Europe (XIX^e^ et XX^e^ siècles)*, Paris, Presses de l'Enssib (École nationale supérieure des sciences de l'information et des bibliothèques), 2005, p. 161.

le public espagnol. On voit donc que, dans ce cas-ci, malgré le décalage temporel, il n'y a pas eu de forte déformation du discours beauvoirien lors de son passage de la France à l'Espagne, du moins après disparition de la contrainte religieuse, sans doute du fait de la proximité culturelle existant entre ces deux pays, de par la forte influence culturelle française dans la péninsule ibérique. Il se pourrait bien que, depuis le milieu du siècle dernier, la rationalité espagnole se soit quelque peu éloignée de la française, du fait de l'attraction de la culture anglo-américaine. Les dernières traductrices, femmes et spécialistes de Simone de Beauvoir, ne paraissent pas affectées par la dimension de genre :

> Le genre n'affecte pas seulement la question de la représentation de la différence sexuelle, il imprègne tout l'appareil culturel, régissant ainsi en termes de rapports de pouvoir un certain nombre de hiérarchies autour d'objets de la culture. La traduction, en tant que produit culturel, est frappée par cette dimension qui, on le sait, en a fait un objet secondaire, dévalué […][1].

2.4. La liberté culturelle au Japon

Le Deuxième Sexe est traduit au Japon dès le 1953, en cinq volumes, le dernier volume paraît en 1954. Une des raisons pour lesquelles nous avons affaire à une traduction rapide en japonais est le fait que Simone de Beauvoir était associée à l'existentialisme qui était très à la mode au Japon. Une autre raison réside dans le fait que les Japonais, après 1945, publient beaucoup de productions culturelles étrangères :

> Il faut préciser que depuis la défaite japonaise de 1945, ayant hâte d'atteindre le niveau culturel des pays occidentaux, on publiait énormément de traductions de livres étrangers réputés dans leurs propres pays. Bien ou mal, la culture japonaise est en quelque sorte une culture d'importation, une culture par traduction[2].

Comme dans d'autres pays, les problèmes d'ordre linguistique abondent, le sens des mots est changé. Par ailleurs, d'autres problèmes changent la compréhension du livre : l'ordre des chapitres est inversé, le deuxième tome sort avant le premier. En outre, il y a beaucoup d'erreurs d'inattention, de graves contresens (« servitude de la maternité » traduit par « humiliation », « maternité » parfois par « féminité », etc.) et des concepts

---

[1] Sanchez, Lola, « Sur les pas du *Deuxième Sexe* en Espagne : historiographie féministe et traduction », art. cit., éd. citée.

[2] Takako, Inoué, « La Réception au Japon et ses deux traductions ». Dans Chaperon, Delphy, p. 463.

philosophiques mal traduits (le premier traducteur, Ryoichi Ikushima, était un littéraire).

Le Deuxième Sexe est bien reçu, mais il ne semble pas accompagner les mouvements féministes des années 1970 au Japon. Pourtant, la traductrice Takako Inoué suggère que la visite de 1966 de Beauvoir au Japon et les conférences que cette dernière y a tenues ont préparé, quoique de manière indirecte, les mouvements des années 1970. La perception sur *Le Deuxième Sexe* change au moment où le livre de Shulamith Firestone, *The Dialectic of Sex*, est publié en traduction au Japon en 1980. De nouveau une féministe explique à sa manière la philosophie de Beauvoir. Celle-ci donne une autre solution que Beauvoir pour la libération des femmes : elle suggère que la maternité soit remplacée par la reproduction artificielle et explique l'oppression des femmes par leurs données biologiques. Les lectrices prennent toutes ces idées comme étant les idées de Beauvoir et commencent à croire que cette dernière refuse la maternité, ce qui est totalement faux.

Une nouvelle équipe de traducteurs (dont Takako Inoué elle-même) s'est réunie en 1988 pour réaliser une autre traduction du livre, traduction qui est considérée comme claire et agréable à lire, parue en 1997. Une autre étape de la réception du *Deuxième Sexe* a peut-être commencé, comme l'espère Takako Inoué.

2.5. Soutien des mouvements féministes en Grèce

Au moment de la parution du *Deuxième Sexe*, les mouvements féministes étaient en plein essor en Grèce : « Effectivement, si la Grèce fut le premier pays à accueillir promptement l'œuvre dès sa parution, c'est que la théorie beauvoirienne venait à propos pour servir d'appui à un mouvement féministe en effervescence[1]. » Plusieurs extraits du livre de Beauvoir sont traduits deux mois après la parution du premier tome en France. On publie, en quatorze fascicules, certains chapitres du livre, du 28 août au 13 septembre 1949. Le traducteur, un féministe convaincu, pour rapprocher les idées de Beauvoir des messages idéologiques grecs, invente un sous-titre attirant : « De l'esclavage à la libération. La femme cette inconnue ! La philosophie de son sexe dans le cadre des problèmes contemporains ». Chaque chapitre est précédé d'un titre et d'un petit compte-rendu explicatif.

---

[1] Menegaki, Maria, « L'Impact du *Deuxième Sexe* en Grèce. Un aspect inédit ». Dans Kristeva, Julia ; Fautrier, Pascale ; Fort, Pierre-Louis ; Strasser, Anne (sous dir.), *(Re)découvrir l'œuvre de Simone de Beauvoir : Du Deuxième Sexe à La Cérémonie des adieux*, Bordeaux, Éditions Le Bord de l'eau, coll. « Documents et es », 2008, p. 316.

En 1958 paraît la première traduction complète du livre, volume relié en toile rouge. Il est réimprimé plusieurs fois, notamment en 1972, relié en cuir rouge orné de dorures. Le traducteur, Kyriacos Simopoulos, transfère dans la langue grecque la philosophie de Beauvoir en confirmant ses propres idées sur les problèmes débattus par celle-ci : « S'il a entrepris la tâche ardue de transférer *Le Deuxième Sexe* dans notre langue ce n'est pas uniquement pour des raisons lucratives. Féministe convaincu, […] il trouvait dans cette œuvre la confirmation de ses propres idées[1]. » En 1967, « au lendemain du coup d'État du 21 avril […] et de l'instauration du régime militaire, le pays fut proclamée en état de siège et tous les imprimés étaient censurés »[2]. *Le Deuxième Sexe* figure parmi « les lectures subversives » en 1971. Pourtant, bien que le régime se soit durci suite aux révoltes étudiantes, le livre de Beauvoir est réimprimé une année plus tard. L'essai philosophique est de nouveau publié en 1975, quoique les mouvements féministes grecs soient alors en déclin. La décennie inaugurée par la chute des colonels, en juillet 1974, suivie de l'instauration du régime républicain amène la traduction de l'œuvre entière de Simone de Beauvoir.

En 1976 est créée un Mouvement pour la Libération des Femmes. La législation de l'avortement est réclamée ; en 1983, selon le modèle français du *Manifeste des 343*, des femmes grecques déclarent s'être fait avorter dans la *Proclamation* pour l'Avortement – la contraception – la sexualité.

Ce que nous pouvons dire en guise de conclusion et pour expliquer les traductions grecques et l'adaptation des idées de Beauvoir est que ce transfert culturel a été choisi pour démontrer la véridicité de l'idéologie féministe et appuyer les mouvements sociaux grecs. Comme l'explique Marie-Françoise Cachin dans son analyse sur le processus de traduction en anglais, à l'époque victorienne, de plusieurs auteurs (*Homère, Eschyle, Sophocle, Aristophane, Horace, Virgile, Catulle, Apulée, Lucain, Dante, Cervantès, etc.*),

> d'autres raisons, qui ne sont pas le fait du traducteur président le plus souvent aux choix effectués. Quelle que soit l'époque ou le pays, le transfert culturel par la traduction est facilité par le contexte dans lequel il se fait, à savoir s'il correspond aux préoccupations du pays d'accueil, aux mouvements culturels et artistiques du moment, à l'histoire des idées, aux courants littéraires, voire aux modes […], à l'horizon d'attente du lecteur.

[1] *Ibidem*, p. 319.
[2] *Ibidem*, p. 320.

> La culture étrangère peut alors renforcer et confirmer la culture locale, ou encore la renouveler et la faire progresser[1].

2.6. Les contraintes politiques en Roumanie

Dans la majorité des pays de l'Europe de l'Est, pays communistes en 1949, tel que la Russie, la Bulgarie, la Roumanie, *Le Deuxième Sexe* a été interdit par la censure. Le livre n'a été publié qu'après la chute du mur : en Bulgarie en 1996, en Russie en 1997 et en Roumanie en 1998. Avant 1989, le livre ne faisait pas sens dans des pays dans lesquels « l'égalité » entre les hommes et les femmes était une « évidence » (salaire égal et travail de valeur égale). Après 1989, le féminisme, n'étant pas bien compris, est rejeté. *Le Deuxième Sexe* est introduit dans les programmes universitaires, mais seulement pour rendre à César ce qui est à César, on ne s'appuie pas trop sur le livre de Beauvoir pour parler du féminisme ou des études de genre, en Roumanie du moins.

Le peu d'informations que nous avons sur l'histoire du *Deuxième Sexe* en Roumanie indique que « le régime communiste l'a expédié dans le fond secret des bibliothèques[2] » (voici à l'œuvre les contraintes politiques). Nous trouvons la même idée chez Eric Levéel, chercheur qui travaille sur l'œuvre et la vie de Beauvoir et qui a publié dans une revue culturelle bimensuelle roumaine un article sur *Le Deuxième Sexe* :

> la Roumanie d'après 1947 n'a pas autorisé la publication de l'essai. Il n'était accessible qu'aux rares privilégiés qui avaient des permis spéciaux d'accès au fonds secret de la Bibliothèque de l'Académie Roumaine de Bucarest. Nous pouvons facilement nous imaginer que, grâce à la francophilie roumaine des cercles intellectuels, des copies de « contrebande » circulaient probablement, comme dans le cas de la plupart des œuvres interdites dans l'ancien Bloc de l'Est[3].

---

[1] Cachin, Marie-Françoise, « Passeurs de culture européenne : les traducteurs anglais à l'époque victorienne ». Dans *Passeurs culturels dans le monde des media et de l'édition en Europe (XIX^e^ et XX^e^ siècles), op. cit.,* éd. citée, pp. 26-27.

[2] Beauvoir, Simone de, *Al doilea sex*, traduit par Diana Bolcu et Delia Verdeş, préfacé par Delia Verdeş, Bucureşti, Editura Univers, 1998, p. 5.

[3] Levéel, Eric, *« Al doilea sex* după şaizeci de ani. O perspectivă românească », *Revista Verso*, n° 73/2009, Cluj-Napoca, p. 14 : "România de după 1947 nu a autorizat publicarea eseului. Nu era accesibil decât unor rari privilegiați care aveau permise speciale la fondul secret al Bibliotecii Academiei Române din Bucureşti. Putem cu ușurință să ne imaginăm că datorită francofiliei române din cercurile intelectuale, copii de « contrabandă » circulau probabil, cum s-a întâmplat cu majoritatea a lucrărilor interzise în vechiul Bloc de Est".

Pourtant, nous ne trouvons pas ces informations dans le livre répertoriant les œuvres censurées entre 1945 et 1989 en Roumanie, celles mises au « fonds secret » des bibliothèques. Cet ouvrage, *La Pensée interdite. Ecrits censurés. Roumanie 1945-1989*[1], comprend des recherches faites au sein de la Bibliothèque Nationale, de la Bibliothèque Centrale d'État (Bibliothèque Centrale Universitaire aujourd'hui) et de la Bibliothèque de l'Académie Roumaine. Après avoir fait nos propres recherches dans les bibliothèques de Bucarest, nous avons constaté que *Le Deuxième Sexe* en français n'existait qu'à la Bibliothèque de l'Académie Roumaine et à la Bibliothèque Nationale, mais pas à la Bibliothèque Centrale Universitaire ni à la Bibliothèque Métropolitaine, ces quatre bibliothèques étant les plus importantes de la ville.

A la Bibliothèque Métropolitaine la réponse a été ferme : si le livre n'est pas dans le catalogue en ligne, cela signifie qu'il n'a jamais existé dans cette bibliothèque. Ce qui nous a paru étrange car d'autres œuvres du même auteur existent en français[2].

A la Bibliothèque Centrale Universitaire, nous avons eu le même accueil au début, mais après avoir insisté, une réponse vague nous a été donnée : le livre aurait existé dans la bibliothèque, dans le fonds secret qui a brulé lors de la Révolution roumaine de 1989. Nous avons demandé sans succès un numéro d'enregistrement du livre, nous ne pouvons donc pas considérer cette information comme exacte, n'en ayant aucune preuve. Dans cette bibliothèque nous avons constaté que se trouve une grande partie des livres de Beauvoir[3].

La Bibliothèque Nationale a emménagé dans de nouveaux. Dans le catalogue en ligne le livre n'existe pas, et dans les fichiers imprimés nous n'avons pas trouvé de détails concernant l'acquisition du *Deuxième Sexe*. Seul le tome deux de l'édition de Gallimard de 1969 et l'édition complète de 1989 y ont été trouvés.

Ce n'est qu'à la Bibliothèque de l'Académie Roumaine que nous avons trouvé les détails recherchés, grâce au concours du chef intérimaire du Service Echange International, Expédition, Prêt International, Madame

---

[1] Caravia, Paul, *Gândirea interzisă. Scrieri cenzurate. România 1945-1989*, Bucureşti, Editura Enciclopedică, 2000.

[2] *Les Bouches inutiles, La Femme rompue, La Force de l'âge, L'Invitée, Les Mandarins, Le Sang des autres, Tous les hommes sont mortels.*

[3] *Les Belles Images, La Cérémonie des adieux, L'Existentialisme et la Sagesse des nations, La Force de l'âge, L'Invitée, La Femme rompue, La Force des choses, Les Mandarins, Mémoires d'une jeune fille rangée, Pour une morale de l'ambigüité, Quand prime le spirituel, Le Sang des autres, Tout compte fait, La Vieillesse.*

Maria Răfăilă. Celle-ci nous a raconté qu'avant la chute de Ceauşescu il existait deux fonds particuliers : « le fonds Enfer » et « le fonds spécial » surnommé aussi « fonds secret ». Dans le fonds Enfer se trouvaient des manuscrits, des éditions rares, des livres illustrés (comme par exemple *L'Amant de Lady Chatterley*). Par contre, dans le « fonds secret », il existait des livres qui n'étaient pas cachés (nous les trouvons dans le fichier imprimé de la bibliothèque), qui étaient officiellement censurés, mais qui étaient accessibles aux seuls employés de certaines institutions, employés qui avaient « le discernement » d'interpréter « correctement » l'information.

Dans ce fonds, nous trouvons trois livres de Beauvoir : *Le Deuxième Sexe*, *Pour une morale de l'ambigüité* et *La Force de l'âge*. *Le Deuxième Sexe* est l'édition Gallimard de 1971 (achevé d'imprimer de 1970), enregistré sous le numéro du fonds spécial 125/971. Sous la couverture, la lettre S (de « spécial ») indique la classification du livre. Les détails qui se trouvent à l'intérieur nous révèlent qu'il s'agit d'une commande passée par l'Académie Roumaine (commande numéro 3160/c/140, facture 72774/71) dans un moment de permissivité accrue de la part de la censure. *Pour une morale de l'ambigüité* est l'édition Gallimard d'octobre 1961. Sur ce livre nous trouvons deux lettres, S et R. R est généralement la première classification qui signifie « réserve » (on ne sait pas encore où classer l'ouvrage) et qui peut se transformer par la suite en S, « spécial ». Ce livre est entré dans la bibliothèque en 1964 (sous le numéro du fonds spécial S.7/1964, dépôt légal en France DL 16-2-1962-00307C). Enfin, *La Force de l'âge*, imprimé en 1960, entre dans la bibliothèque comme réserve étant ensuite classé dans la catégorie dite spéciale. Il s'agit de nouveau d'une commande (commande 8049, RC 127/1961). Le reste des livres de Beauvoir est entré dans la bibliothèque sans aucune classification[1].

Avant la chute de Ceauşescu, les maisons d'édition n'ont eu le droit de traduire que trois récits autobiographiques et un roman : *Mémoires d'une jeune fille rangée* (en 1965, retraduit en 1991 et 2011), *Une mort très douce* (en 1972), *Les Belles Images* (en 1973, réédité en 2005) et *Tous les hommes sont mortels* (en 1976, réédité en 2008). Après 1989, de nouvelles traductions sont parues dans les librairies : les romans *L'Invitée* et *Le Sang des autres* (en 1994), les récits autobiographiques *La Force de l'âge* et *Mémoires d'une jeune fille rangée*, enfin l'essai philosophique *Le Deuxième Sexe* (en 1998).

L'essai a été traduit pour la première fois en roumain en 1998, traduction qui a été rééditée deux fois, en 2004 et 2006. De ce que Diana

---

[1] *L'Existentialisme et la Sagesse des nations, La Force des choses, Une mort très douce, Privilèges, Les Belles Images, La Femme rompue, Le Sang des autres, Tous les hommes sont mortels, L'Amérique au jour le jour, La Vieillesse.*

Crupenschi, directeur éditorial de la maison d'édition Univers, raconte par courrier à Eric Levéel, Gallimard a accordé le droit de traduction du livre de Beauvoir aux Éditions Univers en 1996. Delia Verdeş a commencé la traduction du livre, mais l'a abandonnée à la fin du deuxième chapitre du tome 1. Diana Crupenschi a continué la traduction et l'a publiée en 1998 en deux tomes. Cette traduction a été réalisée en quatre mois (délai qui, pour un travail correct, est trop court selon nous). Diana Crupenschi reconnaît le besoin d'une nouvelle édition, avec une nouvelle préface (la première a été réalisée par Delia Verdeş) et une « révision attentive ». Elle n'a pas répondu aux questions que nous lui avons envoyées par courrier en l'été 2011. En cherchant des réactions à la publication du livre, nous n'avons rien trouvé dans la presse ni sur Internet.

Ni avant, ni après la chute de Ceauşescu, Simone de Beauvoir n'a été considérée comme un écrivain ou un philosophe important en Roumanie. Le *Dictionnaire des écrivains français* de 1978[1] ne la mentionne pas dans la première partie, qui contient 111 écrivains importants (dans laquelle nous trouvons Sartre et Camus), mais seulement dans la deuxième partie recensant plus de 700 écrivains *(Supplementum)*, dans laquelle nous ne trouvons qu'une énumération de quelques-unes de ses œuvres. On voit donc que, pour des raisons d'abord politiques, notamment sous le régime communiste, puis culturelles, à l'heure actuelle, l'essai de Simone de Beauvoir n'a pas eu beaucoup d'échos en Roumanie, du moins visibles dans les media.

Les acteurs impliqués et l'interaction entre eux dans la diffusion, la traduction, la réception, la transformation du livre de Simone de Beauvoir, dans des contextes spatio-temporels différents, pour des raisons économiques, politiques ou culturelles, transforment *Le Deuxième Sexe* qui devient un autre produit culturel et qui transforme la mentalité des gens, non pas par lui-même, mais par sa « traduction », par les controverses qu'il entraîne et par le mode d'appropriation des acteurs et du public spécialisé. Il en est de même pour les controverses autour d'œuvres qui devancent leur temps et modifient la perception sur l'art. Par exemple, à la Renaissance, nous rencontrons la beauté de la femme nue comme forme de l'art dans la figure de la *Vénus d'Urbino* de Titien. Dans la période impressionniste nous la trouvons transposée dans la figure d'*Olympia* d'Édouard Manet, pas comme symbole, mais comme sujet de l'art. Dans la période postimpressioniste, *Une moderne Olympia* change de nouveau la perspective sur l'art, Paul Cézanne

[1] Coordinateur Angela Ion, auteurs : Angela Ion, Irina Bădescu, Savin Bratu, Ion Brăescu, Elena Brăteanu, Al. Dimitriu-Pauşeşti, Zoe Dumitrescu-Buşulenga, Irina Eliade, Irina Mavrodin, Silvia Pandelescu, Marcel Petrişor, *Scriitori francezi: mic dicţionar* (*Ecrivains français : petit dictionnaire*), Bucureşti, Editura Ştiinţifică şi Enciclopedică, 1978.

s'appropriant de manière transgressive la peinture de Manet et donnant une nouvelle interprétation au sujet *Olympia* et une nouvelle opinion concernant l'acte créateur. Le peintre devient lui-même spectateur et la beauté doit être créée et jugée par son public spécialisé. C'est ce qui se passe avec *Le Deuxième Sexe*.

3. Les nouvelles représentations de Simone de Beauvoir

> *Oh, Nelson ! je serai gentille, je serai sage, vous verrez, je laverai le plancher, cuisinerai tous les repas, j'écrirai votre livre en même temps que le mien, je ferai l'amour avec vous dix fois par nuit et autant dans la journée, même si ça doit légèrement me fatiguer.*
> (Simone de Beauvoir, *Lettres à Nelson Algren*, 1950)

Après 1970, Simone de Beauvoir lutte aux côtés des femmes en renonçant à l'idée de lutte individuelle dont elle parlait à la parution du *Deuxième Sexe*. Avant, on parlait de l'auteur du *Deuxième Sexe* et de la compagne de Sartre, à partir des années 1970, nous parlons aussi de la militante féministe Simone de Beauvoir. Il faut attendre plus d'une décennie encore pour pouvoir parler de Beauvoir en tant que philosophe indépendante ou de source de pensée philosophique pour Sartre.

Trois ans avant sa mort, Beauvoir publie les *Lettres au Castor*. C'est à ce moment précis qu'une partie des féministes changent d'opinion sur Beauvoir. Après sa mort, une fois d'autres lettres publiées, nous avons affaire à un renversement total de l'image de celle-ci. Quelles sont les représentations de Beauvoir au moment de sa mort ? Ingrid Galster constate qu'en 1986, les articles nécrologiques[1] exposent quatre dimensions de Beauvoir :

> pour les Français, elle était alors avant tout l'auteur du *Deuxième Sexe*[2], ensuite la compagne de Sartre, puis une intellectuelle de gauche et enfin un écrivain. Certes, elle était considérée d'abord en tant que féministe, mais

[1] Galster enregistre 50 articles nécrologiques. Les plus importants revues et journaux sont représentés : *Le Figaro, L'Humanité, Libération, La Croix, Le Nouvel Observateur, Paris-Match, Elle,* etc.

[2] En 2007, Galster parle de « pionnière du féminisme », pas de l' « auteur du *Deuxième sexe* ».

> son œuvre narrative, avant tout les trois tomes de son autobiographie […] a eu un grand impact en France et ailleurs[1].

En 2004, Chaperon fait une liste plus longue qui englobe plusieurs domaines. Selon elle, Simone de Beauvoir n'est pas seulement connue pour son compagnonnage avec Sartre et son engagement féministe, elle est aussi connue comme « agrégée, professeure, philosophe, romancière, mémorialiste, essayiste, polémiste, pétitionnaire, radicale et libertaire, voir gauchiste, voyageuse infatigable, etc.[2] ». Beauvoir est l'intellectuelle qui domine plusieurs champs et domaines.

Dans notre premier chapitre nous avons parlé d'une femme « os surnuméraire », d'une « femelle » dépendante de l'homme, du mâle. Simone de Beauvoir est celle qui a eu comme projet de changer cette représentation, d'échapper aux constructions sociales, de gagner son indépendance dans un monde gouverné par les hommes et de redonner cette indépendance aux autres femmes, d'aider ces femmes à sortir de leur condition de corps-objet, de machine reproductrice, de *Deuxième Sexe*. Beauvoir « a été pour tant de femmes synonyme de liberté[3] ». Elle a été mal comprise par une grande partie des féministes et critiquée par plusieurs chercheures pour ses thèses. Pourtant, l'apport de Beauvoir est inestimable. En arrachant les totems, les mythes sur les femmes, elle leur redonne la liberté. C'est le plus important apport. Comme Badinter elle-même le rappelle, au moment où Beauvoir écrit *Le Deuxième Sexe*

> Des femmes qui incarnent la liberté il en existe peu et c'est bien Simone de Beauvoir qui a ouvert la cage, la porte de cette prison dans laquelle étaient enfermées les femmes de l'après-guerre et, d'une certaine façon, celles de ma génération, encore prisonnières des schémas naturalistes. Nous nous sentions condamnées à une vie tracée d'avance : mère, épouse, ménagère. En nous expliquant que nous n'étions pas définies par notre déterminisme biologique, la philosophe déchirait le voile[4].

---

[1] Galster, Ingrid, « Les Trois vies de Simone de Beauvoir », entretien, *L'Histoire*, n° 327, janvier 2008, p 8.

[2] Chaperon, Sylvie, « Beauvoir à la croisée de l'histoire des femmes et des intellectuels ». Dans Racine, Nicole ; Trebitsch, Michel (sous dir.), *Intellectuelles. Du genre en histoire des intellectuels*, Paris/Bruxelles, IHTP-CNRS/Complexe, coll. « Histoire du temps présent », 2004, pp. 115-133.

[3] Savigneau, Josyane, « L'Aventure d'être soi ». Dans *Simone de Beauvoir. Une femme libre*, *Le Monde*, hors-série, mars 2011, p. 7.

[4] Badinter, Élisabeth, Dossier « Simone de Beauvoir, la passion de la liberté », *Le Magazine littéraire*, n° 471, janvier 2008, p. 54.

Cette image de propagatrice de la liberté est critiquée par une partie des féministes, des chercheures, des chroniqueurs, des journalistes après la publication des *Lettres au Castor* et des *Lettres à Sartre*. Les *Lettres à Nelson Algren* ajoutent de la force aux affirmations qui font de Beauvoir une femme qui obéit de son bon gré à Sartre et à Algren. L'idole tombe de son piédestal[1] à cause de jeux entre Beauvoir et son amant transatlantique : « Oh, Nelson ! je serai gentille, je serai sage, vous verrez, je laverai le plancher, cuisinerai tous les repas, j'écrirai votre livre en même temps que le mien, je ferai l'amour avec vous dix fois par nuit et autant dans la journée, même si ça doit légèrement me fatiguer[2]. »

Ces lettres détruisent aussi l'image du couple émancipé de Sartre et de Beauvoir. Si *Les Lettres au Castor* créent pour certains l'image d'un Sartre machiste (« L'impérialisme secret de Sartre, l'attitude machiste qu'on pensait avoir découvert démolit chez beaucoup l'image du couple émancipé que Sartre et Beauvoir avaient représentée pour plusieurs générations[3] »), les *Lettres à Sartre* créent la même image mais cette fois-ci l'image d'une Beauvoir « machiste et mesquine[4] » (le turban de Beauvoir est « signe de caste », « emblème royal et despotique », « déguisement ou drapeau d'une féminité dont manifestement elle doute » ; Beauvoir veut « jouer toujours le rôle d'homme[5] »). D'autres reproches sont rappelées par Sylvie Chaperon en 1999 : l'indifférence politique de Beauvoir pendant la guerre, ses relations « contingentes », l'absence de conduite féministe dans la relation avec Sartre[6]. Nous ajoutons, en lisant le chapitre de Galster sur la réception des écrits posthumes dans la presse parisienne, « Une femme machiste et mesquine », d'autres représentations : les relations amoureuses avec les femmes, les trios amoureux du couple avec Olga Kosakiewics ou Nathalie

---

[1] Chaperon, Sylvie, « "Le Deuxième Sexe" en héritage », art. cit., rev. cit. : « Trop longtemps adulée, Simone de Beauvoir descend d'un piédestal qu'elle n'a jamais souhaité. Restent cependant une femme et une œuvre qui ont su, privilège rare chez les écrivains, incarner les rêves et les désirs de plusieurs générations. A ce titre, *Le Deuxième Sexe* et son auteure deviennent des objets d'interrogations de plus en plus scientifiques. »

[2] Beauvoir, Simone de, *Lettres à Nelson Algren, op. cit.*, éd. citée, p. 345.

[3] Anonyme, « Lettres du Castor à Monsieur Sartre », *Elle*, 19 février 1990. Dans Galster, Ingrid, *Beauvoir dans tous ses états, op. cit.*, éd. citée, p. 248.

[4] Alphant, Marianne, « L'Album de la mère Castor », *Libération*, 22 février 1990. Dans Galster, Ingrid, *Beauvoir dans tous ses états, op. cit.*, éd. citée, p. 252.

[5] *Ibidem*, p. 253.

[6] Chaperon, Sylvie, « "Le Deuxième Sexe" en héritage », art. cit., rev. cit., pp. 1-7.

Sorokine, l'« hostilité crispée à l'égard de la femme et du corps de l'autre femme[1/2] ».

En revanche, certains chroniqueurs voient dans les lettres citées plus haut la preuve d'une vraie liberté de Beauvoir. Nous donnons un seul exemple, cité par Galster : « la quintessence des lettres de Beauvoir à Sartre : "un bel amour et le magnifique exercice d'une vraie liberté[3]". Selon elle, ces documents démentent l'image d'un Sartre "machiste déguisé" et d'une Beauvoir qui aurait "emmerdé Sartre toute sa vie"[4] ». Apparemment, les mêmes fragments étudiés apportent d'autres révélations. Les amours de Beauvoir sont un sujet débattu par les journalistes et les féministes. Caroline Fourest attire en 2011 l'attention sur ces amours, qui ont pour conséquence finale que Simone de Beauvoir apparaît nue en couverture du *Nouvel Observateur*, et sur l'inégalité des femmes devant les hommes :

> De la vie de Beauvoir je retiens une leçon, fort précieuse. Si tu es une femme libre et engagée, surtout choisis bien tes amants (ou tes amantes) pour ne pas finir nue et de dos en une du *Nouvel Observateur*. Comme une vulgaire pin-up d'*Entrevue*. Un graphiste a dû trouver cette photo plus « sexy » ou plus « vendeuse » qu'une photo de face et habillée. C'est donc elle qui illustre le combat de Beauvoir pour qu'on ne réduise pas les femmes à leurs corps. Tragique contresens. Mais si révélateur.
> Quand aurons-nous gagné ? Quand les fesses de Sartre illustreront un dossier consacré à la pensée[5].

Comme nous avons vu, les représentations de Beauvoir apportent de nouvelles disputes entre les féministes, les chercheurs et les chroniqueurs qui écrivent sur ce sujet. Ces représentations restent à peu près les mêmes que celles qui étaient apparues à la publication du *Deuxième Sexe*. Chaque fois qu'un évènement sur *Le Deuxième Sexe* ou sur Beauvoir est proposé (centenaire de sa naissance, cinquantenaire du *Deuxième Sexe*, etc.), les anciennes controverses redémarrent. Comme nous l'avons rappelé à plusieurs reprises, les controverses ne finiront jamais.

---

[1] Alphant, Marianne, « L'Album de la mère Castor », art. cit., rev. cit. Dans Galster, Ingrid, *Beauvoir dans tous ses états, op. cit.*, éd. citée, p. 252.

[2] Pour plusieurs représentations de Beauvoir, voir « Une femme machiste et mesquine ». Dans Galster, Ingrid, *Beauvoir dans tous ses états, op. cit.*, éd. citée, pp. 247-266.

[3] Savigneau, Josyane, « Cher petit vous autre », *Le Monde*, 23 février 1990.

[4] Galster, Ingrid, *Beauvoir dans tous ses états, op. cit.*, éd. citée, p. 257.

[5] Fourest, Caroline, « Les Fesses de Sartre ». Dans *Simone de Beauvoir. Une femme libre*, *Le Monde*, hors-série, mars 2011, p. 112.

Conclusion

Comme nous l'avons annoncé au début de la présente recherche, notre objectif a été de répondre à la question suivante : Que disent les controverses autour du *Deuxième Sexe* sur le monde social, politique et religieux dans lequel elles se développent, que disent-elles sur les représentations de la femme, comment les transforment-elles ? Pour atteindre notre but nous avons étudié quatre moments précis et quatre grandes périodes qui ont eu comme source, selon certaines féministes et chercheures, plusieurs thèmes abordés en 1949 par Simone de Beauvoir dans son essai. Ce sont des thèmes que Beauvoir traite dans son livre, des sujets brulants débattus pendant chaque période analysée, mais aussi des thèmes que les acteurs de l'époque associent aux idées de Beauvoir. De plus, ce sont des malentendus et des discussions ressortant de l'interprétation de son livre. Comme nous l'avons déjà fait voir, le livre même change de contenu dans des contextes culturels, politiques, religieux, féministes différents. *Le Deuxième Sexe*, comme toute grande œuvre, est utilisé comme arme de guerre dans des disputes personnelles ainsi que dans des querelles idéologiques. On cite Beauvoir chaque fois que l'on a besoin d'un allié, on transfère le *Deuxième Sexe* dans plusieurs espaces et temps pour en faire un argument de ses propres idées.

Ces controverses, qui tirent ou non leur origine de la pensée de Beauvoir, ont apporté de nouveaux droits aux femmes, ont créé de nouvelles représentations de la femme. Ce qu'il faut comprendre, c'est que les transformations du monde social ne viennent pas directement des thèses de Beauvoir, mais de ce que les intellectuels, les féministes, les politiciens en font. Ces derniers les transforment en arguments plus ou moins fondés qui leur servent dans les luttes sociales, politiques, intellectuelles, féministes, et ce sont ces dernières qui apportent des changements à la représentation des femmes, et pas seulement. Il n'est donc pas étonnant, après être passé par tant de filtres de lectures et d'interprétations diverses, parfois trop rapides et même erronées, que le livre et les idées de Beauvoir aient pu apparaître, aux yeux du public, sous de si nombreux avatars.

Le premier moment sélectionné a été celui du scandale de la parution du *Deuxième Sexe*, l'année 1949, avec l'enquête contre l'existentialisme et le surréalisme proposée dans *Le Figaro littéraire* par François Mauriac, les échos à cette enquête, la réception du livre de Beauvoir entre 1949 et 1951 par les intellectuels communistes, catholiques, par les féministes et d'autres intellectuels de l'époque, les projets « féministes » d'avant 1956 et l'influence des thèses de Beauvoir sur les féministes qui s'y impliquent. Le premier chapitre est le seul où nous avons pu parcourir toutes les étapes de la méthode de l'analyse socio-historique des controverses développée par la

revue *Mil neuf cent* en 2007 (pour ce chapitre nous nous sommes appuyé sur un recueil d'articles de plus de 300 pages) : premièrement adopter le point de vue du *public des pairs* sans intervenir et sans analyser les actions et les raisonnements des intellectuels qui réagissent à l'enquête de Mauriac et à la parution du livre de Beauvoir, laisser tous les acteurs impliqués s'exprimer, le passé dévoiler les décisions des acteurs à réagir contre l'existentialisme et *Le Deuxième Sexe*, le futur clarifier les controverses autour du livre de Beauvoir, les critiques et les chercheurs interpréter et justifier l'effet de « bombe » du *Deuxième Sexe* et, en dernier lieu seulement, offrir une interprétation du but de François Mauriac et de la raison pour laquelle les intellectuels ont réagi contre l'essai de Beauvoir. Ce que nous avons voulu démontrer en suivant ces étapes, c'est que l'opinion du *public des pairs* et la description des controverses qui ont lieu entre les intellectuels (communistes, catholiques, etc.) suffisent pour donner une juste idée du scandale du *Deuxième Sexe*. Pourtant, le contexte historique pèse fort, car il dévoile le fait que les controverses qui se sont déclenchées à la parution du livre de Beauvoir ne sont pas des exceptions, mais des évènements habituels, les thèmes des débats analysés étant fréquemment disputés à l'époque. Les réactions contre Beauvoir ne sont pas moins violentes que celles réservées à Sartre ou à d'autres intellectuels qui sortent de la norme de l'époque. Notre hypothèse est que l'enquête de Mauriac est un prétexte pour un essai de mise à mort, de dénigrement de Jean-Paul Sartre, de l'existentialisme et des intellectuels groupés autour de la revue *Les Temps modernes*. De plus, les réactions des autres intellectuels à la parution du livre de Beauvoir ont beaucoup à faire avec la personne de Sartre. Beauvoir ainsi que Sartre sont attaqués par la gauche comme par la droite. Les thèses « existentialistes » de Beauvoir, qui contredisent les valeurs prônées par les communistes et les catholiques, révoltent ces deux puissants adversaires. Beauvoir contredit dans son livre leurs idées en matière de croissance de la natalité et d'interdiction de l'avortement, ainsi que leurs opinions sur la moralité dans la culture et dans la vie. Nous avons terminé ce chapitre par les représentations de la femme de 1949 à 1955. Le premier chapitre est le plus dense parce que nous avons analysé en détail tous les thèmes qui sont repris dans les trois chapitres suivants. Les thèmes analysés par Beauvoir (la contraception, l'avortement, les constructions sociales, etc.), déjà objets de controverses à la parution du livre, déclenchent, tout au long des trois autres périodes analysées, de nouveaux débats. Nous pouvons voir que les controverses de 1949 ne finissent jamais, elles repartent constamment à des moments importants de l'histoire du féminisme. Dans ce chapitre il aurait été intéressant d'analyser les lettres envoyées à Mauriac et non publiées dans *Le Figaro littéraire*. Ces lettres n'existent pas dans le recueil d'Ingrid Galster. Nous envisageons de les retrouver et de les analyser dans une recherche future.

Le deuxième moment analysé est l'année 1956, avec la mise à l'Index par le Saint-Office de Rome du livre de Beauvoir. Notre hypothèse est que la mise à l'Index du *Deuxième Sexe* par le Vatican a beaucoup à faire avec les luttes pour le droit à l'accouchement sans douleur et à la contraception, avec les luttes pour le droit à l'avortement qui s'amplifient en 1956. Pour pouvoir arriver à cette hypothèse, nous avons analysé les thèses incriminées par le Vatican ainsi que celles critiquées par la société de 1956. Les quatre grands thèmes abordés par le Vatican correspondent à quatre projets qui commencent à avoir un certain succès à partir de 1956. Ces thèmes abordés par Beauvoir elle-même en 1949 sont les suivants : la maternité (avec les problèmes les plus graves tels que l'accouchement, l'avortement et la contraception), le mariage (avec la réforme du régime matrimonial, la conception de la famille, etc.), l'émancipation de la femme (égalité de droits avec les hommes, représentation politique, études sur la sexualité, sur la condition féminine) et le travail (qui est un critère émancipateur de la femme, mais nous le traitons à part en raison de son importance dans les années cinquante-soixante).

Dans cette deuxième partie nous avons retracé l'histoire du féminisme français d'avant 1970 et rappelé les changements concernant les représentations de la femme engendrés par les nouvelles controverses ainsi que par les évènements. Les moments les plus importants sont une nouvelle loi du régime matrimonial votée en 1965 et l'obtention du droit à la contraception en 1967. Pour ce chapitre, nous avons feuilleté une petite partie des journaux de l'époque, mais nous avons pour projet de les étudier tous dans une démarche future, afin de découvrir d'autres controverses qui pourraient être liées aux thèmes abordés par Simone de Beauvoir dans *Le Deuxième Sexe*. Nous voudrions élaborer un recueil de textes semblable à celui réalisé par Ingrid Galster et que nous avons utilisé dans le premier chapitre.

Le troisième moment sélectionné est l'année 1970 (*le '68 des femmes*) avec la création du Mouvement de libération des femmes, le militantisme de Beauvoir et les projets féministes d'avant 1999. Dans ce chapitre, nous avons analysé plusieurs sujets qui divisent les féministes et les chercheures : le moment de la création du mouvement, ses sources intellectuelles, la/les fondatrice(s) du MLF, l'influence du féminisme américain sur *Le Deuxième Sexe*, l'influence de l'essai de Beauvoir sur le féminisme français et américain, le *French Feminism*, la théorie du *gender*, les théories opposées à la philosophie de Beauvoir et les camps féministes qui revendiquent ces théories et l'engagement de Beauvoir dans les mouvements féministes. Ce chapitre est très important parce qu'il témoigne des raisons d'une réception particulière de la philosophie beauvoirienne en France et ailleurs et de l'image du féminisme français aux États-Unis. Les

droits les plus importants obtenus par les femmes dans cette période sont le droit à l'avortement voté en 1975 et le remboursement de l'I.V.G. par la Sécurité Sociale en 1982. D'autres projets lancés dans les années quatre-vingt-dix ne porteront leurs fruits qu'après 1999, comme par exemple la loi sur la parité votée en 2000.

Dans ce chapitre, nous avons analysé une très petite partie des recherches faites par les Américaines au sujet de l'influence du *Deuxième Sexe* dans leur pays, mais nous envisageons de développer ce sujet dans un projet futur où nous nous attaquerons aussi à l'étude du féminisme américain.

Notre dernier choix a été l'année 1999 avec la célébration du cinquantenaire du *Deuxième Sexe* qui témoigne des réactions des féministes (déception, désillusion, démythisation, appréciation, etc.) lors de la parution des publications *Lettres à Sartre*, *Journal de guerre* et *Lettres à Nelson Algren*. Un autre problème que nous avons analysé est celui des mauvaises traductions du *Deuxième Sexe* et de la censure à la publication ou à la diffusion en général. Nous avons retenu les cas controversés des États-Unis, de l'Espagne, du Japon, de la Grèce, tout en y ajoutant des informations sur la Roumanie. L'analyse des traductions et de l'interprétation du livre de Beauvoir à l'étranger nous a paru très importante en raison du fait que la réception du *Deuxième Sexe* a beaucoup dépendu des projets des traducteurs et des passeurs culturels qui se sont impliqués dans la transmission de l'essai de Beauvoir. La dépendance et l'indépendance de la philosophie beauvoirienne par rapport à celle de Sartre a été un autre sujet que nous avons abordé dans ce chapitre, car plusieurs nouvelles pistes exposent l'image d'une Simone de Beauvoir en philosophe autonome. Nous avons terminé notre recherche avec les représentations de la femme Beauvoir, et c'est là l'un des derniers problèmes discutés.

Ce que nous aurions pu ajouter à ce chapitre, c'est une analyse des biographies de Beauvoir réalisées par ses biographes américains, afin de voir l'influence qu'ils ont eu sur les études beauvoiriennes aux États-Unis et dans d'autres pays. Michel Winock conseille la lecture de plusieurs ouvrages sur Beauvoir, en mettant néanmoins en garde, concernant la biographie réalisée par Deirdre Bair : « Avec précaution : D. Bair, *Simone de Beauvoir*, Fayard, 1991[1]. »

Comme nous avons pu le constater en analysant les controverses qui se sont développées autour du *Deuxième Sexe*, les représentations des femmes changent peu à peu au fil du temps. Dans les années 1950, la femme est vue comme : « un os surnuméraire » (elle est dépendante de l'homme), une inconnue (sa notoriété peut être assurée par un homme), un sexe (elle a

[1] Winock, Michel, *Le Siècle des intellectuels, op. cit.*, éd. citée, p. 549.

une fonction reproductrice, elle est une femelle, une matrice, un ovaire), une mère (elle doit élever des enfants), une épouse (elle doit cuisiner, répondre aux besoins de l'homme, être morale, soumise, réservée), inférieure à l'homme sur plusieurs points (elle n'est pas égale à l'homme ni d'un point de vue intellectuel, ni professionnel, elle n'est pas un être humain à part entière), une femme-objet (associée à l'immanence, elle est limitée « aux idées désincarnées »). Si elle échappe à ces représentations, elle est vue comme une femme qui se mêle aux affaires des hommes (la philosophie, l'analyse d'un thème tel que la sexualité sont réservées aux hommes). Ces représentations entrent en contradiction avec l'image de la femme que Simone de Beauvoir veut propager : l'image d'une femme indépendante économiquement et sexuellement, s'affirmant et se transcendant, se construisant comme sujet, échappant à la condition d'objet. L'image présentée par Beauvoir est critiquée par une grande partie de ses contemporains, qui donnent plusieurs arguments contre la philosophie de Beauvoir. Selon certaines opinions, la femme est libre, elle n'est pas dépendante de l'homme dans le sens où les deux font une unité, il n'existe pas un premier ou un deuxième sexe. Pourtant, tous deux semblent avoir leurs attributions, l'homme a des attributions d'ordre spirituel, la femme a plutôt des attributions matérielles. Le fait que la femme a une fonction maternelle, ne signifie pas, pour certains intellectuels, qu'elle a une fonction biologique et passive, car elle contribue à élever ses enfants. Pour les protestantes par exemple, le malheur de la femme ne vient pas d'un statut social et économique asservissant de la femme, mais de la compréhension erronée de la maternité et du mariage, du déni de la différence des sexes et de l'idée de l'oppression. Les valeurs dont parle Beauvoir sont des non-valeurs pour une grande partie des intellectuels de l'époque. Le conseil que Simone de Beauvoir donne aux femmes dans les années 1950 est de changer leur avenir, car la femme est à la mesure de sa réussite. Elle peut s'évader des constructions sociales.

Ce qui change dans la deuxième partie de la décennie est le fait que les femmes se mettent en marche sur la voie de l'indépendance, aidées en cela par des médecins résistants, par des communistes et des catholiques qui s'éloignent de la direction de pensée du parti ou de l'Eglise, par des associations de femmes aussi.

Dans les années 1960, les femmes deviennent un peu plus libres. Les conséquences directes sont les suivantes : le nombre de naissances illégitimes et de divorces augmente, la nuptialité baisse, le nombre des femmes chefs de famille se multiplie. Un grand nombre de femmes se mettent à travailler et à gagner leur vie. Pourtant, cela signifie que leurs responsabilités doublent : elles vont au travail et continuent à travailler une fois rentrées à la maison. La femme qui travaille commence à être préférée à

la femme au foyer. Concernant l'éducation, les filles reçues au baccalauréat sont plus nombreuses que les garçons : 14,3 % contre 13,4 %, pour les élèves nés en 1945. Les femmes osent réclamer leurs droits : l'égalité dans la sexualité et dans l'amour, le droit à être traitées en tant que sujets, à être reconnues aptes et égales à l'homme sur le plan intellectuel et politique, la possibilité de pouvoir cumuler vie personnelle, vie familiale et vie professionnelle, le droit à l'accouchement sans douleurs, le choix de la contraception, la réforme du régime matrimonial, des droits égaux au travail, le droit à l'avortement libre, etc. La femme n'est plus un objet, ou même un corps-objet, à partir du moment où elle apprend à maitriser son corps. En l'occurrence, elle obtient le droit à le maitriser puisqu'elle obtient le droit à la contraception et reçoit une éducation sexuelle.

Dans les années soixante-dix, les femmes se détachent de l'opinion des hommes et commencent à agir seules dans leur projet de libération. Pendant les réunions du MLF au début, ensuite dans des livres publiés au sujet des femmes et dans les média, les femmes parlent de la libre disposition du corps, de la sexualité féminine, de l'avortement, de la domination masculine, de la relation de couple, du problème des femmes battues, du sexisme et d'autres sujets qui étaient tabous avant 1960. Une grande partie des thèmes ont été discutés avant, mais c'est seulement après 1968 que les femmes descendent en grand nombre dans la rue, crient fort, se coalisent pour imposer leur point de vue, sont enfin écoutées et soutenues dans leurs projets. La révolution sexuelle se produit, la femme peut enfin sentir le plaisir sexuel en se libérant de la peur (grossesse, maladies, etc.) et de la honte (d'être associée à une femme de mauvaises mœurs, etc.). A partir des années soixante-dix, les femmes sont enfin libres de décider de leur avenir. Nous avons pu observer que plusieurs représentations ont changé : l'image de la femme comme construction sociale, la femme faible, fragile, la femme inférieure, la femme associée à l'immanence, la femme reproductrice, etc.

Les représentations de la femme ont beaucoup changé ces cinquante dernières années. Ces changements ce sont opérés à plusieurs niveaux. Il y a eu des avancées et des reculs, il n'y a pas eu une évolution continue, leur résultat étant influencé par des luttes de pouvoir et par des clivages générationnels. Certains stéréotypes circulent toujours. Au niveau économique, le travail des femmes est de mieux en mieux apprécié et rémunéré, après avoir été très critiqué, les compétences des femmes mieux mises en valeur après avoir été sous-estimées. Les femmes ont aujourd'hui à peu près les mêmes chances de progression que les hommes, elles ont même accès aux plus hautes sphères directoriales du public et du privé, quoiqu'en nombre encore assez limité ». Pouvons-nous affirmer qu'elles deviennent alors, elles aussi, une force économique ? Peut-être. Pourtant, en période de crise, selon

les études, elles sont les premières licenciées. Au niveau politique, nous pouvons constater que les femmes ont été soutenues par les leaders politiques au moment des campagnes électorales, mais très peu d'entre elles ont obtenu des fonctions politiques. Les femmes sont-elles aussi un pouvoir politique ? Cela dépend du pays. En France, la parité gouvernementale a été obtenue il y a très peu de temps. Le gouvernement de Jean-Marc Ayrault proposé au début du mois de mai 2012 compte dix-sept femmes sur trente-quatre ministres.

Des changements se produisent à tous les niveaux de la vie sociale : au niveau de la santé, des soins médicaux, de la qualité de la vie, de l'éducation, etc. De nouvelles associations féministes ont été fondées, et les femmes ainsi que les hommes s'impliquent dans des mouvements et manifestations féministes. De plus, les femmes ont aujourd'hui, en France, le même droit à l'éducation. Elles sont associées, elles aussi, aux activités intellectuelles. On a introduit dans les universités des séminaires sur le féminisme, on organise des colloques et des conférences au sujet des préoccupations féministes. Le rôle du féminisme devient important. Les rapports entre les hommes et les femmes changent. La violence contre les femmes baisse et les droits de l'homme prennent en compte la discrimination des femmes. Au niveau théorique tout au moins les choses sont réglées. La législation change, les femmes obtiennent le droit à la contraception libre et à l'avortement, la maternité est un libre choix.

Pourtant, certaines idées ne disparaissent pas comme ça, par simple volonté du législateur, et tout le monde n'a pas adopté cette nouvelle vision de la femme. Nous nous référons au fait que, selon une partie de nos contemporains, les femmes ont toujours eu les mêmes droits que les hommes et, de plus, moins de responsabilités. Nous pouvons encore aujourd'hui percevoir un discours réticent au sujet de l'égalité entre les hommes et les femmes, provenant tant d'une partie de la gente masculine que, parfois, de la gente féminine, les justifications en étant, le plus souvent, religieuses. Il y a de ce fait une contradiction significative entre les lois et la réalité. Les controverses ne sont pas finies, il y a encore beaucoup de choses à résoudre avant de déclarer que les femmes sont égales aux hommes. Une grande partie des thèses de Beauvoir sont malheureusement toujours d'actualité.

Liste des sigles

ASD – accouchement sans douleur
BNF – Bibliothèque Nationale de France
CFDT – Confédération française démocratique du travail
CFTC – Confédération Française des Travailleurs Chrétiens
CFTC – Confédération Française des Travailleurs Chrétiens
CGT – Confédération générale du travail
CLAF –Comité de liaison des associations féminines
CNE – Comité national des écrivains
FLN – Front de libération nationale
FMA – Féminin Masculin Avenir
IVG – Interruption volontaire de grossesse
JEC –Jeunesse Étudiante Chrétienne
LFACF – Ligue féminine d'action catholique française
LFDF – Ligue française pour le droit des femmes
MDF – Mouvement démocratique féminin
MFC – Mouvement familial catholique
MLF – Mouvement de libération des femmes
MRP – Mouvement républicain populaire
NNRF – Nouvelle Nouvelle Revue française
NRF – Nouvelle Revue française
OTAN – Organisation du Traité de l'Atlantique Nord
PCF – Parti communiste français
PCUS – Parti communiste de l'Union soviétique
PSU – Parti socialiste unifié
PRL – Parti réformateur libéral
SFIO – Section française de l'Internationale ouvrière
STO – Service du Travail Obligatoire
UDR – Union des démocrates pour la République
UFCS – Union féminine civique et sociale
UFF – Union des femmes françaises
UFSF – Union française pour le suffrage des femmes
UNESCO – Organisation des Nations Unies pour l'éducation, la science et la culture
UNF – Union nationale de femmes

Bibliographie

Corpus de textes

Œuvres, préfaces, articles de Simone de Beauvoir

Beauvoir, Simone de, *Le Deuxième Sexe*, [1949], Paris, Éditions Gallimard, coll. « Folio/Essais », 1976, republié en 2009, tome 1.

Le Deuxième Sexe, [1949], Paris, Éditions Gallimard, coll. « Folio/Essais », 1976, republié en 2009, tome 2.

The Second Sex, traduit par H. M. Parshley, [1953], New York, Harmondsworth : Penguin, 1986.

The Second Sex, traduit par Constance Barde et Sheila Malovany-Chevallier, London, Jonathan Cape, 2009.

Al doilea sex, traduit par Diana Bolcu et Delia Verdeş, Bucureşti, Editura Univers, 1998.

La Force des choses, Paris, Éditions Gallimard, coll. « Blanche », 1963.

Préface. Dans Lagroua Weill-Hallé, Marie-Andrée, *Le « Planning » familial*, Paris, Librairie Maloine, 1959.

Préface. Dans Lagroua Weill-Hallé, Marie-Andrée, *La Grand'peur d'aimer. Journal d'une femme médecin*, Paris, Éditions Julliard, 1960.

Préface. Dans Halimi, Gisèle, *Djamila Boupacha*, Paris, Édtitions Gallimard, coll. « Blanche », 1961.

« Avortement : une loi en procès. L'affaire Bobigny », *Choisir*, Paris, Éditions Gallimard, 1973. Dans Francis, Claude ; Gontier, Fernande, *Les Écrits de Simone de Beauvoir. La Vie - L'Écriture. Textes inédits et retrouvés*, Éditions Gallimard, coll. « Blanche », 1979, pp. 505-509.

Préface. Dans *Chroniques d'une imposture. Du Mouvement de libération des femmes à une marque commerciale*, Paris, Association Mouvement pour les Luttes Féministes, 1981.

Lettres à Sartre, tome I : 1930-1939, édition présentée, établie et annotée par Sylvie Le Bon de Beauvoir, Paris, Éditions Gallimard, coll. « Blanche », 1990.

Lettres à Sartre, tome II, 1940-1963, édition présentée, établie et annotée par Sylvie Le Bon de Beauvoir, Paris, Éditions Gallimard, coll. « Blanche », 1990.

Journal de guerre. Septembre 1939-Janvier 1941, Paris, Éditions Gallimard, coll. « Blanche », 1990.

Lettres à Nelson Algren. Un amour transatlantique. 1947-1964, traduit de l'anglais par Sylvie Le Bon de Beauvoir, Paris, Éditions Gallimard, coll. « Blanche », 1997.

Correspondance croisée avec Jacques-Laurent Bost, Paris, Éditions Gallimard, coll. « Blanche », 2004.
Cahiers de jeunesse, texte établi, édité et présenté par Sylvie Le Bon de Beauvoir, Paris, Éditions Gallimard, coll. « Blanche », 2008.

Autres ouvrages, recueils, articles

Agathon (pseudonyme pour Henri Massis et Alfred de Tarde), *Les Jeunes Gens d'aujourd'hui*, Paris, Éditions Plon, 1913.

Auteur collectif, *Libération des femmes année zéro, Partisans*, n° 54-55, Paris, Maspero, juillet-octobre 1970.

Anonyme, « *Le Deuxième Sexe* et *Les Mandarins* à l'Index », *Le Monde*, 14 juillet 1956, p. 7.

Bédarida, François, « Les Intellectuels français et le Vatican en 1952-1953 », pp. 243-252. Dans *Mélanges offerts à M. le doyen André Latreille : Religion et politique. Les deux guerres mondiales. Histoire de Lyon et du Sud-Est*, Collection du Centre d'Histoire du catholicisme, Université de Lyon II, n° 10, Lyon, Imprimerie Audin, 1972.

Derogy, Jacques, *Des enfants malgré nous. Le drame intime des couples*, Paris, Éditions de Minuit, 1956.

Galster, Ingrid (sous dir.), Le Deuxième Sexe *de Simone de Beauvoir*, Paris, Presses de l'Université Paris-Sorbonne, 2004.

A.T, sans titre, *La Nouvelle Revue théologique*, mars 1957, p. 302.

Albert-Hesse, Jane, « Esclave, victime, complice ? C'est toute la condition de la femme dans la société que traite Simone de Beauvoir avec *Le Deuxième Sexe* », *Franc-Tireur*, 3 novembre 1949 (dans la chronique « Les livres et les hommes »), pp. 204-206.

Anonyme, « Tandis que Sartre s'enfonce dans la politique Simone de Beauvoir décrit les affres de Lady Chatterley », *Samedi-Soir*, 28 mai 1949, pp. 117-118.

Anonyme, "Immoralisimo esistenzialista", *L'Osservatore romano*, 13 juillet 1956, p. 300.

Anonyme, « L'Immoralisme existentialiste », *La Documentation catholique*, 5 août 1956, p. 301.

Anonyme, « La femme est une fontaine plaintive assure Simone de Beauvoir », *Action*, 17-25 novembre 1949, pp. 215-216.

Anonyme, « *Le Deuxième Sexe* », *Paris-Match*, n° 29, 6 août 1949, pp. 134-149.

Audry, Colette, « "*Le 2e Sexe*" et la Presse. Livre très lu, mal lu et mal compris », *Combat*, 22 décembre 1949, pp. 234-236.

Aury, Dominique, « Le Visage de Méduse », *Contemporains*, décembre 1950, pp. 266-271.

Barron, Marie-Louise, « De Simone de Beauvoir à Amour Digest. Les Croisés de l'émancipation par le sexe », *Les Lettres françaises*, 23 juin 1949, pp. 126-130.

Benda, Julien, « Vie sociale et Sexualité. Situation de la femme », *La Nef*, décembre 1949-janvier 1950, pp. 237-241.

Bérard, Hélène, « A propos du *Deuxième Sexe* de Simone de Beauvoir. Un féminisme noir », *Réforme*, n° 247, 10 décembre 1949, pp. 218-224.
Bergstrasser, Jean ; Nicolas, L.-H. ; Soria, Robert ; Devyver, A. ; Saint-Girons, C. ; Houssin, Fernand, « Y-a-t-il un danger pour la littérature ?... La suite de notre enquête près de la jeunesse intellectuelle », *Le Figaro littéraire*, 9 juillet 1949, pp. 56-62.
Béris, Francine, « Simone de Beauvoir. *Le Deuxième Sexe* », *La Nef*, n° 56, août 1949, pp. 165-167.
Boisdeffre, Pierre de ; Saint-Anne, François, « Témoignages en marge d'une enquête », *Liberté de l'esprit*, n° 6, été 1949, pp. 103-107.
Bosschère, Guy de ; Nourissier, François ; Magny, Olivier de ; Marchoix, R. ; Gaudu, Georges ; Gouhier, Alain ; Hallerais, Maxime ; Castaing, J., « Notre enquête près de la jeunesse intellectuelle. Jeunes chrétiens et jeunes communistes expliquent leur position… », *Le Figaro littéraire*, 16 juillet 1949, pp. 63-72.
Carat, Jacques, « L'Exploitation de l'érotisme en littérature », *Paru*, août-septembre 1949, pp. 108-112.
Choisy, Maryse, « Phallocratie », *Psyché*, juin 1949, pp. 123-124.
Colombel (Prenant), Jeannette, « "Kirche, küche, kinder". Les trois "K" de la démocratie occidentale. A propos de S. de Beauvoir et de quelques autres », *La Nouvelle Critique*, avril 1951, pp. 272-284.
De Jorio, Arturo, NOSTRE INFORMAZIONI. Suprema Sacra Congregatio Sancti Officii. DECRETUM PROSCRIPTIO LIBRORUM. Feria IV, die 27 Iunii 1956, pp. 298-299.
Delmas, Claude, « Une enquête de Claude Delmas. La Jeunesse française en face de la vie. III – Autour de Saint-Germain-des-Prés », *L'Epoque*, 9 juillet 1949, pp. 99-100.
Desanti, Dominique, *Les Staliniens (1944-1956). Une expérience politique*, pp. 312-314.
Diwo, Jean, « A la nuit de la luxure dans la cave du *Tabou* Miss Vice a été élue en privé », *Le Parisien libéré*, 11-12 juin 1949, pp. 96-97.
Eaubonne, Françoise d' ; Bisiaux, Marcel ; Youri, J.-C., « Des écrivains de "moins de trente ans" répondent à François Mauriac », *Le Figaro littéraire*, 23 juillet 1949, pp. 73-78.
Erval, François, « À propos d'une enquête », *Combat*, 9 juin 1949, pp. 93-95.
Florenne, Yves, « Tentations et Limites de l'esprit encyclopédique », *Le Monde*, 14 septembre 1949, pp. 195-196.
Gracq, Julien (pseudonyme de Louis Poirier), « La Littérature à l'estomac », *Empédocle*, n° 7, janvier 1950, pp. 242-248.
Grosjean-Darier, Odette, « *Le Deuxième Sexe* par M^me^ Simone de Beauvoir », *Les Cahiers protestants*, 34^e^ année, n° 6, novembre-décembre 1950, pp. 258-265.
Hoog, Armand, « Madame de Beauvoir et son sexe », *La Nef*, n° 56, août 1949, pp. 161-164.
Jeanson, Francis, « Simone de Beauvoir, *Le Deuxième Sexe* », *Revue du Caire*, n° 128, mars 1950, pp. 249-252.

Kanapa, Jean, article sans titre, *La Nouvelle Critique*, n° 8, juillet-août 1949, pp. 101-102.
Kemp, Robert, « Evadés de l'existentialisme », *Les Nouvelles littéraires*, 4 août 1949, pp. 131-133.
Las Vergnas, Raymond, « Le Troisième Sexe », *Les Nouvelles littéraires*, 8 septembre 1949, pp. 191-194.
Lœwel, Pierre, « *Le Deuxième Sexe* ou le Traité des Femmes de Simone de Beauvoir », *Aurore*, 10 novembre 1949 (dans la chronique « Le livre de la semaine »), pp. 207-209.
Maulnier, Thierry (pseudonyme de Jacques Talagrand), « Une femme parle des femmes », *Hommes et mondes*, n° 38, septembre 1949 (dans la rubrique « Feuilleton littéraire »), pp. 186-190.
Mauriac, François, « Demande d'enquête », *Le Figaro littéraire*, 30 mai 1949, pp. 21-23.
Mauriac, François, « La Question posée », *Le Figaro littéraire*, 6 juin 1949, pp. 25-26.
Mauriac, François, « Le Sens d'un mot », *Le Figaro littéraire*, 13 juin 1949, pp. 27-28.
Mauriac, François, « Notre enquête près de la jeunesse intellectuelle. Conclusions », *Le Figaro littéraire*, 6 août 1949, pp. 87-92.
Mauriac, François, extrait du *Bloc-notes*, *Le Figaro littéraire*, 14-20 novembre 1963, pp. 295.
Mounier, Emmanuel, « La Condition humaine », *Esprit*, n° 12, décembre 1949, pp. 225-231.
Nadeau, Maurice, sans titre, *Mercure de France*, septembre-décembre 1949 (dans la chronique « Mercuriale-Lettres », pp. 197-202.
Nimier, Roger, « Le Retour d'Andrée Hacquebaut », *Liberté de l'Esprit*, avril 1949, pp. 115-116.
Ormesson, Wladimir d', Dépêche au ministre des Affaires étrangères, 13 juillet 1956 (Archives du ministre des Affaires étrangères, série 30, sous-série 9, dossier 3, Saint-Siège, 1956-1960), pp. XV-XVI.
Palaiseul, Jean, « Simone de Beauvoir commet le péché de la chaire », *Noir et blanc*, 15 juin 1949, pp. 119-122.
Patri, Aimé, « Y-a-t-il un éternel féminin ? », *Paru*, août-septembre 1949, pp. 178-185.
Perrin, Marius, « *Le Deuxième Sexe* par Simone de Beauvoir », *Le Pays roannais*, 2 novembre 1950, pp. 253-257.
Pierhal, Armand (pseudonyme de Raphael Miranda), « Littérateurs et Philosophes », *La Croix*, 27-28 novembre 1949, p. 217.
Pinturault, G.-M. ; Bruis ; Hersco, Henri ; Échavidre, Claude ; Berck, Claude ; Serwy, Cyprien, « Notre enquête près de la jeunesse intellectuelle se termine aujourd'hui… par les six points de vue les plus significatifs de la consultation », *Le Figaro littéraire*, 30 juillet 1949, pp. 79-86.
Prenant, Jeannette, « "Kirche, küche, kinder". Les trois "K" de la démocratie occidentale. A propos de S. de Beauvoir et de quelques autres », *La Nouvelle Critique*, avril 1951, pp. 272-284.

Richard-Molard, Ursule, « "*Le Deuxième Sexe*". Tome 1 », « Tome II. L'Expérience vécue », *Jeunes femmes*, n° 2, janvier 1950, pp. 245-248.

Rousseau, Renée, *Les Femmes rouges. Chroniques des années Vermeersch*, Albin Michel, 1983, pp. 307-311.

Rousseaux, André, « *Le Deuxième Sexe* », *Le Figaro littéraire*, 12 novembre 1949 (dans la chronique « Les livres »), pp. 210-214.

Saint-Pierre, Michel de, « Simone de Beauvoir : *Le Deuxième Sexe* (Gallimard), *Cahiers du monde nouveau*, n° 8-9, décembre 1949, pp. 232-233.

Schmidt, Albert-Marie, « Mœurs et Condition de la femme », *Réforme*, 27 août 1949, pp. 175-177.

Schuster, Jean ; Domenach, Jean-Marie ; Duchateau, Pierre ; Chenu, Ch.-A. ; Prosen, Bernard ; Boisdeffre, Pierre Néraud de ; Torris, G. ; Missoffe, J.-P., « *Le Figaro littéraire* interroge la jeunesse intellectuelle », *Le Figaro littéraire*, 25 juin 1949, pp. 30-42.

Sinniger, Michel ; Carrigue, Pierre ; Fernandez, Dominique ; Blanchet, Pierre ; Doucet, Jacques ; Dubouis, Maurice ; Bédouin, Jean-Louis ; Vidal-Naquet, Pierre ; Lambrichs, Georges, « La jeunesse intellectuelle répond à notre enquête sur la littérature d'aujourd'hui », *Le Figaro littéraire*, 2 juillet 1949, pp. 43-55.

Stéphane, Roger, *Tout est bien*, Paris, Éditions Quai Voltaire, 1989, p. 296.

Thiébaut, Marcel, « Simone de Beauvoir », *Revue de Paris*, 56, n° 8, août 1949 (dans la rubrique « Parmi les livres »), pp. 168-174.

Giroud, Françoise, « Le Drame inutile », *L'Express*, 15 février 1956, (microfilm Bibliothèque Nationale de France).

Gribouille, Julie, « Une verrue se transforme en tumeur maligne ». Dans *Chroniques d'une imposture. Du Mouvement de libération des femmes à une marque commerciale*, Paris, Association Mouvement pour les Luttes Féministes, 1981.

Mauriac, François, *Nouvelles Lettres d'une vie (1906-1970) – Lettre à Jean-Louis Curtis, [1950]*, Paris, Éditions Bernard Grasset, 1989.

Oraison, Marc, *Vie chrétienne et Problèmes de la sexualité*, [1952], Paris, Éditions P. Lethielleux-Fayard, 1972.

Paulhan, Jean, « Jean-Paul Sartre n'est pas en bons termes avec les mots », *La Table ronde*, Paris, n° 35, novembre 1950.

Sartre, Jean-Paul, « M. François Mauriac et la Liberté », *La Nouvelle Revue française*, Paris, n° 305, 1er février 1939 ou *Situations, I* : Essais critiques, Paris, Éditions Gallimard, collection « Blanche », 1947, pp. 33-52.

Volumes collectifs sur l'œuvre de Beauvoir et le féminisme

Auteur collectif, *Droits des femmes, combats d'hier et d'aujourd'hui*, Mutuelle générale de l'Education nationale, 23 mars 2005.

MFPF, *D'une révolte à une lutte : 25 ans d'histoire du planning familial*, Paris, Éditions Tierce, 1982.

Simone de Beauvoir. Engagements, contexts, reconsiderations, French Politics, Culture & Society, vol. 28, n° 2, Summer 2010.

Dijkstra, Sandra, "Simone de Beauvoir and Betty Friedan: The Politics of Omission", pp. 290-303.

Surkis, Judith, “Ethics and Violence. Simone de Beauvoir, Djamila Boupacha and the Algerian War”, pp. 38-55.

Chaperon, Sylvie ; Delphy, Christine (sous dir.), *Cinquantenaire du* Deuxième Sexe *: Colloque international Simone de Beauvoir*, Paris, Éditions Syllepse, coll. « Nouvelles Questions féministes », 2002.

Aivazova, Svetlana, « *Le Deuxième Sexe* en russe : les aléas et les problèmes de la transmission », pp. 482-487.

Chaperon, Sylvie, « 1949-1999 : cinquante ans de lecture et de débats français », pp. 357-362.

Desanti, Dominique, « *Le Deuxième Sexe* et le Parti communiste français : souvenirs », pp. 371-375.

Descarries, Francine, « Du silence… au livre culte : la trajectoire du *Deuxième Sexe* au Québec », pp. 433-439.

Eaubonne, Françoise d’, « Heureuse par qui le scandale arrive », pp. 363-365.

Fallaize, Elisabeth, « Le Destin de la femme au foyer : traduire *la Femme mariée* de Simone de Beauvoir », pp. 468-469.

Fullbrook, Kate et Edward, « *Le Deuxième Sexe* à l’épreuve du genre littéraire », pp. 97-104.

Gothlin, Eva, « Beauvoir et Sartre : deux philosophies en dialogue », pp. 113-120.

Halimi, Gisèle, « Simone de Beauvoir, une femme engagée : de la guerre d’Algérie au procès de Bobigny », pp. 293-299.

Jackson, Stevi, « Théoriser le genre : l’héritage de Beauvoir », pp. 195-203.

Mitra, Rupa, « Simone de Beauvoir et Betty Friedan : écho transatlantique », pp. 440-446.

Moses, Claire G., « Made-in-America : le “French Feminism” dans l’Université américaine », pp. 240-241.

Nielfa, Gloria, « La Diffusion en Espagne », pp. 453-459.

Palau, Montserrat, « *Le Deuxième Sexe* en Catalogne : le féminisme moderne dans notre pays à travers M. Aurélia Capmany », pp. 426-432.

Patterson A., Yolanda, « H. M. Parshley et son combat contre l’amputation de la version américaine », pp. 475-481.

Rodgers, Catherine, « Étude féministe de cinq auteurs : cinquante ans de recul », pp. 139-142.

Simons, Margaret A., « Sartre est-il vraiment à l’origine de la philosophie du *Deuxième Sexe* ? », pp. 105-112.

Inoué, Takako, « La Réception au Japon et ses deux traductions », pp. 463-467.

Winter, Bronwyn, « Essentialisation de l’altérité et Invisibilisation de l’oppression : histoire bizarre mais vraie de la déformation d’un concept », pp. 204-211.

Coderre, Cécile ; Tahon, Marie-Blanche, Le Deuxième Sexe. *Une relecture en trois temps, 1949-1971-1999*, Montréal, Les Editons du remue-ménage, 2001.

Lamoureux, Diane, « La Double Postérité du *Deuxième Sexe* », pp. 35-50.

Dubesset, Mathilde ; Rochefort, Florence (sous dir.), *Intellectuelles*, *Clio*, n° 13/2001, Clio et Presses Universitaires du Mirail ou disponible sur : http://clio.revues.org/709.

Evans, Ruth (sous dir.), *Simone de Beauvoir's The Second Sex. New interdisciplinary essays*, Manchester et New York, Manchester University Press, 1998.

Galster, Ingrid (sous dir.), *Simone de Beauvoir :* Le Deuxième Sexe. *Le livre fondateur du féminisme moderne en situation*, Paris, Honoré Champion Éditeur, coll. « Colloques, congrès et conférences. Époque moderne et contemporaine », 2004.

Kristeva, Julia ; Fautrier, Pascale ; Fort, Pierre-Louis ; Strasser, Anne (sous dir.), *(Re)découvrir l'œuvre de Simone de Beauvoir :* Du Deuxième Sexe *à* La Cérémonie des adieux, Bordeaux, Le Bord de l'eau, coll. « Documents et es », 2008.

Chaperon, Sylvie, « Les Études beauvoiriennes aujourd'hui », pp. 467-470.

Menegaki, Maria, « L'Impact du *Deuxième Sexe* en Grèce. Un aspect inédit ». pp. 316-323.

Simone de Beauvoir. Une femme libre, *Le Monde*, hors-série, mars 2011.

Agacinski, Sylviane, « Liberté et Fécondité », p. 76.

Badinter, Élisabeth, « Femmes, vous lui devez tant », *Le Nouvel Observateur*, 1986, pp. 77-78.

Fouque, Antoinette, « Moi et elle », *Libération*, 15 avril 1986, p. 78.

Fourest, Caroline, « Les Fesses de Sartre », pp. 111-112.

Kail, Michel, « La Fin du dualisme nature-culture », pp. 99-100.

Kristeva, Julia, « La Marche infinie vers l'universel », pp. 57-62.

Perrot, Michelle, « Beauvoir et l'Histoire des femmes », pp. 101-102.

Sallenave, Danièle, « La Pensée de Simone de Beauvoir au défi ». Dans *Simone de Beauvoir. Une femme libre*, pp. 94-96.

Savigneau, Josyane, « L'Aventure d'être soi », pp. 7-18.

Critique féministe - Ouvrages sur le féminisme et sur l'œuvre de Simone de Beauvoir

Chaperon, Sylvie, *Les Années Beauvoir (1945 – 1970)*, Paris, Éditions Fayard, 2000.

Eaubonne, Françoise d', *Le Complexe de Diane : érotisme ou féminisme*, Paris, Éditions R. Julliard, 1951.

Eaubonne, Françoise d', *Une femme nommée Castor. Mon amie Simone de Beauvoir*, Paris, Éditions Encre, 1986.

Fouque, Antoinette, *Il y a 2 sexes*, [1995], Paris, Éditions Gallimard, coll. « Le Débat », 2004.

Fraisse, Geneviève, *La Controverse des sexes*, Paris, Éditions Presses Universitaires de France, coll. « Quadrige », 2001.

Fullbrook, Kate et Edward, *Simone de Beauvoir and Jean-Paul Sartre: The Remaking of a Twentieth-Century Legend*, New York, Basic Books, 1994.

Galster, Ingrid, *Beauvoir dans tous ses états*, Paris, Éditions Tallandier, 2007.

Gothlin, Eva, *Kön och existens. Studier I Simone de Beauvoir's Le Deuxième Sexe*, Göteborg: Daidalos, 1991, traduit en français par Michel Kail et Marie Ploux,

sous le titre *Sexe et Existence. La Philosophie de Simone de Beauvoir*, Paris, Éditions Michalon, 2001.
Le Dœuff, Michèle, *L'Étude et le Rouet*, Paris, Éditions du Seuil, 1989.
Lilar, Suzanne, *Le Malentendu du* Deuxième Sexe, Paris, Presses Universitaires de France, 1969.
Liotard-Schneider, Frédérique, *Les Experts de l'intime et les femmes, médecins et démographes en France de 1945 à 1975*, thèse de doctorat soutenue à l'Université Paris Ouest–Nanterre La Défense, École doctorale Milieux, cultures et sociétés du passé, Histoire du monde contemporain, janvier 2010.
Pellegrin, Marie-Frédérique, « Poulain de la Barre : un féminisme philosophique ». Dans Poulain de la Barre, *De l'égalité des deux sexes, De l'éduction des dames, De l'excellence des hommes*, Paris, Librairie Philosophique J. Vrin, coll. « Bibliothèque des textes philosophiques », 2011.
Picq, Françoise, *Libération des femmes, les années-Mouvement*, Paris, Éditions du Seuil, 1993.
Rodgers, Catherine, Le Deuxième Sexe *de Simone de Beauvoir. Un héritage admiré et contesté*, Paris, Éditions L'Harmattan, 1998.
Roudinesco, Elisabeth, *Histoire de la psychanalyse en France*, vol. 2, 1925-1985, Paris, Éditions Fayard, 1994.
Simons, Margaret A., *Beauvoir and The Second Sex. Feminism, Race, and the Origins of Existentialism*, Lanham, Rowman & Littlefield, 1999.

Articles sur le féminisme et sur l'œuvre de Simone de Beauvoir

Badinter, Élisabeth, Dossier « Simone de Beauvoir, la passion de la liberté », *Le Magazine littéraire*, n° 471, janvier 2008.
Bard, Christine, « Eté 1970 : la révolution MLF », *L'Histoire*, n° 352, avril 2010.
Chaperon, Sylvie, « La Radicalisation des mouvements féminins français de 1960 à 1970 », *Vingtième Siècle*, n° 48, octobre-décembre 1995, p 61-74.
Chaperon, Sylvie, « *Les Années Beauvoir, 1945 – 1970* », *L'Histoire*, n° 244, juin 2000, p. 4.
Chaperon, Sylvie, « Lectures contemporaines du *Deuxième Sexe*, *Traverse*, 1, 2000, pp. 51-63.
Chaperon, Sylvie, « Beauvoir à la croisée de l'histoire des femmes et des intellectuels ». Dans Racine, Nicole ; Trebitsch, Michel (sous dir.), *Intellectuelles. Du genre en histoire des intellectuels*, Paris/Bruxelles, IHTP-CNRS/Complexe, coll. « Histoire du temps présent », 2004, pp. 115-133.
Chaperon, Sylvie, « Haro sur *Le Deuxième Sexe*, pp. 269-283. Dans Bard Christine (sous dir.), *Un siècle d'antiféminisme*, Paris, Éditions Fayard, 1999.
Delphy, Christine, « L'Invention du "French Feminism" : une démarche essentielle », *Nouvelles Questions Féministes*, n° 17, 1996, p 15-58.
Delphy, Christine, « Les Origines du Mouvement de libération des femmes en France », *Nouvelles Questions Féministes* (16-17-18), 1991.
Fraisse, Geneviève, « La Controverse des sexes et ses repères théoriques », *Aspects*, n° 3 / 2009, p. 14.

Galster, Ingrid, « Cinquante ans après *Le Deuxième Sexe* : Beauvoir en débat », *Lendemain*, n° 94, 1999.
Galster, Ingrid, « "Une femme machiste et mesquine". La Réception des écrits posthumes de Simone de Beauvoir dans la presse parisienne », *Lendemain*, n° 61, 1991, pp. 53-62.
Galster, Ingrid, « La Fin d'une époque ? Simone de Beauvoir dans la presse française », *Lendemain*, n° 43-44, 1986, pp. 171-177.
Galster, Ingrid, « *Les Années Beauvoir, 1945 – 1970* », *L'Histoire*, n° 244, juin 2000, p. 88.
Galster, Ingrid, « Les Trois Vies de Simone de Beauvoir », *Histoire*, n° 327, janvier 2008, pp. 7-17.
Hubac Sabrina, « Des femmes aux élections législatives en France de 1945 à 1968 : veuves d'hommes politiques célèbres et femmes d'inéligibles », *Parlement[s], Revue d'histoire politique*, 2005/1, n° 3, pp. 94-113.
Levéel, Eric, *"Al doilea sex* după şaizeci de ani. O perspectivă românească", *Revista Verso*, n° 73/2009, Cluj-Napoca, p. 14.
Necula, Simona, « Autour du *Deuxième Sexe* de Simone de Beauvoir ». Dans *Romanian literary and cultural studies*, Iaşi, Editura Pim, 2011, pp. 125-144.
Necula, Simona, « Problèmes de la réception en traduction du *Deuxième Sexe* de Simone de Beauvoir ». Dans *Études littéraires et culturelles*, Iaşi, Institutul European, 2012, pp. 121-149.
Necula, Simona, « Représentations de la femme de 1949 à 1956. Réactions à la parution du *Deuxième Sexe* ». Dans *Études littéraires et culturelles*, Iaşi, Institutul European, 2012, pp. 150-184.
Perrot, Michelle, « La République des femmes ». Dans Duclert, Vincent ; Prochasson, Christophe, *Dictionnaire critique de la République*, Paris, Éditions Flammarion, 2002, pp. 340-347.
Rochefort, Florence, « La République des féministes ». Dans Duclert, Vincent ; Prochasson, Christophe, *Dictionnaire critique de la République*, Paris, Éditions Flammarion, 2002, pp. 333-338.
Roudy, Yvette, « La Seconde Révolution des Américaines », *L'Arc* n° 61, numéro spécial « Simone de Beauvoir et la Lutte des femmes », 1975, pp. 69-70.
Voldman, Danièle, « Mai 1968 ou la Féministe refusée », *Nouvelle Revue Socialiste*, août-septembre 1985, pp. 41-47.
Wittig, Monique ; Wittig, Gille ; Rothenburg, Marcia ; Stephenson, Margaret, « Combat pour la libération de la femme », *L'Idiot international*, n° 6, mai 1970.

Ressources électroniques au sujet du féminisme et de l'œuvre de Simone de Beauvoir

Autain, Clémentine, *Un ouvrage capital, La Découverte / Travail, genre et sociétés*, 2008/2, n° 20, pp. 154-157. Disponible sur : http://www.cairn.info/article.php?ID_REVUE=TGS&ID_NUMPUBLIE=TGS_020&ID_ARTICLE=TGS_020_0154.
Bard, Christine, « Un peu de féministologie ». Disponible sur : http://www.archivesdufeminisme.fr/article.php3?id_article=171.

Borde, Constance, Malovany-Chevallier, Sheila, « Quelques réflexions sur la nouvelle traduction anglaise du *Deuxième Sexe* », *L'Homme et la Société*, 2011/1, n° 179-180, pp. 273-277. Disponible sur : http://www.cairn.info/revue-l-homme-et-la-societe-2011-1-page-273.htm.

Chaperon, Sylvie, « *Le Deuxième Sexe* en héritage », *Le Monde diplomatique*, janvier 1999, pp. 1-7. Disponible sur : http://www.monde-diplomatique.fr/1999/01/CHAPERON/11516.

Chaperon, Sylvie, « Du féminisme à la sexologie, variation sur le sexe et le genre », rapport de synthèse pour l'habilitation à rédiger des recherches présenté par Sylvie Chaperon, MC à l'Université de Toulouse, 13 juillet 2009. Disponible sur : http://tel.archives-ouvertes.fr/docs/00/40/38/86/PDF/Du_feminisme_a_la_sexologie.pdf.

Chaperon, Sylvie, « Une génération d'intellectuelles dans le sillage de Simone de Beauvoir », *Clio*, n° 13/2001, pp. 2-11. Disponible sur : http://clio.revues.org/index135.html.

Chaperon, Sylvie, « Kinsey en France : les sexualités féminine et masculine en débat », *Le Mouvement social*, 2002/1, N^0 198, pp. 91-110. Disponible sur : http://www.cairn.info/article.php?ID_REVUE=LMS&ID_NUMPUBLIE=LMS_198&ID_ARTICLE=LMS_198_0091.

Daigle, Christine, « Beauvoir : réception d'une philosophie », *Horizons philosophiques*, vol. 16, n° 2, 2006, pp. 61-77. Disponible sur : http://id.erudit.org/iderudit/801319ar.

Daussy, Laure, « MLF : "Antoinette Fouque a un petit côté sectaire" », propos recueillis, entretien avec Michelle Perrot, 9 octobre 2008. Disponible sur : http://www.lefigaro.fr/actualite-france/2008/10/09/01016-20081009ARTFIG00739-mlf-antoinette-fouque-a-un-petit-cote-sectaire-.php.

Delphy, Christine, « Beauvoir, l'héritage oublié », La Découverte, *Travail, genre et sociétés*, 2008/2, n° 20, pp. 173-180.

Dubesset, Mathilde, « Sylvie Chaperon, *Les Années Beauvoir (1945 – 1970)*, Paris, Éditions Fayard, 2000, 430 p. », *Festins de femmes, Clio*, n° 14/2001. Disponible sur : http://clio.revues.org/index126.html.

Feldman, Jacqueline, « De FMA au MLF », *CLIO. Histoire, femmes et sociétés*, 29/2009. Disponible sur : http://clio.revues.org/9326.

Flanner, Janet ; Hyman, Stanley Edgar : « The Talk of the Town », article-interview avec Simone de Beauvoir, *New Yorker*, 22 février 1947. Disponible sur : http://www.newyorker.com/archive/1947/02/22/1947_02_22_019_TNY_CARDS_000207973.

Fouque, Antoinette, « Femmes en mouvements : hier, aujourd'hui, demain », rassemblement d'entretiens avec Pierre Nora et Marcel Gauchet, *Le Débat*, n° 59, mars-avril 1990, pp. 122-137. Disponible sur : http://www.cairn.info/revue-le-debat-1990-2-page-122.htm.

Fourest, Caroline, « Le Féminisme pour les nuls », *Le Monde*, 10 octobre 2008. Disponible sur : http://www.lemonde.fr/opinions/article/2008/10/09/le-feminisme-pour-les-nuls-par-caroline-fourest_1105039_3232.html ou http://carolinefourest.word press.com/2008/10/16/le-feminisme-pour-les-nuls.

Gardey Delphine ; Meron Monique, « Re-lire *Le Deuxième Sexe* de Simone de Beauvoir », *Travail, genre et sociétés*, n° 20/2008, pp. 151-180. Disponible sur :

http://www.cairn.info/article.php?ID_REVUE=TGS&ID_NUMPUBLIE=TGS_020&ID_ARTICLE=TGS_020_0151.

Moi, Toril, « *Le Deuxième Sexe* toujours malmené », *Books*, n° 13, 26 avril 2010. Disponible sur : http://www.books.fr/francophilies/le-deuxieme-sexe-toujours-malmene-61/.

Moi, Toril, "The Adulteress Wife", *London Review of Books*, vol. 32, n° 3, 11 février 2010, pp. 3-6. Disponible sur : http://www.lrb.co.uk/v32/n°3/toril-moi/the-adulteress-wife.

Perrot, Michelle ; Rioux, Jean-Pierre, « Sur le front des sexes : un combat douteux », *Vingtième Siècle. Revue d'histoire*, n° 3, juillet 1984, pp. 69-76. Disponible sur : http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/xxs_0294-1759_1984_num_3_1_1692.

Picq, Françoise, « MLF : 1970, année zéro », *Libération*, 7 octobre 2008. Disponible sur : http://www.liberation.fr/societe/0101121977-mlf-1970-annee-zero.

Rodgers, Catherine, « Elle et elle : Antoinette Fouque et Simone de Beauvoir », The Johns Hopkins University PressStable, MLN, Vol. 115, n° 4, French Issue (Sept. 2000), pp. 741-760. Disponible sur : http://www.jstor.org/stable/3251314.

Roudinesco, Élisabeth, « *Le Deuxième Sexe* à l'épreuve de la psychanalyse », *L'Homme et la Société*, 2011/1, n° 179-180, pp. 28-45. Disponible sur : http://www.cairn.info/revue-l-homme-et-la-societe-2011-1-page-28.htm.

Sanchez, Lola, « Sur les pas du *Deuxième Sexe* en Espagne : historiographie féministe et traduction », *La main de Thôt*, n° 1, « Genre et traduction ». Disponible sur : http://e-revues.pum.univ-tlse2.fr/sdx2/la-main-de-thot/article.xsp?numero=1&id_article=Lola_Sanchez-875.

Biographies sur Beauvoir et Mauriac

Bair, Deirdre, *Simone de Beauvoir. A biography*, New York, Simon & Schuster, 1990.

Barré, Jean-Luc, *François Mauriac. Biographie intime II – 1940-1970*, Paris, Éditions Fayard, 2010.

Barré, Jean-Luc, *Le Général et le Journaliste*, conversation avec Jean Mauriac, Paris, Éditions Fayard, 2008.

Moi, Toril, *Simone de Beauvoir, The making of an intellectual woman*, Oxford UK & Cambridge USA, Blackwell Publishers, 1994, traduit en français par Guillemette Belleteste, sous le titre *Simone de Beauvoir. Conflits d'une intellectuelle*, Paris, Diderot Éditeur, Arts et sciences, 1995.

Ozouf, Mona, *Les Mots des femmes. Essai sur la singularité française*, Paris, Éditions Fayard, 1995.

Sallenave, Danièle, *Castor de guerre*, Paris, Éditions Gallimard, coll. « Blanche », 2008.

Entretiens et vidéos avec et sur Simone de Beauvoir, François Mauriac, autres féministes et intellectuels

Barré, Jean-Luc, entretien avec Jean Mauriac, « Mauriac et les garçons », *Le Nouvel Observateur*. Disponible sur: http://bibliobs.nouvelobs.com/essais/20090320.BIB2343/mauriac-et-les-garcons.html.

Chonez, Claudine, *Actualité du livre*, entretien avec Simone de Beauvoir, avec la participation de Colette Audry et Jeanine Buissonouze, novembre 1949. Disponible sur : http://www.ina.fr/audio/PH806055647/simone-de-beauvoir-le-deuxieme-sexe.fr.html.

Delphy, Christine, « "Manifeste des 343 salopes" : "Les Anti-avortement n'ont jamais lâché prise" », entretien, *Nouvel Observateur*, 10 avril 2011. Disponible sur : http://tempsreel.nouvelobs.com/societe/20110410.OBS1071/manifeste-des-343-salopes-les-anti-avortement-n-ont-jamais-lache-prise.html.

Gerassi, John, « *Le Deuxième Sexe* vingt-cinq ans après », interview avec Simone de Beauvoir, *Society*, janvier-février 1976, pp. 79-85. Dans Francis, Claude ; Gontier, Fernande, *Les Écrits de Simone de Beauvoir. La Vie – L'Écriture. Textes inédits et retrouvés*, Paris, Éditions Gallimard, coll. « Blanche », 1979, pp. 547-565.

Gros, Dominique, « Simone de Beauvoir, une femme actuelle », *Arte*, 10 janvier 2008. Disponible sur : http://www.tudou.com/programs/view/O1iQ3Ew-HJA/.

Jeanson, Francis, *Simone de Beauvoir ou l'Entreprise de vivre*, Paris, Éditions du Seuil, 1966.

Lalou, Etienne ; Barrère, Igor, « Faire face », invités : Marie-Andrée Lagroua Weill-Hallé, Duchêne, Devedville, Stanislas de Lestapis, Alfred Sauvy, 13 octobre 1960. Disponible sur : http://www.ina.fr/sciences-et-techniques/medecine-sante/video/CPF86614334/le-controle-des-naissances.fr.html.

Lemoine, Wilfrid, entretien avec Simone de Beauvoir, Radio Canada, novembre 1959. Disponible sur : http://archives.radio-canada.ca/artsculture/litterature/clips/2015/.

Linhart, Virginie (réal.) ; Berterottiere, Stéphanie ; Zajdermann, Paule, *Simone de Beauvoir. On ne naît pas femme*, France 5 / Zadig Productions / Sobifer, 2007. Émission sur France 5, 10 janvier 2008.

Paviot, Paul, *Mauriac ou l'Enracinement*, *France Régions 3 Bordeaux*, janvier 1977, entretient avec la famille de François Mauriac. Disponible sur : http://www.ina.fr/art-et-culture/cinema/video/RBC06018107/mauriac-ou-l-enracinement.fr.html.

Prasteau, Jean, entretien avec Suzanne Lilar sur *Le Malentendu du* Deuxième Sexe, 5 octobre 1969. Disponible sur : http://www.ina.fr/art-et-culture/litterature/video/I04236269/le-malentendu-du-2eme-sexe-par-suzanne-lilar.fr.html.

Roussopoulos, Carole, « Les Origines du mouvement de libération des femmes », Suisse/France, 1999. Disponible sur : http://ballonsonde.org/wikiSonde/videos/Femmes_Debout.htm.

Sartre, Jean-Paul, *Situations X. Politique et Autobiographie*, Paris, Éditions Gallimard, collection « Blanche », 1976.

Schwarzer, Alice, *Simone de Beauvoir aujourd'hui. Six Entretiens*, Paris, Éditions Mercure de France, 1984.

Servan-Schreiber, Jean-Louis, entretien avec Simone de Beauvoir, *Questionnaire*, Télévision Française 1, avril 1975. Disponible sur : http://www.ina.fr/art-et-culture/litterature/video/CAA00016153/simone-de-beauvoir-pourquoi-je-suis-feministe.fr.html.

Wenzel, Hélène V., "Interview With Simone de Beauvoir", Yale French Studies, Yale University Press, 1986, p. 7.

Entretien avec Simone de Beauvoir, source inconnue. Disponible sur : http://www.dailymotion.com/video/x3a5rj_simone-de-beauvoir-interview_creation.

Émission *Declarações polêmicas de Simone de Beauvoir, Arquivo N*, décembre 2009. Disponible sur : http://www.youtube.com/watch?v=4M4QQMRio0I&feature=PlayList&p=04555114946B8F90&playnext_from=PL&playnext=1&index=1.

Histoire intellectuelle, histoire des intellectuels

Volumes collectifs

Julliard, Jacques ; Winock, Michel (sous dir.), *Dictionnaire des intellectuels français*, [1996], Paris, Éditions du Seuil, octobre 2002, republié en janvier 2009.

Bernard, Jean-Pierre A., « Année 1956 (le choc de l') », pp. 76-79.

Bouffartigue, Delphine, « MAURIAC (François). 1885-1970. », pp. 936-938.

Lazar, Marc, « Guerre froide (combats communistes). 1947-1956 », pp. 681-685.

Prochasson, Christophe « Enquête d'Agathon », pp. 523-524.

Racine, Nicole, « ARAGON (Louis). 1897-1982 », pp. 83-87.

Ouvrages

Aron, Raymond, *L'Opium des intellectuels*, Paris, Éditions Calmann-Lévy, 1955.

Benda, Julien, *La Trahison des clercs*, [1927], Paris, Éditions Grasset, 2009.

Boschetti, Anna, *Sartre et « Les Temps modernes »*, Paris, Éditions de Minuit, 1985.

Dosse, François, *La Marche des idées. Histoire des intellectuels, Histoire intellectuelle*, Éditions La Découverte, 2003.

Fabiani, Jean-Louis, *Qu'est-ce qu'un philosophe français ? La Vie sociale des concepts (1880-1980)*, Paris, Éditions EHESS, coll. « Cas de figure », 2010.

Gracq, Julien, *La Littérature à l'estomac*, [1950], Paris, Éditions Librairie José Corti, 2010.

Hebert, Karine, *Impatient d'être soi-même. Les Étudiants montréalais, 1895-1960*, Québec, Presses de l'Université du Québec, 2008.

Judt, Tony, *La Responsabilité des intellectuels : Blum, Camus, Aron*, Paris, Calmann-Levy, 2001.

Laurent, Jacques, *Paul et Jean-Paul*, Paris, Éditions Grasset, 1951.

Leclerc, Gérard, *Sociologie des intellectuels*, Paris, Presses Universitaires de France, 2003.

Lyotard, Jean-François, *Tombeau de l'intellectuel et autres papiers*, Paris, Éditions Galilée, 1984.

Mounier, Emmanuel, *L'Espoir des désespérés. Malraux, Camus, Sartre, Bernanos*, [1953], Paris, Éditions du Seuil, 1970.

Ory, Pascal ; Sirinelli, Jean-François, *Les Intellectuels en France. De l'affaire Dreyfus à nos jours*, Paris, Éditions Armand Colin, 1992.
Sapiro, Gisèle, *La Guerre des écrivains*, Paris, Éditions Fayard, 1999.
Sapiro, Gisèle, *La Responsabilité de l'écrivain*, Paris, Éditions du Seuil, 2011.
Sartre, Jean-Paul, « Présentation des *Temps modernes* ». Dans *Situations II*, Paris, Éditions Gallimard, collection « Blanche », 1948.
Sartre, Jean-Paul, *Qu'est-ce que la littérature* ? Dans *Situations II*, Paris, Éditions Gallimard, collection « Blanche », 1948.
Sartre, Jean-Paul, *L'existentialisme est un humanisme*, Paris, Éditions Gallimard, collection « Blanche », 1996.
Sartre, Jean-Paul, *Plaidoyer pour les intellectuels*, Paris, Éditions Gallimard, coll. « Idées », 1972.
Sartre, Jean-Paul, *Situations X. Politique et autobiographie*, Paris, Éditions Gallimard, collection « Blanche », 1976.
Verdès-Leroux, Jeannine, *Au service du Parti. Le Parti communiste, les Intellectuels et la Culture (1944-1956)*, Paris, Éditions Fayard / Éditions de Minuit, 1983.
Winock, Michel, *Le Siècle des intellectuels*, [1997], Paris, Éditions du Seuil, 1999.

Ressources électroniques

Chaubet, François, « Enjeu - Histoire des intellectuels, Histoire intellectuelle. Bilan provisoire et perspectives », *Vingtième Siècle. Revue d'histoire*, 2009/1, n° 101, pp. 179-190. Disponible sur : http://www.cairn.info/revue-vingtieme-siecle-revue-d-histoire-2009-1-page-179.htm.
Debout, Simone, « Sartre et Camus, témoins de la liberté », *MLN*, Vol. 112, N° 4, French Issue, (Sep., 1997), pp. 600-607. Disponible sur : http://www.jstor.org/stable/3251330.
Duclert, Vincent, « Les Intellectuels, un problème pour l'histoire culturelle », *Les Cahiers du Centre de Recherches Historiques*, 31 / 2003. Disponible sur : http://ccrh.revues.org/293.
Sapiro, Gisèle, « Salut littéraire et Littérature du salut », *Actes de la recherche en sciences sociales*, Vol. 111-112, mars 1996, Littérature et politique, pp. 36-58. Disponible sur : http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/arss_0335-5322_1996_num_111_1_3167
Sartre, Jean-Paul, « Défense de la culture française par la culture européenne », *Politique étrangère*, 1949, Volume 14, Numéro 3, pp. 233-248. Disponible sur : http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/polit_0032-342x_1949_num_14_3_2807.
Touchard, Jean, *Le Parti communiste français et les intellectuels (1920-1939)*, Revue française de science politique, Année 1967, vol. 17, n° 3, 1967. Disponible sur : http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/rfsp_0035-2950_1967_num_17_3_393018.
Vian, Michèle, « Ma vie avec Boris Vian », *Le Nouvel Observateur*, 26 octobre 2011. Disponible sur : http://bibliobs.nouvelobs.com/documents/ 20111026.OBS3314/ma-vie-avec-boris-vian-par-michelle-vian.html.

Analyse socio-historique des controverses

Ressources électroniques - volumes

A l'épreuve du scandale, Politix, XVIII, 71, 2005.

De Blic, Damien ; Lemieux, Cyril, « Le Scandale comme épreuve », *Éléments de sociologie pragmatique*, Politix, 2005/3 n° 71, pp. 9-38. Disponible sur : http://www.cairn.info/revue-politix-2005-3-page-9.htm.

Comment on se dispute. Les Formes de la controverse. De Renan à Barthes, Mil neuf cent. Revue d'histoire intellectuelle, n° 25, 2007/1.

Fabiani, Jean-Louis, « Disputes, polémiques et controverses dans les mondes intellectuels. Vers une sociologie historique des formes de débat agonistique », *Mil neuf cent*, 2007/1, n° 25, pp. 45-60. Disponible sur : http://www.cairn.info/article.php?ID_REVUE=MNC&ID_NUMPUBLIE=MNC_025&ID_ARTICLE=MNC_025_0045.

Lemieux, Cyril, « À quoi sert l'analyse des controverses ? », *Mil neuf cent*, 2007/1, n° 25, pp. 191-212. Disponible sur : http://www.cairn.info/article.php?ID_REVUE=MNC&ID_NUMPUBLIE=MNC_025&ID_ARTICLE=MNC_025_0191.

Lilti, Antoine, « Querelles et Controverses. Les Formes du désaccord intellectuel à l'époque moderne », *Mil neuf cent*, 2007/1, n° 25, pp. 13-28. Disponible sur : http://www.cairn.info/article.php?ID_REVUE=MNC&ID_NUMPUBLIE=MNC_025&ID_ARTICLE=MNC_025_0005.

Prochasson, Christophe ; Rasmussen, Anne, « Du bon usage de la dispute. Introduction », *Mil neuf cent*, 2007/1, n° 25, pp. 5-12. Disponible sur : http://www.cairn.info/article.php?ID_REVUE=MNC&ID_NUMPUBLIE=MNC_025&ID_ARTICLE=MNC_025_0013.

Prochasson, Christophe, « Les Espaces de la controverse. Roland Barthes contre Raymond Picard : un prélude à Mai 68 », *Mil neuf cent*, 2007/1, n° 25, p. 141. Disponible sur : http://www.cairn.info/article.php? ID_REVUE=MNC&ID_NUMPUBLIE=MNC_025&ID_ARTICLE=MNC_025_0141.

Winock, Michel, « L'Écrivain en tant qu'intellectuel », *Mil neuf cent. Revue d'histoire intellectuelle*, 2003/1 n° 21, p. 115. Disponible sur : http://www.cairn.info/article.php?ID_REVUE=MNC&ID_NUMPUBLIE=MNC_021&ID_ARTICLE=MNC_021_0113.

Enquête : débats et controverses, 5/1997. Disponible sur : http://enquete.revues.org/sommaire1003.html.

Fabiani, Jean-Louis, « Controverses scientifiques, controverses philosophiques. Figures, positions, trajets », *Enquête : débats et controverses*, 5/1997. Disponible sur : http://enquete.revues.org/ document1033.html.

Querelles d'écrivains (XIX^e^-XXI^e^ siècles) : de la dispute à la polémique. Médias, discours et enjeux, Contextes, n° 10 / avril 2012. Disponible sur : http://contextes.revues.org/4903.

Martel, Jean-Philippe, « Discordes à *La Table ronde* (1948-1954) : Paulhan, Mauriac, Laurent et les autres », *Querelles d'écrivains (XIX^e^-XXI^e^ siècles) : de la dispute à la polémique. Médias, discours et enjeux*, *Contextes*, n° 10 / avril 2012. Disponible sur : http://contextes.revues.org/4903.

D'autres volumes

Boltanski, Luc (sous dir.) ; Claverie, Elisabeth ; Van Damme, Stéphane, *Affaires, scandales et grandes causes : De Socrate à Pinochet*, Paris, Éditions Stock, 2007.

Articles sur l'Internet

De Dampierre, Eric, « Thèmes pour l'étude du scandale », *Annales. Économies, Sociétés, Civilisations*, 9^e^ année, n° 3, 1954. pp. 328-336. Disponible sur : http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/ahess_0395-2649_1954_num_9_3_2291.

Aron, Raymond, « En marge des combats douteux ». *Politique étrangère*, n° 2, 1979, pp. 193-203. Disponible sur : http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/polit_0032-342X_1979_num_44_2_5891.

Ouvrages

Shapin, Steven, Schaffer, Simon, *Leviathan and the Air-Pump: Hobbes, Boyle, and the Experimental Life*, Princeton, Princeton University Press, 1985, traduit en français par Thierry Piélat avec la collaboration de Sylvie Barjansky, sous le titre *Léviathan et la pompe à air. Hobbes et Boyle entre science et politique*, Paris, Éditions La Découverte, 1993.

Simmel, Georg, *Der Konflikt der modernen Kultur*, 1918, traduit en français sous le titre *Le conflit*, Belval, Circé, 1995.

Histoire de la IV^e^ et de la V^e^ République

Volumes et ouvrages

Duclert, Vincent ; Prochasson, Christophe, *Dictionnaire critique de la République*, Paris, Éditions Flammarion, 2002.

Duhamel, Éric, *L'Histoire politique de la IV^e^ République*, Paris, Éditions La Découverte & Syros, 2000.

Garrigues, Jean (sous dir.), *La France de la V^e^ République. 1958-2008*, Paris, Éditions Armand Colin, 2008.

Castagnez, Noëlline, « Féministes », pp. 324-326.

Julliard, Jacques, *« Naissance et Mort… ». La IV^e^ République (1947-1958)*, Paris, Éditions Calmann-Lévi, 1968.

Rioux, Jean-Pierre, *La France de la Quatrième République. L'Expansion et l'Impuissance, 1952-1958*, [1983], Paris, Éditions du Seuil, 2006.

Méthodologie

Volumes et ouvrages

Becker, Howard Saul, *Writing for social Scientists*, Chicago, The University of Chicago Press, 1986, traduit en français par Patricia Fogarty et Alain Guillermin, sous le titre *Écrire les sciences sociales. Commencer et terminer son article*, Paris, Éditions Economica, 2004.
Delacroix, Christian ; Dosse, François ; Garcia, Garcia ; Offenstadt, Nicolas, *Historiographies I, II. Concepts et débats*, Paris, Éditions Gallimard, coll. « Folio histoire », 2010.
Dépelteau, François, *La Démarche d'une recherche en sciences humaines. De la question de départ à la communication des résultats*, Laval, Éditions De Boeck, 2010.
Passeron, Jean-Claude ; Revel, Jacques, *Penser par cas*, Paris, Éditions de l'École des Hautes Etudes en Sciences Sociales, 2005.
Prost, Antoine, *Douze Leçons sur l'histoire*, [1996] Paris, Éditions du Seuil, 2010.

Articles

Ehrard, Jean, « Histoire des idées et histoire littéraire ». Dans *Problèmes et méthodes de l'histoire littéraire*, Paris, Éditions Armand Colin, 1974, pp. 68-80.

Ressources électroniques

Prost, Antoine, « Changer le siècle », *Vingtième Siècle. Revue d'histoire*, vol. 60, 1998, pp. 14-26. Disponible sur : http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/xxs_0294-1759_1998_num_60_1_2754.

Varia

Amossy, Ruth, « Argumentation et analyse du discours : Perspectives théoriques et découpages disciplinaires », *Argumentation et Analyse du Discours*, n° 1 / 2008. Disponible sur : http://aad.revues.org/200.
Bertrand, Jean-Pierre ; Provenzano, François, « Un laboratoire historiographique : l'Enquête sur l'évolution littéraire en Belgique (1891-1892) », *Romantisme*, 2010/3, n° 149, pp. 77-89. Disponible sur : http://www.cairn.info/revue-romantisme-2010-3-page-77.htm.
Bibia, Pavard, « Contraception et avortement dans *Marie-Claire* (1955-1975) : De la méthode des températures à la méthode Karman », *Le Temps des médias*, 2009/1, n° 12, p. 102. Disponible sur : http://www.cairn.info/resume.php?ID_ARTICLE=TDM_012_0100.
Boisdeffre, Pierre de, *Une histoire vivante de la littérature d'aujourd'hui. 1939-1959*, Paris, Le livre contemporain, Amiot Dumont, 1959.

Boltanski, Luc, *La Condition fœtale. Une sociologie de l'engendrement et de l'avortement*, Paris, Éditions Gallimard, 2004.

Bourdieu, Pierre, *La Distinction*, Paris, Éditions de Minuit, 1979.

Bourdieu, Pierre, *Langage et Pouvoir symbolique*, Paris, Éditions Fayard, 2001.

Caravia, Paul, *Gândirea interzisă. Scrieri cenzurate. România 1945-1989*, Bucureşti, Editura Enciclopedică, 2000.

Casseville, Caroline, *Mauriac et Sartre. Le Roman et la Liberté*, Bouscat, Éditions L'Esprit du Temps, coll. « Malagar », 2005.

Compagnon, Antoine, *La Troisième République des lettres. De Flaubert à Proust*, Paris, Éditions du Seuil, 1983.

Cooper-Richet, Diana ; Mollier, Jean-Yves ; Silem, Ahmed (sous dir.), *Passeurs culturels dans le monde des media et de l'édition en Europe (XIX^e^ et XX^e^ siècles)*, Paris, Presses de l'Enssib (École nationale supérieure des sciences de l'information et des bibliothèques), 2005.

Durkheim, Emile, *L'Individualisme et les Intellectuels*, Paris Éditions Mille et une Nuit, 1987.

Gauchet, Marcel, *Le Désenchantement du monde. Une histoire politique de la religion*, Paris, Éditions Gallimard, 1985.

Garcin, Jérôme, « En vidéo... Jean Mauriac : ces hommes qu'aimait son père à sa manière », 8 février 1998. Disponible sur : http://bibliobs.nouvelobs.com/documents/20080208.BIB0754/en-video-jean-mauriac-ces-hommes-qu-039-aimait-son-pere-a-sa-maniere.html.

Habermas, Jürgen., *Strukturwandel der Öffentlichkeit*, Neuwied, Hermann Luchterand Verlag, 1962, traduit en français par Marc B. de Launay, sous le titre *L'Espace public. Archéologie de la publicité comme dimension constitutive de la société bourgeoise*, Paris, Éditions Payot, 1978.

Kandel, Liliane ; Picq, Françoise, « Le Mythe des origines (A propos de la journée internationale des femmes) », *Revue d'en face*, n° 12, automne 1982, pp. 67-80.

Roventa-Frumuşani, Daniela, Le Deuxième Sexe *dans la société et les medias. Production et interprétation des messages médiatiques au Québec et en Roumanie*, http://www.danielaroventafrumusani.ro/biblioteca_de_stiinte.html.

Sapiro, Gisèle (sous la dir.), *Translatio. Le Marché de la traduction en France à l'heure de la mondialisation*, Paris, CNRS Éditions, 2008.

Sirinelli, Jean-François, *Sartre et Aron : Deux intellectuels dans le siècle*, Paris, Éditions Hachette Littératures, 1995.

Vaillant, Alain, *L'Histoire littéraire*, Paris, Éditions Armand Colin, coll. « U », 2010.

Index

A

Adler, Alfred, 67, 69, 241
Agathon, 120, 121
Aivazova, Svetlana, 157
Albert-Hesse, Jean, 99
Albistur, Maïté, 207
Algren, Nelson, 108, 130, 227, 255, 257, 262
Alphant, Marianne, 257, 258
Amossy, Ruth, 32, 36
Aragon, Louis, 48, 71, 73, 74, 108, 118, 218
Archambault, Pauline, 141
Ariès, Philippe, 162
Armogathe, Daniel, 207
Aron, Raymond, 49, 52
Artaud, Antonin, 79
Ascher, Carol, 215
Astier de La Vigerie, Emmanuel d', 161, 165
Auclair, Marcelle, 175, 184
Auclert, Hubertine, 38, 39
Audry, Colette, 89, 91, 109, 130, 136, 175, 241
Auriol, Vincent, 42
Aury, Dominique, 47, 99, 126, 133
Austin, John Langshaw, 30
Ayrault, Jean-Marc, 222, 265

B

Badinter, Élisabeth, 20, 191, 207, 209, 217, 256
Bahrs, Ute, 151
Bair, Deirdre, 19, 205, 262
Ballorain, Rolande, 245
Balzac, Honoré de, 241, 242
Bard, Christine, 20, 40, 190, 192, 193, 194, 200, 210, 212, 216, 217
Barde, Constance, 20, 242, 243
Barnes, Hazel, 235
Barot, Madeleine, 179
Barré, Jean-Luc, 114, 116, 117, 122, 123
Barrère, Igor, 173
Barrès, Maurice, 69
Barron, Marie-Louise, 86, 87, 100, 104, 135, 137, 139
Barthes, Roland, 32, 35, 212, 245
Bassnett, Susan, 238, 239
Bataille, Georges, 52
Baulieu, Étienne-Emile, 160
Beauvoir, Simone de, 11, 12, 15-25, 35-38, 40, 41, 42, 44-47, 49, 51-57, 59, 61, 62, 63, 65-69, 71, 77, 81-102, 104-114, 123-151, 153-163, 166, 167, 168, 173, 175, 178, 179, 183, 184, 185, 187, 189, 190, 191, 195, 197, 198, 200-210, 212, 214-221, 224, 227-246, 248-263, 265
Becker, Howard Saul, 37
Bédarida, François, 152, 153, 154
Bédarida, Henri, 153
Bédouin, Jean-Louis, 63, 70
Beigbeder, Marc, 52
Benda, Julien, 27, 87, 88, 115, 126, 138, 140
Bérard, Hélène, 94, 96, 133
Bergoffen, Debra, 235
Bergson, Henri, 77, 236
Bergstrasser, Jean, 63, 71
Béris, Francine, 90
Bernheim, Cathy, 193
Bernier, Matthieu, 29

Berry, André, 68
Berterottiere, Stéphanie, 191, 194, 206
Bertin, Célia, 141
Bertrand, Jean-Pierre, 114
Bibia, Pavard, 164
Bisiaux, Marcel, 76
Blanchet, Pierre, 77
Blanchot, Maurice, 49, 52, 117
Bloor, David, 34
Blum, Jean, 160
Boisdeffre, Pierre Néraud de, 55, 57, 58, 59, 62, 63, 64, 68, 73, 74, 80, 81, 82, 83, 84, 157, 158
Boltanski, Luc, 29
Bonnet, 153
Bordeaux, Henry, 111, 122, 249
Borne, Étienne, 153, 154
Boschetti, Anna, 41, 50, 51, 52, 53, 115, 229, 231
Bosschère, Guy de, 63, 65, 67, 69
Bossuet, Jacques-Bénigne, 131
Boudia, Soraya, 29
Bouffartigue, Delphine, 116
Boupacha, Djamila, 218, 219
Bourdieu, Pierre, 29, 51, 238
Bourget, Paul, 119
Bourroux, Monique, 193
Boutang, Pierre, 117
Boyer, R.P., 153
Breton, André, 58, 71, 81, 83, 118, 245
Broglie, Louis de, 77
Bühler, Karl, 234
Buissonouze, Jeanine, 109, 130, 136
Bunge, Matthias, 151
Butler, Judith, 213, 214, 215

C

Cachin, Marie-Françoise, 250, 251
Cadava, Jean-Marie, 199
Callon, Michel, 28
Camus, Albert, 48, 49, 62, 80, 103, 110, 118, 157, 254
Capmany, Aurélia, 247
Capmany, Maria Aurélia, 157, 204, 246
Carat, Jacques, 84
Caravia, Paul, 252
Carrigue, Pierre, 77
Casanova, Laurent, 48
Castagnez, Noëlline, 194, 195
Castaing, J., 63, 66, 68, 69, 70
Cau, Jean, 61, 110
Ceauşescu, Nicolae, 253, 254
Céline, Louis-Ferdinand, 116
Cervantes, Miguel de, 124
Chanel, Josiane, 193, 196, 200
Chaperon, Sylvie, 16-18, 20, 21, 40, 41, 44-47, 55, 89, 101, 102, 104, 106, 107, 110, 114, 124, 127, 128, 141, 144, 145, 146, 156, 157, 158, 160, 161, 168, 170, 173, 175, 176, 177, 179, 181-186, 189, 190, 192, 195, 196, 202, 203, 204, 205, 207, 211, 227, 229, 230, 241, 256, 257
Chateaubriand, François-René de, 63
Chaubet, François, 26, 27, 28
Chausson, Marianne, 123
Chavasse, 153
Chawaf, Chantal, 217
Chenu, Cl.-A., 63, 65, 67, 69
Chertok, Léon, 160
Choisy, Maryse, 93, 94, 95, 126
Chonez, Claudine, 108, 109, 130, 136
Cixous, Hélène, 208, 209, 211, 212, 213, 217
Claudel, Paul, 66, 67, 118, 245
Claverie, Elisabeth, 29
Cocteau, Jean, 55, 57, 63, 80, 122, 123
Coderre, Cécile, 202, 205, 208
Colette, Audry, 89, 109, 124, 126, 162
Collin, Françoise, 210, 213
Colombel, Jean, 104
Condorcet, Nicolas de, 39
Contat, Michel, 233, 234
Cooper-Richet, Diana, 247
Coty, René, 43, 144
Courtivron, Isabelle, 207, 213
Crupenschi, Diana, 254
Curtis, Jean-Louis, 111, 112

D

Daigle, Christine, 242
Daix, Pierre, 53
Dalsace, Jean, 160, 161, 180
Daniel-Rops, 154
Danusso, M., 153
Dassin, Julie, 193
Daudet, Lucien, 123
Daussy, Laure, 199
Debray, J.R., 162
Dedeman, Jeanne, 184
Delmas, Claude, 83, 84, 135
Delos, R.P., 153
Delphy, Christine, 17, 18, 20, 55, 190-199, 203, 204, 209, 210, 211, 212, 213, 217, 219, 220, 227
Deneuve, Catherine, 219
Dépelteau, François, 37
Derogy, Jacques, 21, 147, 161, 162, 163, 164, 165, 166, 167, 168, 169, 171, 172, 175, 202
Derrida, Jacques, 212, 213, 217
Desanti, Dominique, 46, 49, 62, 104, 106, 107, 171
Desanti, Jean, 49, 53
Descarries, Francine, 156
Devedville, 173
Devyver, A., 76
Dhanis, R.P., 153
Dhavernas, Marie-Jo, 198
Dienesch, Marie-Madeleine, 181
Dietz, Mary, 202
Dijkstra, Sandra, 244
Diwo, Jean, 84, 132, 134, 135
Dolto, Françoise, 47
Domenach, Jean-Marie, 51, 52, 59, 62, 63, 65, 67, 68, 69, 82, 113, 123, 124, 129, 130, 137, 155, 240
Doornkaat, J. Ten, 162
Dosse, François, 26, 27, 28
Doucet, Jacques, 63, 71, 72, 74, 75, 77
Dourlen-Rollier, Anne-Marie, 184
Dreyfus, Alfred, 26, 39
Dubesset, Mathilde, 47
Dubouis, Maurice, 78
Duchateau, Pierre, 78
Duchen, Claire, 195
Duchêne, 173
Duclert, Vincent, 26, 27, 28, 38, 39, 41, 195, 223
Ducrocq, Françoise, 193
Duhamel, Éric, 41, 42, 43, 48, 145, 146
Dumas, Alexandre, 37
Dumay, Raymond, 82
Duras, Marguerite, 219
Duverger, M., 179

E

Eaubonne, Françoise d', 47, 59, 62, 63, 71, 73, 74, 75, 79, 84, 89, 104, 107, 110, 112, 114, 128, 141
Échavidre, Claude, 76, 77, 125
Elias, Norbert, 33
Eluard, Paul, 71
Engels, Friedrich, 171
Erval, François, 81, 82, 114
Evans, Mary, 229
Evans, Ruth, 18

F

Fabiani, Jean-Louis, 28, 29, 31, 33, 35, 228, 234, 237
Fabre, Henri, 161, 174
Fadéev, Alexandre, 73, 74
Fallaize, Elisabeth, 238, 239, 240, 241, 244
Fautrier, Pascale, 17, 18, 249
Febvre, Lucien, 77
Feld, d'Iris, 151
Feldman, Jacqueline, 19, 192, 193, 196, 197
Fen, Suzanne, 193
Fernandez, Dominique R., 75, 77
Ferry, Jean-Marc, 32
Firestone, Shulamith, 205, 207, 246, 249
Flanner, Janet, 201
Fleury, Danièle, 151
Florenne, Yves, 98, 137

Folliet, Joseph, 153, 172
Fort, Pierre-Louis, 17, 18, 249
Foucault, Michel, 212
Fouque, Antoinette, 19, 24, 192, 193, 195-200, 209, 216, 217, 220, 222, 227
Fourest, Caroline, 192, 200, 258
Fraisse, Geneviève, 181, 222
Fraisse, Paul, 52, 181, 198, 222
France, Anatole, 26
Francis, Claude, 205, 221
Freud, Sigmund, 58, 65, 67, 69, 72, 77, 80, 81, 86, 87, 91, 103, 105, 129, 136, 243
Friedan, Betty, 204, 205, 207, 239, 243, 244
Frossard, Jeanine, 182
Fullbrook, Kate et Edward, 19, 215, 235, 236

G

Gadamer, Hans-Georg, 41
Galster, Ingrid, 16, 18, 20, 21, 40, 41, 49, 55-61, 64-73, 75-99, 101, 105, 106, 111-114, 120, 121, 123, 124, 125, 128-135, 137-140, 150-156, 158, 159, 190, 192, 200-205, 207, 208, 210-214, 216, 217, 218, 229, 230, 232, 244, 245, 246, 255-258, 260
Gariel, Cécile, 79, 80, 81, 112
Garric, Robert, 154
Garrigues, Jean, 146
Gauchet, Marcel, 196, 197, 216, 217, 220
Gaudu, Georges, 63, 71, 72, 73, 74
Gaulle, Charles de, 42, 146, 147, 176, 218
Gauthier, Xavière, 217
Gelfand, Elissa D., 207
Genet, Jean, 64, 73, 74, 79, 83, 86, 112, 245
Gennari, Geneviève, 141
Gerassi, John, 205
Gheerbrant, Jacqueline, 113
Gianinazzi, Willy, 29
Gide, André, 26, 48, 49, 58, 63, 66, 67, 77, 81, 82, 103, 113, 115, 117, 118, 122
Giraudoux, Jean, 116
Giroud, Françoise, 169
Godard, Michel, 60
Gontier, Fernande, 205, 221
Gothlin, Eva, 19, 228, 229, 233, 234, 235
Gouffé, Marthe, 141
Gouges, Olympe de, 39
Gouhier, Alain, 76
Gracq, Julien, 97, 117, 118, 136
Grépon, Marguerite, 47, 178, 179
Grether, Judith, 229, 232
Gribouille, Julie, 198, 199
Gros, Dominique, 234
Grosjean-Darier, Odette, 95, 96
Groult, Benoîte, 207
Gruson, E., 179
Guano, Mgr, 153
Guérin, Daniel, 123
Guérin, Raymond, 68
Guillemin, Henri, 117
Guillevic, Eugène, 118
Guitton, Jean, 153, 154

H

Habermas, Jürgen, 31, 32, 33
Halimi, Gisèle, 146, 218, 219, 220, 221
Hallerais, Maxime, 77
Harris, André, 103
Hay, Marcel, 160
Hebert, Karine, 121
Hegel, G.W.F., 15, 77, 233
Heidegger, Martin, 233, 234
Henry, A.M., 59, 122, 207
Héritier, Françoise, 135
Hersco, Henri, 77, 78
Hillen, Wolfgang, 151
Hoog, Armand, 88, 89, 90, 94, 95, 96, 137, 140
Hourdin, Georges, 207
Hubac, Sabrina, 46
Hules, Virginia Thorndike, 207

Hunger, Kilian, 151
Huret, Jules, 55, 114
Husserl, Edmund, 233
Huston, Nancy, 208, 209
Huxley, Aldous, 77
Hyman, Stanley Edgar, 201

I

Ikushima, Ryoichi, 249
Inoué, Takako, 248, 249
Ion, Angela, 254
Irigaray, Luce, 208, 211, 212, 213, 228
Islawa, Ana-Maria, 151
Isou, Isidore, 64, 67, 68, 74

J

Jackson, Stevi, 214, 215
Jacob, François, 175
Jaspers, Karl, 77, 234
Jdanov, Andrei, 48
Jeanson, Francis, 98, 109, 126, 146
Jouhandeau, Marcel, 86, 122
Journet, Mgr, 153
Jouvenel, Marcelle de, 154, 155
Julliard, Jacques, 41, 48
Jung, Carl Gustav, 67, 69, 77

K

Kahlo, Frida, 241
Kail, Michel, 233, 234
Kanapa, Jean, 48, 51, 53, 68, 81, 82, 106, 107, 108, 118, 137, 139
Kandel, Liliane, 169
Kant, Immanuel, 118
Keefe, Terry, 215
Kemp, Robert, 99, 132
Khrouchtchev, Nikita, 48, 144, 171, 183
Kinsey, Alfred, 65, 67, 86, 91, 97, 103, 129, 130, 131, 135, 241
Kirschbaum, Charlotte Von, 141
Klossowski, Pierre, 52
Knopf, Alfred A., 130, 240
Koestler, Arthur, 48, 103
Kohut, Heinz, 214
Kojève, Alexandre, 52
Kosakiewics, Olga, 257
Koyré, Alexandre, 52
Kriegel, Annie, 53, 144
Kristeva, Julia, 17, 18, 20, 208, 211, 212, 213, 217, 228, 249
Kruks, Sonia, 215, 235

L

Lacan, Jacques, 212
Lacoste, Robert, 144
Lacroix, Benoît, 52
Laffitte, Jacques, 118
Lafitte, Victor, 160
Laforgue, Jules, 127
Lagroua Weill-Hallé, Marie-Andrée, 47, 161, 162, 163, 164, 166, 167, 169, 170, 171, 173, 174, 175, 180
Lalou, Etienne, 173
Lamaze, Fernand, 160
Lambrichs, Georges, 75, 76
Lamoureux, Diane, 202, 205, 208
Larsson, Björn, 158
Las Vergnas, Raymond, 97, 126, 131, 133
Lasocki, Anne-Marie, 207
Latour, Bruno, 28
Latreille, André, 152, 153
Laurent, Jacques, 115, 116, 118, 119, 120, 207, 218
Lavelle, Louis, 77
Lavers, Annette, 135
Lazar, Marc, 48, 102
Le Bon de Beauvoir, Sylvie, 18, 227, 235
Le Dœuff, Michèle, 19, 135, 201, 207, 210, 215, 229, 232, 234, 235
Lebesque, Morvan, 82
Leclerc, Annie, 217
Leclerc, Gérard, 26
Lefebvre, Henri, 53
Lefevere, André, 238, 239
Leguay, François, 160
Lehmann, Andrée, 177, 183
Leiris, Michel, 49

Lemieux, Cyril, 29, 30, 31, 32, 33, 34
Lemoine, Wilfrid, 109, 157
Lénine, Vladimir, 87, 139, 171
Lesseps, Emmanuelle de, 193
Lestapis, Stanislas J. de, 162, 165, 172, 173, 174, 175
Levéel, Eric, 251, 254
Levinas, Emmanuel, 52
Lévi-Strauss, Claude, 131, 135
Lévy-Bruhl, Lucien, 77
Lichnerowitz, André, 153
Lilar, Suzanne, 184, 229, 230, 231
Lilti, Antoine, 28, 29, 32
Linhart, Virginie, 191, 194, 206
Liotard-Schneider, Frédérique, 21, 160, 161, 171, 174, 175, 204
Lœwel, Pierre, 92
López Pardina, Teresa, 247
Lwoff, André, 175
Lyotard, Jean-François, 27
Lyssenko, Trofim, 106

M

Madaule, Jacques, 52
Maffesoli, Michel, 80
Magnan, Henry, 82
Magny, Claude-Edmonde, 63, 66, 68, 69, 70, 111
Magny, Olivier de, 66, 68
Malovany-Chevallier, Sheila, 20, 242
Malraux, André, 48, 49, 63, 64, 73, 74, 103, 115, 118
Malraux, Clara, 47, 107, 175
Malthus, Thomas, 171
Marcel, Gabriel, 26, 60, 80, 102, 154, 155, 218
Marchoix, R., 63, 71, 72, 73, 74
Marks, Elaine, 207, 213
Marrou, Henri, 52
Martegani, R.P., 153
Martel, Jean-Philippe, 115, 116
Martin du Gard, Roger, 116
Martorell, Alicia, 247
Marx, Karl, 16, 67, 77, 98, 128, 171, 233
Mathieu, Nicole-Claude, 135
Matthews, Eric, 228
Maulnier, Thierry, 92, 93, 126
Mauriac, Claude, 84
Mauriac, François, 21, 22, 48, 49, 53-87, 92, 101, 104, 108, 110-117, 119-126, 129, 134-137, 142, 149, 154, 157, 158, 179, 241, 259, 260
Mauriac, Jean, 122, 123
Maurois, André, 116
Mendès France, Pierre, 43, 144
Menegaki, Maria, 249
Merlaud, 163
Merleau-Ponty, Maurice, 49, 51, 77, 115
Michaut, Claudine, 46
Michel, Andrée, 184, 192, 204, 207, 208, 209, 224
Miller, Jacques-Alain, 48, 64, 75, 103, 245
Millett, Kate, 205, 207, 210, 244, 245, 246
Missoffe, J.-P., 77
Mitra, Rupa, 243
Mitterrand, François, 146, 176, 177, 180
Moi, Toril, 17, 19, 20, 128, 141, 184, 190, 207, 208, 212, 215, 227, 229, 230, 232, 242, 244
Mollet, Guy, 144, 145
Mollier, Jean-Yves, 247
Monnier, Thyde, 141
Monod, Jacques, 176
Montaigne, Michel de, 241
Montherlant, Henry de, 63, 90, 92, 94, 122, 245
Montreynaud, Florence, 207
Morand, Paul, 116
Moses, Claire G., 211, 213
Mounier, Emmanuel, 52, 59, 83, 89, 90, 133

N

Nadeau, Maurice, 98, 126, 128
Necula, Simona, 11, 12, 23, 25, 127
Neuwirth, Lucien, 177
Nicolas, L.-H., 78

Nielfa, Gloria, 157, 246
Nietzsche, Friedrich, 58, 118
Nimier, Roger, 83, 92
Nizan, Paul, 108
Nora, Pierre, 125, 196, 197, 216, 217, 220
Nourissier, François, 61, 63, 65, 66, 67, 68, 69, 129, 185
Nye, Andrea, 229, 232

O

Oakley, Ann, 239, 244
Okely, Judith, 215
Ollivier, Albert, 49
Opitz, Claudia, 135
Oraison, Marc, 155, 156
Ormesson, Wladimir d', 151, 152, 154
Ory, Pascal, 26
Ozouf, Mona, 18, 232

P

Palaiseul, Jean, 97, 131, 132
Palant, Pablo, 247
Palau, Montserrat, 246
Palau, Yves, 29
Parain, Brice, 49
Parshley, Howard, 215, 239, 240, 241, 242, 243, 244
Pascal, Blaise, 63
Pascal, Georges, 174
Patri, Aimé, 87, 131, 132, 133, 134
Patterson A., Yolanda, 240
Paulhan, Jean, 49, 114, 115, 116, 119
Pavan, Mgr, 153
Pavard, Bibia, 164
Paviot, Paul, 111
Peinturault, G.-M., 76
Pellegrin, Marie-Frédérique, 38, 217
Perelman, Chaïm, 32
Perrin, Marius, 49, 94
Perrot, Michelle, 39, 192, 199, 203, 204, 207
Pestre, Dominique, 29
Pétain, Philippe, 44, 45, 50
Picard, Raymond, 32, 35
Picq, Françoise, 20, 169, 191, 192, 196, 200, 204, 207, 209
Piel, Jean, 52
Pierhal, Armand, 82, 92
Piéron, Henri, 77
Pignon, Édouard, 104
Pisier, Marie-France, 207
Ponge, Francis, 49, 79
Pouillon, Jean, 61, 110
Poulain de la Barre, François, 38
Prasteau, Jean, 184, 231
Préaux, Claire, 181
Prenant, Jeannette, 62, 86, 87, 91, 100, 104, 105, 106, 139
Prevost, Marcel, 64
Prochasson, Christophe, 28, 29, 32, 33, 35, 36, 38, 39, 41, 62, 120, 121, 195, 223
Proust, Marcel, 26, 63, 77, 82, 113
Provenzano, François, 114
Pury, Roland de, 164

R

Racine, Nicole, 48, 256
Răfăilă, Maria, 253
Raoult, S., 60, 179
Rasmussen, Anne, 29
Ratzinger, Joseph, 151
Raymond, Diane, 235
Reader, Keith A, 195
Remy, Monique, 206, 207
Revel, Jacques, 29
Richard-Molard, Ursule, 95, 138, 139
Riffaut, Madeleine, 118
Ringart, Nadja, 198
Rinieri, Jean-Jacques, 112
Rioux, Jean-Pierre, 41
Rochefort, Florence, 38, 39, 40, 195, 223
Rodgers, Catherine, 17, 20, 40, 128, 141, 192, 200, 203, 204, 206, 207, 208, 209, 210, 217, 230, 244, 245
Romains, Jules, 68, 116
Rony, Jean, 144
Roquette, R.P., 153

Rosenthal, Gérard, 51
Rothenburg, Marcia, 193
Roudinesco, Élisabeth, 93, 214
Roudy, Yvette, 203, 207, 221, 222
Rouquès, Pierre, 160
Rousseau, Renée, 106
Rousseaux, André, 91, 132, 140, 154
Rousset, David, 51
Roussopoulos, Carole, 209
Rupp, Paul-Berthold, 151
Ruthenburg, Marcia, 193

S

Sachs, Maurice, 86, 112
Sade, Donatien Alphonse François de, 58, 70, 73, 78
Sagan, Françoise, 158, 219
Sagehomme, Georges, 156
Saint-Girons, C., 76
Saint-Pierre, Michel de, 94
Sallebert, Jacques, 173
Sallenave, Danièle, 19
Sanchez, Lola, 247, 248
Sapiro, Gisèle, 122, 237, 238
Sartre, Jean-Paul, 16, 19, 21, 26, 35, 41, 48-54, 56, 58, 59, 61, 63, 64, 67, 68, 71, 72, 73, 75, 76, 77, 80-85, 90, 91, 93, 96-103, 106, 107, 110, 111, 113-120, 124-128, 130, 131, 132, 134, 135, 142, 145, 151, 155, 157, 158, 162, 178, 184, 190, 204, 218, 227-237, 254-258, 260, 262
Sauvy, Alfred, 165, 166, 167, 173
Savigneau, Josyane, 221, 256, 258
Schaffer, Simon, 34
Schlegel, Jean-Louis, 32
Schmidt, Albert-Marie, 85, 96
Schorske, Carl, 27
Schuman, Maurice, 152
Schuman, Robert, 151, 152
Schuster, Jean, 63, 68, 70, 71
Schwarzer, Alice, 109, 112, 205
Sédouy, Alain de, 103
Sert, Janine, 193
Servan-Schreiber, Jean-Louis, 109
Serwy, Cyprien, 63, 71
Shapin, Steven, 34
Sid-Cara, Nafissa, 181
Sigaux, Gilbert, 63, 80, 120
Silem, Ahmed, 247
Simmel, Georg, 33
Simon, Pierre, 160, 161, 174, 177
Simon-Nahum, Perrine, 19, 29
Simons, Margaret A., 19, 215, 229, 235, 236, 237, 240
Simopoulos, Kyriacos, 250
Sinniger, Michel, 63, 66, 68, 69, 70
Sirinelli, Jean-François, 26
Soria, Robert, 76
Sorokine, Nathalie, 258
Soubiran, André, 176
Spiazzi, R.P., 153
Staline, Joseph, 48, 97, 144
Stanley, Liz, 215
Steckel, Wilhem, 241
Stein, Edith, 111
Stendhal, 54, 124, 245
Stéphane, Roger, 81, 111, 112
Stephenson, Margaret, 193
Stoller, Robert, 214
Strasser, Anne, 17, 18, 249
Sullerot, Évelyne, 47, 169, 204, 207
Surkis, Judith, 218
Sylvestre, Anne, 207

T

Tahon, Marie-Blanche, 202, 205, 208
Téry, Simone, 118
Tesson, R.P., 172
Texier, Geneviève, 175, 186, 204, 207
Thiébaut, Marcel, 99, 102
Thomas, Edith, 47
Thomas, Lyn, 207
Thomas, Michèle, 151
Thome-Patenôtre, Jacqueline, 176
Thorez, Maurice, 45, 103, 170, 171
Tolstoï, Léon, 124
Tolstoï, Sophie, 241
Torris, G., 77
Touchard, Aimé, 52

Trebitsch, Michel, 256
Triolet, Elsa, 118
Tristan, Anne, 191
Truman, Harry, 97

V

Vaillant-Couturier, Marie-Claude, 170
Valéry, Paul, 77
Van Damme, Stéphane, 29
Varet, Gilbert, 51
Varikas, Eleni, 212
Veil, Simone, 111, 221
Vellay, Pierre, 160
Verdeş, Delia, 251, 254
Verdès-Leroux, Jeannine, 46, 47, 103, 104, 107
Vermeersch, Jeannette, 87, 103, 106, 170, 171, 177
Veronese, V., 153
Vian, Boris, 50, 64, 74, 86
Vian, Michèle, 50
Vichniac, Isabelle, 182
Vidal-Naquet, Pierre, 61, 75, 114, 125, 218
Vintges, Karen, 235
Vitoux, Fréderic, 116
Vlad, Laurenţiu, 2
Voldman, Danièle, 195, 224
Voltaire, 26, 111

W

Wadia, Khursheed, 195
Weil, Eric, 52
Weil, Simone, 228
Wenzel, Hélène V., 206
Wiazemsky, Anne, 111
Winegarten, Renee, 215
Winock, Michel, 16, 41, 49, 53, 119, 262
Winter, Bronwyn, 214, 215
Wittig, Gille, 193
Wittig, Monique, 192, 193, 196, 200, 210, 214
Woolf, Virginia, 107, 110, 241
Worms, Frederic, 228

Z

Zaffke, Michel, 151
Zajdermann, Paule, 191, 194, 206
Zelensky, Anne, 20, 191, 192, 193, 209, 219, 220
Zetkin, Clara, 169
Zola, Émile, 26

Abstract

The Second Sex (1949) is Simone de Beauvoir's book that has aroused by far the most reactions of many intellectuals from around the world. Over time, women's organizations, historians, sociologists, men of letters, and philosophers have reacted to de Beauvoir's theses and the reception of her book through more or less known disputes. One of de Beauvoir's theses, the most quoted in the feminist literature is drafted in such: "One is not born a woman, one becomes one."

This research study focuses on four key moments when Simone de Beauvoir's book engendered important controversies: 1949 (the year when the book was published), 1956 (the year when the book was banned by the Vatican), 1970 (the year of women's liberation movements) and 1999 (the 25th anniversary of 50 years since the publication of the book). Besides, the research study contributes to a better knowledge of the intellectual history of France, in the second half of the twentieth-century.

Through the analysis of the four key moments, this research aims to answer the following questions: what do the controversies on *The Second Sex* reveal about the social, political and religious world in which they are under subtle examination, what do they unveil about women's representations, and to what extent are women's representations altered by these controversies? To answer these questions, I have analysed the multiple readings of de Beauvoir's book and the use of book and topics covered by this as a tool in various debates between generations, as well as in many cultural, economic, social, political, religious or feminist contexts. The most important transformations that distinguish among the others are the object of the study, "the bible" of the world feminism- *The Second Sex*, and that of Simone de Beauvoir.

The book is divided into 4 main parts preceded by an introduction and followed by final conclusions. Each chapter contains preliminary findings and a sub-section about woman's representations during the reference period.

In addition to the theses of the philosophical essay and the research studies on *The Second Sex*, the introductory part (Introduction) deals with the issues on the history of the French feminism, the choice of the research field- the history of intellectuals, and the use of the socio- historical method of controversy analysis approached by *Mil neuf cent* review in 2007. It is important to remark that it is not only the classical approach or that of *sciences studies*, also reconsidered by sampling sociology, but a third one which enriches the approach of *sciences studies* without ignoring the classical approach, with a complementarity of the two perspectives. *Sciences studies* adopt a more complex approach than the classical one, highlighting in the processes of dispute certain phenomena such as *sui generis* and *collective actions* that lead up to the transformation of the social world. Controversies display

a triadic structure which means that one of the two opponents is thrown onto the scene by the other, in front of a public (*le public des pairs*) that can play the judge position.

The first chapter, also the first key moment selected, deals with the scandal generated by Simone de Beauvoir's book, in 1949, with the investigation proposed by François Mauriac, in the supplementary issue of *Le Figaro littéraire*, against existentialism and surrealism (which resort to "instinctive forces and forms of madness" (François Mauriac), as well as with the echoes of this investigation and the "feminist" projects before 1956. One of the objectives of this chapter was to reveal the real purpose of the Mauriac's investigation and the reasons for which the intellectuals of those times, regardless of religion or political orientation, expressed their strong disapproval of *The Second Sex*.

The second chapter gives an account of the militants' movements as they fought for women's rights, but also of the insertion of de Beauvoir's book in the Index by the Vatican. The purpose of this chapter is to provide an analysis of a possible logical link between the two events that take place in different areas. To give a reliable answer, the themes incriminated by the Vatican are thoroughly examined in parallel with the ones debated by the French society in 1956, such as: marriage, women's emancipation, maternity and right to work.

The third chapter has aimed at describing the background of women's liberation movements and the retrospective review of the splits and controversies that occurred in the new generation's minds. There were analysed the debates on the origin of the 70's French women organizations movements as a result of de Beauvoir's philosophy or as a consequence of the American women organizations movements. Another important aspect regards the influence of the American feminism over *The Second Sex* as well as the influence of de Beauvoir's essay on the French and American feminism.

The last chapter is dedicated to the celebration of fifty years since the publication of de Beauvoir's book and highlights more issues which divided the researchers' opinions from around the world: the translation and ban of de Beauvoir's book over time (the economic, political, religious constraints or freedoms that influenced both the translation and reception of the philosophical essay), the dependence or independence of de Beauvoir's philosophy in relation to Sartre's philosophy, as well as de Beauvoir's representations until nowadays.

Keywords/phrases: *feminist controversies, socio-historical analysis of controversies, intellectual history, women's representations, the second sex.*

Zusammenfassung

Das andere Geschlecht (1949) ist das Buch von Simone de Beauvoir, das die meisten Reaktionen seitens der Intellektuellen aus der ganzen Welt hervorgerufen hat. Feministinnen, Historiker, Soziologen, Literaturwissenschaftler und Philosophen haben mit der Zeit auf Beauvoirs Thesen und auf die Rezeption ihres Werkes mit mehr oder weniger bekannten Auseinandersetzungen reagiert. Die in der feministischen Literatur am öftesten zitierte These Beauvoirs lautet: „Man wird nicht als Frau geboren, man wird es".

Das vorliegende Studium verfolgt vier Schlüsselmomente, in dem das Werk von Simone de Beauvoir Gegenstand wichtiger, heftiger Kontroversen war: 1949 (Erscheinungsjahr des Werkes), 1956 (das Buch wurde im Vatikan verboten), 1970 (Zeit der MLF- Bewegungen) und 1999 (50 Jahre seit der Erscheinung des Werkes). Darüber hinaus trägt dieses Studium zu einer besseren Kenntnis der Geschichte der Intellektuellen Frankreichs in der zweiten Hälfte des 20. Jahrhundert bei.

Das Ziel des Studiums war, durch die Analyse der vier erwähnten Schlüsselmomente folgende Fragen zu beantworten: Was sagen die Ausseinandersetzungen um *Das andere Geschlecht* über die soziale, politische und religiöse Welt, in der sie zustande gekommen sind, was sagen sie über die Darstellungen von Frauen, wie werden diese dadurch umgewandelt ? Um auf diese Fragen Antworten zu finden, wurden die multiplen Lesarten des Buches von Simone de Beauvoir, sowie die Benutzung des Werkes und der darin entfalteten Themen als Instrument unterschiedlicher Generationskämpfe, in verschiedenen kulturellen, wirtschaftlichen, sozialen, politischen, religiösen, feministischen Kontexten untersucht. Von allen wahrgenommenen Veränderungen sind die wichtigsten die des im vorliegenden Studium analysieren Werkes, der « Bibel » des weltlichen Feminismus, *Das andere Geschlecht*, und die der Simone de Beauvoir selbst.

Das Studium gliedert sich in vier Hauptteile. Jeder Hauptteil wurde mit einem Einleitungskapitel versehen und mit einem Zwischenfazit abgeschlossen. Jedes Kapitel beinhaltet einen Vorschluss und ein Unterkapitel über die Frauendarstellungen in der einstudierten Zeit.

Die Einleitung beinhaltet, ausser den Thesen des philosophischen Essays und den Studien über *Das andere Geschlecht*, einen Teil über die Geschichte des französischen Feminismus, einen wichtigen Teil über das ausgesuchte Studiumbereich der Intellektuellengeschichte und einen weiteren Teil über die angewendete Analysemethode, die von der Zeitschrift *Mil neuf cent* im Jahr 2007 entwickelte sozio-geschichtliche Kontroversenanalyse. Es ist nicht die Rede nur von der klassischen Annäherungsmethode oder nur von der *sciences studies*-Methode, sondern von einer dritten, komplementären Analysemethode, bei der die *sciences studies*-Methode in den Vordergrund gestellt wird, ohne aber dabei auf die klassische Annäherungsmethode zu verzichten. *Sciences studies* bietet eine

komplexere Perspektive als die klassische Methode, weil sie in den Auseinandersetzungsprozessen *sui generis*-Phänomene sieht, d.h. *kollektive Aktionen* die zu einer *Veränderung* der sozialen Welt führen. Die Kontroversen haben eine triadische Struktur : Einer der beiden Gegner wird von dem anderen auf die Bühne vor einem Publikum (*le public des pairs*) gebracht, das die Stelle des Richters einnehmen kann.

Das erste Kapitel und das erste ausgesuchte Moment ist der Skandal bei der Erscheinung des Werkes von Simone de Beauvoir im Jahr 1949, als François Mauriac, in dem Supplement der Zeitschrift *Le Figaro littéraire* eine Untersuchung gegen den Existentialismus und den Suprarealismus vorschlägt. Die Echos dieser Untersuchung und die „feministischen" Projekte vor 1956 wurden hier behandelt. Eine Absicht dieses Kapitels war, das wahre Ziel der Untersuchung von François Mauriac und die Gründe freizulegen, warum die Intellektuellen damals, abgesehen von den politischen und religiösen Überzeugungen, *Das andere Geschlecht* verurteilt haben.

Im zweiten Kapitel wurden sowohl die Aktionen der Kämpfer für die Frauenrechte, als auch die Untersagung des Werkes von Beauvoir durch den Vatikan erwähnt. Ziel dieses Kapitels war eine Untersuchung nach einer logischen Verbindung zwischen diesen zwei Ereignissen, die an zwei verschiedenen Orten stattgefunden haben. Dafür wurden die Punkte, die der Vatikan an dem Buch auszusetzen hatte, in Verbindung zu den Themen gebracht, die die französische Gesellschaft 1956 beschäftigte, wie beispielweise die Ehe, die Frauenemanzipazion, die Mutterschaft und das Recht der Frauen auf Arbeit und Erwerb.

Im dritten Kapitel wurden die Geschichte der EMLF (Movement de Libération des Femmes)-Entstehung und die Beschreibung der Kontroversen in der neuen Generation vorgenommen. Es wurden hier die Debatten über die Entstehungsgründe der feministischen Bewegungen in Frankreich im Jahr 1970 analysiert, als Folge der Philosophie von Beauvoir oder als Antwort auf die amerikanischen feministischen Bewegungen. Ein anderes wichtiges Thema des Kapitels war der Einfluss des amerikanischen Feminismus auf *Das andere Geschlecht* und der Einfluss des Essays von Beauvoir auf den französischen und amerikanischen Feminismus.

Das letzte Kapitel zelebriert 50 Jahre seit der Erscheinung des Werkes von Simone de Beauvoir. Darin wurden mehrere Themen behandelt, die zu wissenschaftlichen Meinungsauseinandersetzungen auf der ganzen Welt geführt haben: die Übersetzung des Buches, die Untersagung des Werkes (die wirtschaftlichen, politischen, religiösen, kulturellen Zwänge/Freiheiten, die die Übersetzung und die Rezeption des philosophischen Werkes beeinflusst haben), die Abhängigkeit/Unabhängigkeit der Beauvoirschen im Vergleich zu der Sartrischen Philosophie, die Darstellungen Simone de Beauvoirs bis zu unseren Tagen.

Schlüsselredewendungen: *feministische Kontroverse, sozio-geschichtliche Analyse der Kontroversen, Intellektuellengeschichte, Frauendarstellungen, das andere Geschlecht.*